BnF Gallica

Marius l'Epicurien. Roman philosophique. Traduit par E. Coppinger, archiviste-paléographe

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Pater, Walter (1839-1894). Marius l'Epicurien. Roman philosophique. Traduit par E. Coppinger, archiviste-paléographe. 1922.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

WALTER PATER

MARIUS L'ÉPICURIEN

ROMAN PHILOSOPHIQUE

TRADUIT PAR

E. COPPINGER

Archiviste-paléographe

Librairie académique PF

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

MARIUS L'ÉPICURIEN

8° Y²
6684

WALTER PATER

Marius l'Épicurien

Roman philosophique

Traduit par

E. COPPINGER

Archiviste paléographe

PARIS
Librairie Académique PERRIN & Cie, Libraires-Editeurs
35, Quai des Grands-Augustins, 35
1922

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

AVANT-PROPOS

L'ouvrage anglais dont nous avons, avec quelque témérité peut-être, osé entreprendre la traduction pour permettre à un plus grand nombre de Français de connaître le beau livre de l'éminent auteur qu'est Walter Pater, nous a paru à l'heure actuelle offrir un intérêt particulier.

La biographie du jeune intellectuel païen mêlé à l'élite de la société de Rome sous Marc-Aurèle, nous fait avec une rare maîtrise et à travers des développements d'une érudition merveilleuse, au point de vue historique, philosophique et religieux, un tableau très vivant de ce paganisme expirant au milieu duquel notre héros évolue. La lecture de ce livre est tout à fait suggestive pour notre société contemporaine dont les allures par tant de côtés, sont en passe de revenir au paganisme. En suivant Marius l'Epicurien dans l'enquête si sincère et si complète qu'il mène, sur les doctrines les plus anciennes des philosophiés de la Grèce et de Rome, comme pouvant servir de fondement à la vie intellectuelle et morale qu'il cherche à réaliser pour lui et dont il ne peut en définitive que constater l'inanité, il semble bien invraisemblable que les esprits sincères n'aboutissent pas comme lui, à conclure à la supériorité définitive du Christianisme pour les solutions qui doivent ramener l'humanité dans les voies de l'ordre et de la paix.

En descendant avec ce païen dans les catacombes de la famille des Cecilii, ils ne pourront pas ne pas être saisis par les mêmes émotions devant les mêmes spectacles de cette religion qui va sortir des catacombes pour conquérir le monde et refaire une Rome nouvelle sur les ruines du paganisme qui s'écroule sous le choc des Barbares.

Dans le désarroi et le chaos des idées qui bouleversent le monde et ébranlent notre civilisation, devant les tentatives d'une renaissance par le paganisme, l'enquête si approfondie faite par ce païen d'élite, peut faire comprendre aux esprits sincères et aux âmes droites, que le problème est résolu depuis que le Christianisme a fait son apparition dans le monde et qu'ils n'ont qu'à venir à lui. sans perdre leur temps à trouver mieux.

C'est l'espoir que cet ouvrage de Walter Pater pourrait être bienfaisant à ceux qui, comme Marius l'Epicurien, veulent donner à leur vie une base et une direction vraiment solides, qui nous a soutenu au cours de notre travail.

Pourquoi n'y aurait-il pas dans notre société du XXe *siècle, comme au temps de Tertullien autant d'âmes méritant d'être qualifiées de* : naturaliter christiana ?

E. COPPINGER.
Archiviste-Paléographe.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

La Religion de Numa

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Lors du triomphe du Christianisme, l'ancienne religion se maintint plus longtemps dans les campagnes et s'éteignit enfin sous forme de paganisme — synonyme de religion des paysans — devant la conquête de l'Eglise Chrétienne, — de même à une époque plus reculée, dans les localités éloignées des villes, les plus anciennes et les plus pures formes de ce même paganisme avaient persisté. Tandis qu'à Rome même, dans la confusion la plus extraordinaire, des religions nouvelles avaient surgi, autour de celle qui se mourait, l'antique religion patriarcale, « la religion de Numa », comme le peuple aimait à se la figurer, persistait sans altération notable, dans la vie pastorale, berceau de tant de ses rites et de ses inspirations. Nous pouvons saisir quelques traces de cette survivance dans les allures de pure convention de la poésie pastorale latine, dans Tibulle, notamment, qui nous a conservé nombre de détails poétiques sur les antiques coutumes religieuses de Rome.

« At mihi contingat patrios celebrare Penates
« Reddereque antiquo menstrua thura Lari »

est chez lui une invocation pieuse, faite avec une sincérité parfaitement sérieuse. On retrouve, dans une de ses élégies, comme une réminiscence liturgique, dans les répétitions d'une formule consacrée, à l'occasion du cérémonial d'un sacrifice pour un anniversaire de naissance. Le foyer, dont une étincelle, suivant une version de l'antique légende, avait donné miraculeusement naissance à l'enfant Romulus, demeurait bien toujours un autel, et l'offrande la plus méritoire auprès des Dieux, était celle de la santé florissante chez les jeunes hommes et les jeunes femmes que l'ac-

complissement scrupuleux des rites de cette religion du foyer avait eu pour but de maintenir. Religion faite de coutumes et de sentiments, plutôt qu'étayée sur des faits et sur une croyance, et se rattachant à des objets et à des lieux très-précis — le vieux chêne d'âge immémorial — le rocher sur la hauteur, modelé par les intempéries comme par quelque art humain fantastique — le bosquet ombreux des yeuses qu'on ne traversait pas sans s'écrier involontairement dans une exclamation consacrée : La Divinité est là ! «*Numen inest*» — Religion s'harmonisant naturellement avec le caractère d'une population calme au milieu des spectacles de la vie rurale, comme cette foi plus simple encore d'homme à homme que Tibulle fait, sans hésiter, remonter à l'époque, où, dans un culte sans pompe, les vieilles divinités en bois avaient peine à se caser dans leurs petites niches domestiques.

Et vers le temps où Antonin le Pieux, avant de mourir, ordonnait que la statuette dorée de la Fortune fût transportée dans la demeure de son successeur, (qui devait justifier la vérité de cette antique affirmation de Platon, que le monde se trouverait enfin heureux le jour où il aurait pu décider quelque adepte de la philosophie à abandonner la vie assurément plus enviable de la contemplation des choses du ciel, pour se dévouer à exercer le pouvoir), vivait au fond d'un vieux manoir, moitié ferme, moitié villa, un jeune homme qui songeait à rassembler pour son usage personnel, le corps de ces traditions antiques, poussé par l'attrait inné que lui inspiraient les choses religieuses, analogue à celui qui les avait fait naître. Plus d'un siècle et demi s'était écoulé depuis l'époque où Tibulle avait écrit ; mais le relèvement des usages religieux et leur maintien, là où ils survivaient encore, étaient, dans l'intervalle, devenus à la mode, grâce à l'influence de l'exemple impérial ; et, ce qui, pour le père avait été avant tout une question d'orgueil familial, trouvait en Marius, un nouvel appui dans l'instinct naturel qui le portait à la dévotion. Le sentiment de l'existence de puissances extérieures à nous-mêmes, approuvant ou blâmant tour à tour les actes bons ou mauvais de notre vie quotidienne, cette *conscience* en un mot, si formellement et si habituellement affirmée par l'antique religion de Rome, avait pris chez lui une influence prédominante sur ses sentiments et dans ses manières. Cette terreur démodée, d'allure quasi-puritaine, dont Woodsworth a constaté l'influence et tant apprécié la valeur dans un milieu de paysans du Nord, avait son équivalent dans les impressions du jeune romain, lorsqu'il lui arrivait de passer près de l'endroit «frappé du ciel» où la foudre avait atteint à mort le vieux laboureur dans son champ, et dont une pierre érigée, encore ornée de guirlandes, marquait la place. Il attachait à tous ces symboles qui réagissaient à leur tour en lui, un sens sérieux et profond, fortement impressionné par la valeur sacrée du temps, de la vie et des évènements qu'elle amène, des accidents de la communauté familiale, de ces dons départis aux hommes, tels que le feu, l'eau, la terre même dont ils vivent par le travail, considérés par lui comme de réels bien-

faits, d'où découlait un sentiment de responsabilité religieuse, en sa qualité de bénéficiaire de ces divers dons. Religion faite surtout de crainte, de scrupules sans nombre, d'un formalisme encombrant et ininterrompu; et cependant il était bien rare (par les claires matinées de l'été, notamment) que le sentiment de ces puissances célestes le portât à déverser dans ce courant propice, le trop plein de sa vitalité débordante et de son contentement intime pour rendre grâce aux Dieux.

La fête des « petites » Ambarvales ou: *Ambarvales* privées, que chaque famille devait célébrer pour la prospérité de tout ce qui lui appartenait, en union avec le Grand Collège des Frères Arvals, officiant à Rome dans l'intérêt de l'Etat, était venue. A l'heure fixée, tout travail cesse: les instruments de labeur gisent délaissés, suspendus aux murs avec des guirlandes de fleurs, tandis que maîtres et serviteurs parcourent ensemble, dans une procession solennelle, les sentiers battus du vignoble et des emblavures, menant les victimes dont le sang tout à l'heure va couler pour la purification de toute souillure naturelle ou surnaturelle de ces champs où elles ont vagué. Les antiques leçons latines de liturgie, à dire pendant la marche du cortège, bien que leur sens précis fût depuis longtemps perdu, étaient récitées d'après le texte d'un rôle enluminé, conservé dans le coffre peint de la salle, avec les archives de la famille. De bon matin, ce jour-là, les filles de ferme avaient besogné sous le grand portique, emplissant de vastes corbeilles de fleurs coupées aux branches des pommiers et des cerisiers alors en pleine floraison, pour en joncher le sol devant les images grossières des divinités — Cérès et Bacchus — et cette divinité plus mystérieuse encore, Dea-Dia, à mesure qu'elles devaient passer au milieu des guérets, portées dans leurs petites châsses sur les épaules d'une jeunesse vêtue de blanc, tenue d'accomplir cette fonction dans un état de tempérance absolue, aussi pure de corps et d'âme que l'air qu'elle respirait dans l'atmosphère tonifiant de ce début d'été. La limpide eau lustrale et les encensoirs remplis suivaient. Les autels étaient enjolivés de guirlandes de laine; et les plus riches bourgeons ainsi que les herbes vertes destinés à être jetés au feu allumé pour le sacrifice, cueillis le matin même dans un parterre spécial du vieux jardin, étaient mis à part à cet effet. A cette époque de la saison, les feuillages avaient presque le frais parfum des fleurs, et la senteur des vesces se mêlait agréablement aux nuées d'encens. En dehors de la monotonie des chants liturgiques des prêtres affublés de leurs étranges, raides et antiques ornements et portant sur la tête des oreilles de blé vert retenues par des bandelettes blanches flottantes, la procession avançait dans un silence complet, chacun s'abstenant, même parmi les enfants, de souffler mot, après le prononcé de la formule sacrée « Favete linguis » Silence ! — Silence véritablement propitiatoire qui devait empêcher qu'aucune parole sans rapport direct avec la cérémonie vint troubler l'efficacité religieuse du rite.

Chez le jeune Marius, qui, en qualité de chef de famille avait le principal rôle dans les cérémonies de ce jour, il se faisait un effort

sincère pour que s'ajoutât au silence significatif et extérieur des choses, ce calme intérieur de l'âme, qu'avec leur sens profondément religieux, les Romains considéraient comme si important dans l'accomplissement de ces fonctions sacrées.

Pour lui, cette sérénité au dehors n'était que la sauvegarde de ce même état intérieur, la condition mentale de préparation et d'attente, à laquelle il s'efforçait d'atteindre de toutes les puissances de son âme. Chez ceux qui l'entouraient, ces prières et ces cérémonies n'avaient jamais certainement provoqué de méditations sur la nature divine ; ils les considéraient bien plutôt comme moyens appropriés pour calmer toute espèce de préoccupation de ce genre. Pour eux, « la religion de Numa » si bien ordonnée, si idéale, si attrayante, objet d'un conservatisme si jaloux, bien que rendant directement service par la sanction qu'elle apportait à une espèce de scrupules supérieurs, surtout en ce qui touchait les grandes lignes de la vie domestique, tirait principalement sa valeur de son cachet héréditaire, sorte de marque de distinction personnelle, contribuant pour sa part avec les autres attributs d'une ancienne maison, à créer cette atmosphère aristocratique qui distinguait des parvenus.

Mais chez le jeune Marius, cette absence même de toute histoire précise et d'interprétation dogmatique concernant ces usages vénérables, avait déjà éveillé fortement l'activité spéculative de l'esprit; et, en ce jour, surgissant à l'occasion des détails du service divin, voici que des impressions vives, trop imprécises encore pour prendre corps dans sa pensée, flottaient dans son âme, comme la brise qui durant le jour avait soufflé dans le feuillage et semblait exercer au passage quelque influence mystérieuse sur tous les éléments constitutifs de sa nature et de son expérience personnelle.

Une seule chose le déconcertait, la compassion qu'au fond du cœur et montant presque jusqu'à ses lèvres, il ressentait pour les victimes prêtes pour l'immolation avec leurs regards terrifiés, inspirant presque le dégoût de l'acte principal du sacrifice, digne besogne quotidienne du boucher, dont on détourne par pudeur ses regards, bien que plus d'un spectateur mît certainement une curiosité évidente à contempler le spectacle qui lui était offert, sous le couvert de la religion. Les sculpteurs antiques de la grande procession de la frise du Parthénon d'Athènes ont donné aux têtes placides des victimes que l'on mène au sacrifice, une expression qui fait ressortir avec une rare perfection chez les animaux, tout autre chose que l'indifférence pour leurs souffrances. C'est ce contraste précisément qui, en ce moment, frappait Marius pendant cette bénédiction de ses champs et donnait sa portée véritable au pieux recueillement avec lequel il accomplissait si scrupuleusement les rites, tandis que la procession avançait vers les autels.

Les noms de toute cette foule de « petits Dieux » chers au foyer romain, inscrits par les Pontifes, sur la liste sacrée des *Indigita-*

menta dont le secours devait être invoqué à certains jours, n'étaient pas oubliés par la longue litanie — Vatican, qui fait pousser au nouveau-né son premier cri — Fabulinus, qui lui souffle son premier mot — Cuba qui le tient tranquille dans son berceau, — Domiduca surtout, à laquelle Marius garda toute sa vie un souvenir et une dévotion particulière, cette déesse qui préside à l'heureux retour au foyer. Les urnes des morts dans l'oratoire de famille reçurent le tribut de vénération qui leur était dû. Eux aussi, ces morts, étaient devenus quelque chose de divin, une association bienfaisante d'esprits amis et protecteurs, entourant leur ci-devant demeure — le père pardessus tous les autres, mort depuis dix ans, dont Marius n'avait gardé d'autre souvenir que celui d'une grande et belle figure placée au-dessus de lui dans sa tendre enfance, et sur lequel sa pensée se reportait généralement comme sur celle d'un « génie » quelque peu froid et sévère.

Candidus insuetum miratur limen Olympi
Sub pedibusque videt nubes et sidera.

C'est possible ! mais tout de même, lui fallait-il encore un autel ici-bas et des guirlandes en ce jour, sur son urne funéraire. Mais les « génies » des morts se contentaient de peu — quelques violettes — un gâteau trempé dans le vin ou une tranche de ruche à miel.

Chaque jour, alors que ses pieds enfantins étaient encore chancelants, Marius leur avait apporté leur part du repas de la famille, au second service, au milieu du silence des convives. Ils affectionnaient ceux qui leur apportaient ainsi leur pitance ; mais s'ils venaient à être privés de ce service, on les entendait errer à travers la maison pleurant tristement dans le silence de la nuit.

Et ces simples oblations, de même que d'autres objets non moins vulgaires, — le pain, l'huile, le vin, le lait, — avaient repris pour lui, par le fait de leur emploi dans ces cérémonies religieuses, cette signification poétique et en quelque sorte morale, que nous découvririons sous les éléments divers dont s'alimente notre vie quotidienne, s'il nous était donné de percer le voile que l'habitude met sur des choses qui en elles-mêmes n'ont cependant rien de vulgaire. Une hymne fut ensuite chantée que toute l'assemblée écouta debout, la face voilée. Le feu s'alluma aussitôt sur les autels en flambées claires et brillantes, présage favorable, invitant à une douce gaieté pour tout le reste de la soirée. Du vin vieux fut tiré à profusion pour le souper, versé aux serviteurs dans la grande cuisine où, mal éclairés, ils avaient travaillé durant les longues soirées d'hiver. Le jeune Marius, lui, ne prit que sa très-modeste part du bruyant festin. Pris d'une sorte de regret, où quelque chose d'une dévotion pieuse se mêlait au ressouvenir de ce qu'il y avait eu de réellement beau dans les rites qu'il avait accomplis, il se retira de bonne heure pour mieux fixer dans son imagination, toutes les circonstances des cérémonies de la journée. Pendant qu'il s'abandonnait au sommeil que les longues heures au

grand air rendaient particulièrement agréable, il lui semblait qu'il marchait encore processionnellement à travers champs, dans une sorte de recueillement plein de charmes. Il était encore sous cette impression quand il s'éveilla au bruit d'une violente averse frappant sur les volets, dans le premier orage de la saison. Le tonnerre qui le fit sursauter sembla plonger dans une solitude complète et pénible, sa chambre, comme si le voisinage de ces nuages sinistres l'eût enfermé seul au monde dans un réduit étroit. Il se mit alors à penser à cette sorte de protection que lui assuraient les cérémonies de la journée. Faire un traité avec les Dieux — *Pacem Deorum exposcere* — voilà le sens de ce à quoi on avait travaillé tout le jour. Dans un sentiment de foi sincère, mais quelque peu méfiante, il voulait bien croire que ces puissances d'en haut ne lui étaient pas contraires. Il se sentait entouré sur sa couche, des plus proches divinités familiales. La place réservée à la religion parmi les éléments essentiels de son foyer, le caractère intime, digne, secourable qu'elle revêtait, s'imposaient à lui en cet instant ; seulement, il lui semblait que tout cela impliquait par contre, des responsabilités assez lourdes pour lui.

CHAPITRE II

Nuits Blanches

La résidence dans laquelle s'était écoulée l'enfance de Marius avait aussi grandement contribué à développer son instinct naturellement sérieux. Rien, on le sentait à première vue, dans ce domaine tranquille et retiré, ne pouvait se passer, sans appeler la réflexion ou la rêverie. » *Nuits blanches* » (1) c'est bien là le sens qu'il convenait de donner à ce vieux vocable latin qui la désignait. « La rose rouge apparut la première, » dit une étrange légende allemande faisant allusion au mystère de ce qu'on désigne du nom de « choses blanches » qui sont comme une réminiscence, un dédoublement, une répétition des choses réelles, elles-mêmes n'étant qu'à demi-réelles, à demi matérielles — telle la reine blanche — la sorcière blanche — la messe blanche, qui, à l'instar de la messe noire, parodie odieuse de la véritable messe par de vieilles et affreuses sorcières, est célébrée par de jeunes diacres avec une hostie non consacrée, en guise de répétition. Ainsi des « nuits blanches » j'imagine, par une analogie du même genre, pourraient être des nuits, non pas d'oubli complet, mais de rêves ininterrompus, à demi voilés par le sommeil. Assurément le domaine, dans ce cas, répondait tout à fait à ce nom de fantaisie, en ce sens qu'on pouvait parfaitement concevoir en le regardant que la rêverie, même en plein jour, dût y tenir une grande place.

Le jeune Marius était le représentant d'une famille ancienne dont le domaine était tombé entre ses mains fortement entamé par les extravagances d'un certain Marcellus, deux générations avant lui, un type, dans son temps, très à la mode dans le monde de Rome où il avait d'ailleurs mangé son bien avec une parfaite correction d'allures dont il

(1) Ad Vigilias albas.

semblait que Marius eût hérité de lui, comme aussi d'un sourire particulièrement séduisant, s'accordant néanmoins, dans ce visage plus jeune, avec quelque chose de sombre dans l'expression, lorsque intérieurement l'impression n'avait pas été profonde.

A mesure qu'avaient diminué les moyens d'existence, la ferme s'était rapprochée peu à peu du corps de logis d'habitation, amenant, par ce voisinage immédiat, la trace de cette négligence et de ce laisser aller qu'entraine avec lui le travail quotidien, non sans mettre une note pittoresque pour quelques-uns et notamment pour le jeune maître lui-même. L'observateur plus attentif aurait pu remarquer, en pénétrant à l'intérieur, un souci d'élégance au milieu même de cette négligence, comme si en quelque manière, peut-être, on eût éprouvé une certaine répugnance à effacer la trace de l'association d'antan. C'était un trait significatif du caractère national que ce goût très-vif de quelques-uns des esprits les plus cultivés chez les Romains, les portant vers cette situation de gentilhomme campagnard élégant, comme nous les appelons de nos jours ; mais pour Marius, une telle organisation de maison avait un sens plus profond que celui d'un élégant passe-temps ; c'était bien une besogne tout à fait sérieuse, et l'intérêt actuel qu'il prenait à la culture de ses terres et au soin de ses troupeaux, le mettant en contact intime avec ces conditions primordiales de vie, lui avait inspiré pour elles ce respect, où le grand poète de Rome, comme l'atteste le souci demi-mystique que lui-même a pris d'en marquer le caractère vénérable, retrouvait la base de la religion en même temps que de la morale primitive de Rome. Mais c'est qu'aussi la vie, à la ferme, en Italie, avec la culture de l'olivier et de la vigne, a un charme qui lui est propre et devait certainement contribuer à donner au caractère, une dignité idéale, en harmonie avec celle que revêt la nature elle-même, dans ces contrées privilégiées. Toute vulgarité semblait impossible. Le domaine, bien qu'appauvri, méritait encore qu'on l'aimât, rempli comme il l'était, de souvenirs vénérables et gardant un charme vivant et bien à lui dans le présent.

Demeurer fidèle à ces traditionnelles cérémonies, avait été l'un des soucis du père du jeune homme dans la lutte qu'il avait soutenue pour maintenir, sans déchoir, le prestige de la famille : lutte engagée par le chef de l'Etat lui-même, le vieil Antonin le Pieux, encore plus vivement menée par son successeur et à laquelle de tels exemples avaient donné un regain, d'ailleurs assez factice, de popularité. C'avait été chez lui, entre beaucoup d'autres, une façon de montrer son attachement aux traditions de famille et d'ancienne mode, de ne pas faire fi de la distinction de l'autorité immémoriale que lui conférait son affiliation à un collège local de prêtres, héréditaire dans sa maison. Donner une importance effective à toutes ces choses n'avait été, pour son père, que l'un des éléments de son souci pieux pour sa maison et de tout ce qui s'y rattachait, comme Marius put le constater plus tard. L'ancienne hymne : *Jana Novella !* était encore chantée par ses gens, lorsque la lune nouvelle commençait à

briller à l'occident; et aussi s'était maintenue cette sauvage coutume de sauter au-dessus des feux de paille, pendant une certaine nuit d'été. Le privilège des augures lui-même, suivant la tradition, avait été jadis l'apanage de sa race ; et si l'on se figure comment une fois engagé dans cette voie, un jeune homme impressionnable pouvait avoir un pressentiment, une sorte d'intuition intérieure mystique du sens et des conséquences de toutes ces choses, sens qui se précisa pour lui dans la suite, on aura une juste idée de l'état d'âme de Marius dans cette maison, où les auspices continuaient d'être consultés avec le plus grand soin, chaque fois qu'il s'agissait d'entreprendre une affaire de quelque importance.

La dévotion du père s'était ainsi loyalement perpétuée, — c'est là tout ce que bien des gens, et non des moindres, trouvent à faire — dans une certaine tradition de vie, qui en vint à prendre une grande signification chez le jeune Marius. Le sentiment qu'il éprouvait à la pensée de son père défunt était presque uniquement celui d'une crainte mêlée de respect, contrebalancé, il est vrai parfois, par une impression de liberté qui n'était pas sans quelque charme, comme il lui fallait bien se l'avouer à lui-même, quand il mesurait, dans le fait de l'absence de cette surveillance si puissante et si incessante, tout ce qu'avait d'arbitraire le pouvoir conféré par la religion et les lois de Rome, au père sur son fils. Chez sa mère, d'autre part, la mémoire qu'elle gardait de son époux, prenait la forme de regrets toujours vivants, se confondant, pensait Marius, avec l'acceptation d'un sacrifice devant profiter au mort. La vie de la veuve, déjà morne et assombrie par l'amertume de ce regret, n'était en quelque sorte qu'un service funèbre ininterrompu en l'honneur de l'âme envolée, toutes ses nombreuses observances au cours de l'année, convergeant autour de l'urne funéraire — petite niche de marbre aux élégantes sculptures encore toute blanche et fraîche, dans l'oratoire de famille, toujours décorée des plus belles fleurs du jardin. Les morts, en réalité, occupaient dans des résidences comme celle-là, un voisinage sensiblement plus rapproché de l'ancienne maison dont ils étaient censés demeurer les protecteurs, que celui qu'on leur réserve chez nous d'ordinaire, ou alors, à Rome même — rapprochement qui avait son charme pour les vivants — tant est grande la diversité des sentiments de l'humanité, — et que pouvaient se permettre, tout au moins, les plus fortunés de ce monde, notamment à la campagne. Marius portait à tout cela un intérêt pieux, sincèrement ému et respectueux devant la douleur de sa mère. Quand les empereurs avaient été admis à la divinité, on rapporte que c'était se rendre coupable d'impiété de prononcer devant leurs images des paroles grossières. Pour Marius, la vie entière était remplie de présences sacrées, lui commandant pareille retenue. La vie religieuse et archaïque de la villa, telle qu'il la concevait, exigeait de lui une sorte de circonspection pieuse, l'incitant à ne rien négliger de ce qui pouvait avoir rapport à la divinité. Il se devait à lui-même, de correspondre, dans un sentiment quasi-sacré d'équité, à l'appel de son prochain : de veiller attentivement à échapper au reproche de ne pas partager

son bonheur et sa tristesse — ce bonheur qui est une faveur des Dieux, ces chagrins qu'ils permettent, pour mieux faire sentir leur puissance. Et par le fait de l'habitude, ce sentiment d'une responsabilité à l'égard de tout ce monde d'hommes et de choses, réclamant de sa part le traitement qui lui était dû, en était venu à faire partie intégrante de sa nature, sans qu'il pût s'y soustraire. C'est ce qui le maintint sérieux et digne au milieu de toutes les théories épicuriennes qui, par la suite, exercèrent une grande influence sur lui, et qui, lorsqu'il en fut arrivé à envisager toute religion comme indifférente, le laissa grave au milieu de bien des futilités et d'heures d'incertitude, lui faisant pressentir pendant tout le cours de sa vie et comme devant s'y préparer avec soin, quelque grande occasion de se dévouer — comme il advint en effet — qui serait la consécration de son existence et peut-être en perpétuerait la mémoire chez les autres, à l'instar de ces premiers chrétiens qui regardaient le martyre comme la fin de leur course et y mettant un sceau précieux.

Le voyageur descendant les pentes de Luna, tout en jetant un premier regard sur le Port de Vénus, ne pouvait manquer de faire halte pour essayer de deviner en quelque sorte la physionomie d'une si magnifique résidence, s'étendant en retrait de la route blanche de poussière, au point où la descente vers la plaine commençait à se faire assez raide. La construction en marbre aux veines d'un rouge pâle et jaune, revêtue de la patine du temps, que l'on apercevait à travers les grilles, n'était plus en somme qu'un fragment charmant de la grande et somptueuse villa d'autrefois. L'action deux fois séculaire du vent de mer se devinait sous la poussée des mousses qui en tapissaient les corniches inaccessibles et les arêtes. Ça et là, les plaques de marbre avaient glissé de leurs assises sous la poussée des frêles plantes qui s'étaient frayé un passage à travers les joints. La sauvagerie charmante qui régnait dans le jardin et à la ferme, faisait place à un aspect tout à fait avenant dès l'abord de la maison d'habitation actuelle et, à l'intérieur, régnait un charme et un ordre encore plus rigoureux. Les anciens architectes romains semblent s'être rendus un compte exact de l'importance du sol comme élément décoratif, de l'économie réelle qu'on pouvait réaliser en produisant une richesse de décor à l'intérieur, au prix même de la prodigalité de la dépense dans l'ornementation de la surface sur laquelle on marche. Le pavage de la grande salle avait perdu quelque peu de l'uniformité de sa surface, mais, bien qu'un peu rude au pied, frotté et entretenu comme une véritable pièce d'argenterie, il n'avait fait, ce qui est le propre pour la mosaïque, que gagner en beauté malgré sa vétusté. Entre tous les bustes des ancêtres, chacun dans leur petite niche de cèdre sous la corniche, on distinguait celui du prodigue, mais élégant Marcellus, dont la ressemblance, sous ses traits de cire jaunie, était frappante avec Marius, aujourd'hui si vivant, dans tout l'éclat de son teint de campagnard. Une pièce, ingénieusement disposée en ovale, ajoutée par lui au manoir, renfermait

encore sa collection d'objets d'art, et notamment, une tête de Méduse, qui faisait la célébrité de la villa. Les pillards de l'une des anciennes villes grecques de la côte s'étaient enfuis et avaient perdu cet objet, semblait-il, pendant qu'ils traversaient en toute hâte la rivière coulant au fond de la vallée, et, de son lit de sable, la pièce avait été ramenée un jour par le filet d'un pêcheur, avec les superbes lamelles d'or adhérentes encore par places au bronze. C'était aussi Marcellus qui avait surélevé de deux étages la tour du belvédère, surmonté de son blanc pigeonnier donnant un cachet si particulier à cette résidence. Les petites fenêtres vitrées de la pièce du haut servaient chacune de cadre à un paysage exquis — les carrières pâles de Carrare pareilles à d'immenses blocs de neige sur un fond empourpré — le port dans le lointain, avec ses cargaisons de marbre blanc prenant la mer — le phare, temple élevé à *Venus Speciosa,* sur son promontoire sombre, au milieu des longues courbes de blancs récifs. Même pendant les nuits d'été, la brise soufflait toujours en cet endroit et faisait circuler à travers toute la maison, les senteurs de la fenaison. Quelque chose d'intime, d'inexprimable, de demi-réel, un air de cloître ou de monastère, dirions-nous, s'ajoutant à cette ordonnance charmante, faisait pour Marius, de toute cette résidence, comme le *Sacellum,* le sanctuaire particulier de sa mère, qui, dans la réalité persistante de son veuvage, assurait au défunt, Marius l'aîné, cette espèce de seconde vie qui nous permet de rendre aux morts, par l'intensité de nos souvenirs, « cette immortalité subjective » en langage moderne, que tant d'épitaphes romaines évoquent par leurs plaintes, pour une veuve, pour une sœur, une fille, demeurées sur la terre des vivants. Assurément si des attentions de ce genre arrivent jusqu'aux habitants du royaume des ombres, ce dernier devait jouir de cette existence secondaire, de cette place demeurée toute chaude, dans la pensée du moins des vivants si proches, qui est l'ambition, encore aujourd'hui, de la plupart d'entre nous, sous des formes diverses. Et Marius, le jeune, même d'assez bonne heure, fut amené à voir dans les larmes des femmes, dans les mains des femmes assurant à l'homme le repos dans la mort aussi bien que dans le sommeil de l'enfance, une sorte de besoin de nature. Les lignes délicates des blanches mains et du visage sous les plis nombreux du voile et de la robe de la veuve romaine, absorbée dans ses travaux à l'aiguille, ou parfois faisant de la musique, réalisaient pour lui le type idéal de la maternité. En lui portant ses laines blanches et pourpres, et en prenant soin de ses instruments de musique, il avait acquis, au maniement de ces choses, des manières d'élégance et de grâce féminine, affinant agréablement ses allures d'éducation rurale, — un sentiment de caressante douceur qu'il goûtait surtout, quand il retrouvait l'oratoire maternel, après les longues journées d'exercice au grand air, soit en hiver, soit au temps des orages de l'été. Les âmes poétiques, en effet, dans l'Italie de l'antiquité, ressentaient avec non moins d'intensité que les âmes anglaises, les charmes de l'hiver, du foyer, réchauffant de sa chaleur généreuse les morts eux-

mêmes, maintenant les jeunes myrtes en fleurs, malgré la grêle faisant rage au dehors. Principe pour lui capital, qui porta ses fruits dans la suite de sa vie à Rome, que cet attrait pour la campagne si profondément ancré en lui ; pendant les hivers surtout, alors que les souffrances du monde animal deviennent si tangibles pour l'observateur le plus superficiel. De là naquit chez lui une sympathie pour toutes les créatures, pour les souffrances quasi-humaines et les maladies des troupeaux, par exemple. Cette impression avait pris chez lui le caractère d'une sorte de vénération religieuse pour la vie en elle-même, pour cette chose d'essence si mystérieuse que l'homme est impuissant à créer, en si faible mesure qu'on le suppose. Les uns après les autres, se conformant au désir de sa mère, l'enfant avait brisé les pièges et les filets favoris qu'il tendait pour les oiseaux sauvages affamés s'abattant dans le marais salant. Lui aussi était un oiseau tout blanc, avait dit un jour sa mère, en l'enveloppant d'un regard sérieux, un oiseau qu'il devait porter sur son cœur à travers la foule de la place publique : il en était ainsi de son âme, à lui. Parviendrait-il à l'autre bord aux mains de son bon génie, sans blessure et sans tache ? Et de même que sa mère était pour lui le type achevé de la maternité dans les choses, la compassion indéfectible et la protection par excellence, la maternité elle-même, le type central de tout amour, — de même, cette belle demeure évoquait dans une réalité concrète, les grandes lignes d'une maison idéale que, pendant la suite de sa vie, il parut toujours, malgré tout ce qui en pouvait détourner son esprit, chercher à retrouver.

Bien plus, une certaine crainte vague du mal, inhérente à sa nature même, confirma encore chez lui ce sentiment, que la maison paternelle était un abri de toute sûreté. Sa religion, cette vieille religion de l'Italie, si différente de la religion vraiment de surface de la Grèce, avait comme ses courants souterrains profonds d'austérité, ses symboles tristes et fantastiques qui ne se retrouvaient pas seulement gravés sur les parois des tombes étrusques. Le rôle de la conscience, non pas tant comme mobile de reconnaissance pour des bienfaits reçus, mais plutôt comme sa propre accusatrice vis à vis de ces maîtres du ciel offensés, y prenait une grande importance, et le sentiment du mal ignoré, s'attachant à ses pas, pour ainsi dire, lui donnait de bizarres méfiances contre certains endroits et certaines gens. Bien que son amour des animaux fût très vif, un jour de chaleur écrasante au début de l'été, comme il suivait un étroit sentier, il avait aperçu des serpents en train de pondre et, depuis ce moment à tout jamais, il évita l'endroit auquel s'associait ce vilain souvenir ; car cet incident lui avait inspiré le dégoût de toute nourriture et troublé son sommeil pendant bien des jours. Pourtant ce souvenir s'était presque effacé, lorsque un jour, au détour d'une rue, à Pise, il se trouva en face d'un bateleur d'Afrique exhibant un grand serpent ; aussitôt l'impression pénible d'autrefois se réveilla ; lorsque le reptile se déroula, il lui sembla que son regard plongeait dans les plus basses régions de la réalité et derechef pour de longs jours, la nourriture et le sommeil lui

redevinrent pénibles. Lui-même assurément s'en étonna, cherchant à deviner le secret de cette répulsion, n'ayant aucune terreur particulière de la morsure des serpents, à l'encontre de l'un de ses compagnons qui, en mettant la main dans la bouche d'une vieille statue d'un Dieu du jardin, en avait fait sortir une vipère nonchalamment endormie. Une sorte de pitié se mêlait même à son aversion et il eût hésité à tuer ou à molester les animaux qui semblaient déjà souffrir de la condition même de leur existence, telle qu'elle était. C'était comme une sorte de crainte du surnaturel, ou pour mieux dire une impression morale ; car la tête d'un grand serpent sans aucune parure de fourrure ou de plumes, si différente d'un quadrupède ou d'un oiseau, a quelque chose d'humain dans son aspect de nudité mouchetée et embrumée. Il y avait quelque chose d'une humanité réduite en poussière et sordide comme tombée dans un abîme de corruption, chez ce reptile engourdi, se réveillant tout à coup pour se dresser contre lui, dans un mouvement semblable à celui d'un ressort de métal, en ennemi déterminé. Bien longtemps après, quand il advint qu'à Rome il revit une seconde fois un bateleur avec des serpents, il se rappela la nuit qui avait suivi cet incident, remarquant, comme le fait Saint Augustin, l'importance capitale de ces petits troubles chez les enfants que les personnes âgées ne prennent pas au sérieux; mais il fit aussitôt un prompt retour sur lui-même, en songeant à la reconnaissance qu'il devait pour tout ce qu'il lui avait été donné de contempler, en fait de beaux spectacles de la nature ou d'œuvres de l'imagination, mesurant combien tout ce qui offensait le regard troublait la paix intérieure.

Ainsi s'écoulait l'adolescence de Marius, en somme plus porté à la contemplation qu'à l'action. Moins favorisé des dons de la fortune qu'on aurait pu s'y attendre dans les premières années de sa vie, et, se livrant à des lectures bien choisies, animant sa solitude des traditions du passé, déjà il vivait beaucoup dans le domaine de l'imagination et devenait peu à peu, comme il devait le demeurer toute sa vie, une sorte d'idéaliste, construisant, à son usage personnel, un monde intérieur par la pratique de la méditation. Jusqu'au bout, dans sa conception intellectuelle du monde et de l'action, devait se retrouver une tendance de philosophie subjective, prenant en toutes choses l'individu comme type, tout en n'acceptant pas volontiers les conclusions d'autrui. Quant à l'origine première de cet élément particulier dans la formation de son caractère, il pouvait la faire remonter à l'époque où sa vie n'était en quelque sorte pour lui, qu'un roman vécu. Les Romains avaient-ils un mot correspondant au mot : hors du monde (unworldly) ? Le mot superbe « umbratilis » est peut-être celui qui y correspond le mieux, et, dans sa traduction précise, pourrait exprimer dans quel esprit il se préparait à la charge sacerdotale héréditaire dans sa famille — cette sorte de jouissance mystique qu'il ressentait dans l'abstinence, la maîtrise de soi et l'ascétisme qu'impliquait une formation de ce genre. Comme le jeune Ion au

début magnifique de la pièce d'Euripide, qui chaque matin balaie le pavage du temple avec un entrain joyeux dans l'exercice de sa charge, il se sentait heureux dans les lieux sacrés, disposé à s'abandonner à leur influence particulière, sans chercher jamais à s'y soustraire ; si bien que souvent, dans la suite, tout à fait inopinément, cette impression se réveilla chez lui dans toute sa fraîcheur. Ce précoce idéal de prêtrise enfantine, le sentiment d'un appel, persista chez lui à travers toutes les distractions du monde, même après que toute idée d'une semblable vocation, en tant qu'elle représentait une fonction, se fût définitivement dissipée et lui imposa, spirituellement du moins, une règle de beauté hiératique et d'ordre, dans le gouvernement de sa vie.

Mais ce qui atténuait, en quelque mesure, cette trop vive tension d'âme, c'était le plaisir que le jeune homme prenait dans la vie à la campagne et au grand air ; par dessus tout, la promenade à l'aventure vers la côte, dans la lande avec ses églantines et sa lavande sauvage et ces incidents charmants, se succédant les uns après les autres — un bateau à l'abandon — les écluses en ruines — une bande d'oiseaux sauvages révèlant le voisinage de la mer — les longs jours d'été dans la nonchalance, au milieu des senteurs et des murmures imprécis. Et il y avait chez lui ceci de remarquable, que ses préférences allaient surtout aux notes sévères, profondes, qui rappellent le Nord, fondant le charme particulier des tons français ou anglais, pourrait-on dire, à celles de ces opulents paysages d'Italie.

CHAPITRE III

Changement d'air.

Dilexi decorem domus tuae.

Cet idéalisme religieux presque maladif, et son amour si fortifiant et si sain de vie rurale, furent l'un et l'autre favorisés dans leur développement par les circonstances d'un voyage qui se fit vers cette époque, pour conduire Marius à un temple d'Esculape dans les montagnes de l'Etrurie, comme c'était alors l'usage, lorsqu'on avait à traiter quelque maladie d'enfance. Le culte d'Esculape bien qu'emprunté à la Grèce, avait été introduit à Rome aux premiers temps de la République; mais il avait atteint le comble de sa popularité sous les Antonins. C'était un temps de valétudinaires, dans bien des cas en imagination seulement; mais, sous ces fantaisies de santé et de maladies, singulièrement développées quelques années après l'époque dont je parle, à la suite d'une grave épidémie, se cachait une croyance offrant un intérêt d'autant plus précieux, qu'elle pouvait se traduire en un résultat pratique, dans une certaine mesure, à savoir que toutes les maladies de l'âme pouvaient être atteintes par l'intermédiaire des organes délicats du corps.

Salus, le salut, pour les Romains, était devenu synonyme de bonne santé. La religion du Dieu de la santé du corps, *Salvator*, comme on le nommait ouvertement, avait des chances sérieuses de devenir la religion unique, le doux et philanthropique fils d'Apollon survivant, ou plutôt absorbant en lui toutes les autres divinités païennes. Tout ce qui avait trait à l'art médical, minéral ou plante, nourriture ou abstinence,

bains variés, avait fini par prendre une sorte de caractère sacramentel, tant était profonde chez les esprits les plus sérieux la conviction des avantages moraux ou spirituels découlant de la santé physique, sans parler des bienfaits évidents que le corps lui-même en retirait: le corps n'était véritablement, dans l'espèce, qu'une sorte de serviteur docile, pour l'âme. L'association de prêtres, ou « famille » d'Esculape, vaste collège regardé comme possesseur d'un certain nombre de précieux secrets de médecine était peut-être, entre toutes les institutions du monde païen, celle qui se rapprochait davantage du sacerdoce Chrétien ; les temples du Dieu, souvent enrichis par des donations séculaires témoignant la reconnaissance des fidèles, se trouvaient être en même temps, de véritables hôpitaux pour les malades, administrés avec la conviction absolue qu'il s'agissait là d'une fonction revêtant un caractère religieux, d'une forme élevée et sacrée du bonheur, trouvé dans le soulagement de la douleur humaine.

Il y avait certainement les éléments d'une science expérimentale et progressive, dans cet enthousiasme pieux, dans cette foi si ardente à n'attendre le bienfait de la santé que d'un don direct de Dieu ; mais la plupart du temps sa bienveillance était considérée comme ne devant être obtenue que par des moyens qui pouvaient facilement entraîner des supercheries religieuses. Par les songes, surtout, inspirés par Esculape lui-même, on admettait que le patient recevait des indications sur la cause et le remède de son mal, dans cette croyance basée sur cette vérité, que parfois, en effet, les rêves fournissent à ceux qui y prêtent une attention très-grande, nombre d'indications sur les conditions du corps, — les points faibles par lesquels la maladie ou la mort peuvent le plus aisément pénétrer. Au temps de Marc-Aurèle, les rêves fournissant un diagnostic médical étaient plus que jamais devenus une fantaisie à la mode. Aristide « l'orateur » personnage d'une valeur intellectuelle incontestable, a consacré six de ses dissertations à leur interprétation; Gallien, cet esprit vraiment scientifique, a raconté combien leur survenance avait eu pour lui de bienfaisants résultats à certains moments critiques de sa vie, et la foi qu'il leur gardait était l'une des petites faiblesses du sage empereur lui-même. C'était en partie pour provoquer ces rêves, serviteurs vivants du Dieu, et dont on pouvait attendre la venue plutôt dans sa propre demeure qu'ailleurs, qu'il était à peu près indispensable au malade de passer une ou plusieurs nuits dans les annexes d'un temple consacré à son culte, et, pendant ce temps, de se soumettre à certaines règles prescrites par les prêtres.

Dans ce but, après avoir pris pieusement congé des *Lares*, suivant la coutume reçue au moment d'entreprendre un voyage, Marius se mit en route par une matinée d'été pour gagner ce temple fameux qui se trouvait au milieu des montagnes au delà de la vallée de l'*Arnus*. C'était le plus grand évènement qui se fût encore produit dans sa vie ; aussi était-ce avec un vif plaisir qu'il s'intéressa à tous les détails, malgré

son agitation un peu fébrile. Parti de bon matin, sous la conduite d'un vieux serviteur menant les mules, accompagné de sa femme qui avait emporté tout ce qui était nécessaire pour leur nourriture pendant la route et pour l'offrande à faire à l'autel, ils allaient, sous le soleil ardent, s'arrêtant de temps à autre pour recueillir des fleurs qu'ils ne connaissaient point, sur ces hauteurs, vers les sommets, pendant toute une longue journée de soleil, tandis que les falaises et les bois disparaissaient au dessous d'eux. Le soir vint pendant qu'ils étaient en train de suivre une longue côte blanche avec force lacets à travers les pins, et la nuit était close quand ils atteignirent le temple dont les lueurs se projetaient jusqu'à eux pendant qu'ils s'arrêtaient devant les grilles de l'enceinte sacrée, et qu'en même temps, Marius se sentait tout remonté par la limpidité caractéristique de l'air. On n'entendait, dans le voisinage, que le murmure d'un ruisseau, jusqu'au moment où parurent deux personnages d'aspect sacerdotal parlant grec entre eux, qui les introduisirent dans un parloir vaste, aux murs blancs et bien éclairé, où, en y prenant sa part d'un souper simple, mais sainement préparé, Marius semblait encore sous la bienfaisante impression d'altitude qu'ils avaient atteinte dans la montagne.

L'agréable sensation qu'il éprouvait de toutes ces choses n'était gâtée que par son ancienne terreur des serpents ; c'était en effet sous la figure d'un serpent, qu'Esculape était venu à Rome et la dernière pensée précise de son cerveau fatigué avant de succomber au sommeil, avait été la crainte, soit que le Dieu vînt à lui apparaître, comme on racontait que cela se produisait parfois, sous ce hideux aspect, soit tout simplement la vue d'un de ces grands reptiles aux nuances jaunâtres, enfermés dans le sanctuaire, comme il l'avait entendu dire.

Au bout d'une heure de rêverie enfiévrée, il se réveilla, en poussant, lui sembla-t-il, un cri ; car quelqu'un était entré dans la chambre portant une lumière. Les pas du personnage encore jeune qui s'approchait et s'assit auprès de son lit étaient certainement réels. Aussi quand, plus tard, chaque fois que surgissait dans son esprit la pensée d'un secours inattendu, et en même temps souverainement efficace dans sa détresse, comme un coin du ciel bleu dans la tempête, il se remémorait cette gracieuse apparition qui, sous la bienveillance du regard, n'en affirmait pas moins un air de supériorité sur lui, lui faisant comprendre que pour la première fois il avait trouvé le maître de son âme. Il eût été doux d'être au service de celui qui venait de s'asseoir à ses côtés et qui lui parlait.

Ce qu'il entendit alors lui servit de leçon, quoiqu'un peu prématurément peut-être pour son âge, sur la manière de perfectionner sa vie, son expérience, l'à propos en toutes choses, qui paraissaient le but des avis du jeune prêtre. Le résumé de ces recommandations, les commentaires oubliés, comme dans un rêve, tenait dans ce précepte qui revenait, maintes fois, avec de légères variantes, d'avoir à

développer surtout l'acuité de la vision, étant donné que l'œil devait exercer une influence directrice sur son existence : il était du nombre de ceux qui, suivant la parole d'un poète venu bien longtemps après, doivent « arriver à la perfection par l'amour de la beauté visible ». Le discours partait du même point de vue théorique que celui que Marius retrouva ultérieurement chez Platon dans son *Phèdre*, théorie qui veut que l'esprit de l'homme soit susceptible de subir certaines influences, répandues, à la façon de fleuves ou courants, dans les choses ou chez les individus, se présentant en beauté devant lui : — des campagnes verdoyantes, par exemple, des visages d'enfants, agissant, par le fait de l'atmosphère qui les enveloppe, sur certaines natures, comme de puissants agents naturels, amenant impérieusement l'observateur à s'identifier en quelque sorte avec elles dans une irrésistible nécessité physique.

Cette théorie, en elle-même si fantastique, s'était néanmoins coordonnée dans un ensemble de suggestions méthodiques et aussi parfois ridicules par la mesquinerie même des circonstances déterminantes. Et en définitive, la possibilité d'une vision comme celle de quelque cité nouvelle, descendant « pareille à une fiancée, du ciel » vision lointaine, il est vrai, pouvait-on croire, mais réservée peut-être quelque jour aux dociles adeptes de cet enseignement, était présentée comme la récompense des pénibles efforts vers le but.

« Si tu veux être comme entouré des couleurs d'un joli tableau, en pleine lumière, reprenait après une pause, la dissertation, sois modéré dans tes élans religieux, en amour, dans le vin, en toutes choses et que ton cœur soit dans la paix à l'égard de ton prochain ». Garder la limpidité de son regard avec une attention personnelle toujours en éveil et un souci de ne pas le ternir, même dans les arrangements de sa demeure ; faire le départ, même au prix de recherches de plus en plus ardues de ce qui constitue la supériorité de forme et de coloris dans les choses, alors qu'on les compare à d'autres qui leur sont inférieures; — méditer longuement devant les objets qui se présentent à nos regards en beauté, notamment sous l'aspect de la jeunesse — les jeux des enfants au lever du jour — les arbres aux premiers jours du printemps — les jeunes animaux — les allures et les amusements des jeunes gens; — garder par devers soi ne fût-ce qu'une seule fleur de choix, un animal ou un gracieux coquillage à titre de souvenir ou de spécimen de l'espèce entière ; écarter avec un soin jaloux de sa route à travers le monde tout ce qui répugne à la vue, et au cas où sous telle ou telle circonstance, on serait exposé à subir ces contacts, s'arracher à cette ambiance à tout prix, par l'éloignement, soit à prix d'or, soit par tout autre échappatoire: tels étaient en résumé les devoirs reconnus, les droits réclamés dans cette méthode nouvelle de vie. Et tout cela était exposé avec conviction, comme si celui qui parlait pénétrait vraiment dans les replis les plus intimes de l'être moral et physique de l'auditeur, en même temps qu'une attitude de parfaite réserve exerçait son action fascinatrice — l'aspect seul

de pureté, la seule absence de toute souillure, de toute tache, agissant comme influence positive. Bien plus tard, quand Marius vint à lire le *Charmides*, — cet autre dialogue de Platon, où il semble avoir exposé le génie même de l'antique tempérance chez les Grecs, — l'image de celui qui lui avait parlé ce jour-là lui revint toute vivante, comme si elle dirigeait la conversation. Ce fut comme un encouragement puissant à cette tempérance, dans un symbolisme en quelque sorte visible (la représentation extérieure des choses exprimant leur sens moral caché) que le souvenir de la double expérience de cette nuit : son rêve du grand serpent jaune et le langage du jeune prêtre, lui revinrent toujours, et le contraste qui s'en dégageait le poussa, par un instinct indéfectible, à s'insurger à la seule pensée de céder à quelque débauche de sommeil ou de table, ou même de manquer au bon goût, à plus forte raison à s'abstenir de tout excès encore plus grossier.

Quand il s'éveilla, encore tout enveloppé par cette fraîcheur qu'il avait ressentie à son arrivée, et maintenant dans la pleine lumière du jour, il lui sembla que son malaise s'était dissipé avec les terreurs de la nuit ; son cerveau s'était dégagé, la sécheresse pénible de ses mains avait disparu. Rien que de se sentir vivre, lui était un délice ; et en se baignant dans l'eau fraîche qu'on lui avait préparée, l'air de sa chambre lui semblait de l'or pur, l'ombre même prenant des tons riches en couleur. Enfin, sur l'appel de l'un des frères en robe blanche, il sortit pour se promener dans le jardin du temple. A quelque distance, des deux côtés, son guide lui montra les « *Maisons de la naissance et de la mort* » construites spécialement, les unes pour abriter les femmes sur le point de devenir mères, les autres, les gens qui allaient bientôt mourir ; ces deux événements ne devant pas souiller, pensait-on, l'enceinte du sanctuaire. Il ne revit plus son visiteur de la nuit précédente, mais parmi les personnages principaux de la maison, il s'en trouvait un ayant déjà une grande célébrité, que Marius, dans la suite, rencontra souvent à Rome, le médecin Gallien, alors âgé de trente ans environ. Il se tenait, le capuchon à moitié baissé sur son visage près du puits sacré, lorsque Marius et son guide s'en approchèrent.

Ce célèbre puits ou bassin, qui avait fait surgir le temple et les établissements qui l'entouraient, était alimenté par l'eau d'une source jaillissant des rochers sur lesquels était construit le sanctuaire. Au bord de la vasque s'élevait une colonnade élégante dont le cercle supportait une coupole d'une grâce et d'une légèreté singulières, toute remplie par la lumière que lui envoyaient les rides de la surface de l'eau, dans laquelle on pouvait distinguer les veines de marbre du fond où le courant de l'eau se précipitait. La légende racontait une visite faite par Esculape à cette demeure, visite plus ancienne et plus heureuse que sa première venue à Rome ; une inscription gravée en lettres d'or autour de la coupole en rappelait la mémoire : « Etant venu ici, le fils de Dieu s'y plut extrêmement. » « *Huc profectus filius Dei maxime amavit hunc locum* »

et c'était à cette époque que ce Dieu, le plus humain d'entre les Dieux, avait donné aux hommes ce puits avec toutes ses vertus salutaires. L'élément liquide, pénétrant dans la bouche, ne renfermant aucune matière organique, donnait bien plutôt l'impression d'une aspiration d'air admirablement pur, que celle de l'eau; et après qu'il en eût goûté, Marius entendit raconter par les uns et les autres, une foule de choses merveilleuses : celui qui s'y désaltérait fréquemment pouvait presque se figurer avoir goûté au *Lotus* d'Homère, tant devenait intense son désir de demeurer là ; transportée au loin, elle gardait presque indéfiniment ses qualités précieuses ; bien plus, il suffisait de quelques-unes de ses gouttes pour rendre meilleure toute autre eau, et non-seulement elle coulait avec une abondance invariable, mais en un volume si étrangement réglé, que le puits était toujours rempli jusqu'au bord, quelle que fût la quantité puisée, semblant ainsi répondre avec un empressement singulier aux besoins des hommes, comme la fidèle et docile créature du Dieu philanthrope. Certainement le petit groupe qui se tenait à l'entour paraissait trouver un rafraîchissement particulier dans cette contemplation. L'endroit semblait tout entier sous l'influence de cette exquise et vivifiante atmosphère. Tous les objets d'alentour participaient de cette fraîcheur. Dans le grand parc clos, réservé aux animaux sacrés offerts par les convalescents, le gazon et les arbres poussaient dans une sorte de désordre charmant et sauvage ; d'ailleurs, tout était merveilleusement arrangé. Toute cette fraîcheur semblait avoir en soi une certaine influence sur le moral lui-même, agissant sur le corps et sur les puissances purement physiques d'assimilation, par l'intermédiaire de l'intelligence. Et durant toute la visite, Marius ne revit de serpents nulle part.

Un jeune garçon était en train de puiser de l'eau pour des usages rituels et Marius le suivit à son retour du puits, de plus en plus impressionné par l'atmosphère religieuse de tout ce qu'il voyait, tandis qu'il traversait un long cloître ou corridor aux murs recouverts d'ex-votos, rappelant les faveurs accordées par le fils d'Apollon, et où régnait un lointain parfum d'encens dont il eut l'explication en pénétrant, par une porte latérale entr'ouverte, dans l'enceinte même du temple. Son cœur bondit à l'aspect soudain de ces lieux dans leur magnificence exquise et rare, baignés par les rayons du soleil du matin, les flambeaux brûlant çà et là, suivant le cérémonial, et par dessus tout un air tout à fait particulier d'ordonnance sacrée, d'une netteté et d'une simplicité surprenantes. Certains prêtres, personnages dont la tenue donnait l'impression d'esprits cultivés, chacun entouré d'un petit groupe d'assistants, parcouraient silencieusement l'édifice pour apporter au Dieu leur salut matinal, tenant en l'air le pouce et l'index de la main droite fermés, jetant au passage un baiser dans l'air au cours de leur besogne sacrée, portant l'encens et l'eau lustrale. Sur les murs, à une hauteur permettant aux fidèles une lecture facile, comme en un livre, l'histoire du Dieu et de ses fils, la confrérie des « *Asclepiades* » se déroulait dans une suite d'imageries en bas-relief,

dont les clairs et les ombres délicats étaient ça et là rehaussés d'or. Rempli d'une inspiration plus profonde et plus sacrée encore qu'ailleurs, comme si le ciseau de l'artiste à cet endroit eût eu à faire, non plus à un bloc de marbre, mais au souffle même du sentiment et de la pensée, était représentée cette scène où la plus ancienne génération des fils d'Esculape était métamorphosée en fantômes bienfaisants ; car « devenus trop glorieux pour continuer à vivre parmi les humains, par la grâce de leur maître, ils avaient dépouillé leur corps mortel et émigré vers une autre région, qui cependant n'était encore ni l'Elysée, ni les Iles de la Béatitude. Mais devenus semblables aux Dieux immortels, ils allaient à travers le monde, sous un aspect qui ne différait de leur état primitif que pour garder l'apparence d'une éternelle jeunesse, ayant apparu à nombre de gens en maintes circonstances, ministres et hérauts de leur divin père, parcourant de-ci de-là la terre, comme des astres errants ; ce qui est assurément le phénomène le plus merveilleux les concernant ». Et pour cette scène, comme pour les autres, dans cette foule de personnages, Marius constata sur ces visages de pierre, cette même expression particulière d'union dans l'onction, presque dans le rire, mêlée à une maîtrise de soi et à une réserve, qui se retrouvaient d'une façon tout à fait caractéristique chez les officiants vivants qui l'entouraient.

Au centre de l'édifice, sur un pilier ou piédestal, suspendue en manière d'ex-voto et revêtue des plus riches ornements, se voyait l'image d'Esculape lui-même, entourée de plantes rares en fleur. Elle offrait le type, bien qu'on y discernât quelque chose de l'austérité de l'art grec primitif, non pas d'un vieux et rusé médecin, mais d'un jeune homme d'aspect ouvert et vigoureux, portant d'une main une ampoule ou flacon, et de l'autre, le bâton du pélerin ; pélerin lui-même parmi les pélerins qui l'adoraient. L'un des ministres expliqua à Marius ce costume de pélerin. L'une des principales sources de la science de guérir acquise par le maître, avait pris origine surtout dans l'observation des remèdes auxquels les animaux malades ou souffrants avaient recours, de la feuille ou de la graine que le lézard ou la marmotte appliquait à son camarade blessé ; pour atteindre ce but, il avait pendant de longues années, mené une vie errante dans les régions sauvages. Le jeune homme prit sa place à son rang de dernier venu, quelque peu en arrière du groupe de fidèles qui se tenaient en face de l'image. Là, le visage haut, les deux mains levées, ouvertes devant lui, suivant les instructions du prêtre, il adressa la suite de ses remerciements et de ses prières (Aristide nous en a conservé le texte à la fin de ses *Asclepiades*) aux Songes Inspirés.

« O vous, fils d'Apollon, qui, dans le passé, avez apaisé les flots de chagrin de tant de malheureux, tenant allumée devant eux une lampe de sûreté pendant leurs voyages sur terre et sur mer, daignez, dans votre grande condescendance, bien que vous soyez égaux en gloire à vos frères aînés, les Dioscures, et que vous jouissiez comme eux d'une immortelle jeunesse, agréer cette prière que, dans le sommeil et dans une vision, vous avez

inspirée. Dirigez-la, je le demande, conformément aux vues de votre amour et de votre bonté pour les hommes. Gardez-moi de la maladie, donnez à mon corps cet équilibre dans la santé qui lui permette d'obéir aux directions de l'esprit, afin que je puisse couler mes jours sans trouble et dans la paix. »

Pour la dernière matinée de sa visite, Marius pénétra encore dans le sanctuaire, et avant qu'il s'en fût éloigné, le prêtre, qui avait été son directeur particulier pendant son séjour, soulevant un panneau habilement dissimulé et qui formait le dossier d'une des stalles sculptées, l'invita à jeter un regard par cette ouverture. Ce qu'il aperçut lui donna comme la vision d'un monde nouveau surgissant tout à coup d'une fenêtre insoupçonnée, dans un logis cependant familier. Son regard plongea dans une longue vallée d'un aspect tout à fait agréable, invisible, masquée à la vue par suite de la configuration particulière des lieux, de tout autre point que celui où il se trouvait. Dans une prairie verdoyante, au pied de rochers escarpés, plantée d'oliviers, les novices étaient en train de prendre leur récréation. Les pentes douces du coteau descendant vers la vallée étaient baignées de la lumière du plein soleil, et, dans le lointain, une montagne aux formes gracieuses en fermait l'entrée, où l'on voyait les dernières couches de la brume du matin s'élever sous l'action de la chaleur du jour. On eût pu se figurer qu'on se trouvait en présence de l'apparition d'une terre d'espérance qui, dans ses profondeurs, reflétait l'ombre de fleurs bleues ; et puis, sur le seul fond de plaine à l'horizon, en une ligne sombre, se profilaient des tours et un dôme; c'était là Pise. « Serait-ce Rome? » demanda Marius, tout prêt dans son enthousiasme, à croire le plus extraordinaire.

Toutes ces impressions contribuèrent, ainsi qu'il le comprit plus tard en jetant un regard en arrière, à fortifier immédiatement et à purifier chez lui une certaine tendance de son caractère. En lui montrant l'idéal, ici préexistant, d'une beauté d'ordre religieux, associé, dans ses souvenirs futurs, à cette splendeur charmante du temple d'Esculape tel qu'il lui était apparu au matin de sa première visite, cette manifestation rattachait par là même cet idéal à un sentiment très-net chez lui du prix de la parfaite santé de l'âme et du corps. Et cette révélation de la beauté, rien que du seul point de vue esthétique, n'émanant que de la santé du corps, étant acquise, exerça dans la suite une action moralement salutaire, contrebalançant certaines autres tendances moins désirables, ou plus risquées que sa pensée devait traverser.

Il revint chez lui le teint bruni de santé, pour trouver sa mère déclinant ; et à l'occasion de sa mort, qui survint peu après, une circonstance particulière, plus pénible que tout le reste, le frappa dans cet événement, qui sembla, pour un temps, lui voiler la clarté du soleil. Elle mourut hors de chez elle ; mais elle le manda au moment suprême, non sans qu'il lui en coutât; mais il lui en eut une grande reconnaissance, car il se persuada toujours,

que, sans cela, il aurait pu toute sa vie garder le remords d'une faute unique; ce qui lui eût été un poids lourd à porter. En effet, il était arrivé que, dans un subit et incompréhensible mouvement de vivacité, il avait fait un geste de mécontentement enfantin et laissé échapper un mot irrespectueux, précisément au moment où elle le quittait, dans ce départ qui devait être le dernier. Ce souvenir lui revenant plus tard, il ne devait jamais manquer de prier pour qu'il lui fût épargné d'avoir à regretter des blessures faites à ceux qu'il aimait. La pensée d'un départ ainsi troublé prenait un caractère particulier d'amertume, dans un esprit qui attachait un si grand prix, aussi bien en principe que par habitude, aux sentiments du foyer.

CHAPITRE IV

L'Arbre de la Science.

O Mare ! O littus ! verum secretumque Μουσεῖον
quam multa invenitis, quam multa dictatis !
(*Lettres de Pline*)

Il eût été bien difficile de faire montre de plus de sérieux dans l'esprit, que Marius ne le fit durant les austères années du début de sa vie. Mais la mort de sa mère le porta à soumettre au critère de son intelligence le sérieux même de ces sentiments ; elle fit de lui un questionneur, et la révélation qui lui en vint de ses puissances affectives et de la place qu'elles étaient sans doute destinées à prendre dans sa vie à venir, développa en lui, d'une façon générale, les côtés plus humains et plus réalistes de sa nature. Un sentiment singulièrement conscient et viril des contingences de la vie se manifesta chez lui, les lui faisant envisager cependant, surtout dans leurs lignes générales, par leur côté poétique, bien que déjà il s'y mêlât quelque ambition et l'instinct d'une personnalité qui tend à s'affirmer. A certains jours, il se prenait à douter, quoique d'abord il ne songeât qu'à chasser ce doute, si cette religion de son premier âge et tant aimée du foyer n'en viendrait pas à n'être plus un jour pour lui qu'une forme de beauté poétique ou d'idéal dans les choses ; note isolée dans un monde où il y en avait bien d'autres à entendre, sous peine de faire preuve d'une véritable faiblesse morale. Et pourtant cette voix, par le fait qu'elle avait pris, la première, possession de sa conscience d'enfant, semblait s'imposer à lui d'une façon exclusive, et se présentait

comme l'une des deux seules forces capables de prendre la direction de son esprit; l'autre lui offrant, comme programme, un développement illimité de sa personnalité dans un monde diversement éclairé. Le contraste était si frappant qu'il lui semblait que parmi les tentations qu'il devrait affronter dans cette vie nouvelle de liberté sans frein et sans défiance, il aurait à subir celle d'une religion et d'un culte nouveaux et rivaux. Ces tentations, ces diverses lumières, c'étaient celles qu'il rencontrait dans l'antique cité de Pise où maintenant il vivait en adolescent. Pise était juste assez éloignée de sa demeure familiale pour donner aux rares visites qu'il y faisait dans son enfance, le caractère d'un véritable événement, n'ayant jamais manqué d'éveiller de nouvelles et vivifiantes impressions dans son imagination. Cette ville, avec son aspect suggestif de délabrement partiel, conservant encore son commerce par mer et sa vogue de station balnéaire, lui avait donné, tel jour, l'impression de ses belles rues de marbre blanc pleines d'animation, une autre fois, celle des lignes grandioses des sombres montagnes de Luna se profilant à l'arrière plan de l'horizon, ou encore le spectacle animé de sa population d'hommes et de femmes; elle contribuait, par cette succession d'impressions pénétrant en foule dans son esprit, à lui révéler peu à peu la notion exacte du monde. Et en même temps qu'il se rendait compte que le point de vue objectif, l'expérience, en tant que la mémoire en fait son profit, est d'un bout à l'autre le point essentiel à considérer dans la conduite de la vie, toutes ces choses servaient d'aliment à ce besoin d'idéal qui était en lui, à ses aspirations innées et habituelles vers un monde plus beau que celui qu'il avait sous les yeux. L'enfant évoquait dans son souvenir le chemin qu'il suivait à travers les rues de la vieille cité, revoyant à leurs mêmes places, à chaque coin de rues, les sanctuaires, les cour-jardins à certains intervalles et les échappées sur la mer dans le lointain : le grand temple de la ville, demeuré dans son souvenir tel qu'un jour il l'avait aperçu dans un dernier regard au détour de la route, en regagnant sa maison, avec ses hautes colonnes grises se détachant sur le bleu marin du golfe et le bleu des champs de lin en fleur : le port et ses feux : les navires étrangers qui y étaient mouillés : la chapelle des marins dédiée à Vénus et sa statue d'or au milieu des ex-votos : les marins eux-mêmes, leurs femmes et leurs enfants, avec leur si complète couleur locale ; — jouissance superficielle de l'enfant par cette belle lumière et ces ombres de tout cet ensemble, se mêlant au sentiment de la puissance, de la distance inconnue, du danger de l'orage et de la mort possible. C'est dans cette ville que Marius se rendit en quittant « *Ad vigilias Albas* » pour résider dans la maison de son surveillant ou tuteur, afin de suivre les leçons d'un célèbre rhéteur et apprendre entre autres choses, le grec. Cette école, créée comme beaucoup d'autres sur le type de l'Académie de Platon dans les anciens jardins d'Athènes, était installée dans un faubourg tranquille de Pise, ayant ses bosquets de cyprès, ses portiques, un pavillon pour le maître, sa chapelle et ses statues. Dans les

souvenirs de Marius, plus tard, il lui semblait qu'un éclatant soleil matinal éclairait perpétuellement cet austère tableau, fait de grisaille et de verdure. Le jeune homme se rendait à l'école deux fois par jour, avec une certaine solennité d'abord, accompagné d'un jeune esclave portant ses livres et certainement sans répugnance aucune ; car le spectacle de ses camarades et leur pétulante activité, succédant aux habitudes sentimentales plus tristes de son enfance, éveilla aussitôt en lui cet instinct d'émulation qui n'est que l'autre face de la sympathie ; et il ne se rendait pas compte, naturellement, combien son éducation première l'avait fait différent, même lorsqu'il prenait part avec le plus d'entrain aux jeux de tout ce petit monde, au milieu duquel il restait surtout en spectateur. Tandis que tout leur cœur, à eux, se tenait enfermé dans la limite d'une compétition entre jeunes gens et de prix éphémères, lui, il s'amusait, dans une méditation pleine de charme, du drame en petit, qui se jouait sous ses yeux, le regardant comme la représentation et la répétition anticipée des luttes plus vastes de l'avenir, et déjà avec un sentiment où entrait une certaine dose d'épicuréisme. En contemplant les brillants résultats de leurs petites rivalités — spectacle, somme toute, d'une fraîcheur charmante comme un rayon de soleil — il entrait d'emblée dans ces compétitions plus hautes qui les dépassaient, celles des passions humaines ; et il eut bientôt fait de se rendre compte qu'un certain goût de renommée, de supériorité sur ses camarades, devrait être le mobile dominant de toute son existence.

La célébrité qu'il rêvait alors pour lui était, comme le lecteur l'a pu deviner, d'ordre intellectuel, peut-être celle de poète. Et de même que, dans cette tranquillité grise, quasi monastique de la villa, des voix intérieures lui avaient parlé, nombreuses, de la réalité des choses invisibles ; ici, par contre, au bruit et au spectacle du rivage, au milieu des mondanités et des élégances frivoles d'une station balnéaire, c'était bien la réalité, la réalité, sous son aspect le plus tyrannique, des choses visibles, qui se montrait à lui. Le monde réel ambiant — dans une humanité non moins ordonnée, semblait-il, que celle des anciens temps héroïques — revêtant tout ce qu'il touchait, si légèrement que ce fût et jusqu'en ses plus passagères fantaisies de mode, d'une sorte de beauté fugace, exerça dès lors sur lui une grande fascination.

Ce sentiment s'était éveillé chez lui dans toute sa force, par un été exceptionnellement beau, où, devançant quelque peu l'époque accoutumée, il avait revêtu la toge virile et s'était rendu au forum, accompagné par ses amis, en costume de fête. Le soir, après les heures bien remplies de ces journées sans nuages, il s'était senti comme envahi d'une sorte de lassitude, analogue à celle qu'apporte la satiété d'une longue suite de tableaux ou d'œuvres musicales. Pendant qu'il errait à l'aventure par les rues en liesse, ou sur le rivage de la mer, le monde de la réalité lui apparaissait vraiment sans limites et il s'y trouvait lui-même, en quelque sorte, tout à fait libre,

dévoré par un besoin d'expérience personnelle, d'aventures, soit au physique, soit au moral. Jusqu'alors, tout dans son existence antérieure, avait porté son imagination à l'exaltation du passé ; mais maintenant, le spectacle qui s'offrait à ses sens non blasés et s'ouvrait sans réserves, lui donnait à penser, qu'après tout, le présent avait bien pu progresser sur le passé; et il était tout prêt à admettre qu'il était en face d'un fait bien moderne. Si, dans un archaïsme voulu, la société policée du jour se réclamait d'une génération qu'elle considérait comme une élite, pensait-elle, pour se dispenser de se livrer elle-même à une critique oiseuse, en matière d'art, de littérature, et même de religion, comme nous l'avons vu, elle avait du moins perfectionné les vieux clichés, en y ajoutant une ou deux retouches d'un fini plus scrupuleux. Aussi bien l'ère nouvelle, comme le « Neu-zeit » des Allemands enthousiastes du commencement du siècle dernier, se pouvait-elle pressentir attendant du premier pas qui allait se faire en avant, le perfectionnement d'une nouvelle méthode, — dans l'emploi du temps, comme dans le domaine des choses de l'imagination, — du gouvernement pratique de la vie. Seulement, tandis que la recherche d'un tel idéal impliquait une liberté complète du cœur et de l'intelligence, l'antique, austère et traditionnelle religion de son enfance se cantonnait certainement dans un cercle de restrictions quelque peu étroites. Mais alors, l'une était donc une réalité absolue, n'ayant rien moins pour elle que la garantie de l'ouïe et de la vue, tandis que dans l'autre, quel vague, que d'obscurité, que d'incertitude ! Pouvait-on attribuer à ses hypothèses si limitées quelque valeur, pour résoudre dans la pratique, la question de savoir s'il fallait rejeter ou admettre ce qui était en somme si réel et, à première vue, si désirable?

Et voilà que, coïncidant avec son entrée à l'école, une grande amitié avait surgi pour lui, dans cette vie où l'on rencontre si peu d'attachements véritables — l'amitié pure et désintéressée entre camarades d'études. Il avait aperçu Flavien pour la première fois le jour où il était arrivé à Pise, l'esprit tout rempli de réflexions sur la vie nouvelle où il allait entrer le lendemain, et alors qu'il considérait avec attention la foule des élèves affairés sortant de leurs classes. Il y avait chez Flavien, tandis qu'il se tenait à l'écart des autres, une nuance de dédain que dénotaient en quelque mesure et sa taille et la distinction de son front bas et large ; néanmoins, le nouveau venu trouvait quelque attrait à considérer ces yeux bleus, promenant ça et là sur les choses d'alentour un regard d'une acuité peu ordinaire chez un jeune homme. Marius s'aperçut que ces fiers regards se posaient avec bienveillance sur lui un instant et, du premier coup d'œil, il ressentit quelque chose qui ressemblait à de l'amitié. Il y avait là un air réservé et grave, avec une apparence de santé admirablement équilibrée, qui semblait donner une impression analogue à celle qu'il eût pu ressentir en face d'un ciel serein ou du clair chant du merle, en ce soir gris de mars. Flavien en réalité était un être qui se transformait du tout au tout, au jeu changeant de la lumière et de

l'ombre; et il se montra sous un jour brillant, le lendemain matin à l'Ecole. Dans ce milieu d'un petit monde de jeunes gens diversement doués, ce jeune garçon de basse extraction occupait, sans conteste, le point central. Prince dans l'Ecole, il avait fait la facile conquête du vieux maître grec par l'éclat fascinant de ses facultés, et celle de ses camarades, par sa physionomie si caractéristique. Déjà, il portait la toge virile, et quand il se levait en classe, déployant ses merveilleuses facultés de compréhension, ou montrant la délicatesse de son goût en déclamant Homère, il semblait que ce fût une statue vivante, pensait Marius, mais illuminée par cet éclat indéfinissable que les vers d'Homère expriment si bien comme une émanation des Dieux, quand ils prennent une forme qui les rend visibles aux mortels — οἷα θεοὺς ἐπήνοθεν αἰεν ἐόντας.

Une histoire courait sur son compte, histoire à laquelle ses camarades attribuaient, non sans quelque flair, un certain rapport avec son attitude ordinaire de fierté maussade. Deux points en étaient bien établis, malgré l'incertitude qui planait sur sa situation d'une façon générale. — Un riche étranger payait sa pension, et lui, personnellement, était très-pauvre ; et cela même, donnait une sorte d'attraction piquante à la pauvreté de Flavien qui, chez un élève d'allure différente, aurait bien pu ne lui attirer que des mépris. Sur Marius aussi il exerçait un ascendant absolu. Plus âgé que lui de trois ans, Flavien fut chargé d'aider l'élève plus jeune dans son travail, et Marius devint, en fait, son serviteur en maintes circonstances, sachant se plier à ses caprices avec une sorte de reconnaissance où entrait quelque orgueil de se sentir traité d'une façon particulière ; et plus tard, en y réfléchissant, il reconnut que la fascination qu'il avait éprouvée était toute de sentiment, découlant de ce fait que Flavien l'avait admis dans une intimité et une camaraderie qu'il n'accordait à aucun autre. Il en fut ainsi dans les premiers temps ; et puis, à mesure que grandit leur intimité, la personnalité éminente, la puissance intellectuelle de Flavien s'emparèrent plus complètement de lui. Le brillant jeune homme qui aimait la toilette, une nourriture recherchée et les fleurs, et semblait être naturellement harmonieux, et exercer des droits sur tout ce qui avait quelque supériorité par la délicatesse ou la beauté dans le domaine physique, cultivait aussi cette recherche de langage et de diction raffinée des esprits d'élite de l'époque ; et Marius, déjà expert et élégant écrivain, transcrivait ses vers (dont le ton charmant de sincérité originale et puissante le captivait alors complètement) en beaux caractères, profitant, en échange, de l'entrée en communication avec les facultés intellectuelles vraiment éminentes de Flavien que son ambition de parvenir développait et amplifiait encore. Entre autres choses, il lui fit apprécier les œuvres d'un brillant écrivain, alors très en vogue — un certain Lucien — œuvres qui semblaient jeter de vives lumières intellectuelles sur les matières les plus obscures et pouvaient du moins dans la floraison de l'intelligence, faire rire les gens, alors que peut-être, ils n'étaient préparés qu'à prier. Et en vérité, les rayons du

soleil qui avaient illuminé ces inoubliables matinées d'école avaient été plus dorés qu'ils ne le sont d'ordinaire. Marius, du moins, réveillé avant l'heure, pensait avec délices aux longues heures de rude travail qui l'attendaient sous le regard de Flavien, comme d'autres jeunes gens rêvent d'une journée de congé. Ce fut, pour ainsi dire par hasard, tant il était d'allures étranges et capricieuses, que la glace fut enfin rompue et que Flavien raconta l'histoire de son père, — un affranchi d'âge déjà mûr, gratifié, en quelque sorte malgré lui, de cette liberté si ardemment désirée dans la jeunesse, mais au prix de l'abandon d'une partie de son pécule, — ce magot réduit de l'esclave — amassé à force de sacrifices pendant toute une existence nécessairement pénible. L'homme riche, intéressé par ce bel enfant né sur son domaine et qui semblait donner de brillantes promesses d'avenir, l'avait envoyé à l'école. Néanmoins, la condition misérable et rabaissée de cette vieillesse oisive hantait surtout la mémoire de Flavien s'avivant parfois, même après cette première confidence, dans un flot de larmes de colère, au milieu d'un rayon de soleil. Mais la nature avait eu ses vues en fortifiant cette unique affection du sang ; car, à part l'intérêt à demi-égoïste qu'il portait à Marius, c'était le seul côté réellement généreux, la seule piété chez le jeune homme. Marius voyait en lui l'esprit de scepticisme porté à son paroxysme, du premier coup. Le fils très-admiré de l'affranchi, comme s'il eût eu le privilège d'une aristocratie de naissance, ne croyait qu'en lui, grâce aux talents brillants et surtout extérieurs qu'il possédait ou qu'il se proposait d'acquérir.

Et puis, il avait été mêlé certainement, sans que cependant sa santé en fût atteinte, à un monde où la virilité vient de bonne heure, aux séductions de cette opulente cité; et Marius parfois s'étonnait au cours de leurs causeries intimes, de la profondeur de sa précoce corruption. Que de fois, dans la suite, le mal se présenta à son esprit comme associé perfidement au souvenir de cette belle figure, lui empruntant en quelque sorte comme excuse et comme séduction, ses grâces naturelles. Marius, à une époque plus éloignée, garda l'impression qu'il avait synthétisé pour lui en abrégé le monde du paganisme dans toute la profondeur de sa corruption et en même temps sous sa forme la plus accomplie. Et pourtant sa mobilité, son animation, son ardeur dévorante de connaître la vie sous toutes ses formes révélaient une si vivante impression de réalité auprès de l'idéalisme nuageux de la villa ! Sa voix, son regard donnaient la sensation de l'apparition d'un monde solide au milieu des flottantes illusions du rêve. Une ombre, ne croyant tenir que des ombres, avait tout à coup senti en elles une chaleur véritable et palpable.

Entre temps, sous sa direction, Marius s'instruisait rapidement et très-complètement, parce qu'il y mettait une entière bonne volonté. Il y avait dans les traits de cette physionomie, une influence qui ne pouvait qu'encourager le jeune homme à profiter de son mieux des circonstances, et il avait déjà reconnu par sa propre expérience, que l'éducation aug-

mente, dans une large mesure, la faculté de jouir des choses. Il acquérait ainsi ce que toute instruction supérieure doit surtout réaliser, cet art de dégager si complètement dans la vie quotidienne l'idéal, les côtés poétiques, les éléments de toute distinction, — d'en vivre si exclusivement en un mot — que tout le reste, sans cette auréole, simple résidu, débris de nos jours, en vienne à ne plus compter pour rien. Et il fut pénétré de la réalité de ce but, par la lecture de certain livre, alors nouvellement paru, qui lui tomba entre les mains vers cette époque, livre qui, tout en éveillant les goûts poétiques ou romanesques comme un autre aurait pu le faire, avait ceci de particulier qu'il développa chez le lecteur une tendance éminemment sensualiste. Il devint, en regardant, sous ce jour de rêveur, les spectacles de la vie quotidienne, le voyant pour lequel les formes et les couleurs constituent la révélation. Si notre éducation moderne, dans ses plus louables efforts, en arrive à donner à quelqu'un d'entre nous cette espèce de puissance d'idéalisation, c'est, il faut en convenir (bien qu'elle recherche surtout comme ses meilleurs modèles, les morceaux les mieux choisis et les plus idéalistes de la littérature ancienne), le plus souvent par des lectures faites au hasard. Et c'est ce qui advint, dans ces temps reculés, pour Marius et son ami.

CHAPITRE V

Le Livre d'Or

Les deux jeunes gens étaient ensemble penchés sur un livre, à demi enfouis dans un tas de blé mûr d'un vieux grenier, coin tranquille où ils s'étaient nichés pour échapper au voisinage de leurs plus bruyants camarades pendant une après-midi de congé des plus agréables. Ils regardaient autour d'eux. Le soleil, à l'ouest, filtrait à travers les larges fentes des volets. Quel tableau! C'était précisément la scène dont ils étaient en train de lire la description, avec cette note de poésie dans le livre, qui y ajoutait un charme et un agrément particulier, et, qui dans la réalité, grâce à ce rayon de soleil, donnait au grain brut, dans l'ombre fraîche et brune, l'aspect d'un tas d'or. Le livre sur lequel ils étaient penchés, était bien le livre par excellence entre tous les livres ; le livre « doré » du jour, offert en cadeau à Flavien, comme l'indiquait l'écriture rouge sur la belle couverture jaune, à la suite du titre :

Flavien, — disait la dédicace :

Flaviane !	**Flaviane !**	**Flaviane !**
Lege !	**Vivas !**	**Vivas !**
Feliciter !	**Floreas !**	**Gaudeas !**

Il était parfumé à l'huile de bois de sandal et orné de plaques d'ivoire sculpté, rehaussé d'or aux extrémités du rouleau. Et l'intérieur n'en était pas moins soigné et superbe, rempli de ces archaïsmes et de ces curieuses trouvailles qui faisaient le bonheur des gens du temps, de termes choisis et de comparaisons, tirés des plus anciens auteurs dramatiques, phrases expressives et vivantes d'un vieux poète ignoré, sauvées de l'oubli par un vieux grammairien, morceaux d'une joliesse

vulgaire et raffinée — tous du même genre, simples jeux d'esprit pour la maîtrise de l'artiste accompli et naturellement éloquent que son érudition n'avait pas supprimés, mais qui mettaient de fort méchante humeur certaines gens, surtout les moins bien élevés et notamment ceux qui, par indolence, manquaient de tenue. Non ! cela n'était pas le sans-gêne vieillot et inconscient de la littérature primitive à jamais disparu, qui, en somme, avait dans son ensemble plus de rapport avec « la patience sans bornes » d'Apulée qu'avec le sans-façon de ses détracteurs qui auraient si bien pu s'apercevoir qu'ils faisaient fausse route. Du moins son influence était indiscutable quant au résultat précis qu'il s'était proposé d'atteindre en littérature — y compris une certaine tendance au néologisme dans l'expression — *nonnihil interdum elocutione novella parum signatum*— comme le style de Cornélius Fronto, prince des rhétoriciens de l'époque. Quels mots n'avait-il pas trouvés pour rendre, d'un seul trait, l'impression des étoffes, des couleurs, des moindres incidents ! Véritable joyau, coupe de myrrhine authentique ! disaient de ses ouvrages ses admirateurs. « Les fibres d'or de sa chevelure, la broderie d'or tissée sur sa robe la désignaient comme la maîtresse, écrit-il, avec un rare bonheur d'expression, à propos de l'une de ses héroïnes : *Aurum in comis et in tunicis, ibi inflexum hic intextum, matronam profecto confitebatur* — un tissu d'or : eh oui, il y avait quelque chose de cela dans son ouvrage. Et en un temps où les gens, depuis l'Empereur Marc Aurèle jusqu'aux derniers rangs de la société, se vantaient avec une infatuation maladroite, d'écrire en grec, lui, il avait écrit pour le peuple latin dans sa langue, tout en soignant parfaitement son style d'érudit. Les incidents du récit n'étaient pas moins heureusement choisis, — histoires se greffant les unes sur les autres — fantaisies imaginaires changeant avec l'inattendu et la soudaineté d'un rêve. Il y avait mis également la note humoristique. Et c'était par tout ce qui correspondait surtout au goût habituel de la jeunesse, par ce qui aurait captivé aussi bien des adolescents de mentalité plus simple, c'est-à-dire les récits d'aventure, que nos lecteurs, d'une tournure d'esprit peu banale, se passionnaient eux-mêmes pour cet ouvrage : — l'ours en liberté dans une maison, la nuit ; les loups attaquant les fermes en hiver ; les exploits de voleurs ; les charmes de leurs cavernes, le frisson délicieux ressenti à une question comme celle-ci : « Ne savez-vous pas que ces routes sont infestées de brigands ? »

Le théâtre du roman était la Thessalie, la terre classique de la sorcellerie, et le lecteur était promené tour à tour du haut en bas de ses montagnes et dans ses vieilles villes, hantées par la magie et les incantations, où s'étaient réfugiés et où se pratiquaient encore les rites les plus authentiques de la magie noire, légués par Médée, alors qu'elle fuyait à travers cette région. Dans la ville d'Hypate, par exemple, rien ne semblait avoir gardé sa véritable nature. « Il semblait que quelque formule prononcée par un cadavre eût tout métamorphosé, qu'il y eût quelque humanité dans la dureté des pierres qu'on foulait aux pieds, que les oiseaux

dont on entendait les chansons fûssent des hommes emplumés, que les arbres entourant les murailles eussent une même source pour tout leur feuillage. On se figurait que les statues marchaient, les murs parlaient, le bétail muet prophétisait : que, du ciel même et des rayons du soleil, il allait sortir tout à coup une clameur ». Il y avait là des sorcières qui pouvaient faire descendre la lune, ou du moins le *virus* lunaire, ce fluide blanc qu'elle répand, que l'on trouve, si rarement d'ailleurs, « sur les sommets et les pics, et qui est un poison. A son contact, l'homme est frappé aussitôt de folie. »

Et dans un de ces villages les plus lointains habite la sorcière Pamphile qui change à son gré ses voisins en toutes sortes d'animaux. Comme elle est merveilleuse d'esprit, cette scène où après avoir gravi l'escalier tortueux, Lucius, regardant curieusement à travers une fente de la porte, est témoin de la métamorphose de la vieille sorcière elle-même en oiseau, en chouette pour pouvoir s'envoler vers l'objet de sa tendresse... « Tout d'abord, elle se débarrassa de ses vieilles guenilles. Puis, ouvrant une certaine armoire, elle en tira quantité de petites boîtes et enlevant le couvercle de l'une d'elles, se frotta longtemps de la tête aux pieds avec l'onguent qu'elle contenait ; et après avoir longuement marmotté à voix basse, devant sa lampe, elle se mit à gambader et à secouer ses membres. Et, à mesure qu'ils s'agitaient, voilà que des plumes soyeuses apparaissaient, que des ailes vigoureuses poussaient ; son nez devenait dur et crochu, ses ongles se courbaient en griffes. Pamphile était changée en chouette. Elle poussa un cri strident et s'élevant petit à petit en sautillant pour essayer ses forces, elle s'envola, toutes ailes déployées, au dehors. »

Par une imitation maladroite de ce procédé, Lucius, le héros du roman, se métamorphose, non pas suivant son intention en une brillante créature ailée, mais en cet animal qui a fourni le titre au livre : car, dans tout le cours de l'ouvrage, on trouve la trace d'une ironie pleine de verve et de couleur locale contre cet engouement pour le merveilleux alors si fort en vogue, à propos duquel Lucius, curieux de s'initier, avait été amené à s'intéresser aux recettes de la vieille.

« Sois ma Vénus, dit-il, à la gentille servante qui l'a mis en présence de Pamphile, et que je demeure près de toi avec les ailes d'un Cupidon ». Et voilà qu'ayant toute liberté de s'appliquer à l'aise l'onguent magique, il se voit métamorphosé « non pas en oiseau, mais en âne. »

Eh bien ! le remède à sa déconvenue, sera un dîner de roses, s'il peut s'en procurer un. Et elles sont nombreuses, ses tentatives pittoresques et curieusement drôlatiques pour arriver jusqu'à ces fleurs dans une saison si défavorable : et comment il réussit finalement un beau jour, au passage de la procession grotesque d'Isis, avec son défilé de l'ours et autres animaux étranges, et l'âne derrière les autres, se jetant tout à coup sur la guirlande de roses que tient le grand-prêtre. Mais jusque-là, il lui faut attendre le printemps, sous l'aspect extérieur d'un âne, « sans être toutefois assez imbécile, et assez complètement âne, »

comme il nous le dit, un jour qu'on le laissa seul en face d'une table élégamment garnie, « pour dédaigner cette délicieuse aubaine, et ne me nourrir que d'un fourrage grossier ». Du reste, dans tout le cours du livre, se manifeste une véritable sympathie pour les ânes, sous des traits hardis dignes de Swift, dénotant une connaissance profonde de l'instinct chez l'animal. C'est bien Lucius qui est le type de l'âne, regardant à la dérobée par la fenêtre de sa cachette, ne se rendant pas compte de la grande ombre qu'il projette lui-même, qui a donné naissance à cette farce ou plaisanterie de « l'âne indiscret et son ombre ».

Mais le merveilleux, qui, pour la plupart des jeunes gens, est un des éléments de charme les plus goûtés, dégénérait parfois, tout en laissant les lecteurs sous l'empire de sa fascination, en ce que les auteurs français appellent *le macabre* — cette espèce de folle préoccupation pour tout ce qui intéresse le côté matériel de notre chair de boue, cette volupté dans le dégoût, en présence de la corruption, qui, chez cet auteur du moins, était associée à une grossièreté voulue. Ce fut pour Marius une singulière initiation aux désordres de ce temps que la lecture de certains épisodes de l'ouvrage. « On raconte, y lisait-il, que lorsque des étrangers viennent d'être ensevelis, les vieilles sorcières ont coutume de devancer le cortège funèbre pour dépecer le corps, afin de se procurer certains débris et restes qui doivent leur permettre d'exercer leurs maléfices sur les vivants — notamment si la sorcière a fixé son regard sur quelque brave jeune homme! » Et la scène où est décrite la veillée autour du cadavre pour empêcher les sorcières de venir le déchiqueter à belles dents, est digne de Théophile Gautier.

Mais, encadrée comme un simple épisode dans le récit principal, véritable joyau au milieu de ses fantaisies, sous sa rude mais bien authentique humanité et ses horreurs burlesques, se déroulait l'histoire de Cupidon et de Psyché, remplie de scènes brillantes et vécues, — *spéciosa locis*, et riche en tableaux charmants (il semblait qu'on vît, qu'on touchât du doitg les cheveux d'or, les fleurs toutes fraîches, les œuvres d'art précieuses dont on y parlait) et avec cela, un mélange d'idéalisme gracieux, qui pouvait, au gré du lecteur, donner l'illusion d'une allégorie. Faisant appel à tous ses talents de fin lettré, Apulée y avait condensé la matière, encore à l'état de nébuleuse, de mainte vieille et charmante histoire.

HISTOIRE DE CUPIDON & DE PSYCHÉ

Dans une certaine ville, vivaient un roi et une reine qui avaient trois filles d'une beauté remarquable. La beauté des aînées, bien qu'elle fût agréable à contempler, n'était pas certainement au-dessus de la mesure des louanges des hommes ; mais le charme exquis de la dernière était tel que toute parole humaine était trop pauvre pour la célébrer et impuissante à la décrire. Beaucoup d'habitants et d'étrangers que la renommée

de cette vision merveilleuse avait attirés dans cet endroit, éblouis par cette beauté hors de pair, ne pouvaient à sa vue que baiser le bout des doigts de leur main droite comme en adoration devant la déesse Vénus elle-même. Et bientôt un bruit se répandit dans le pays d'alentour que celle qui était née des profondeurs de la mer azurée, dépouillant sa dignité de déesse, était revenue se mêler aux humains, ou que, sous l'influence de quelque germe stellaire, non plus la mer, mais la terre, avait enfanté une nouvelle Vénus, parée de la fleur de la virginité.

Cette croyance, avec le renom de beauté de la jeune fille, s'étendait de jour en jour aux pays lointains, en sorte qu'une foule de gens se rassemblaient pour contempler ce type admirable de l'époque. Ce n'était plus vers Paphos que le navigateur voguait, pas plus que vers Cnide ou Cythère, à la recherche de la déesse Vénus ; ses rites sacrés étaient abandonnés, ses statues demeuraient sans couronnes, les cendres refroidies déparaient ses autels désertés. C'est à une vierge que s'adressaient les prières des hommes, vers une figure humaine qu'ils tournaient leurs regards, cherchant à se rendre favorable une si grande divinité. Quand, au matin, la jeune fille sortait, ils jonchaient de fleurs le chemin, et les victimes préférées de cette divinité cachée lui étaient offertes au passage. Mais entre temps, cette attribution d'un culte divin à une mortelle, excitait la colère de la véritable Vénus. « En va-t-il donc ainsi de moi, s'écria-t-elle, de moi, l'antique mère de la nature, source de tous les éléments ! Me voyez-vous, moi, Vénus, bienfaisante mère du monde, partageant avec une vierge mortelle les honneurs qui me sont dûs ; tandis que mon nom qui règne dans les cieux, est profané par les misérables choses de la terre. Se peut-il qu'une femme périssable porte ainsi ma ressemblance avec elle ? En vain le berger de l'Ida m'a donc attribué la palme ! Mais elle n'aura guère à se réjouir, quelle qu'elle soit, de sa beauté usurpée et illicite. » Sur ce, elle appelle auprès d'elle, cet adolescent ailé, hardi, malfaisant, qui dans la nuit, se promène avec ses armes autour des foyers des hommes, troublant leurs épousailles; et, excitant encore par ses discours ses fureurs innées, elle l'emmène vers la ville et lui désigne Psyché qui passait. « Je t'en conjure, lui dit-elle, que ta mère par toi soit pleinement vengée. Fais que cette vierge devienne l'esclave d'un amour indigne ». Et l'ayant serré tendrement dans ses bras, elle s'éloigne vers le rivage et reprend son char sur la crête des vagues. Et voici que devinant ses ordres, ses serviteurs de l'Océan l'entourent ; les filles de Nérée sont là qui font entendre leurs chants, et Portunus, et Salacia, et le petit attelage du dauphin avec la foule de Tritons gambadant au milieu des flots. L'un souffle mollement dans sa conque retentissante, un autre étend un voile de soie pour la préserver des rayons du soleil, un troisième présente à sa souveraine un miroir, pendant que le reste de la troupe, nageant côte à côte, traîne son char. Telle était l'escorte de Vénus voguant sur les flots.

Pendant ce temps, Psyché consciente de sa beauté, n'en tirait

aucun avantage. Chacun la regardait et l'admirait, mais personne ne la recherchait en mariage. On ne voyait en elle que le chef-d'œuvre de l'artiste, qui avait réussi à reproduire les traits de la divinité. Ses sœurs, bien moins belles, avaient fait d'heureux mariages. Elle, pareille à une veuve assise dans sa demeure, pleurait sur son malheur, maudissant au fond de son cœur, cette beauté qui charmait tous les hommes.

Le roi, supposant que les Dieux étaient irrités, alla consulter l'oracle d'Apollon : et Apollon lui fit cette réponse : « Que la jeune fille soit conduite au sommet d'une certaine montagne, parée comme pour le lit nuptial ou la couche funèbre. Ne cherchez pas un gendre parmi les mortels, mais plutôt ce serpent cruel et terrible qui fait trembler les Dieux et que redoutent les ombres du Styx. »

Le roi donc s'en revînt chez lui et fit part de l'oracle à sa femme. Celle-ci se lamenta pendant de longs jours; mais à la fin, l'accomplissement des ordres du Dieu s'impose à elle et le cortège se prépare à conduire la vierge à ses noces de mort. Et voici que la torche nuptiale flambe, mêlant sa noire fumée aux cendres ; le son joyeux de la flûte se change en un cri déchirant ; l'hymne nuptial s'achève en lamentations ; sous son voile jaune de mariée, la vierge essuie ses larmes ; la ville entière partage la douleur qui s'est appesantie sur cette maison.

Mais la sentence du Dieu entraînait la malheureuse Psyché vers sa fatale destinée et, les cérémonies terminées, le cortège funèbre de la pauvre créature vivante s'avance, suivi de toute la population. Ce n'est point à ses noces que Psyché, baignée de larmes, assiste, mais à ses propres obsèques ; et, tandis que les parents hésitent à accomplir un tel sacrilège, leur fille s'écrie : « Pourquoi troubler votre malheureuse vieillesse par tant de larmes ? Voilà bien la rançon de ma beauté extraordinaire ! Quand tous nous entouraient d'honneurs divins et célébraient d'une voix unanime la Vénus nouvelle, c'est alors qu'il eût fallu pleurer sur moi comme sur une morte. Maintenant, je vois bien que c'est ce seul fait d'avoir été désignée sous le nom de Vénus, qui a amené mon malheur. Emmenez-moi et abandonnez-moi au lieu désigné. J'ai hâte de me résigner à ces noces fatales, de contempler cet époux parfait. Pourquoi retarder la venue de celui qui est né pour détruire le monde entier ! »

Elle se tut, et, d'un pas ferme, se mit en route. Et ils s'acheminèrent vers l'endroit désigné sur une montagne escarpée : et y ayant laissé la vierge, solitaire, ils s'en revinrent chez eux, le cœur brisé. Les malheureux parents, s'enfermant dans leur demeure étroitement close, se vouent à une nuit sans fin, tandis que vers Psyché apeurée, tremblante et baignée de larmes au sommet de la montagne, s'en vient le doux Zéphyr. Il la soulève mollement et de ses vêtements flottant de chaque côté, la transporte par son souffle doux et léger à travers les défilés des montagnes et la dépose délicatement parmi les fleurs, au fond d'une vallée.

Psyché, sur ce tapis de gazon, mollement étendue sur sa couche de rosée, se remit du trouble de son âme et se re-

leva calmée. Mais qu'est-ce donc? Un bosquet d'arbres magnifiques, avec une source d'eau claire comme du cristal au milieu, et au bord de l'eau, une demeure construite, non pas de la main des hommes, mais comme par un art divin. Dès le seuil, on reconnaissait la résidence charmante d'une Divinité. Des piliers d'or soutenaient la toiture aux voûtes curieusement ouvragées de bois de cèdre et d'ivoire. Les murs disparaissaient sous les reliefs d'argent: tous les animaux domestiques et sauvages des bois s'offrant aux regards du visiteur. Merveilleux en vérité avait été l'artiste, Dieu ou demi-dieu, dont le talent raffiné avait pu faire passer dans le métal tant de l'âme de ce monde sauvage. Sur le pavage lui-même se voyaient des images faites de pierres superbes. Dans l'éclat de tous les métaux précieux qui la composent, cette demeure est à elle-même sa propre clarté et n'a que faire de la lumière du soleil. Elle semble faite pour que les Dieux y viennent converser avec les hommes.

Psyché, attirée par le charme, s'approcha, et, prenant courage, franchit le seuil. Les unes après les autres, elle admire les belles choses qui s'offrent à ses regards, et, pour comble de surprise, aucune chaîne, aucune serrure, aucun gardien, ne protège cette demeure et tous ses trésors. Mais, voilà que pendant qu'elle était ainsi en contemplation, elle entend une voix, voix qui semblait ne point émaner d'une enveloppe mortelle et qui lui disait : « Maîtresse, toutes ces choses sont à toi. Couche-toi et repose-toi de ta fatigue, et, quand il te plaira, relève-toi pour le bain. Nous, tes serviteurs, dont tu entends les voix, nous irons au-devant de tes désirs et une fête royale te sera préparée. »

Et Psyché comprit qu'une divinité se chargeait de veiller sur elle et, rafraîchie par le sommeil et le bain, elle s'assit pour la fête. Cependant elle n'apercevait personne ; seulement, de temps à autre, des mots tombaient ça et là, et il n'y avait que des voix pour la servir. Et quand la fête fut terminée, une voix invisible pénétra, qui chanta pour elle pendant que vibraient les cordes d'une harpe également invisible comme la main qui la tenait. Puis, des voix en chœur parvinrent à ses oreilles ; mais néanmoins personne n'apparut, bien qu'il semblât que la multitude des chanteurs fût grande.

Le soir venu et l'y invitant, elle se mit au lit, et la nuit était déjà avancée, quand un son qui ne manquait pas d'un certain agrément parvint à ses oreilles. Alors, prise de terreur pour sa virginité dans une pareille solitude, elle se mit à trembler, redoutant encore plus un danger ignoré que ceux qu'elle pouvait connaître. Et voilà que l'époux, l'époux mystérieux s'approchait et montait sur sa couche et faisait d'elle sa femme; et puis, avant l'aurore, il s'était échappé en toute hâte. Et les voix qui l'entouraient se mirent en devoir de lui rendre les services qu'attend une nouvelle mariée. Et il continua d'en être ainsi pendant une longue saison. Et suivant l'ordre de la nature, ce nouvel état, devenant une habitude, lui devint un délice. Le son de cette voix la consolant dans son état d'abandon et d'incertitude.

Une nuit l'époux parla ainsi à sa bien-aimée « O Psyché ! la plus charmante des épouses ; la fortune nous est devenue contraire et tu es sous le coup d'un danger mortel. Tes sœurs, troublées par le bruit de ta mort et cherchant à te retrouver, viendront au sommet de la montagne. Si le hasard fait que leurs cris parviennent jusqu'à toi, ne réponds pas et ne regarde pas au dehors, car tu attirerais le malheur sur moi et la mort sur toi-même. » Psyché promit qu'elle ferait selon sa volonté, et de nouveau l'époux avait disparu avec la nuit. Et tout le jour, elle le passa dans les larmes, se répétant qu'elle était vraiment morte désormais, enfermée ainsi dans cette prison dorée, impuissante à consoler ses sœurs inquiètes sur son sort et ne pouvant même voir leur visage ; et elle s'endormit dans les pleurs.

Et peu après l'époux revint, se mit à ses côtés et l'embrassant à travers ses larmes, se plaignit en ces termes : « Est-ce là ce que tu m'avais promis, ma Psyché ? Que puis-je espérer de toi ? Même dans les bras de ton époux, tu demeures dans l'affliction. Fais donc ce qui te plait. Satisfais ton propre désir, bien qu'il te conduise à ta perte. Tu te rappelleras mon avertissement, mais ton repentir viendra trop tard ». Alors, devant ses protestations qu'elle se sent mourir, elle obtient de lui qu'il lui permette de voir ses sœurs et aussi, de leur offrir tels cadeaux qu'il pourrait lui plaire, en parures d'or ; mais en outre, il lui conseille à maintes reprises de ne jamais chercher, à aucun moment, cédant à des conseils pernicieux, à s'enquérir de la forme de son corps, sous peine de voir s'écrouler par cette curiosité impie, tout l'édifice de son bonheur et de ne plus jamais sentir son étreinte. « Plutôt mourir cent fois, s'écrie-t-elle dans l'élan de sa joie retrouvée, que d'être privée de ton doux commerce. Je t'aime comme ma propre âme, plus que l'amour même. Commande seulement au Zéphyr ton serviteur, d'amener ici mes sœurs, comme il m'y a porté moi-même! Mon cher bien-aimé! Mon époux! Souffle de vie de ta Psyché ! » Et il consentit à promettre ; et après les baisers de la nuit, avant que la lumière eût paru, il avait échappé aux étreintes de son épouse.

Et voici que les sœurs venant à l'endroit où Psyché avait été abandonnée, faisaient retentir les rochers de leurs pleurs, l'appelant par son nom, si bien que le son arriva jusqu'à elle ; et se précipitant affolée hors du palais, elle leur cria : « Pourquoi vous attrister, mes sœurs, et gémir ainsi? Moi, que vous pleurez, me voici ». Et appelant le Zéphyr, elle lui répéta la demande de son époux ; et il les transporta dans la vallée sur une brise légère: « Entrez dans ma demeure, dit-elle, et consolez vos peines auprès de votre sœur Psyché ».

Et Psyché étala à leurs yeux tous les trésors de la maison dorée, avec la troupe de voix attachées à sa personne pour la servir, attisant en elles l'envie qui déjà était au fond de leurs cœurs. L'une d'elles enfin demanda avec curiosité quel pouvait bien être le seigneur de ce céleste séjour et quel genre d'homme était son époux. Et Psyché de répondre en

dissimulant : « Un beau jeune homme à l'air martial avec une superbe barbe. Il passe presque tout son temps à chasser dans la montagne. » Et craignant que son secret ne lui échappe en prolongeant la conversation, ayant couvert ses sœurs d'or et de pierreries, elle donne au Zéphyr l'ordre de les emmener. — Et de retour chez elles, l'envie les dévore, « Voyez l'injustice du sort ! s'écrie l'une d'elles. Nous, les aînées, on nous fait épouser des étrangers comme si nous étions des servantes, tandis que la plus jeune est tellement comblée de richesses qu'elle sait à peine quel usage en faire. Avez-vous vu, ma sœur, quelle quantité de richesses renferme cette demeure, quelles robes éclatantes, quelles splendides pierreries, sans compter tout cet or que l'on foule aux pieds ? Si réellement son époux est aussi charmant qu'elle nous l'a dit, il n'est pas de femme dans le monde entier qui puisse se dire plus heureuse qu'elle. Et puis il se pourrait que cet époux, étant de nature divine, fît d'elle une déesse. Que dis-je, il en est vraiment ainsi ! C'est bien là l'allure qui est la sienne. Déjà, n'est-elle pas immatérielle et tout en elle ne respire-t-il pas la divinité ; car, bien que n'étant qu'une simple femme, elle a des voix pour la servir et peut commander aux vents.» « Pense donc, reprit l'autre, avec quelle arrogance elle nous a traitées, nous comblant de ces quelques cadeaux mesquins pris au hasard dans le tas! Puis, quand notre compagnie l'a gênée, elle nous a fait enlever à travers les airs, hors de sa présence. Je ne suis pas une femme, ou elle ne jouira pas de cette grande fortune, et si tu as ressenti comme moi l'injure qu'on nous a faite, délibérons ensemble. En attendant, tenons-nous tranquilles ; qu'elle nous soit aussi indifférente, vivante ou morte. Car ceux-là ne sont jamais vraiment heureux, dont les autres ignorent le bonheur. »

Et l'époux qu'elle ne connaît pas encore, l'avertit une seconde fois, tout en causant avec elle pendant la nuit : « Vois-tu bien le danger qui te menace ? Ces loups rusés ont dressé contre toi leurs pièges, qui se résument dans leur désir de te persuader de chercher à découvrir ma forme réelle, dont la vision, comme souvent je te l'ai répété, devra te priver de jamais la revoir. N'écoute donc rien et ne réponds rien sur tout ce qui concerne ton époux. D'ailleurs, nous avons aussi semé le germe de notre race. Déjà ton sein se gonfle d'un enfant qui doit nous naître, d'un enfant qui sera de nature divine, si tu sais garder notre secret, mais qui, si tu le violes, sera sujet à la mort ». Et Psyché fut transportée de ces perspectives, heureuse et toute consolée, à la pensée de ce germe divin, gage si glorieux d'amour pour l'avenir, et de la dignité du nom de mère. Anxieusement, elle compte les jours qui s'accumulent et les mois d'attente qui s'écoulent. Et chaque fois qu'il s'attarde un instant auprès d'elle, l'époux répète ses avertissements. « Le glaive est encore tiré, qui doit servir à tes sœurs à attenter à ta vie. Aie pitié de ton propre sort, épouse bien-aimée, et de celui de notre enfant et ne revois plus ces créatures maudites ». Mais les sœurs reviennent encore une fois dans le palais, lui criant de leurs voix astucieuses : « O Psyché ! toi donc aussi tu

vas devenir mère ! Quelle joie va entrer dans la maison ! Quel bonheur pour nous d'être chargées d'entourer de soins l'enfant doré ! En vérité si sa beauté répond à celle de ses parents, ce sera la naissance d'un nouveau Cupidon. »

Ainsi, peu à peu, elles pénétraient dans le cœur de leur sœur. Elle, pendant ce temps, ordonne à la lyre de chanter pour les charmer, et aussitôt les sons de l'instrument frappent leurs oreilles ; elle dit aux flûtes d'avancer, aux chœurs de chanter, et l'harmonie et les chants arrivent invisibles, jetant l'âme des auditeurs dans une douce rêverie par les plus exquises modulations. Mais c'est en vain qu'elle cherche par là à endormir leurs mauvais desseins ; une fois de plus elles veulent savoir quel genre d'époux elle a et depuis quand elle a conçu. Et Psyché, naïve au-delà de toute mesure, oubliant la première version qu'elle leur avait donnée, répond : « Mon époux vient d'une contrée lointaine, faisant de grosses affaires. Il est d'âge mûr et les boucles de ses cheveux grisonnent ». Et cela dit, elle prend congé d'elles.

Pendant qu'elles regagnent le logis sur la brise légère du Zéphyr, l'une d'elles dit à l'autre « Que dire d'un si effroyable mensonge ! Voilà que le jeune homme à la belle barbe est maintenant devenu un homme d'âge mûr. Elle doit nous avoir raconté une histoire, à moins qu'elle ignore en vérité quel genre d'homme il est. Quoi qu'il en puisse être, il faut nous débarrasser d'elle au plus vite. Car si vraiment, elle ne sait rien, c'est qu'alors son époux est quelqu'un des Dieux ; c'est donc un Dieu qu'elle porte dans ses entrailles ! Il faut à tout prix écarter ce danger ! Si elle doit être appelée mère d'un Dieu, la vie alors ne me sera plus supportable. »

Ainsi, furieuses contre elle, elles reviennent trouver Psyché et lui disent avec ruse : « Tu vis dans l'illusion de l'ignorance, insoucieuse du danger réel qui te menace. C'est un serpent de mort, nous le savons pertinemment, qui vient dormir près de toi. Souviens-toi des paroles de l'oracle qui a déclaré que tu étais vouée à une bête cruelle. Il en est qui l'ont aperçu au crépuscule, revenant de chercher sa nourriture. Avant peu, disent-ils, c'en sera fini de ses caresses. Il n'attend que de savoir qu'en toi l'enfant est tout à fait formé, pour trouver un plus riche festin en te dévorant. Si vraiment la solitude dans ce lieu rempli d'harmonie, ou peut-être le commerce honteux d'un amour caché te charment à ce point, nous, du moins, nous avons rempli notre devoir fraternel envers toi. » Finalement, la malheureuse Psyché, dans la simplicité et la fragilité de son âme, terrorisée par leurs discours, et oublieuse des recommandations de son époux et de ses propres promesses, attira sur elle une terrible calamité. Toute pâle et tremblante, elle leur répond : « Ceux qui disent ces choses peuvent bien après tout, être dans le vrai. Car, en toute sincérité, je n'ai jamais vu le visage de mon époux et je ne puis savoir quel homme il est. Il me fait toujours craindre de l'apercevoir, me menaçant d'un grand péril, si je

venais à regarder trop curieusement son visage. Ah ! si vous pouvez rendre quelque service à votre sœur dans le grand danger qu'elle court, restez maintenant auprès d'elle ».

« La voie du salut, lui répondirent ses sœurs, nous l'avons préparée et nous allons te la montrer. Prends un couteau bien tranchant et cache-le à la place où tu reposes d'ordinaire sur ta couche ; prends aussi une lampe garnie d'huile et pose-la en cachette derrière le rideau. Et quand il aura enroulé ses anneaux à leur place habituelle et que tu l'entendras respirer dans son sommeil, glisse d'auprès de lui et découvre la lampe, et ton couteau à la main, fais appel à toute ta force et tranche la tête du serpent ». Et sur ce, elles partent en hâte. Et Psyché restée seule (seule autant qu'elle peut l'être, hantée par les tortures de son esprit), est secouée des pieds à la tête comme par la vague de la mer ; et bien que sa volonté soit ferme, pourtant au moment de mettre la main à l'œuvre criminelle, elle hésite, toute bouleversée par les mille terreurs du grand malheur qui va fondre sur elle. Tantôt, elle veut se hâter, puis elle retarde, pleine de méfiance un moment, et l'instant d'après, emportée par un courage qui tient de la fureur, dans une même forme humaine, elle hait le monstre et chérit en même temps l'époux. Mais voici que le crépuscule annonce la nuit ; elle se prépare enfin en toute hâte à consommer le terrible forfait. La nuit sombre est venue ramenant son époux ; et le voilà qui, le premier, après quelques timides caresses, s'endort d'un profond sommeil.

Et elle, si débile jusque-là, voici que, soutenue par le grand but que le destin lui impose, se sent pénétrée de force. Tenant sa lampe en avant, son poignard à la main, elle a oublié son sexe ! Mais quoi, voilà qu'en découvrant les mystères secrets de la couche, la plus délicieuse et la plus gracieuse de toutes créatures, l'Amour lui-même apparaît, reposant dans toute sa beauté ! A sa vue, la flamme même de la lampe brille d'un plus vif éclat; mais Psyché terrifiée sent défaillir son âme, et tombe à genoux toute tremblante en arrière, cherchant à dissimuler le poignard dans son propre sein. Il lui échappe des mains, et, maintenant, anéantie, mais cependant ne quittant pas du regard la beauté de cette divine créature, elle revient à la vie. Elle contemple les boucles de cette tête aux cheveux d'or, où rayonne une grâce toute divine, retombant gracieusement en avant et en arrière,dans l'incarnat des joues et la blancheur de la gorge. Les ailes du Dieu, encore humides de rosée, sont repliées dans leur fraîcheur immaculée sur ses épaules que, de leur plumage délicat, elles enveloppent pendant le repos. Quelle sérénité en lui, et, sous ce rayon de lumière qu'il était vraiment digne de sa mère Vénus! Au pied de la couche gisaient son arc et ses flèches, emblèmes de cette puissance devant laquelle les hommes s'inclinent si fort. Et Psyché, jetant un regard plein d'ardeur inassouvie de ce côté, tire une flèche du carquois et essayant la pointe sur son pouce, toute tremblante encore d'émotion, l'y laisse pénétrer, si bien qu'une goutte de sang jaillit. Et ainsi, par son

propre fait et sans y avoir pris garde, elle tombe amoureuse de l'Amour même. Se jetant sur l'époux, retenant son souffle et assoiffée de baisers ardents, de ses lèvres impatientes et entr'ouvertes, elle frémit en pensant aux cours instants que va durer peut-être ce sommeil ; et voilà qu'une goutte d'huile brûlante tombe de la lampe sur l'épaule du Dieu. Ah ! maladroit instrument d'amour, blesser ainsi celui de qui naît toute flamme, bien que pourtant ce soit un amoureux, j'imagine, qui, le premier ait dû t'inventer pour jouir de l'objet de ses désirs, même dans les ténèbres ! Au contact du feu, le Dieu sursauta et, devant l'oubli de la foi promise, il échappa doucement à ses embrassements.

Et Psyché, tandis qu'il prenait son vol, le saisit avec ses deux mains, se suspendant à lui à travers les airs, jusqu'au moment où succombant à la fatigue, elle retombe épuisée sur la terre. Et tandis qu'elle demeure étendue, le Dieu amoureux, s'attardant encore et grimpant au sommet d'un cyprès voisin, lui dit avec une grande émotion ces paroles : « Insensée que tu es, au mépris des ordres de Vénus, ma mère, qui t'avait dévouée à un époux de basse condition, j'avais volé vers toi à sa place. Et maintenant, je vois que c'est en vain ; ma propre flèche a pénétré dans ma chair et je n'ai fait de toi mon épouse que pour que tu me prennes pour un monstre à tes côtés, pour que tu essaies de blesser cette tête dont les yeux sont remplis d'amour pour toi ! Maintes et maintes fois, j'ai tenté de te mettre en garde contre tout cela et je t'ai prévenue avec une amoureuse tendresse. Maintenant encore, je voudrais que mon départ d'auprès de toi fût tout ton châtiment.» Et ce disant, il reprit son vol vers les profondeurs des cieux.

Psyché, étendue à terre et suivant, aussi loin que le lui permettait sa vue, l'époux dans sa fuite, pleurait et se lamentait; et quand il eut disparu, elle se précipite des bords d'une rivière qui était près d'elle. Mais le courant, se faisant calme en l'honneur du Dieu, la ramena aussitôt indemne sur la rive. Et il advint que Pan, le Dieu rustique, était précisément assis au bord de l'eau, embrassant, sous la forme d'un roseau, la déesse Canna, lui apprenant à converser avec lui sur tous les tons délicats de l'harmonie. Aux escarpements d'alentour, son troupeau de chèvres broutait en liberté. Et le Dieu poilu appela la pauvrette blessée et épuisée, avec bonté, auprès de lui et lui dit : « Je ne suis qu'un berger rustique, charmante jeune fille, mais l'âge et l'expérience m'ont rendu sagace et si je ne me trompe, ces pas chancelants, ces regards attristés, ces soupirs incessants disent que tu souffres d'excès d'amour. Ecoute-moi donc et ne cherche plus la mort dans le torrent ou d'une autre manière. Oublie ton sort maudit et adresse tes prières à Cupidon. C'est un jeune homme plein de délicatesse ; rends-le propice, en agissant de la même manière à son égard.

Ainsi parla le Dieu pâtre et Psyché, sans répondre, se bornant à témoigner son respect à la divinité secourable, continua sa route. Et pendant qu'à la recherche de Cupidon, elle errait à travers mille régions, lui, s'était étendu dans la demeure de sa mère,

le cœur blessé. Et l'oiseau blanc qui nage à la crète des vagues, plongeant en grande hâte dans la mer et s'approchant de Vénus, pendant qu'elle était au bain, lui apprend que son fils était étendu blessé assez gravement, menacé de perdre la vie. Et Vénus de s'écrier avec rage : « Mon fils alors a donc une maîtresse ! Et c'est Psyché qui a ravi ma beauté par je ne sais quel sortilège, la rivale de ma divinité qu'il aime. » Ce disant, elle sort des flots de la mer et retournant à son palais doré, elle y trouva le jeune homme, malade comme on le lui vait annoncé, et du seuil elle s'écrie « Voilà qui est vraiment bien fait : fouler aux pieds les recommandations de ta mère, épargner à celle qui est mon ennemie ce supplice d'un amour indigne d'elle ; que dis-je, l'unir à toi, enfant que tu es, pour que j'aie une belle-fille qui me haïsse ! Je te ferai repentir de ta fantaisie, et je rendrai ton mariage bien amer. Il y a quelqu'un qui se chargera de châtier ton corps, d'éteindre ta torche et de débander ton arc. Tant qu'elle n'aura pas arraché cette chevelure dans laquelle ces mains ont si souvent fait doucement pénétrer les rayons dorés du soleil et écarté tes ailes, je ne me croirai pas vengée de l'injure qui m'est faite.» Et ceci dit, elle sort rapidement en fureur.

Et Cérès et Junon l'ayant rencontrée, s'informèrent du motif qui la troublait ainsi : « Vous venez fort à propos, leur cria-t-elle ; je vous en prie, cherchez donc à me découvrir Psyché. Il est bon en effet que vous appreniez l'affront fait à ma maison. » Et elles, ignorant ce qui s'était passé, essayaient de calmer sa colère, disant : « Quelle faute, ô Souveraine, a donc commis ton fils, pour que tu veuilles anéantir la jeune fille qu'il aime ? Ne sais-tu pas qu'il est maintenant en âge? Parce qu'il porte si allègrement ses années, est-ce une raison pour que tu le traites toujours en enfant ? Voudras-tu donc ainsi intervenir toujours dans les plaisirs de ton fils, lui reprochant ses fredaines et blâmant chez lui ces ruses adroites qui lui viennent de toi ! » Ainsi cherchaient-elles, par peur de l'enfant, à lui être agréable, en lui donnant leur gracieux patronage. Mais Vénus, irritée de la façon cavalière dont elles envisageaient ses griefs, leur tourne le dos et derechef reprend à grands pas la route de la mer.

Pendant ce temps Psyché, l'âme brisée, errant çà et là, ne cessait jour et nuit de rechercher son époux, désireuse, s'il lui était impossible d'apaiser son courroux par ses tendresses d'épouse, de se le rendre favorable par ses supplications de servante. Et apercevant un certain temple sur le sommet d'une haute montagne, elle se dit : « Qui sait si là-haut ne se trouve pas la demeure de mon seigneur. » Elle dirige donc ses pas de ce côté, se hâtant d'autant plus que le désir et l'espoir la soutenaient, fatiguée comme elle l'était par les difficultés du chemin, et gravissant péniblement les plus hautes crètes de la montagne, elle arriva tout près des retraites sacrées. Elle aperçoit des gerbes de froment en tas ou enroulées en bottes, des épis d'orge avec les faucilles et tous les instruments de la moisson, épars et en désordre, jetés à l'entour par les labou-

reurs pendant la grande chaleur. Elle les met à part avec soin, un à un, les rangeant avec ordre, se disant en elle-même : « Je puis bien ne pas négliger les reliques et le culte du Dieu ici présent, mais il est surtout nécessaire que, par mes supplications, je mérite d'obtenir la bienveillante pitié de tous. »

Cérès la trouvant tristement penchée sur sa besogne, lui dit à haute voix : « Hélas ! Psyché, Vénus, dans sa colère, te suit à la piste à travers le monde, pour t'infliger le châtiment suprême et voilà que tu songes à toute autre chose qu'à ta sécurité, te chargeant d'un travail qui me regarde. » Alors Psyché tombant à ses pieds, essuyant le sol de ses cheveux et lavant de ses larmes la trace des pas de la déesse, implore sa pitié par mille prières : « Par les rites joyeux des moissons, par ces lampes brillantes et ces randonnées mystiques du mariage et du mystérieux revoir de ta fille Proserpine, par tout ce qu'en outre voile, dans son silence, le sanctuaire d'Attica, viens au secours, je t'en prie, du cœur brisé de Psyché. Laisse-moi, ne serait-ce que quelques jours, me cacher sous les tas de blé, jusqu'à ce que le temps ait calmé la fureur de la déesse et que mes forces épuisées par une longue épreuve, se soient refaites par un peu de repos. » Mais Cérès lui répond : « Assurément, tes larmes me touchent, et je ne demanderais qu'à te porter secours ; seulement, je n'ose encourir la mauvaise humeur de ma parente. Eloigne-toi d'ici aussi vite que possible ». Et Psyché, repoussée contre toute attente, doublement affligée, s'en retournant, aperçut dans le demi-jour des bois de la vallée, un sanctuaire bâti avec un art consommé. Et pour ne pas perdre la moindre chance d'espoir, si incertaine qu'elle fût, elle se dirige vers le portail sacré. Elle y voit des offrandes de grand prix et des tentures suspendues aux piliers d'entrée et aux branches des arbres, ornées de lettres d'or rappelant le nom de la déesse à laquelle elles étaient dédiées, exprimant la reconnaissance pour des bienfaits obtenus. S'agenouillant alors et les mains sur l'autel étincelant, elle pria en ces termes : « Sœur et épouse de Jupiter, puisses-tu être à mes malheurs sans espoir Junon la Favorable. Je sais que volontiers tu es secourable à celles qui se préparent à mettre un enfant au monde ; délivre-moi du péril qui me menace ». Et pendant qu'elle priait ainsi, Junon, dans toute la majesté de sa divinité, survint, et répondit : « Que ne puis-je prêter à tes vœux une oreille favorable; mais contre la volonté de Vénus, que j'ai de tout temps aimée à l'égal d'une fille, je ne puis, sans me déshonorer, exaucer ta prière. »

Et Psyché désemparée par ce nouveau naufrage de ses espérances, se dit à elle-même : « De quel côté, au milieu de tous les pièges qui m'entourent, dirigerai-je mes pas ? Dans quelle noire solitude irai-je me cacher, pour échapper au regard perçant de Vénus ? Qui sait si, après tout, m'armant d'un courage viril et me soumettant à elle comme à ma suzeraine, je n'arriverai pas encore à temps pour apaiser par mon humble

attitude, la fureur de ses desseins ? Qui sait, si je ne trouverai pas aussi, dans la demeure de sa mère, celui que cherche mon âme » ?

Quant à Vénus, renonçant à trouver sur terre aucune aide pour ses recherches, elle se préparait à regagner le ciel. Elle donne l'ordre de disposer son char, celui que Vulcain avait forgé lui-même pour le lui offrir en cadeau de noces et que l'habileté de sa main n'avait fait qu'enrichir, malgré l'or que l'art de son ciseau avait pu enlever. De la multitude qui s'abritait autour de la chambre à coucher de leur souveraine, de blanches colombes se détachèrent, inclinant joyeusement leurs cols nuancés sous le harnais. En arrière, s'ébattant gaiement, les passereaux suivaient en voletant, avec d'autres oiseaux aux doux chants, annonçant en de suaves mélodies, la venue de la déesse. Ni l'aigle, ni le faucon cruel ne jetaient l'effroi dans l'escorte de Vénus. Et les nuages s'entr'ouvraient, comme aussi les profondeurs de l'éther, pour recevoir avec une grande joie, la fille des Dieux, la déesse.

Vénus se rendit directement à la demeure de Jupiter, pour lui demander l'aide de Mercure, le Dieu de l'éloquence. Et Jupiter ne repoussa pas sa prière. Et ensemble, des hauteurs du ciel, Vénus et Mercure redescendirent ; et en chemin, la première dit à celui-ci : « Tu sais, mon frère d'Arcadie, jamais, en aucun temps, je n'ai rien entrepris sans ton concours ; depuis combien de temps, néanmoins, ai-je vainement cherché à retrouver une certaine jeune fille. Maintenant, il ne me reste qu'à faire annoncer par toi, comme héraut, la récompense promise par moi à celui qui la découvrira. Acquitte-toi promptement de cette mission. » Et ce disant, elle lui remit un petit écrit sur lequel était inscrit le nom de Psyché avec d'autres choses ; et cela fait, elle rentra dans sa demeure.

Mercure, s'empressant de faire sa besogne, se rend en tous pays, proclamant que quiconque remettrait à Vénus la fille fugitive, recevrait d'elle sept baisers — dont l'un serait parfumé du miel le plus intime de sa gorge. Alors Psyché n'eut plus de doute. Et quand elle approcha de l'entrée de la demeure de Vénus, quelqu'un de la maison dont le nom était « Us et Coutumes » courant vers elle, l'apostropha en ces termes « Eh bien ! sais-tu maintenant, méchante fille, que tu as une souveraine » et la saisissant brutalement par les cheveux, elle l'entraîne devant Vénus. Quand Vénus l'aperçut, elle s'écria en s'adressant à elle : « Tu as donc daigné venir saluer ta belle-mère. Maintenant, à mon tour, je vais te traiter comme il convient à une belle-fille respectueuse. »

Et prenant de l'orge et du millet et de la graine de pavot et toutes sortes de graines et de semences, elle les mélangea ensemble et souriant, elle lui dit : « J'imagine qu'une fille si accomplie ne peut faire la conquête de ses amoureux que par les soins les plus diligents ; moi aussi, je veux faire l'essai de tes services. Fais le tri de ce tas de graines, graine par graine, et que ta tâche soit terminée avant le soir. » Et Psyché, abasourdie devant la barbarie d'un pareil ordre, demeurait silencieuse et ne

mettait pas la main dans le tas inextricable. Mais voici que survint une petite fourmi qui avait mesuré la difficulté de la tâche et qui prit en pitié l'épouse du Dieu de l'Amour, et se mettant à courir dans tous les sens et à rassembler toute la troupe de ses camarades. « Ayez pitié, leur cria-t-elle, frétillantes élèves de la terre, mère de toutes choses, ayez pitié de l'épouse de l'Amour et hâtez-vous de lui venir en aide dans sa tâche périlleuse. » Alors, se bousculant les unes sur les autres, des armées entières de ce peuple d'insectes s'empressent, et aussitôt se mettent à faire le tri des graines, les divisent chacune suivant leur espèce et se hâtent ensuite de disparaître aux regards.

A la tombée du jour, Vénus revint, et voyant la tâche finie avec une si merveilleuse diligence, elle s'écrie : « Cet ouvrage n'est pas le tien, vilaine fille, mais bien de celui qui a jeté sur toi un regard favorable. » Et l'appelant de nouveau dès le matin : « Vois, lui dit-elle, ce bosquet, par delà ce torrent. Des brebis y paissent, dont les toisons ont des reflets dorés. Vas me chercher un écheveau de cette précieuse matière, après te l'être procurée comme tu pourras. » Et Psyché s'en alla volontiers, non pour obéir aux ordres de Vénus, mais pour chercher le repos à ses peines dans les profondeurs de la rivière. Mais, de la rivière, le vert roseau, humble et maternel instrument musical, lui parla de la sorte : « O Psyché, ne souille pas ces eaux par ton suicide, et n'approche pas de ce troupeau terrible ; car, avec la chaleur du jour qui grandit, il devient furieux. Repose-toi sous ce platane jusqu'à ce que la tranquillité de l'air de la rivière l'ait calmé. Alors tu pourras secouer la toison dorée restée suspendue aux branches du buisson, car elle s'accroche aux feuilles.

Et Psyché ainsi instruite par un simple roseau, au cœur vraiment humain, emplit son sein d'une provision de la douce toison dorée et s'en revint vers Vénus. Mais avec un sourire amer, la déesse lui dit : « Je me doute bien quel est encore l'auteur de cette affaire. Je vais continuer à mettre à l'épreuve ton adresse et la vaillance de ton cœur. Vois-tu là-bas le plus haut sommet de cette montagne escarpée ? Le noir torrent qui en descend arrose les champs du Styx et grossit le cours du Cocyte. Apporte-moi donc maintenant dans la petite urne que voici, une provision de sa source la plus reculée. » Et, ce disant, elle lui met dans les mains un vase de cristal ciselé.

Et Psyché s'empresse de se diriger vers la montagne, espérant bien trouver là le terme de sa malheureuse existence. Mais arrivée aux abords du pic désigné, elle comprit le danger mortel de sa tâche. D'un grand rocher, à pic et glissant, un effroyable courant d'eau se précipitait, tombant dans un lit resserré jusqu'au fond de l'abîme insondable. Et, pour comble, rampaient sur les rochers, de chaque côté, des serpents féroces avec leurs longs cous et leurs yeux toujours en éveil. Les eaux du torrent elles-mêmes prenaient une voix et la suppliaient de s'éloigner, en des cris plaintifs : « Quitte ces lieux ! » ou encore : « Que fais-tu là ? » « Re-

garde autour de toi ! » ou bien : « Ta vie est menacée ! » Et alors, en face de ce péril extrême, comme pétrifiée, elle défaillit.

Mais, même en cet instant, la détresse de cette âme innocente n'échappa pas au regard vigilant d'une providence tutélaire. Car l'oiseau de Jupiter déployant ses ailes, s'envola vers elle et lui demanda : « As-tu donc pu penser, âme simple, que même à toi, il serait possible de dérober une goutte de ce torrent furieux, cette rivière sacrée du Styx, terrible aux Dieux eux-mêmes ? Confie-moi ton urne. » Et l'oiseau prit l'urne et la remplit à la source même ; et rapide, revint vers elle, bravant les crocs des serpents, rapportant l'eau, malgré eux — que dis-je, poursuivi de leurs objurgations, car ils lui enjoignaient de se retirer et de ne pas les troubler.

Et elle, recevant l'urne avec une grande joie, s'en retourna rapidement pour la remettre à Vénus; et pourtant, cette fois encore, elle ne réussit pas à satisfaire la déesse irritée. « Mon enfant, lui dit-elle, il faut que tu me rendes encore un dernier service. Prends cette petite cassette, et descends jusqu'en enfer et remets-la à Proserpine. Dis-lui que Vénus voudrait retrouver sa beauté, assez pour s'en servir, ne fût-ce qu'un seul jour, cette beauté qui était sienne jadis étant fanée et altérée par les soins qu'elle dût donner à son fils malade ; et ne t'attarde pas au retour. »

Et Psyché vit là que, pour la dernière fois, son sort était en jeu et qu'elle était vraiment vouée à la mort et à se précipiter elle-même vers Hadès et le royaume des Ombres. Et sans hésiter, elle monta sur le sommet d'une tour très-élevée, se disant à elle-même : « Je me précipiterai en bas de là-haut et ainsi descendrai-je plus vite dans le royaume de la mort. » Et voilà qu'elle aussi, la tour, se mit à parler : « Malheureuse jeune fille ! Malheureuse jeune fille ! Veux-tu donc te détruire ? Si le souffle de la vie quitte ton corps, assurément tu descendras vers Hadès, mais rien ne t'en pourra faire revenir. Ecoute-moi. Parmi les défilés sauvages, non loin d'ici, il y a une certaine montagne et là se trouve un des cratères qui s'ouvrent sur l'enfer. A l'entrée, un âpre sentier est tracé ; en le suivant, tu parviendras en droite ligne au château d'Orcus. Ne te mets pas en route les mains vides. Prends dans chaque main un morceau de pain d'orge trempé dans l'hydromel ; et dans ta bouche, deux pièces de monnaie. Et quand tu seras bien engagée dans le chemin de la mort, tu rencontreras un âne boîteux chargé de bois avec un conducteur également boîteux, qui te demandera de l'aider à atteindre une certaine corde pour consolider la charge prête à tomber de l'âne ; aie soin de passer en silence. Et bientôt, quand tu seras arrivée au fleuve des morts, Caron, dans sa barque rustique te fera passer sur la rive opposée. Chez les morts mêmes, le sentiment de la rapacité existe ; tu lui remettras, pour le prix du passage, une de ces pièces de monnaie, en t'arrangeant pour qu'il la prenne de sa main à tes lèvres. Et pendant que tu seras en train de traverser, un vieillard mort, surgissant des eaux, tendra vers toi ses mains décharnées et te suppliera de le

faire monter dans la barque. Garde-toi de céder à une pitié que défend la loi.

« Quand tu auras fait la traversée et que tu seras sur le chemin, certaines vieilles femmes, occupées à filer, te crieront de leur prêter l'aide de tes mains ; prends-garde aussi de ne pas te mêler à leur besogne, car c'est là encore une embûche de Vénus pour essayer de te faire jeter au moins un de ces gâteaux que tu portes dans tes mains. Ne va pas te figurer que la chose soit sans importance, car la perte de l'un d'eux serait pour toi la disparition de la lumière du jour. En effet, un chien de garde très-féroce est toujours couché à l'entrée de la demeure solitaire de Proserpine. Ferme-lui la gueule avec un de tes gâteaux ; tu passeras aussitôt et tu entreras tout droit devant Proserpine elle-même. Remets-lui alors ton message et prenant ce qu'elle te donnera, retourne en arrière, en présentant au chien de garde l'autre gâteau et au batelier passeur l'autre pièce de monnaie que tu auras dans ta bouche. Par ce moyen, tu pourras revenir sous le ciel des étoiles. Mais surtout, je t'en adjure, n'essaie pas de regarder à l'intérieur ou d'ouvrir la cassette que tu portes: elle renferme ce trésor secret qui donne la beauté de la majesté divine.

Ainsi parlèrent les pierres de la tour, et Psyché sans retard suivant ponctuellement les ordres qu'elle avait reçus, pénétra chez Proserpine, aux pieds de laquelle elle s'assit humblement, refusant également la couche élégante et la nourriture que lui offrait la déesse, pour s'acquitter immédiatement de la besogne dont Vénus l'avait chargée.

Et Proserpine remplit la cassette en secret, en ferma le couvercle et la remit à Psyché, qui, l'emportant avec elle, s'enfuit de Hadès avec une vigueur nouvelle. Mais voilà qu'en revenant à la lumière du jour, pendant qu'elle se hâtait d'arriver au terme de sa mission, elle fut prise d'une terrible curiosité. « Allons donc, se dit-elle à elle-même, quelle naïveté est la mienne: Porter ainsi entre mes mains la divine beauté, et hésiter à m'en oindre, ne fût-ce que d'une parcelle, pour plaire davantage encore, ainsi, à mon époux bien-aimé! » Ce disant, elle soulève le couvercle ; mais qu'aperçoit-elle : ni la beauté, ni rien qui y ressemble, tandis que le sommeil, le sommeil de la mort s'empare d'elle, versant dans tous ses membres ses effluves léthargiques, si bien qu'elle resta étendue sur le chemin, sans mouvement, comme endormie dans la mort.

Cependant Cupidon, guéri de sa blessure, ne pouvant plus supporter l'absence de sa bien-aimée, se glissant à travers l'étroite fenêtre de la chambre où il était enfermé, ses ailes réparées par un léger repos, prenait un vol rapide ; et parvenu à l'endroit où se trouvait Psyché, il secoue le sommeil qui l'accablait, le remet dans sa prison, et la réveillant avec la pointe innocente de sa flèche. « Allons, lui dit-il, tu retombes toujours dans ton ancienne erreur qui a failli encore un coup te coûter la vie. Contente-toi de mettre à exécution ce qui reste encore des ordres de ma mère : je fais mon affaire du reste. » A ces mots, l'amant s'élève dans les airs, et, embrasé jusqu'au fond de l'âme par l'intensité de son

amour, il pénètre d'un vol véhément jusqu'au plus haut des cieux, afin d'exposer sa requête au Père des Dieux. Et le Père des Dieux prenant sa main dans la sienne en l'embrassant lui dit : « En aucune circonstance, mon fils, tu ne m'as regardé avec le respect qui m'était dû. Bien souvent tu as troublé mon cœur, qui cependant dispose à leur rang les étoiles, par tes traits inconsidérés. Néanmoins, parce que tu as grandi entre mes mains, je ferai selon ton désir. » Et aussitôt il invite Mercure à rassembler les Dieux ; et la salle du conseil étant remplie, du haut du trône où il est assis, il dit : « Divinités ici présentes, dont les noms sont inscrits au livre blanc des Muses, vous connaissez ce jeune homme. Il me paraît à propos de mettre un frein en quelque manière à ses ardeurs juvéniles. Et pour lui ôter toutes occasions, je songe même à le faire entrer dans les liens du mariage. Il a choisi et embrassé une vierge parmi les mortels. Qu'il puisse récolter le fruit de son amour et qu'il la possède à jamais. »

Sur ce, il donne à Mercure l'ordre d'amener Psyché dans la céleste demeure, et lui offrant lui-même la coupe d'ambroisie : « Prends-la, dit-il, et vis à jamais : Cupidon ne te quittera plus. » Et les Dieux aussitôt s'assirent pour la fête nuptiale. A la première place se tenait l'époux, et Psyché reposait sur son sein. Son serviteur rustique offrit le vin à Jupiter, et Bacchus aux autres Dieux. Les Saisons empourpraient toutes choses de leurs roses. Apollon chantait sur sa lyre, pendant qu'un petit Pan jouait de la flûte sur ses roseaux et que Vénus exécutait une danse gracieuse au son de cette douce musique. Ainsi, selon les rites consacrés, Psyché passa au pouvoir de Cupidon ; et c'est de leur union que naquit cette fille que les hommes nomment « Volupté ».

CHAPITRE VI

Euphuisme

La fameuse histoire prit donc corps dans la mémoire de Marius d'une façon qui en altérait par certains côtés le caractère original et lui donnait en somme une tournure plus grave. Le Cupidon pétulant, aux allures juvéniles, d'Apulée, rappelait plutôt ce grand seigneur d'aspect terrible, debout et en larmes, au chevet de Dante ou encore, sous son aspect de virile franchise, l'Eros de Praxitèle. Détaché dans le contexte plus vulgaire par ailleurs de l'ouvrage, cet épisode de Cupidon et de Psyché devait amener dans l'esprit de Marius bien des rapprochements, que la méditation lui avait rendus déjà familiers, vers un idéal d'amour parfait, en imagination, et incarné dans un type de beauté sans tache et toute pure. Cet idéal ne s'effaça jamais complètement de sa pensée, bien que, suivant les circonstances, il ne lui attribuât pas toujours la même valeur. Le corps humain, dans sa splendeur, expression supérieure de la beauté dans les choses, lui apparaissait désormais, non plus simplement comme de la matière, mais comme ayant emprunté quelque chose à la flamme céleste et devenu ainsi l'âme véritable et le souffle intérieur des choses, cependant visible. Par opposition à cet idéal, dans tout son pur éclat et se présentant dans l'illumination joyeuse de la jeunesse, au matin et au printemps de la vie, les amours des hommes en général, auxquels ce même ouvrage fait allusion en maints endroits, devaient lui apparaître, comme d'ailleurs l'ensemble de leur vie, choses bien mesquines et bien misérables. Le sens caché des choses parfaites, ce mysticisme inquiet, ce sentiment de méfiance, pareil à celui que ressent Psyché à travers ses espérances troublées, à propos de cet enfant qui doit naître d'un époux qu'elle n'a jamais vu « Dans le visage de ce petit enfant, tout au moins,

je connaîtrai le tien » ; « *in hoc saltem parvulo, cognoscam faciem tuam* » cette fatalité qui semble s'attacher à toute beauté éminente, dans l'ordre moral et dans l'ordre physique, comme si elle portait en soi quelque chose d'illicite ou qui voue à l'isolement; le soupçon et la haine qu'elle excite si souvent chez la foule : voilà bien entretenues comme elles l'avaient été par la tradition ininterrompue d'un paganisme grossier, de Méduse à Hélène, quelques-unes des impressions que cette vieille histoire éveillait en lui. Un livre, comme une personne, a son influence sur nous ; il vient à point suivant l'heure où il se rencontre sur notre chemin et souvent, grâce à quelque chance heureuse, il prend une influence plus grande qu'on ne l'attend de sa valeur intrinsèque. Les *Métamorphoses* d'Apulée, tombant à ce moment aux mains de Marius, devinrent vraiment pour lui le livre d'or par excellence ; il voua une sorte de reconnaissance personnelle à l'auteur et y découvrit certainement bien plus que n'y eût trouvé tout autre lecteur. Il prit une place à part dans ses souvenirs, dont témoignait la persistante influence qu'il exerça sur lui, lorsqu'il ravivait cette première illumination. Sur le plus âgé des deux jeunes gens, cette influence se traduisit sous une forme plus pratique ; elle stimula l'ambition littéraire, déjà si développée chez lui, par l'exemple de ce succès de marque et en fit plus que jamais un ardent et infatigable chercheur de mots, de procédés et d'artifices d'art littéraire. Les mystères de l'intonation, de l'expression elle-même, de ce par quoi seulement on peut arriver à faire passer chez les autres, d'une façon effective, ce qu'on possède d'intelligence ou d'âme, pour les ensorceler ou les charmer à son gré, se présentaient à ce jeune ambitieux, comme intimement liés à ce désir de suprématie qu'un autre aurait pu rechercher dans la possession et la manifestation de brillantes qualités militaires. Chez lui, un sentiment délicat et instinctif de la valeur exacte et de la puissance des mots était inséparable d'un ardent désir de prendre le pas sur ses camarades. Déjà, il se voyait un brillant et influent « leader », novateur ou conservateur suivant les circonstances, dans l'œuvre de réhabilitation de la langue maternelle, alors si appauvrie et si languissante, seule façon cependant, se le répétait-il, de correspondre au sentiment patriotique chez un fils d'esclave. La langue populaire s'écartait peu à peu de la forme et des règles de la langue littéraire, toujours de plus en plus maniérée. Tandis que, d'année en année, le style lettré tombait de plus en plus dans une barbarie pédante, la langue usuelle de la conversation, de son côté, gardait mille joyaux d'expressions pittoresques et de race, rejetés ou du moins non admis, par ce qui avait la prétention d'être le latin classique. Le moment approchait où, ni les pédants, ni le peuple, ne devaient plus comprendre Cicéron, bien que quelques-uns, avec ce nouvel auteur, Apulée, abandonnant l'usage d'écrire en grec, comme la mode avait été de le faire parmi les esprits les plus délicats depuis Adrien, se servissent de la langue vulgaire.

Le programme littéraire que Flavien s'était déjà tracé à lui-même

devait donc être une œuvre, d'une part conservatrice ou réactionnaire dans ses rapports avec les facteurs de l'art littéraire, d'autre part populaire et révolutionnaire, consacrant, si l'on peut les qualifier ainsi, les droits du prolétariat en matière de langage. Plus d'un demi-siècle auparavant, Pline le Jeune, l'un des représentants les plus autorisés des qualités de délicatesse de la langue latine, avait déjà dit : « Je suis de ceux qui admirent les anciens ; pourtant je ne crois pas devoir, comme quelques-uns déprécier certains efforts vraiment marqués au coin du génie, que notre temps a produits. Car il n'est pas vrai que la nature, comme si elle était épuisée et affaiblie, ne produise plus rien qui soit digne d'admiration. » Eh bien, lui, Flavien serait véritablement l'initiateur du mouvement ainsi prévu. Dans son impatience d'atteindre, sans trop avoir à l'attendre, cette renommée, il rêvait de toutes ces choses, comme César jeune avait pu rêver de ses campagnes. A d'autres de malmener ou de négliger la langue primitive, véritable champ, toujours ouvert, pour charmer et séduire les hommes. Pour lui, il l'étudierait sérieusement, pesant le sens précis de chaque phrase, de chaque mot comme pour un métal précieux, dégageant les formes récentes et remontant au sens originel et primitif de chacune d'elles, — rétablissant, dans sa signification complète, toute la richesse du sens figuré qui pouvait s'y cacher, ravivant ou remettant à leur place les images démodées ou frustes. La littérature et la langue latines étaient en passe de mourir de routine et de langueur ; ce qui s'imposait, avant tout, était de rétablir les rapports naturels et directs entre la pensée elle-même et l'expression, entre la sensation et le terme, et de rendre aux mots leur force primitive. Car les mots, après tout, maniés par lui avec la puissance de raffinement qui était sienne, lui devaient être de véritables engins de guerre. Etre fortement impressionné, tout d'abord ; et puis, trouver le moyen de donner aux autres la vision intense de ce qui, à lui-même, apparaissait si vivant, si charmant, d'un intérêt si palpitant, rejetant tout ce qui ne lui offrait que l'attrait médiocre du truqué et du demi-réel, — cette sorte de scrupule de lettré d'art éveilla chez Flavien pour la première fois, une espèce de conscience chevaleresque. Quel souci du style! Quelle patience dans l'exécution! Quelle recherche du sens exact dans l'idiome ancien — *sonantia verba et antiqua !* — quelle puissante et belle structure des mots ! *gravis et decora constructio !* Il mesurait le sens profond de ce conseil assez mélancolique du sceptique Pline à un de ses amis, l'engageant à chercher dans les études des lettres, le moyen de se libérer de sa propre mortalité — *ut studiis se litterarum a mortalitate vindicet.* — Et il y avait chez Marius, par le fait de sa nature même et de son éducation, tout ce qu'il fallait pour qu'il entrât bien complètement dans le mouvement plein de promesses d'une nouvelle école littéraire de ce genre, dont Flavien serait le chef. Dans les raffinements de cette nature singulière, l'aversion de toute vulgarité, le besoin méticuleux de correction de la forme extérieure répondaient en quelque mesure à cet attachement pour les rites antiques, survivant en

lui, comme s'il y eût là une sorte de ministère sacré rendu à la langue maternelle. Telle était donc la théorie de cet Euphuisme, se manifestant aux époques où la conscience littéraire s'éveille pour remplir des devoirs trop longtemps négligés envers la langue prise pour instrument de l'expression de la pensée. En fait, cette théorie ne fait que modifier légèrement les principes qui, en tout temps, cherchent à donner à l'expression sa valeur absolue. « C'est le but de l'art de se dissimuler *Ars est celare artem* est une maxime qui, trop amplifiée parce que, citée à tort, a peut-être le plus souvent et le plus inconsciemment servi à ceux qui n'avaient qu'un mince bagage littéraire ou artistique à cacher ; dès que la littérature a eu ses professionnels, « le travail du limeur, » travail réel chez Platon ou chez Virgile, analogue à celui de ces anciens orfèvres décrits par Apulée donnant à leurs œuvres un prix bien supérieur à celui du poids du métal manié, a toujours eu son rôle. Parfois, sans doute, comme dans ses plus récentes productions, cet Euphuisme romain, décidé à atteindre à tout prix la beauté dans le style — ἐς κἀλλος γράφειν — pouvait bien dégénérer en préciosité ou mièvrerie, « avec les défauts de ses qualités », en somme peut-être pas toujours désagréables, du moins excusables, quand on n'y voyait qu'un jeu (pour parler comme Cicéron), jeu conforme et approprié à une période de culture très-avancée et qui ne devait pas cesser de rester parfaitement décent, réservé et conscient. Le simple attrait pour la nouveauté avait aussi, bien entendu, sa part dans ce mouvement. Comme pour l'Euphuisme à l'époque d'Elisabeth ou des romantiques français modernes, ses néologismes étaient le terrain sur lequel on se plaçait le plus volontiers pour l'attaquer, bien qu'en vérité, dans toutes ces facéties de la mode, il n'y eût rien de neuf, si ce n'est une sorte de bizarre air de famille entre les Euphuistes de tous les temps. Là, comme ailleurs, le pouvoir de la « mode » comme on le nomme, n'est qu'une forme secondaire, insignifiante peut-être, mais pourtant nettement symptomatique de cette intime tendance de la nature humaine vers la perfection idéale qui est une force toujours en mouvement en nous ; et puisque, de ce côté aussi, la nature humaine est bornée, des modes de ce genre doivent fatalement se reproduire. Entre autres analogies avec les Euphuismes postérieurs, par ses archaïsmes d'une part, et ses néologismes de l'autre, l'Euphuisme du temps de Marc-Aurèle avait, dans son ordonnance poétique, une certaine tendance au « refrain ». C'était une réminiscence d'un chœur populaire qu'il avait entendu à Pise un soir d'avril, pendant une de ces premières nuits tièdes et estivales de la saison, que Flavien avait choisi pour refrain d'un poème qu'il était en train de composer —*Pervigilium Veneris* — la Vigile ou : « Nocturne », de Vénus.

Certains graves donneurs de conseils, prenant un rôle qui est toujours de mise dans la petite tragi-comédie que la littérature et ses adeptes jouent dans tous les temps, auraient pu demander, soupçonnant quelque afféterie ou quelque invraisemblance dans ce souci méticuleux de

la forme : Ne peut-on donc pas dire tout bonnement ce que l'on a à dire? Pourquoi ne pas être simple et clair comme les anciens auteurs grecs? » Ces critiques avaient du moins pour résultat de le faire réfléchir sur la différence de situation intellectuelle des fils du temps présent et celle des maîtres du passé. Assurément, le côté le plus merveilleux, vraiment unique du génie grec, en littérature comme en toute autre matière, était cette absence complète d'imitation dans tout ce qu'il produisait. Combien depuis lors avait augmenté le fardeau du passé pour chaque artiste ! Tous en étaient enveloppés : ce monde lentement élaboré de l'antique goût classique, en tant que fait inéluctable, s'imposait à chacun avec une autorité dominatrice pour tous les détails de la composition. Sans qu'aucun fardeau courbât les épaules et néanmoins exerçant une influence dominatrice sur ceux qui se mettaient à l'œuvre à sa suite, Hellas, dans sa fraîcheur primitive, lui apparaissait, déjà, dans un lointain aussi reculé qu'à nous-mêmes. Il semblait qu'il n'y eût plus place pour rien de nouveau ou d'original — mais seulement pour un perfectionnement patient, infini. Par suite, au moment d'entreprendre son œuvre, Flavien, lui aussi, voyait se poser une foule de curieux problèmes d'art, qui provoquaient une crise intérieure. La beauté poétique était-elle toujours une et semblable, un type absolu, ou bien, au contraire, changeant perpétuellement avec l'âme de chaque époque, n'était-elle pas la conséquence du goût, de cette tournure particulière sous laquelle on envisage les choses de la mode, comme on dit, de chaque âge. Pouvait-on espérer reconstituer son sens antique et primitif, sa modalité ancienne, dans un effort magistral qui réveillerait toutes les circonstances de la vie morale et intellectuelle du temps auquel elle correspondait ? Y avait-il eu vraiment des âges inférieurs en art ou en littérature ? Tous les âges, même les plus reculés, les plus incertains, à l'aurore des jours, étaient-ils bien en eux-mêmes également poétiques ou non ? et la poésie, la beauté littéraire, l'idéal poétique, n'était-ce donc qu'une lumière empruntée à la vie contemporaine ?

Homère avait dit :

Οἱ δ'ὅτε δή λιμένος πολυβενθέος ἐντὸς ἵκοντο,
Ἱστία μεν στείλαντο, θέσαν δ'ἐν νηὶ μελαίνῃ·
Ἐκ δὲ καί αὐτοί βαῖνον ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλασσης

Quelle poésie dans le récit de ce simple fait ainsi conté! Homère, du reste, narre toujours les choses de cette façon. Et il semble qu'il le fasse sans effort, qu'il n'y eût là que la description, pour ainsi dire machinale, d'un temps, naturellement et par lui-même, plein de poésie, d'un temps où il eût été presque impossible de parler sans idéaliser le sujet, où les nautonniers ne pouvaient mettre leur barque à la mer, sans réaliser un superbe tableau de grand style, sous un ciel chargé d'effets merveilleux. La simple prose d'un pareil temps si idéal par lui-même, ne

devait-elle pas avoir plus de la moitié de la valeur de la poésie d'Homère ? Et en y regardant de plus près, ne pouvait-on pas découvrir même là, même chez Homère, la véritable fonction médiatrice du poète, se plaçant entre le lecteur et le sujet même de son expérience, le poète guettant, pour ainsi dire, en un temps qui s'était jugé passablement terne et vulgaire, que s'offrît à lui l'occasion de manier cette alchimie dorée, ou de présenter du moins le côté agréablement illuminé des choses? Ne se pouvait-il pas que quelque autre à son tour, à une époque toute prosaïque et épuisée, aussi dépourvue d'événements intéressants que l'avait été le long règne de ces pacifiques Antonins, arrivât de la même façon à en découvrir l'idéal, en s'y appliquant dûment ? Est-ce qu'une génération à venir, en s'y reportant, sous l'empire de cette impression de mirage que donne le passé, n'y trouverait pas à son tour quelque idéal à contempler, par opposition à sa propre lassitude, à cette lassitude qui, pour certaines raisons (sur lesquelles Augustin aura un jour son opinion) semble ne jamais cesser de hanter l'esprit humain ? Etait-il bien sûr qu'Homère même n'eût pas paru irréel et affecté dans ses envolées poétiques à quelques-uns de ses contemporains, comme il en est de toute nouvelle littérature ? En tous cas, quelles qu'aient été les conditions intellectuelles de la Grèce ancienne, que de différences avec celles du présent! Un véritable sens littéraire tiendrait compte de cette différence, en définissant la base première du rôle de la littérature à une époque postérieure. Peut-être bien le résultat le plus positif auquel on pourrait atteindre par un effort consciencieux dans le sens d'une réaction ou d'un retour aux conditions d'un temps plus primitif et encore dans toute sa fraîcheur, ne consisterait-il que dans la « novitas », dans une sorte de simplicité dépouillée de toute prétention artistique, dans la naïveté ; et cette qualité même pourrait aussi avoir en quelque manière son charme euphuistique, positif et suffisamment appréciable, bien que ne pouvant pas plus ressembler à ces prémices authentiques grecs dans leur originalité du début, qu'un champ rempli de fraîcheur ne ressemble à un bouquet de fleurs de ces mêmes champs dans un appartement surchauffé.

Entre temps, les choses se présentaient ainsi : d'un côté, l'antique culture païenne, qui n'est pour nous qu'un débris, tandis qu'elle était encore pour lui, un fait complet et d'actualité, dans l'intégrité vivante de son art, de ses pensées, de ses religions, avec ses formes si bien appropriées de civilisation, avec son influence si prépondérante en toute matière, ce qui était la seule explication de sa séduction auprès de chacun ; d'autre part, le monde du présent, avec son âpre besoin de s'affirmer, se traduisant chez Flavien lui-même, par une ardeur sans bornes, placé comme il l'était, au centre de ce mouvement. Des défauts naturels, de l'afféterie de son euphuisme, de sa recherche du procédé, il fut sauvé par le sentiment très-net qu'il avait du sujet défini, pour lui du moins, qu'il avait à traiter. Cette préoccupation du dilettante pour tout ce qui pouvait ne paraître que purs détails de forme, ne fit, en définitive, que concourir au

but qu'il se proposait, mettre en lumière intégralement et en toute sincérité, certaines intuitions profondes et personnelles, certaines vues ou compréhension des choses sous leur véritable jour, apportant aussi des conclusions importantes dans tel sens plutôt qu'en tel autre, intuitions sur lesquelles les facultés littéraires et artistiques auraient à se modeler, comme, dans la cire ou l'argile, la maquette se dégage. Flavien, en outre, avec sa belle et lumineuse maîtrise du côté pratique des choses, avait, de bonne heure, adopté ce principe, comme un axiome en littérature : à savoir que, pour intéresser le public, la première condition est de s'intéresser soi-même à ce qu'on traite. Ce principe, auquel il s'attachait avec force, lui faisait choisir, avec un soin jaloux et fastidieux, sa nourriture intellectuelle ; souvent distrait pendant que d'autres lisaient ou se montraient attentifs, n'ayant jamais l'air de s'intéresser par pure condescendance aux impressions des autres ; tout cela entretenait chez lui une sincérité littéraire très-scrupuleuse. Et ce fut ce sentiment intransigeant de n'aborder en tout art qu'un sujet d'une inspiration très-nettement personnelle, cet appel constant à son jugement individuel, qui préserva son euphuisme, même dans ses plus insignifiantes manifestations, de dégénérer en un simple artifice.

Doit-on penser que le superbe exorde de Lucrèce, s'adressant à la déesse Vénus, cette œuvre de sa première virilité, fût destiné en principe à développer une thèse aussi irrémédiablement décourageante que cette charge à fonds contre tout le ciel païen qui vient ensuite ? C'est certainement là l'expression la plus caractéristique d'une tendance existant toujours chez le jeune poète comme un phénomène particulier à son adolescence, alors qu'il sent le courant sentimental passer ardent dans ses veines, tellement confondu avec l'excitation purement physique, qu'il a peine à le séparer de tout ce qui vit dans la nature extérieure : de la poussée du grain qui germe dans la terre, de la sève qui monte sous l'écorce de l'arbre. Flavien lui-même qui, à l'instar de ses condisciples postérieurs en euphuisme, constatait que l'antique mythologie était aussi dépourvue de bases solides et justifiées, et sans autre fin que la vie humaine elle-même, avait, dès longtemps, songé à composer une sorte d'hymne mystique en l'honneur du principe printanier de vie dans les choses. L'œuvre se précisait peu à peu par mille impressions imperceptibles, en une forme singulièrement nette, (nette et solide comme une œuvre d'art dans le métal, pensait Marius) dont comme je l'ai dit, il avait pris le « refrain » des lèvres des jeunes hommes chantant dans les rues de Pise, simplement parce qu'ils y étaient irrésistiblement poussés. Et comme il arrive le plus souvent chez les natures foncièrement poétiques, ces premières bribes se transformèrent tout d'un coup en une harmonie complète, sous l'influence d'incidents propices, la chaleur et la lumière d'une journée heureuse entre toutes.

C'était par l'un des premiers jours de chaleur de mars « le jour Sacré » où à Pise, comme dans beaucoup d'autres ports de la Méditerranée, le vaisseau d'Isis prenait la mer, et où chacun descendait sur le rivage

pour assister à son chargement, à son lancement et à son abandon aux vagues, ce qui en faisait une chose consacrée à la grande Déesse, cette nouvelle rivale, ce sosie en quelque sorte de la Vénus antique, et comme elle, patronne favorite des marins. La veille au soir, tout le peuple s'était transporté là pour voir l'illumination de la rivière. Les lignes imposantes d'architecture étant décorées de centaines de lampes aux couleurs variées. Les jeunes gens avaient fait entendre leur chœur :

Cras amet qui nunquam amavit.
Quique amavit, cras amet.

Ils promenaient leurs torches au milieu de la foule bienveillante ou ramaient dans les barques éclairées de feux, qui remontaient et descendaient tour à tour le cours du fleuve, jusqu'à ce que, dans la nuit déjà tombée, de grosses gouttes de pluie aient forcé les retardataires à regagner leurs demeures. Le jour commença cependant à poindre, souriant et serein, et la longue procession se mit alors en marche. La rivière dans une légère courbe, bordée de rues au pavage moelleux avec ses deux lignes de parapets de marbre et de maisons à l'aspect riant, formait la voie principale de la cité; et le pompeux cortège, accompagné d'innombrables lanternes et de torches de cire commença sa marche en montant l'une de ces rues, traversant la rivière par un pont en aval et redescendant par l'autre vers le port, à travers la foule des curieux qui occupaient, soit au dehors, soit à l'intérieur des maisons, tout le terrain libre. Parmi les plus attentifs de ces curieux, Marius retrouvait là un spectacle pareil à la description faite par Apulée dans son fameux livre.

En tête de la procession, le maître de cérémonie, écartant doucement les assistants, frayait le passage à un groupe de femmes qui répandaient des parfums. Puis venait une troupe de musiciens qui, sur des instruments à air ou à cordes de formes plus bizarres que celles que Marius eût jamais vues, faisaient entendre les notes d'une hymne rappelant l'origine première de ces rites, dont un chœur de jeunes hommes marchant à la suite chantait les paroles. Les assistantes et autres personnes, attachées au service de la grande déesse, suivaient, portant les insignes de leurs fonctions et divers objets du mobilier sacré, fait des plus précieuses matières. Quelques-unes avec de longs peignes d'ivoire décrivaient avec leurs mains, tout en marchant, une suite de gestes naturels et gracieux à la fois, mimant, avec un souci pieux, ceux de la toilette. Placés en arrière, se tenaient les porte-miroirs de la déesse, avec de grands miroirs de cuivre battu ou d'argent, qu'ils avaient soin de tourner de façon à ce que s'y reflétât pour la foule des fidèles qui suivaient, la face de l'image mystérieuse, à mesure qu'elle avançait, et qu'ainsi leurs visages tournés vers elle pussent donner l'illusion qu'ils allaient au-devant de la céleste visiteuse. Cette foule se composait d'une multitude d'hommes et de femmes et de tout âge, déjà initiée au mystère divin, vêtue de blanche

toile, les femmes voilées, les hommes avec des tonsures étincelantes; tous portaient un *sistrum*, de l'argent le plus pur, quelques personnes très-élégantes, d'or fin, dont elles faisaient résonner les lames avec un bruit pareil au jargon d'oiseaux et d'insectes innombrables, quand ils s'éveillent et sortent au soleil du printemps. Puis, portée sur une sorte de pavois, venait la déesse elle-même, balancée au-dessus de la multitude par la marche cadencée des porteurs, dans une robe mystique où se voyaient la lune et les étoiles, brodée d'une frange gracieuse de fruits et de fleurs fraîches, une couronne étincelante sur la tête. La partie principale de la procession était formée des prêtres en longs vêtements blancs fermés de la tête aux pieds, distribués en différents groupes. Chacun portait, exposé aux regards, l'un des attributs sacrés d'Isis, l'éventail en épi de blé, la tige d'or, la main d'ivoire de justice, et parmi eux, le navire votif lui-même, ciselé et doré avec ses pavillons flottant au vent. Le grand prêtre marchait le dernier de tous, le peuple s'agenouillant sur son passage pour lui baiser la main, dans laquelle il tenait ces roses que l'on n'a pas oubliées.

Marius suivit la foule jusqu'au port, où le navire mystique, descendu des épaules des prêtres, fut chargé de tout ce qu'il pouvait porter et, avec sa cargaison de provisions de choix et autres riches dons offerts avec profusion par les fidèles, fut lancé enfin sur les eaux. Il quitta le rivage, franchissant, à la remorque d'un vaisseau plus grand monté par des mariniers vêtus de blanc, la passe du port, pour être un moment après, abandonné en pleine mer.

Le reste de la journée se passa, pour la plupart des gens, en parties sur l'eau. Flavien et Marius se rendirent à la voile jusqu'à un site sauvage qu'ils n'avaient jamais atteint dans la baie, occupé jadis par une petite colonie grecque, qui, après avoir mené une vie intense et mouvementée à l'époque où l'Etrurie était encore une puissance en Italie, avait été anéantie au temps des guerres civiles. Dans la transparence complète de l'atmosphère de cette exquise journée, une infinité de détails, sur terre et sur mer, s'offraient aux regards, dans un éclat admirable, tandis que les deux jeunes gens voguaient rapidement sur les flots. Flavien, de temps à autre, tout à coup, prenait des notes. Enfin, ils abordèrent au rivage. Les pêcheurs de corail avaient étendu leurs filets sur le sable, ayant jeté en vrac et pêle-mêle les trésors ramassés, au-dessous d'une petite chapelle consacrée à Vénus, toute ornée et embellie des ex-votos d'étoffes et de coquillages dorés offerts par ces gens à l'image de la déesse. Flavien et Marius s'assirent à l'ombre d'un rocher gris ou plutôt d'une ruine, à l'endroit où s'élevait jadis la grille d'entrée du port de la ville grecque, et ils devisèrent sur ce que pouvait être la vie dans ces antiques colonies. De ces lieux, il ne restait, en dehors de ces pierres grossières, qu'une poignée de médailles d'argent, sur lesquelles se voyait une tête d'une beauté pure et archaïque, bien que peut-être un peu cruelle, supposée représenter la Sirène Ligée dont on montrait jadis la tombe en cet endroit. C'était tout, avec une vieille chanson dont Flavien avait retrouvé le rythme

ces derniers mois. Ces souvenirs disaient le charme de l'existence qui avait régné dans ces murs. Quelle intensité de vie chez ceux qui avaient habité cette petite cité républicaine, enserrée étroitement dans sa ceinture de pierres grises, suffisant à peine aujourd'hui à amasser la rosée pour les gentianes bleues qui poussaient dans ses crevasses et qui formaient jadis la ligne de ses remparts. Véritable abrégé de tout ce qu'il y avait eu de plus vivant, de plus animé, de plus aventureux, chez cet antique peuple grec, dont elle était une émanation, elle avait mis en relief les effets de toutes ces qualités par leur concentration dans ce milieu si resserré.. La vie de ces citoyens disparus, si brillante et si agitée, qui correspondait si complètement à la manifestation des qualités personnelles auxquelles Marius donnait en ce moment la prééminence sur toutes les autres, se reflétait dans l'attitude de son compagnon, debout devant lui, sur le visage duquel se lisait l'enthousiasme éveillé soudainement par tous ces souvenirs. Elle lui apparaissait nettement comme la circonstance qui devait tout à fait cadrer avec une nature comme la sienne, si avide d'affirmer sa supériorité et son ascendant sur les autres.

Cependant, quand son excitation tomba pendant le retour par la brume épaisse du soir, Marius remarqua plus que de la fatigue physique chez Flavien, qui semblait ne point trouver de détente dans la fraîcheur. Peut-être y avait-il eu quelque chose de fiévreux, et comme le prodrome d'un malaise dans sa gaîté un peu forcée, dans cette poussée soudaine de printemps. Le fait est que, le lendemain soir, il était étendu avec une brûlante douleur au front, frappé, comme on le redouta dès le premier moment, par la terrible et nouvelle maladie.

CHAPITRE VII

Une Fin païenne

C'est qu'en effet le collègue étrange de l'Empereur philosophe Marc-Aurèle, revenant en triomphateur d'Orient, avait ramené dans le butin pris sur les ennemis de Rome, quelqu'un qui n'avait rien d'un captif. Les gens tombaient malades au contact soudain de l'ennemi insoupçonné, pendant qu'ils contemplaient en foule compacte, dans le cortège triomphal, la reproduction tragique ou grotesque de la victoire ou de la défaite. Et comme il arrive d'ordinaire, le fléau amenait avec lui une tendance à l'exagération des idées de superstition, toujours en germe dans les esprits. C'était pour avoir manqué de respect à Apollon lui-même, au dire de la rumeur publique, — à Apollon, l'antique divinité protectrice contre la peste, — que le fléau avait traversé les mers. Enfermée dans un coffre d'or, consacré au Dieu, elle s'était échappée, lors du pillage sacrilège de son temple de Séleucie par les soldats de Lucius Verus, à la suite d'une trahison qui avait livré la ville à un cruel massacre. Certes, il y avait quelque chose de profondément déconcertant dans l'impuissance de toutes les mesures préventives imaginables et de toute science médicale, dans la soudaineté avec laquelle le mal avait éclaté simultanément, ça et là, parmi les soldats, comme parmi les civils, même dans des endroits très-éloignés de la route principale qu'il avait suivie dans sa marche et à l'arrière de l'armée victorieuse. Il semblait que l'Empire tout entier fût envahi, et il en est même qui ont pensé que, bien que sous une forme atténuée, il s'y était établi à l'état endémique. Dans Rome, des milliers de gens périrent et d'anciens auteurs parlent de grands domaines, de villes entières et de leur voisinage, qui, depuis lors, demeurèrent sans habitants et disparurent dans l'état sauvage ou en ruines.

Flavien était étendu à la fenêtre de son logement, avec des douleurs de tête effroyables, ne pouvant supporter sur ses membres aucune couverture, si légère qu'elle fût. La tête s'étant dégagée au bout de quelque temps, le mal se porta à la poitrine. Ce n'était là que la marche fatale de ce mal nouveau et étrange sous ses divers aspects, se promenant de la tête aux pieds, comme maître de tout l'organisme, affaiblissant l'un après l'autre, les centres vitaux. Souvent, quand il ne déterminait pas la mort, laissant, pour toute la vie, à des degrés divers, tels ou tels membres atteints d'une infirmité incurable ; et après cet affaiblissement, remontant de nouveau, comme un froid mortel, laissant derrière lui les remparts de la forteresse de la vie détruits, un à un.

Flavien gisait donc là, l'ennemi dans sa poitrine sous forme d'une toux pénible, la fièvre chaude du cerveau étant tombée, au milieu de fleurs aux brillantes couleurs — roses rares de Paestum et autres — apportées par Marius pour le distraire durant sa convalescence imaginaire, et par intervalles, il revenait à son travail de versification avec une grande ardeur pour achever et mettre au point son œuvre, tandis qu'assis près de lui, Marius, écrivait sous sa dictée l'un des derniers, mais non l'un des moins riches morceaux de la poésie latine classique.

C'était en réalité une sorte d'hymne nuptial qui, s'inspirant comme point de départ de l'idée de maternité universelle de la nature, célébrait les fiançailles et l'union de tout ce qui était jeune, dans les chauds effluves du renouveau — noces éternelles de l'âme même du printemps avec la terre sombre — description exquise et mystique du sens profond que cachait cette union fantastique. Ce caractère mystique faisait place par moments à l'enjouement familier du versificateur dans quelque rappel de la mythologie, qui, bien qu'à cette époque déjà si démodée, gardait encore dans sa décrépitude, une fraîcheur merveilleuse. « L'amour a déposé ses armes et se repose. On l'a prié de se montrer sans ses attributs, afin que personne ne soit blessé par son arc et ses flèches. Mais prenez-y garde ! En vérité, il n'est pas moins redoutable qu'à l'ordinaire, bien qu'il soit complètement désarmé. »

Dans l'expression de ces choses, Flavien semblait, tout en ayant comme but principal de conserver le riche et opulent vocabulaire du génie latin, l'avoir même dépassé sur certains points, inaugurant des règles toutes nouvelles de goût relativement à l'harmonie des sons, véritable gamme inédite. La note dominante particulière qu'elle donnait, se confondant avec certaines autres de ses expériences personnelles, faisait entrevoir à Marius comme un avant-goût d'un monde tout nouveau de poétique beauté à venir. Flavien avait réussi vraiment à saisir quelque chose de ce rythme cadencé, de cette sonore musique d'orgue du moyen âge latin, présageant en quelque sorte son onction et sa spiritualité mystique. Il y avait, dans son ouvrage, associé aux magnificences les plus actives de la langue classique, comme une touche prophétique de cette vie transfigurée qu'elle devait revêtir dans cette versification rimée du moyen-âge, dont

l'aube allait naître. L'impression produite sur Marius se traduisait par un sentiment qui avait quelque analogie, (mais inverse cependant) avec celui qui fait dire à ceux qui l'éprouvent : « Mais j'ai déjà été là, de cette même manière, jadis ! », sentiment pour lui, non de ressouvenance, mais de prescience de l'avenir, qui, bien souvent plus tard, s'empara de lui quand il vint à croiser certaines personnes et à passer par de certains endroits. Il lui semblait découvrir le processus d'une transformation vers un état de choses bouleversant, dans une mesure qui dépassait tous les rêves de son imagination, les conditions de l'humanité en son corps et en son âme, comme si tout l'imposant édifice romain qui l'entourait se relevait de sa décrépitude en un type vraiment supérieur. Se pouvait-il donc qu'en même temps Flavien eût entendu les accents inédits de son poème, rendus par un nouvel instrument de musique ? Et cependant Marius retrouvait, sous la richesse des expressions et des images, cette fermeté des contours qu'il avait toujours si fort admirée dans la facture de Flavien. Oui, une fermeté rappelant celle d'un maître dans le noble art de la ciselure, façonnant de ses mains le bronze ou l'or rebelles. Même en cet instant, l'obsédant refrain avec ses variations impromptu, redit par les voix de ces vigoureux jeunes hommes, pénétrait en ondes sonores par la fenêtre :

Cras amet qui nunquam amavit.
Quique amavit, cras amet

répétait Flavien, s'abandonnant à son émotion, dictant encore une strophe.

Ce qu'il perdait, la maîtrise d'un corps et d'une âme si heureusement doués, la simple faculté de vivre sur terre, ces matinées ensoleillées, au milieu des blés du rivage de la mer, tels qu'il se souvenait les avoir contemplés un jour par sa fenêtre entr'ouverte, dans la fraîcheur du matin, tout cela se réveillait chez lui avec une lucidité et une netteté singulières, plutôt néanmoins comme des choses dont il ne devait être privé que temporairement, n'ayant point à leur dire un adieu sans retour. C'était là du moins ce qu'il éprouvait, tant que n'étaient pas encore venues de trop grandes déceptions sur l'issue de son mal et qu'il sentait en lui, intactes, les sources de la vie. Par instants, Marius, tout en travaillant fiévreusement au poème qu'il lui dictait, mesurait mieux la vanité d'une semblable besogne dans de pareils moments. Le sentiment obsédant d'un péril invisible, en dehors du danger de la mort en elle-même, plus imprécis que ce dernier et, par là, d'autant plus terrible, pareil à la menace d'un adversaire caché dans l'ombre de la nuit dont on ne pouvait prévoir le mode d'attaque, le tourmentait sans trêve, pendant ces heures d'attention soutenues consacrées à ce manuscrit et aussi à entourer Flavien de soins matériels. Pourtant durant ces trois jours, il vécut dans l'espérance et la gaieté : on plaisanta même. Dans une demi-inconscience, Marius cherchait à prolonger tels ou tels menus incidents distrayants au cours de la journée, comme les préparatifs pour la sieste ou pour le rafraîchisse-

ment du matin, tirant, malgré sa tristesse, tout le parti possible de telle ou telle petite gâterie : comme une mère qui, dans une gaîté feinte, présente en guise de régal de fête à son enfant affamé, ses derniers morceaux de pain, mais simplement pour qu'il puisse au moins les manger et mourir.

Dans l'après-midi du septième jour, Flavien permit enfin à Marius de mettre le manuscrit inachevé de côté. Car l'ennemi, laissant quelque répit à la poitrine épuisée, avait porté tout son effort ailleurs, provoquant un vomissement pénible qui semblait secouer tout le corps, amenant une profonde dépression. A partir de ce moment, la faiblesse fit de rapides progrès : *Omnia tum vero vitai claustra lababant*, et bientôt le refroidissement monta, d'une marche lente et sûre, des pieds morts jusqu'à la tête. Dès lors les pressentiments de Marius ne lui laissant aucun doute sur l'approche de la fin, il ne put que guetter, en proie à une sorte de fascinante agonie, l'œuvre rapide, mais régulière de destruction, cherchant à calmer bien doucement les crises à forme plus aiguë. Flavien lui-même semblait, se rendant enfin compte pleinement de la situation et, mesurant avec une entière lucidité d'esprit la gravité de la crise, engager la lutte avec son adversaire. Son intelligence considérait avec une parfaite lucidité les divers procédés tentés pour lui obtenir quelque soulagement. Il devrait se trouver mieux, se persuadait-il, s'il pouvait être transporté en un certain endroit de la montagne où, tout enfant, il s'était rétabli d'une maladie ; mais il s'apercevait que c'était à peine s'il pouvait soulever sa tête sur l'oreiller sans être étourdi. En face de sa fin envisagée maintenant avec certitude, il semblait chercher d'un effort intense, avec ce regard ardent et irrité qui est l'un des prodrômes de la mort dans cette maladie, à ébaucher encore, sans les pouvoir énoncer nettement, quelques vers incomplets de son œuvre inachevée, et il y mettait toute l'énergie de sa volonté, bravant la douleur, afin de retenir au moins telle ou telle petite goutte de ce fleuve d'images sensibles qui se précipitaient si rapidement hors de lui.

Mais, à la longue, le délire, signe que l'œuvre d'empoisonnement était accomplie et que les dernières fibres de la vie cédaient à l'ennemi, vint briser dans l'incohérence les paroles et les pensées. Et Marius, dans l'attente imminente de l'agonie prochaine, n'avait plus qu'un espoir : l'inconscience de plus en plus profonde de l'esprit du malade. Dans les intervalles de plus grande lucidité, les symptômes visibles de refroidissement, de douleur et de désolation étaient très-pénibles. Ne luttant plus contre le mal, il semblait se mettre à la merci de l'ennemi victorieux, résigné passivement à la mort, comme une pauvre créature muette dans un acquiescement désespéré. Cette pétulance de jadis, peu engageante, peu aimable, mais qui en somme, si elle eût rencontré des conditions d'existence un peu plus heureuses, aurait pu prendre la forme d'une exquise affection, d'un délicat et gracieux appel à la sympathie des autres, s'était muée à cette heure de lucidité complète, en une douceur suppliante et tremblante d'émotion, tandis qu'il gisait là, aux portes mêmes du tom-

beau, retenant dans sa main crispée la main de Marius, désormais conquis dans une surprise presque joyeuse et se livrant entièrement. Il y avait comme un appel tout nouveau dans ces regards voilés, précisément parce qu'ils semblaient se tourner imprécis vers lui; et ils donnèrent à Marius comme une impression de culpabilité, qui prit la forme du reproche que parfois se fait à soi-même l'être le plus tendrement dévoué, quand, en face de la mort, toute besogne affectueuse cessant tout à coup, il ne reste de place que pour la crainte d'avoir manqué peut-être de tendresse sur tel ou tel petit point. Marius éprouvait presque le besoin de prendre sa part de souffrances, de façon à être mieux en mesure de les soulager.

La lueur de la lampe semblant agiter le moribond, il l'éteignit. Au tonnerre qui avait grondé tout le jour dans la montagne, accompagné d'une chaleur plutôt agréable à Flavien, avait succédé, à la nuit tombante, une pluie continuelle ; et, dans l'obscurité, Marius s'étendit près de lui, secoué par un léger frisson sous l'impression subite de la fraîcheur, pour lui communiquer sa propre chaleur, sans ce souci de la contagion qui faisait que les gens évitaient de passer près de cette demeure. Enfin, vers l'aurore, Marius s'aperçut que le dernier effort se manifestait dans un réveil de lucidité intellectuelle, par le fait qu'une pression, qu'un contact, si léger qu'il fût, donnait au mourant le sentiment de sa présence. « Est-ce un adoucissement pour toi, murmura-t-il faiblement, de penser que je viendrai souvent pleurer sur toi ? — Non pas, à moins que je le sache et que j'entende tes pleurs. »

Le soleil dardait ses rayons sur les gens qui se rendaient au travail d'une longue et chaude journée, et Marius se tenait debout auprès du mort, veillant avec le ferme propos de fixer dans sa mémoire les moindres détails, de façon à retrouver cette scène, comme dans la réserve la plus profonde de ses souvenirs pour le jour lointain, où, dans une heure d'oubli, il serait peut-être tenté de croire à la possibilité de retrouver jamais le bonheur complet. Un sentiment d'indignation, de ressentiment contre la nature elle-même, se mêlait à une pitié angoissée, pendant qu'il contemplait sur ces traits désormais immobilisés, un certain air d'humilité, presque de bassesse, rappelant celle d'un enfant ou d'un animal écrasé, d'un être tombé définitivement, après une lutte désespérée, au pouvoir d'un adversaire impitoyable. Par pure sensibilité d'âme, il ne consentirait pas à perdre le souvenir d'aucune de ces circonstances, comme un homme qui voudrait graver pieusement dans sa mémoire la scène de mort d'un frère injustement condamné, en vue d'un jour que l'avenir pourrait réserver.

La terreur du cadavre, qui s'empara de lui pendant qu'il faisait effort pour le veiller dans l'obscurité l'avertit à temps que ses propres forces lui faisaient défaut. La première nuit, après que le corps eût été lavé, il supporta, avec assez d'énergie, la charge que l'amitié paraissait exiger de lui, en jetant, de temps en temps, l'encens sur le petit autel placé à côté de la bière. La répétition incessante de ce geste, — cette ligne immuable qui se profilait sous la couverture dans ce silence qui semblait

donner une voix au bruissement le plus léger, — tout cela eut enfin raison de sa volonté pourtant bien arrêtée. Sans aucun doute, il y avait là aussi, dans ce fait qui les rendait étrangers l'un à l'autre, et dans l'intuition de la distance qui les séparait, comme il l'avait déjà éprouvé à un degré moindre pendant les divagations fiévreuses de Flavien, un des côtés douloureux de la mort. Pourtant, il put vaquer à tous les préparatifs nécessaires et accomplir toutes les cérémonies, abrégées quelque peu d'ailleurs à cause du caractère contagieux du mal. Par une soirée sans nuages, le cortège funèbre sortit; et lui-même, après que les flammes du four eurent fait leur œuvre, il emporta aux plis de sa toge l'urne cinéraire jusqu'au cimetière qui bordait la grande route, puis il s'en revint dormir chez lui dans sa maison déserte.

Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam cari capitis ?

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VIII

Animula, vagula.

Animula, vagula, blandula.
Hospes, comesque corporis,
Quae nunc abibis in loca ?
Pallidula, rigida, nudula.

L'Empereur Adrien à son âme.

Flavien n'était plus. Le petit coffret de marbre avec ses cendres et ses larmes avait pris sa froide place au milieu des fleurs fanées. Chez la plupart des gens, le spectacle de la mort dans sa réalité, éveille le sens plus profond, pour l'imagination du moins, du degré de foi qu'ils gardent dans la survivance de l'âme dans une autre vie. A Marius, très-troublé par cet événement, la fin de Flavien apparut comme la révélation définitive de l'extinction de l'âme. Flavien était aussi complètement disparu que la flamme du milieu de ces cendres toujours chères. Même cette hypothèse, émise sous une forme timide par Adrien mourant, admettant la possibilité de diverses étapes d'existence pour l'âme dans un voyage sans fin, semblait insoutenable, et pareillement, tout ce qui subsistait encore en lui de la religion de son enfance. L'anéantissement futur, voilà la conclusion qui paraissait s'imposer à lui, selon le libre témoignage de sa propre nature. D'autre part, surgissait en lui une curiosité nouvelle de se rendre compte de ce que les diverses écoles anciennes de philosophie avaient pu conjecturer touchant cette créature singulière et instable; et cette curiosité le porta à des études approfondies pour lesquelles la survivance de sa cons-

cience religieuse primitive semblait devoir lui être une garantie de poursuivre, dans une sorte de pudeur sacrée et avec une entière loyauté de pensée, ses recherches vers plus de lumière.

A ce même moment, eu égard à son caractère poétique et renfermé, il aurait pu être victime de ce mysticisme énervant qui guettait alors les âmes ardentes, pour les entraîner dans un renouveau mélodramatique de l'antique religion ou de la théologie. De tout cela, malgré l'attrait fascinateur que son caractère, par certain côté, eût pu y trouver, il fut préservé, grâce à une virilité native de tempérament, qui, chez lui, se traduisait, entre autres résultats, par une aversion de tout ce qui avait l'air théâtral et par la constatation instinctive que, chez les esprits vigoureux, la divinité, en somme, semble bien résider en eux. A cela s'ajoutait encore, s'intensifiant à mesure que sa virilité s'affirmait, l'impression d'une véritable beauté poétique dans la limpidité de la pensée, constituant vraiment le charme esthétique pour un esprit bien équilibré, comme s'il y avait, dans cette comparaison avec la lumière physique, plus qu'une simple figure de rhétorique. De ces diverses fantaisies religieuses, en tant que manifestations de l'enthousiasme, il saisissait fort bien le côté original. Son épicuréisme naturel lui rendait la chose aisée, l'ayant disposé d'avance, à ne se considérer lui-même que comme un spectateur passif du monde qui l'entourait.

Mais c'était au raisonnement, sous sa forme la plus rigoureuse, celui dont les théories comme celle de l'Epicuréisme sont sorties, qu'il s'attachait effectivement pour lors. Se méfiant d'instinct, de ces « *arcana* » arrangés d'avance, de ces prétendus « secrets non dévoilés » des mystiques de profession qui, en définitive, ramènent au même niveau les grandes âmes et les petites, Marius ne voyait que cette alternative : ou bien suivre cette antique et ancestrale religion de Rome, devenue désormais si insuffisante pour sa foi, ou bien, s'en fier à l'action personnelle, en toute sincérité et indépendance, de sa propre intelligence, livrée à elle-même. Les « Arcana Celestia » du Platonisme lui-même, tout ce que les disciples de Platon avaient bien pu dire au sujet de l'indifférence essentielle de l'âme pour son enveloppe corporelle et sa demeure purement passagère, lui semblait, en cet instant où son cœur était encore avec les cendres de Flavien, dans cette urne, et où il restait bouleversé des derniers souvenirs de son agonie, quelque chose de parfaitement inhumain et de déplacé, parce qu'il y voyait comme une tentative pour atténuer le ressentiment que les outrages de la nature lui inspiraient. C'était bien à la sensation du corps lui-même et aux impressions affectives qui en découlent — à la chair en un mot, dont la puissance et la couleur, comparées à cette âme errante de Platon n'était qu'un si frêle résidu ou encore une simple abstraction, — qu'il se cramponnait. Les stigmates de la douleur sur le corps bien-aimé, souffrant et anéanti de Flavien, si profondément gravés en son âme, avaient fait de lui un matérialiste, chez lequel cependant, se révélait par certains côtés, l'état d'esprit d'un dévot.

On eût pu en conclure, tout d'abord, que son goût de la poésie avait disparu, remplacé par celui de la littérature intellectuelle. Ses manuscrits en vers, auxquels il attachait tant de prix, furent délaissés, et, dans cette nature, qui, du commencement à la fin de sa vie, devait garder quelque chose d'un poète, une transformation s'opéra, à ce moment, pouvant donner à croire qu'il abandonnait la poésie pour la prose. Il arrivait à sa majorité vers ce même temps, devenant son propre maître, quoiqu'encore imberbe, et à dix-huit ans, à un âge où, alors comme aujourd'hui, nombre de jeunes gens de valeur, s'imaginant être poètes, s'isolent du monde par affectation et pour satisfaire de vagues rêveries, lui aussi se retira bien du milieu mondain, mais pour se livrer à une austère méditation intellectuelle, ce véritable sel de toute poésie, et qui seul donne au monde de l'imagination, ce charme sérieux qui lui ferait défaut sans cela. Cependant, resté dans une certaine mesure fidèle à la primitive religion de son enfance, il se mit — *sich im Denken zu orientieren*— à déterminer ses points de repère, comme avec une boussole, dans le domaine de la pensée, — à se familiariser avec l'intelligence créatrice elle-même, avec sa nature et ses attributs, ses rapports avec les autres éléments et son ambiance : méthode indispensable pour conquérir la maîtrise dans le domaine de la poésie. Comme tout jeune homme riche des biens de ce monde, arrivant à sa majorité, il avait le devoir de se mettre au courant des affaires et de bien préciser ses vues. Aucune illusion ne devait être tolérée. Il lui fallait dresser le bilan des réalités, comme pour lui-même : — établir une échelle délicatement graduée de certitudes en toutes choses, prenant pour point de départ les horizons vagues et lointains du surfait ou de l'imaginaire pour en revenir à la sensation réelle de la douleur dans son propre cœur. Voilà ce à quoi il songeait un beau matin, étendu dans la solitude complète qui avait remplacé une société agréable, tout en méditant sur les maximes austères tirées d'un vieux manuscrit grec incomplet, déroulé près de lui. Ses joyeux compagnons de jadis le rencontrant dans les rues de la vieille cité italienne et voyant les traits plus profonds qui se creusaient sur le visage de cet étudiant sombre, mais enthousiaste, et d'une intelligence si supérieure, capable de tenir si bien sa place dans la société d'hommes plus âgés et accomplis, avaient presque peur de lui, tout en étant fiers de le compter au nombre des leurs. A quoi attribuer cette réserve, se demandaient-ils, chez ce jeune homme si ordonné, si maître de lui, dont la parole et l'allure semblaient si soigneusement équilibrés et qui certainement n'avait rien de commun avec Lupus, l'écrivain fantasque et échevelé? Etait-il amoureux en secret peut-être, celui dont la toge était si élégamment drapée, toujours aussi frais que les fleurs qu'il portait? Poursuivait-il un plan d'ambition ou bien la fortune?

Marius, entre temps, lisait tout à son aise, le matin de préférence, les auteurs qui s'étaient plus particulièrement appliqués à rechercher ce qu'il y avait lieu de penser de cette essence singulière, énigmatique et personnelle qui avait paru s'évanouir avec les flammes funèbres. Et le vieux

grec qui, à l'heure présente, plus que tout autre, façonnait ses pensées, était un maître très-rigoureux. Après Epicure, après les foudres et les éclairs de Lucrèce, semblables à l'orage lointain, qu'il peut y avoir quelque charme à entendre pendant une sieste dans un jardin de roses, il était revenu à l'écrivain qui, en un certain sens, avait été leur maître à tous deux, Héraclite d'Ionie. Son ouvrage ardu « De la Nature » était déjà rare à cette époque: car les gens s'étaient depuis longtemps bornés à citer quelques maximes brillantes, isolées, sortes d'oracles, ayant surtout le caractère d'aphorismes. Mais la difficulté même de la prose grecque primitive ne faisait qu'aiguillonner la curiosité de Marius. L'écrivain que ses aperçus intellectuels et d'une clarté supérieure avaient mis tellement hors de pair et qui avait trouvé peu de jouissance dans cette supériorité, exigeait de celui qui voulait s'initier à son ouvrage une dose d'attention consciencieuse. « Le grand nombre, disait-il, développant ainsi toujours la thèse qui oppose la foule au petit nombre, est pareil à ceux qui seraient alourdis par le vin, menés par des enfants, ne sachant où ils vont ; et pourtant « beaucoup de science ne fait pas le sage » — ou encore — l'âne, après tout, aime mieux ses chardons que l'or fin. »

Héraclite, en effet, s'était bien rendu compte de la difficulté pour le plus grand nombre d'admettre le paradoxe qui est à la base de sa doctrine et dont l'acceptation comporte la répudiation des impressions habituelles comme premier critérium dans la recherche de la vérité. Sa philosophie s'était développée en opposition consciente et ouverte à la façon courante de penser, comme une thèse impliquant une soumission exceptionnelle et sans réserve à la raison pure et « à sa lumière toute crue ». Les hommes sont sujets à une illusion, affirme-t-il, dans tout ce qui frappe leurs sens. Tout ce qui nous est révélé par les sens, sans contrôle, donne une impression erronée de permanence ou de fixité dans les choses, qui, en réalité, ont déjà changé de nature, à l'instant même où nous les voyons, où nous les touchons. De là, l'incertitude radicale dans la façon habituelle de penser : « parce qu'en renvoyant par réflexion cette sensation fausse ou du moins non contrôlée, elle attribuerait aux simples phénomènes de l'expérience une permanence qui, en réalité, ne leur appartient pas. Extériorisant ces impressions fugitives dans un monde d'objets aux lignes nettement dessinées, elle tendrait à faire considérer comme rigide et mort ce qui, en réalité, est plein d'animation, de vigueur, de flamme de vie — cet éternel processus de la nature, qu'à une époque récente, Gœthe a appelé « le vêtement vivant » à travers lequel Dieu nous apparaît, toujours en action « aux confins du temps ».

Et le premier postulat du vieux penseur grec consistait à en appeler, de la sensation confuse à la sensation analysée. Sous une forme d'un sérieux vraiment prophétique, postulat d'une grande et profonde portée, pouvons-nous dire, si nous admettons que, de ce scepticisme du début, découlent les conséquences postérieures de sa doctrine, à savoir que le

mouvement universel de toutes les choses de la nature n'est qu'un degré spécial, qu'une mesure de cette activité incessante qui est l'essence même de la divine raison. Le seul être véritable, — cet obsédant sujet des méditations de toute pensée primitive, — ce fut son mérite de l'avoir conçu, non pas comme une inactivité stérile et immobile, mais comme une énergie perpétuelle, du courant ininterrompu de laquelle, à certains points, des éléments se détachent et se figent dans le néant et dans la mort, correspondant objectivement aux conditions d'ignorance subjective de l'esprit humain, c'est-à-dire à l'inertie de ses facultés. C'est par ce paradoxe du changement imperceptible et perpétuel en toutes choses visibles, que débute la doctrine si haute d'Héraclite. De là, ce mépris qu'il exprime pour tout ce qui ressemble à une acceptation expérimentale insuffisante, inconsciente, non contrôlée, thèse qui laissa une si profonde trace dans la mémoire des hommes. De là, cette série de préceptes d'avoir à exercer un vigoureux et consciencieux contrôle sur toutes nos pensées et toutes nos actions ; à suivre, en toute loyauté, la froide et pure raison, donnant à cette stricte vigilance de l'esprit, presque le caractère d'un devoir et d'un rite.

La doctrine négative, par suite, soutenant que les objets qui sont dans le domaine de notre commune expérience, bien que semblant dans un état de fixité, obéissent en réalité à un changement perpétuel, n'avait été, dans sa conception primitive, qu'un premier pas vers un vaste système positif de philosophie quasi-religieuse. Alors, comme aujourd'hui, l'esprit, à la lumière de la philosophie, pouvait appréhender dans cette masse de matière inerte, le mouvement de cette vie universelle, dans laquelle les choses et les impressions qu'elles font sur l'homme, constituent sans cesse « ce devenir » tour à tour détruit et renouvelé. Ce changement perpétuel perçu par une intelligence attentive, échappant au sens vulgaire, n'était que la révélation d'un moteur d'une nature plus subtile, mais universel, énergie toujours en éveil, toujours soutenue, inépuisable, de la raison divine elle-même, procédant sans cesse par sa propre logique rythmique et prêtant tour à tour, à toute intelligence et à toute matière, leur vie propre. Dans ce « flux perpétuel » des choses et des âmes, il y avait, suivant le concept d'Héraclite, une continuité, sinon de leurs éléments matériels ou spirituels, du moins de relativité ordonnée et perceptible, comme une harmonie de notes de musique émises en une suite de thèmes variés — ordonnancement de la raison divine, se perpétuant à travers les changements du monde des phénomènes ; et cette harmonie dans leurs transformations et leurs contrastes y mettait en définitive la marque d'un principe de vigueur ordonnée et de réalité. Mais il advint que de tout cet ensemble, seul le premier postulat qui s'était borné à poser simplement la question de scepticisme ou négation, chose facile au début, était resté dans le souvenir universel, et la « théorie du mouvement » parut à ceux qui en avaient goûté la séduction, incompatible avec toute science positive. La succession rapide des choses, celle plus fugitive encore de toutes les modalités de notre être conscient où elles semblaient se refléter, pou-

vaient bien être assurément la flamme du feu divin ; mais la seule constatation possible, c'est qu'elles passaient comme une flamme dévorante ou comme l'eau courante du torrent, trop fugaces pour qu'on pût les saisir dans leur course et en avoir une notion vraiment certaine. L'Héraclitéanisme avait fini par se confondre avec la fameuse doctrine du sophiste Protagoras, faisant de l'emprise momentanée et sensible par l'individu le seul critère de ce qui est ou n'est pas, chacun ramenant les choses à sa propre mesure. Le nom fameux d'Héraclite n'avait gardé son prestige qu'en tant qu'il représentait la philosophie qui désespère d'arriver à la certitude.

Et comme il était advenu de ses premiers disciples en Grèce, il en était de même alors pour son disciple romain. Lui aussi était arrêté par le caractère insaisissable de ce mouvement perpétuel dans les choses : fleurs qui se fanent, grandes ou mesquines âmes, rêves de l'ambition, emportés autour de lui par le torrent, et dont la source naissante et l'aboutissement final en des régions que son regard ne pouvait atteindre lui demeuraient un problème impénétrable. L'audacieuse envolée intellectuelle du vieux maître grec, hors de tous ces faits flottants et contradictoires du domaine expérimental, vers cette vie unique et universelle en laquelle tout l'ensemble des changements matériels pouvait être ramené à une impulsion unique, gardait bien pour lui le caractère d'une simple hypothèse : hypothèse cependant la plus plausible à ses yeux, si difficile qu'en fût la réalisation, même en imagination, mais rien de plus toutefois qu'une hypothèse, non contrôlée comme beaucoup d'autres, concernant le premier principe de toutes choses. Il pouvait donc bien la réserver comme une donnée magnifique, pleine d'avenir, très-haut placée sur les degrés de l'échelle intellectuelle, au point précis où celle-ci semblait se perdre dans les nuages, mais dont il n'avait pas certainement à se préoccuper pour le moment, absorbé comme il était par l'âpre poursuite des choses de la réalité ambiante aux degrés inférieurs de cette échelle, si voisins de terre. Et voilà que, comme aux beaux jours de ses rêves enfantins quand il jouait au prêtre, d'autres rêves, et de plein jour ceux-là, le transportant hors de sa route actuelle aussi loin qu'il se pouvait dans une sorte d'évasion charmante remplaçant le monde extérieur des autres par un monde intérieur tel qu'il l'eût pu souhaiter, avaient fait de lui une sorte « d'idéaliste ». Il était pour lui désormais avéré qu'il pouvait y avoir une antinomie profonde entre un monde intime et assez limité, exercé à une analyse personnelle et très pénétrante, et la vie banale et de bas réalisme de ceux qui l'entouraient. Aussi était-il tout disposé à admettre, plus facilement que d'autres, la première donnée de sa nouvelle doctrine, à savoir que l'individu est à lui-même son propre critère et à ne s'en fier, comme base de certitude pour lui-même, qu'à ses impressions personnelles. Vouloir, après cela, entrer dans le mouvement du monde extérieur chez les autres, en lui attribuant la valeur qu'ils lui donnaient,

ne pouvait être dès lors qu'une prétention dérisoire. Et comme « le Vicaire Savoyard », à la suite de ses réflexions sur les variations de la philosophie « le premier fruit qu'il retira de cette méditation fut de limiter ses recherches à ce qui pouvait avoir un intérêt immédiat pour lui; de demeurer tranquillement dans une profonde ignorance du reste; de ne s'inquiéter que de ce qu'il lui importait essentiellement de connaître. » Tout au moins, il ne s'attacherait à aucune théorie dans la direction de sa conduite, qui ne ferait pas un cas suffisant de cet élément primordial d'incertitude ou de négation qui conditionne la vie humaine.

A ce point précis du pélerinage individuel que son esprit refaisait en remontant le cours de l'histoire de la pensée humaine, il rejoignait un autre compagnon de route, cet ancien maître grec, fondateur de la philosophie de Cyrène, dont les maximes de haute portée, transmises par la tradition (car il n'avait rien laissé d'écrit) servirent à leur tour à circonscrire avec précision ses méditations. Il y avait dans cette doctrine quelque chose qui semblait cadrer avec la région même où elle avait pris naissance ; et pendant un certain temps, Marius vécut souvent, en esprit, avec la brillante colonie grecque qui avait donné un nom assez mal défini à la philosophie du plaisir. Elle avait son siège, au gré de sa fantaisie, entre les montagnes et la mer, au milieu de jardins plus riches que ceux de l'Italie elle-même, sur un plateau caressé par la brise, formant promontoire sur la côte d'Afrique, à quelques centaines de milles au sud de la Grèce. Là, dans un climat délicieux, offrant quelque analogie par sa douceur tempérée et sa végétation luxuriante avec celui des régions transalpines et, dans son ensemble, donnant l'impression d'une atmosphère de vie intérieure également tempérée qui rehaussait encore l'éclat de la vie humaine, l'Ecole de Cyrène s'était maintenue, ne faisant qu'un pour ainsi dire avec la famille de son fondateur, n'ayant en tout cas aucune allure grossière ou malséante et subissant l'influence de femmes supérieures.

Aristippe de Cyrène, lui aussi, avait laissé planer le doute sur le sens caché de ces mots « *flammantia mœnia mundi* » les remparts flambants du monde. Ces étranges, audacieuses et sceptiques hypothèses qui avaient hanté l'esprit des premiers critiques grecs où ils n'avaient vu qu'une forme abstraite de doute, qui, pour Héraclite ne représentaient que l'un des éléments d'un système de philosophie purement abstraite, prirent avec Aristippe le sens d'une science très-raffinée de vie pratique à l'usage du monde. Ce qui le différencie de ces anciens et obscurs penseurs ressemble assez à ce qui se passe pour un penseur de l'ancien temps en général et un homme du présent, le mystique au fond de sa cellule, le prophète au désert, dont un docte et cosmopolite commentateur de leurs obscures sentences, traduit les pensées abstraites du maître, en paroles qui en éveillent le sens. On a parfois vu dans l'histoire de l'esprit humain, que ce n'est guère que lorsqu'elles viennent à être tra-

duites dans le langage du sentiment — du sentiment, en tant qu'il se confond déjà à moitié avec la pratique — que les idées abstraites en métaphysique, prennent leur portée véritable. Le principe métaphysique, en quelque sorte sans mains, ni pieds, n'acquiert toute sa valeur, toute sa puissance fascinatrice, ne produit son plein effet, que lorsqu'il se précise en un précepte défini sur la meilleure façon de sentir et d'agir; en d'autres termes, lorsqu'on le traduit dans un équivalent de sentiment ou d'action. L'idée maîtresse chez le grand maître de Cyrène, sa théorie que les choses ne sont que des ombres, et que nous-mêmes, à leur instar, ne demeurons jamais en repos, aurait pu aboutir, en fait, à une sorte de nihilisme déprimant, énervant, tendant à l'anéantissement, comme un précepte d'abdication absolue, ne voulant rien toucher, rien manier, ni s'intéresser à quoique ce soit. Mais dans l'acceptation des formules métaphysiques, tout dépend, en ce qui concerne leur action immédiate et future sur le sujet qui se les assimile, des qualités préexistantes de ce fonds de nature humaine où elles tombent, de la compagnie qu'elles y trouvent déjà installée, au moment où elles pénètrent dans le domaine de la pensée. C'est au moins aussi vrai que ce qu'exprime cette maxime théologique, à savoir que l'acquiescement à telle ou telle conclusion dans le domaine spéculatif, n'est, en somme, qu'une question de volonté. La conviction que tout est vanité chez ce grec bien doué qui avait été un disciple authentique de Socrate et gardait, on peut le présumer, quelque chose de sa sérénité en face du spectacle de l'univers, son heureuse disposition à tout prendre par le bon côté, n'engendrait ni la frivolité, ni la mélancolie, mais tendait plutôt à donner l'impression, sous une forme suffisamment sérieuse, qu'il y avait lieu pour l'homme de considérer avec attention l'état critique qu'est le sien. Ce fut là un stimulant à toutes les activités qui provoqua le besoin perpétuel, inextinguible, de recourir à la méthode expérimentale.

Pour Marius, donc, l'influence du philosophe du plaisir tenait à ce fait, qu'une doctrine de pure abstraction, assez maussade à ses débuts avait agi sur une nature riche et géniale, toute préparée à la faire passer dans le domaine de la pratique, et à devenir un stimulant très-puissant pour la direction d'une belle vie. Ce que Marius voyait chez lui c'était le spectacle d'un homme doué du tempérament le plus heureux, qui arrivait, pour ainsi dire, à faire bon ménage avec la théorie la plus déprimante. Il acceptait les résultats d'un système métaphysique qui semblait avoir condensé toutes les pires méthodes de spéculation chez les anciens penseurs de la Grèce, et en tirait le meilleur parti possible, transformant ses dures et rudes vérités, avec un tact étonnant, en règles remplies de charme, de sagesse raffinée, d'un sentiment délicat de l'honneur. Mettons les choses au pire, supposons même que nos jours ne sont qu'une ombre : nous pouvons encore orner et embellir, dans un sentiment de respect scrupuleux de nous-mêmes, nos âmes et tout ce qu'elles approchent — ces corps admirables, ces demeures matérielles à travers lesquelles nos ombres cir-

culent ensemble pendant un certain temps, le vêtement que nous portons, nos distractions et nos relations sociales elles-mêmes.

Les critiques les plus avisés voyaient en lui quelque chose qui rappelait ces « humanités » charmantes de la dernière période de la culture romaine et aussi de notre « culture moderne », comme on dit ; en même temps qu'aux yeux d'Horace ses maximes expriment de la façon la plus satisfaisante sa propre conception sereine d'envisager la vie.

Ainsi donc, pour Marius, à la suite de ce vieux maître de la vie toute en beauté, ces doutes éternels sur les critères de la vérité se réduisaient à un scepticisme froidement pratique, scepticisme tendant à accentuer l'antinomie existant entre les choses telles qu'elles sont en réalité et les impressions ou les idées qu'elles éveillent en nous — la possibilité, si le monde extérieur existe réellement, de quelque méprise dans nos efforts pour l'appréhender — la doctrine, en somme, que l'on désigne sous le nom « de la subjectivité dans la connaissance ». Il y a bien là une considération qui apporte un élément de faiblesse, laisse une lacune et crée un certain flottement à l'origine de toute explication philosophique de l'univers. Mais ce problème qui se pose au début de toutes les philosophies, aucune ne l'a réellement résolu complètement et certaines ne l'ont peut-être pas envisagé avec toute la sincérité voulue. Ceux enfin qui ne sont pas philosophes l'écartent, au nom du sens commun, qui est l'opposé du sens philosophique, ou encore, au nom de la foi religieuse. Ce qui donna à Marius cette force exceptionnelle fut d'avoir saisi l'importance de cette lacune à l'origine de la connaissance chez l'homme, avec toutes les conséquences qui en découlent.

Notre connaissance a pour limite nos sensations, pensait-il ; nous n'avons pas besoin de preuves pour être assurés que nous sentons. Mais pouvons-nous être certains que les choses sont vraiment telles qu'elles correspondent à nos sensations ? De simples anomalies dans les instruments de notre connaissance, telles que de petites nodosités ou soulèvements à la surface d'un miroir, peuvent défigurer l'objet qu'elles ont l'air de représenter. De ceux qui nous entourent, nous ne pouvons même pas connaître les sensations, ni savoir si la portée qu'ils peuvent attribuer, chacun individuellement, aux modifications que nous voulons indiquer par telles ou telles expressions, correspond à la nôtre. Cette expérience « de sens commun » proposée parfois comme fondement satisfaisant de la certitude, n'était, après tout, qu'une conformité dans les mots. Mais de nos impressions personnelles elles-mêmes ? La lumière et la chaleur de ce voile bleu au-dessus de nos têtes, de ces cieux qui se déploient, non pas peut-être comme un rideau devant le néant ! Quel réconfort, après de si longues discussions sur les divers critères de la vérité, de pouvoir se rabattre directement sur la sensation, de borner à cela ses aspirations, à la simple connaissance ! Dans une époque encore si brillante au point de vue matériel, si habile dans le maniement artistique de la matière, avec des facultés de sensibilité encore intactes dans l'épanouissement d'un monde d'art et de

poésie classique où il y avait pour les yeux et les oreilles plus qu'ils n'en pouvaient embrasser — combien il était naturel de prendre la résolution de se fier exclusivement aux phénomènes révélés par les sens, qui certainement ne nous trompent jamais sur eux-mêmes et sur lesquels, non plus nous ne pouvons nous tromper nous-mêmes.

Et ainsi cette donnée abstraite que le petit point du seul moment présent existe dans la réalité, entre un passé qui vient de finir et un avenir qui pourrait ne jamais être, prit chez Marius un sens pratique sous forme de la résolution de mettre à l'écart autant que possible tout regret comme tout désir, et de s'abandonner à l'influence du présent dans une disposition d'esprit absolument libre. « *L'Amérique est ici et à l'instant même: ici ou nulle part* » comme s'avise de le découvrir un jour Wilhelm Meister, juste à temps heureusement, après avoir si longtemps vaguement regardé au-delà de l'Océan, pour y trouver l'occasion d'y développer ses facultés. C'était comme si, reconnaissant que la loi de la nature est le mouvement perpétuel, Marius de tout cœur y eût adapté le cours de sa propre existence « se jetant dans le courant » pour ainsi dire. A lui de se maintenir en harmonie avec cette âme en mouvement dans les choses, en renouvelant son caractère dans une incessante transformation.

Omnis Aristippum decuit color et status et res.

C'est ainsi qu'Horace avait résumé la façon d'arriver à comprendre parfaitement la vie, d'après les leçons de son vieux maître de Cyrène ; et la première conséquence pratique de la métaphysique qui masquait cette perfection de manières avait été précisément, de limiter rigoureusement, de supprimer pour ainsi dire, toute recherche métaphysique en soi. La métaphysique, cet art qui trop souvent n'a été, suivant le mot de Michelet, que celui de « *s'égarer avec méthode* » — il n'y a pas lieu de lui consacrer grand temps ! Pour l'école de Cyrène, si caractérisée que fût la concision de sa doctrine en général, son intérêt pour la théorie et les considérations d'ordre rationnel, ou naturel, ne se manifestait qu'autant qu'on y pouvait trouver une base, une justification intellectuelle, à cette préoccupation exclusive des réalités pratiques qui était l'un des caractères de cette philosophie. Quelle sincérité, quel enthousiasme, quelle conscience vis-à-vis de soi, quelle variété de procédés chez les Grecs, dans leur effort pour atteindre à la théorie, — *Theôria* — cette vision d'un monde gouverné par la raison qui, suivant le plus illustre d'entre eux, fait littéralement de l'homme un Dieu ! Avec quelle loyauté ils avaient persévéré à chercher à atteindre le but, en dépit de tant de mécomptes ! Dans l'Evangile de Saint-Jean, quelques-uns d'entre eux peut-être auraient pu découvrir la vision qu'ils cherchaient, mais non dans des « dissertations incertaines » sur « l'être » et le « non être », la certitude et la simple apparence. L'intelligence humaine, même celle de la jeunesse à cette époque reculée, pouvait se sentir à l'étroit en face de l'impuissance de systèmes qui avaient ainsi fait litière de toute certitude positive ; et,

dans l'esprit de Marius, comme dans cette vieille école de Cyrène, cette sensation d'*ennui* se mêlant à des aspirations si débordantes de vigueur et de jeunesse, amenait une réaction, une sorte de suicide (on en a vu des exemples depuis) devant aboutir à cette conclusion qu'un grand *acumen* métaphysique est condamné à démontrer que toute recherche métaphysique est impossible ou inutile. Toute théorie purement abstraite devait donc être considérée comme n'offrant d'autre intérêt que dans la mesure où elle pouvait effacer de la surface de l'esprit des hypothèses qui n'étaient qu'à demi-réalisables ou complètement du domaine du rêve, le laissant préparé à recevoir, comme sur un plan parfaitement uni, les impressions d'une expérience concrète et directe.

Etre absolument étranger à pareille expérience, en nous débarrassant de ces abstractions qui ne sont que les fantômes d'impressions évanouies, se dégager des notions que nous nous sommes forgés à notre propre usage, et qui, si souvent, ne font que travestir les expériences qu'elles ont la prétention de rappeler : *idola* — idoles — fausses apparences, comme plus tard les a appelées Bacon, — neutraliser l'influence trompeuse d'une métaphysique systématique par celle d'un complet entraînement métaphysique, c'est cette constatation hardie, pénible, toute simple, envisagée sous un jour très-cru, du but qu'elle se propose, s'accordant d'ailleurs avec une façon habituelle de sentir, capable, en pratique, d'ouvrir la porte assez large à la faiblesse de l'homme, qui donne à la doctrine de Cyrène, aux reproductions de cette doctrine du temps de Marius ou même du nôtre, son poids et son importance. C'était une école qui devait attirer le jeune homme ardent dans sa poursuite de la vérité, comptant beaucoup sur la philosophie, sans malsaine curiosité, n'aspirant à rien moins qu'à une « initiation ». Les désillusions viendraient tôt ou tard, qui le ramèneraient vers l'expérience, vers un monde d'impressions concrètes, vers les choses telles qu'elles se présenteraient, suivant l'angle sous lequel il les pourrait voir, entendre ou ressentir personnellement, mais, du moins, avec un arsenal merveilleusement outillé pour l'observation et libéré de l'influence tyrannique des théories pures.

Tel était le cours des pensées auxquelles s'abandonnait Marius dans ses moments de tranquillité, à la suite des émotions qui avaient suivi la mort de Flavien, tandis qu'il se sentait comme ramené vers la belle, limpide et calme lumière de cette séduisante école de sagesse saine et vigoureuse des sens, au milieu de l'antique et brillante colonie grecque, au grand air marin de son promontoire. Ce n'était pas le plaisir proprement dit, mais bien une plénitude de vie en général, qui était l'idéal pratique auquel tendait cette métaphysique, en contradiction cependant avec la métaphysique même. Et pour parvenir à réaliser une existence aussi remplie, aussi complète, une vie faite de sensations variées, mais surtout raffinées, l'instrument le plus direct et le plus efficace était en somme la vision intérieure du moi. Liberté de l'âme, répudiation de toute doctrine étroite ou partiale, n'envisageant les faits

d'expérience que d'un seul côté, sans souci des autres, détachement également de tout regret du passé ou de tout souci d'avenir, tout cela ne devrait être que la préface à l'œuvre essentielle de l'éducation — la vue intérieure, la vision, par la culture, de tout ce que contient de promesses pour chacun de nous le moment présent, tandis que nous le regardons passer si rapidement sous nos yeux. De cette maxime « La vie, en tant que but final de la vie » découlait comme conséquence pratique, le besoin d'affiner tous les instruments de cette intuition intérieure et extérieure, de les mettre en pleine valeur, de les éprouver et de s'entraîner par eux, jusqu'à la transformation intégrale de sa nature individuelle en une sorte de médium, doué de facultés variées de réceptivité, préparant la vision — la vision béatifique, pour peu qu'on eût vraiment le désir de la rendre telle — par notre expérience présente sur terre. Ce ne serait donc plus dans le bagage de vérités abstraites ou de principes pareils qu'il faudrait chercher le but à atteindre dans la véritable éducation pour soi ou pour les autres, mais dans la maîtrise d'un art — art spécial, jusqu'à un certain point, suivant chaque caractère, avec les modifications, cela va de soi, conformes à sa constitution et aux conditions particulières de son développement, d'autant que personne d'entre nous « n'est pareil à autrui, tout dans tout ».

CHAPITRE IX

Le Nouveau Cyrénaïsme

Telles étaient les conclusions pratiques auxquelles Marius était arrivé pour son propre compte, lorsque, à quelque temps de là, il eut écarté l'autorité de toutes les autres, devant ce principe que « tout est vanité. » S'il pouvait du moins faire fond sur le présent, si au cours de sa brève existence, l'homme ne pouvait mener à rien au-delà d'elle-même, si les plus hautes aspirations de la curiosité humaine devaient être à jamais déçues — eh bien, alors avec les Cyrénaïques de tous les âges, il emplirait du moins jusqu'au bord la coupe du présent d'impressions intenses et d'informations intellectuelles qui, par leur vigueur, leur précision, leur valeur intrinsèque expérimentale rappellent la sensation elle-même. Il s'est rencontré, de tout temps, des hommes pour tenir un pareil langage ; car, aussi bien dans toute théorie correspondant vraiment soit à une tendance vigoureuse naturelle de l'esprit humain, soit inversement à quelqu'une de ses communes faiblesses, la philosophie a toujours trouvé une mine à dissertations. Chaque âge de la pensée européenne a eu ses Cyrénaïques ou ses Epicuriens sous bien des costumes, même sous le capuchon du moine. Mais le : « *buvons et mangeons, car demain nous mourrons* » est un aphorisme dont la portée est bien différente, suivant le goût et l'appréciation des convives. Cela peut ne s'entendre que du pitoyable instinct du Giacco de Dante, le goinfre par excellence, dans la boue de l'Enfer, ou bien, puisqu'en aucun cas « *l'homme ne vit pas seulement de pain* » cela peut vouloir dire : « ma nourriture c'est de faire ce qui est juste et bon; puisque l'âme, impuissante à rien atteindre par delà le voile de l'expérience ne perd pas cependant le sentiment du bonheur, en se conformant à l'idéal

moral le plus élevé qu'elle se forge à elle-même ; et pour lors, bien qu'elle n'ait qu'une faible espérance, travaille à « l'œuvre du Père ».

Dans ce siècle de Marc-Aurèle, si complètement déçu dans ses ambitions métaphysiques de jamais pouvoir franchir « les remparts flambants du monde, » mais possédant, d'autre part, un si vaste butin de trésors intellectuels avec des perspectives si étendues dans les divers domaines où s'exerce la puissance ou le charme de l'homme et aussi de ses œuvres, les pensées de Marius ne faisaient que suivre la direction de la majorité des gens d'éducation distinguée, pour aboutir cependant à des conclusions différentes. Placée à un niveau vraiment élevé et sérieux, la maxime « *vise à être parfait dans le présent et là où tu es* », maxime de « culture », comme on la qualifie, ou d'éducation accomplie pour tout dire, pourrait du moins suffire à le préserver de tomber dans la vulgarité et la lourdeur maladroite d'une génération généralement dépourvue d'allures distinguées bien que possédant l'aisance matérielle dans une mesure largement suffisante. En admettant qu'il n'y a d'assuré dans notre existence que le point précis du moment présent, entre deux éternités hypothétiques, et que tout ce qu'il y a de réel dans nos expériences, ne constitue qu'une succession d'impressions fugitives, Marius continuait à rester attaché à la thèse sceptique qu'il avait déduite de ses diverses études philosophiques. Etant donné que nous ne devons jamais espérer nous évader de cette cellule si hermétiquement fermée qu'est notre propre personnalité ; que les idées que nous sommes en quelque sorte forcés d'adopter sur un monde extérieur et sur ceux avec lesquels nous sommes en relation, ne sont peut-être que le résultat d'une hallucination, et la croyance à un monde de l'au-delà, un mirage peut-être encore plus vain ; eh bien, lui du moins, pour qui ces impressions fugitives — les visages — les voix — le soleil ardent, — étaient très-réelles et irrésistibles, pourrait s'appliquer à chercher comment arriver à tirer le meilleur parti de ces moments qui passent, grâce à un entraînement aussi perfectionné que possible de ses facultés. Au milieu des doutes d'une métaphysique abstraite sur ce qu'il peut y avoir par-delà le domaine de l'expérience, renchérissant encore sur ce qu'il y a de profondément matérialiste ou terrestre dans la nature humaine, si intimement liée au monde sensible, il s'efforcerait du moins de tirer le meilleur parti possible de ce qu'il trouvait dans le lieu et le moment présents. Dans l'impossibilité actuelle de découvrir les voies qui permettent de parvenir aux fins cherchées — fins désirables en elles-mêmes, bien que pour la plupart éloignées, et, situées pour lui, certainement, par-delà de l'horizon — il avait, à tout prendre, la certitude que ces moyens, pour user de la terminologie appropriée, auraient en eux-mêmes quelque chose d'adéquat et de parfait, et participeraient ainsi, dans une certaine mesure, de la nature plus excellente des buts à atteindre : de telle sorte que les moyens justifieraient la fin.

Un pareil programme comporterait la culture, παιδεία , suivant la formule des Cyrénaïques ou, en d'autres termes, une éducation large,

complète — éducation faite, pour une certaine part, de négations, en tant qu'elle se proposerait de déterminer les limites précises de la connaissance chez l'homme ; mais surtout positive, cependant, et visant spécialement à développer et à affiner les facultés qui ont une étroite connexité avec les phénomènes qui passent, c'est-à-dire l'émotivité et la sensibilité. Dans une semblable éducation, éducation esthétique, dirait-on de nos jours, s'attachant surtout à envisager en toutes choses les côtés qui nous les rendent agréables par l'intermédiaire de la sensation, l'art évidemment devrait tenir une large place avec les manifestations supérieures de la littérature. L'étude de la musique, au sens large que lui donne Platon, de cette musique qui renferme tout ce qui était sous le magistère des Muses dans la mythologie grecque, amènerait chacun à se former un jugement impeccable sur les supériorités dans l'ordre des choses de la nature et chez l'homme. Bien mieux, les créations de l'imagination devraient elles-mêmes tendre à mettre en valeur les conditions supérieures de l'existence aussi bien dans le domaine de l'esprit que de la matière, sous leurs aspects les plus purs et les plus parfaits, offrant les sujets les mieux faits pour alimenter ces méditations sereines qui, pour la discipline intellectuelle, aussi bien que dans les sphères les plus élevées de la morale et de la religion, conditionnent essentiellement l'état de perfection. Une telle règle de vie pourrait en venir à ressembler à une véritable religion — piété intérieure, contemplative, mystique, ou religion, découlant de l'effort fait pour vivre des jours « délicieux et charmants » en eux-mêmes dans le moment et le lieu, dans une plénitude de bien-être provenant de la jouissance sensible de l'objet contemplé, en dehors de toute foi précise ou de toute espérance subséquente. Ainsi comprise, la véritable culture esthétique pourrait correspondre à une forme nouvelle de la vie contemplative, prenant comme postulat, la béatitude intrinsèque de la vision — vision des hommes et des choses dans l'état de perfection. Notre nature humaine, en effet, n'est pas d'elle-même portée à compter absolument sur un avenir assuré et sans fin : elle se contente de rêver d'une demeure définitive qu'elle ne pourra manquer d'atteindre dans un temps encore lointain, mais avec le sentiment conscient et délicieux d'arriver enfin à son « home » final, comme nous en trouvons la description dans maint antique et poétique Elysée. D'autre part, le monde de la sensation intégrale, de l'intelligence, de l'émotivité, est si près de nous et si attrayant, que l'esprit le plus contemplatif ne peut faire abstraction, dans la représentation du monde invisible, des couleurs et des formes qu'il lui emprunte. Que je sois sûr au moins — ne pourrait-il pas dire avec quelque vraisemblance — que pas un détail ne m'échappe de cette vie dont la réalité consciente s'impose à moi dans le moment présent. Il y a bien là au moins une vision, une théorie, θεωρία, qui ne repose pas sur une simple hypothèse ; car elle ne serait pas ébranlée par la découverte de quelque nouvel Empédocle qui, renchérissant sur la vieille légende de Prométhée, concernerait l'origine véritable et la marche du

développement des facultés chez l'homme jusqu'ici, ainsi que de cette parcelle quasi-divine de raison ou d'esprit qui l'anime. Une semblable doctrine, à ses heures de loisir, saurait bien d'ailleurs fournir des règles capables d'embellir d'une façon générale tout ce qui est à notre portée, à orner l'existence, jusqu'à ce que, dans une discipline qui n'aurait rien d'impraticable, la vie de chacun devînt de jour en jour comparable à un morceau de musique d'une exécution impeccable, — ce mouvement perpétuel dans les choses (Marius du moins se le figurait ainsi en se remémorant les antiques légendes de la Grèce) se réglant lui-même sur une sorte de cadence et d'harmonie.

Il était à présumer que cette philosophie « esthétique » pourrait se trouver amenée (théoriquement tout au moins et sous le prétexte assez curieux d'une discussion casuistique, justifiée par le point de vue auquel elle se plaçait) à confronter les postulats de cette doctrine fondée sur les données absolues, simplistes et froides de l'expérience, avec ceux de la morale conventionnelle. Concevant son rôle sous une forme assez intransigeante, et, portée comme c'est le cas pour toutes les convictions profondes, même religieuses, à la contradiction, quand, à l'occasion des efforts qu'elles tendent pour faire prévaloir leurs thèses préférées, elles se heurtent à la morale populaire et traditionnelle sur des matières où cette morale semble surtout conventionnelle ou simplement le monopole d'une classe particulière, cette philosophie, disons-le, devait chercher parfois à briser les moules de l'ordre moral conventionnel, non sans éprouver une certaine satisfaction d'avoir osé tenter une entreprise si hardie.

Devant l'éventualité d'un pareil risque dans le domaine de la pensée ou simplement de la pratique — qu'elle pût être un élément de perfectionnement ou de vigueur chez ceux qui sont pleins de force et de santé, — pourtant, comme le remarque Pascal citant la sagesse bienveillante et pondérée de Montaigne, cette formation de l'esprit ci-dessus analysée devenait pernicieuse à ceux qui avaient peut-être des tendances à l'impiété ou au vice, et appelait les plus expresses réserves. Non pas toutefois qu'elle versât dans l'Hédonisme avec les conséquences qui en pouvaient découler. Le sang, le cœur de Marius étaient demeurés purs. Il se rendait compte que la mise en pratique des règles qu'en théorie il avait soigneusement élaborées pour lui-même, l'enserrait avec toute l'autorité d'un principe moral dûment rappelé chaque matin à sa mémoire, dans le labeur d'étudiant auquel il se consacrait. Pourtant parmi ceux de son entourage, il en était qui s'empressaient de conclure que « sous ce vernis d'Epicuréisme » il faisait du plaisir, — le plaisir tel que le concevait la médiocrité de leur esprit — le but unique de la vie ; et ils se dispensaient d'approfondir l'exactitude de leur appréciation, la couvrant d'un mot pompeux dont le vague même leur permettait de voir l'austère et laborieux jeune homme, en la compagnie vulgaire de Laïs. Des expressions comme celle « d'Hédonisme » au sens large et vague tout à la fois — surtout quand on les em-

ploie à propos d'un sujet qui peut donner prise à controverse, — ont toujours eu les plus fâcheux effets, comme des mots à double sens; et à l'époque de décadence où Marius vivait, sous la poussière accumulée de tant de siècles de discussions philosophiques, l'air en était saturé. Cependant ceux qui employaient ce mot grec incorrect, pour désigner la philosophie du plaisir, n'étaient guère mieux qualifiés que les anciens grecs eux-mêmes (chez lesquels à propos de cette même thèse de la théorie du plaisir, les vieux maîtres dans l'art de penser avaient si fortement insisté sur la nécessité de « faire des distinctions ») pour formuler des conclusions d'une netteté bien et soigneusement définie, en prenant à la base de leur raisonnement un terme général assez large pour y englober les plaisirs de qualité si différente dans leurs causes et dans leurs effets, tels que les plaisirs du vin et de l'amour, de l'art et de la science, de l'enthousiasme religieux et des entreprises de la politique, et de les mettre en paralléle avec cet attrait ou cette curiosité qui trouve sa satisfaction dans les longues journées consacrées à un travail sérieux. Pourtant, en réalité, chacun de ces modes d'activité pour le plaisir peut, tour à tour, fort bien constituer un idéal dans la doctrine de l'Hédonisme. Véritablement, dans la période de réflexions méditatives que traversait Marius, le reproche d'Hédonisme, quel que pût être le sens qu'on lui eût attribué, n'était nullement de mise. C'était, non pas le plaisir, mais la vie dans sa plénitude, découlant de cette vue intérieure de soi qui y conduit, — énergie, variété et choix des expériences, y compris même les nobles douleurs et les chagrins, des amours rappelant ceux de la vieille et charmante légende d'Apulée, toutes les manifestations sincères et énergiques de vie morale, comme chez Sénèque et Epictète, en un mot tout ce qui donne à la vie humaine, une note d'héroïsme, d'enthousiasme, d'idéal; voilà où le nouveau Cyrénaïsme de Marius allait puiser les critères de la valeur de son système. C'était, en somme, une théorie qui, avec vraisemblance, pouvait être considérée comme conforme, dans une large mesure, au principe essentiel des Stoïciens eux-mêmes et comme une traduction plus ancienne du précepte « Ce qui se trouve à faire sous ta main, fais-le avec toute ton énergie » : doctrine très-acceptable pour les esprits supérieurs de ce temps-là. Et comme pour celle-là, le danger qu'elle versât dans une fausse direction, pouvait aboutir à une sorte d'idolâtrie de la vie pour elle-même, ou des dons purement naturels, même de la force — *l'idolâtrie des talents.*

Comprendre les différentes formes de l'art et de la pensée antique et en même temps interpréter celles du temps présent (seule chose vraiment nouvelle pour un monde presque trop riche dans le domaine de l'antique), correspondre avec une scrupuleuse conscience à tout ce que ces choses concrètes et actuelles révélaient et aux sollicitations qu'elles adressaient à ses goûts, à son intelligence, à ses sens, leur « arracher le cœur de leurs mystères intimes » et ensuite s'en faire l'interprète auprès des autres : voilà ce qui paraissait

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

à Marius un but aussi pratiquement réalisable qu'il le pouvait souhaiter. Le choix de sa vocation en fut déterminé pour la vie. C'était l'ère des *rhétoriciens* ou *sophistes,* comme on les désignait parfois ; hommes qui parvenaient en certains cas, à une haute renommée et à une grande fortune, en se livrant à la culture littéraire de « la science ». Cette science, on l'a souvent prétendu, ne devait guère être qu'une affaire de mots. Mais pour un monde si manifestement opulent dans le domaine des choses anciennes, le travail, même pour le « génie », devait nécessairement se limiter surtout à la critique ; et parmi ceux dont la supériorité dans ce genre était reconnue, le rhétoricien devenait l'interprète éloquent et qualifié, pour la plus grande jouissance de ses auditeurs, de ce qu'il avait lui-même été amené à comprendre, à la suite de longues années de voyages et d'études du magnifique édifice d'art et de pensées, dont ce siècle avait hérité. L'empereur Marc-Aurèle, auprès duquel Marius venait d'être appelé, était lui-même, plus ou moins directement, un conférencier. Le monde moderne, parmi tant de curieuses et ingénieuses innovations, a connu ce spectacle, qui nous a été si familier, du conférencier public ou de l'essayiste, ajoutant parfois à ses autres qualités, celles plus spéciales du prédicateur chrétien, qui sait faire vibrer la sensibilité de ses auditeurs, au spectacle de la souffrance. Marcher sur les traces de semblables succès devait instinctivement exciter l'ambition des jeunes ; et ce n'était nullement pour suivre l'impulsion d'un vulgaire égoïsme, que Marius, à l'âge de dix-neuf ans, prit le parti, comme nombre de jeunes gens de distinction, d'entrer en qualité d'étudiant de rhétorique à Rome.

Bien que son genre de travail le portât à écrire en prose plutôt qu'en poésie, il garda, et il devait en être toujours ainsi, un tempérament poétique ; ce qui fit, veux-je dire, entre autres choses, qu'il vécut tout à fait en dehors des tendances générales de la pensée de l'époque, se cantonnant, en quelque sorte systématiquement, dans ses souvenirs. Son ardente poursuite de la sensation, de la réalité consciente du présent, l'avait amené à constater qu'après tout, le point essentiel de la direction de sa conduite pour le présent, se résumait dans la réponse à cette question : comment envisagerai-je la chose dans un an à pareille date ? Et quelle valeur aura-t-elle pour moi, le point de vue essentiel, chaque jour, chaque mois, consistant dans l'impression que gardait la mémoire. La mémoire lui jouait souvent des tours singuliers; car n'ayant pas de commune mesure, ce qui s'était passé le mois précédent, la veille ou le jour même, lui apparaissait aussi éloigné, aussi étranger à sa vie, que si la chose remontait à dix années en arrière. Comme détachées de sa personnalité, et cependant très-réelles, certaines périodes de son existence subsistaient dans une perspective fragile, sous un jour favorable, et cependant les détails et les circonstances secondaires s'étaient effacés. De telles heures étaient le plus souvent celles pendant lesquelles il avait réussi, grâce au travail d'autrui, à goûter délicieusement les joies de l'art, de la nature ou de la vie. « Ce n'est pas ce que je fais,

mais ce que je suis, sous l'empire de cette vision — se disait-il à lui-même — voilà ce qui est vraiment agréable aux Dieux ». Et cependant, non sans quelque inconséquence de la part d'un esprit qui avait fait son idéal philosophique du μονόχρονος ἡδονή d'Aristippe, — c'est-à-dire de la jouissance de l'idéal du moment, du *présent* mystique — il éprouvait du fait de cette disparition rapide des choses dans le passé, un désir de retenir, après tout « ce qui était si fugitif. » Que ne pouvait-il arrêter, pour le profit des autres aussi, certaines données expérimentales, telles que sa mémoire imaginative les lui présentait ! Pendant ces longues et brûlantes journées d'été, il eût voulu enfermer jusqu'au parfum des fleurs. Créer, vivre, peut-être, quelque peu par delà les heures qui nous sont départies, ne fût-ce que dans un fragment d'expression parfaite — voilà ce à quoi tendaient ses aspirations, se saisir de quelque chose dans ce « flux perpétuel ». Pour des hommes d'une vocation pareille à la sienne, on pouvait dire que les mots prenaient la valeur des choses elles-mêmes. Eh oui, pour lui les mots devaient être en effet des réalités — le verbe, la phrase tirant toute sa valeur de la mesure précise dans laquelle elle faisait passer chez autrui dans une limpidité parfaite, la connaissance complète du sujet, l'émotion, la modalité dont la réalité était si vivante en lui. *Verbaque provisam rem non invita sequentur* : appréhension virile de la nature intime des choses, du véritable caractère de nos propres impressions, avant tout! Les mots viendraient ensuite d'eux-mêmes, la connaissance de soi étant toujours la première condition de la maîtrise du style. Le langage raffiné et mesuré, la délicate phrase attique, par exemple, telle que l'éminent Aristéides pouvait la parler, devenait alors une force à laquelle les cœurs des gens et parfois leur bourse devaient être tout prêts à répondre. Et il y avait bien des points, au jugement de Marius, sur lesquels le cœur de ses contemporains avait à être fortement touché. Il ne mesurait pas complètement la force de ce vieux sens religieux de la responsabilité, de cette conscience, comme nous l'appelons, qui persistait chez lui, — cet ensemble d'impressions intérieures tout aussi réelles que celles qui lui venaient du dehors auxquelles il attachait tant de valeur, et dont les suggestions violées, déterminaient en lui un sentiment particulier, analogue à celui qu'on ressent, en usant vis-à-vis d'autrui d'un procédé déloyal. Et puis la résolution, arrêtée irrévocablement chez lui, de ne rien ajouter, pas même un soupir éphémère à la somme si grande déjà de la misère humaine, sur sa route à travers ce monde, voilà qui lui apportait encore un point d'appui, au milieu du « cours changeant des apparences ».

Tout cela comportait une vie d'activité, d'études pratiques, qui ne pouvait être réalisée que grâce à une hygiène sévère, maintenant la lucidité du regard de l'âme et du corps. L'élément viril, en effet, la conscience réfléchie s'affirmait maintenant chez lui au début de sa vie d'homme, même dans son style, par une certaine fermeté des contours, comme ce fini que le ciseleur ajoute à la richesse au métal. Déjà, il blâmait d'instinct, dans son œuvre et en lui-même, ce que ne font que trop rarement les

jeunes, tout ce qui n'avait pas été longuement et librement soumis à une rigoureuse correction. La phrase heureuse ou la maxime était véritablement comme modelée sur la trame soigneusement tissée d'une pensée impeccable. La force suggestive du maître unique qui avait mené lui-même une si rude bataille pour atteindre à la perfection d'une prose imagée ; l'éloquence, l'éloquence dorée de cet autre, confiant à ce point dans la vitalité puissante de persuasion qu'elle renfermait, qu'il n'avait jamais rien écrit : voilà en quoi, pour lui, dans le mélange de ces deux qualités, se résumait son idéal littéraire ; et ce souci rare de la grâce servie par la conscience et la précision de son intelligence, était le secret de la puissance d'expression que revêtait son style.

Il en vint à prendre, à cette période de sa vie, un certain air livresque, l'allure quelque peu morose de l'étudiant de profession, qui bien qu'il ne s'écartât pas du bon ton jovial, toujours correct et d'humeur sereine du gentilhomme Romain, s'agrémentait encore de quelque trait original, intéressant et inattendu, et effarouchait quelques-uns de ses égaux par l'âge et par le rang. La sobriété discrète de ses pensées, ses habitudes régulières de méditation, le sentiment profond de tant de problèmes insolubles lui permettant de se replier sur lui-même, dans une absorption tellement complète, sur ce que représentait ces mots : *ici* et *maintenant* lui donnaient l'attitude d'assurance intellectuelle de quelqu'un qui aurait été initié à un grand secret. Pourtant, malgré son air détaché, il paraissait vivre si intensément dans le monde extérieur ! Et voilà que, dans une sorte de révolte contre son souci de se garder de toute influence étrangère qui avait si souvent jeté le trouble dans son esprit, ses recherches pour découvrir quelle pouvait bien être l'expérience vraiment concluante et définitive, l'amenaient, — non pas dans une langueur amoureuse, — à aller vers Cynthia ou Aspasie; mais à être assoiffé de vivre dans des lieux charmants. Le voile qui allait se soulever pour lui, recouvrait les œuvres des maîtres de l'art antique, en des régions où la nature aussi avait révélé sa propre maîtrise. Et c'était à ce moment précis qu'il était mandé à Rome.

CHAPITRE X

En Route

Mirum est ut animus agitatione motuque corporis excitetur.

(Lettres de Pline)

Bien des points sur la direction que venait de prendre sa pensée,— notamment la façon d'en assurer d'une manière plus solide et plus énergique dans les détails l'application pratique, ... tout d'abord envisagés assez vaguement dans l'intervalle de ses visites à la tombe de Flavien, se précisèrent dans son esprit comme de véritables principes, au cours des incidents notables du voyage, qui, dans tout l'entrain juvénile de ses dix-neuf ans et dans une attente pleine de promesses, le conduisait à Rome. L'appel qui lui avait été adressé venait d'un ancien ami de son père dans la capitale. Cet ami, tenu au courant des progrès du jeune homme et, bien fixé sur ses aptitudes, ses bonnes manières et surtout sur sa superbe maîtrise dans l'art de tenir une plume, lui offrait une position, correspondant à celle d'un *amanuensis* auprès de la personne de l'empereur philosophe. La vieille maison de ville de famille sur le Cœlius, si longtemps abandonnée, pouvait bien demander sa surveillance; et Marius, soulagé quelque peu par les préparatifs de voyage du surmenage intellectuel dans lequel il vivait depuis quelque temps, était parti pour être présenté à Aurélius, revenant à Rome, à la suite d'un premier succès, sans conséquence d'ailleurs, comme on ne devait pas tarder à le constater, remporté sur les envahisseurs d'au-delà du Danube.

La première étape de son voyage, par un temps sûr et ensoleillé qu'il avait dû attendre trois jours et qui avait retardé la date primitivement fixée pour son départ — jours assombris par les premières pluies de

l'automne — l'amena, par des chemins de traverse, au milieu des derniers contreforts des Apennins de Luna, à la ville de Luca, station de la voie Cassienne. Il avait fait le trajet jusque-là à pied, tandis que son bagage le suivait, confié aux soins de ses gens. Il portait un feutre à larges bords, assez semblable à celui d'un pélerin plus moderne. Sa tête fine se dégageait de sa *poenula* grise, ou manteau de voyage, complètement fermé sur la poitrine, mais relevé de chaque côté sur les épaules, de façon à donner toute liberté de mouvement aux bras pendant la marche. Il avait l'air si alerte et si frais pendant la montée de Pise par le long et abrupt sentier à travers les olivaies, qu'à un certain moment, tandis qu'il se retournait pour chercher à apercevoir les cyprès du vieux jardin de l'école, se profilant en deux lignes noires sur les murs jaunis, un petit enfant s'empara de sa main et le dévisageant d'un regard confiant, se mit bravement à marcher à ses côtés, pour le plaisir de jouir de sa compagnie jusqu'au point où le chemin redescendait dans la vallée au-delà. De ce point, laissant ses gens en arrière, il s'abandonna dans une soumission très-voulue, tout en marchant, aux impressions de la route, presque étonné de la rapidité avec laquelle le soir survenait, et le surprenait déjà si loin de sa vieille demeure.

Arrivé dans la petite ville de Luca, il éprouva cette sensation indéfinissable de bienvenue que rien que par leur aspect extérieur, certains lieux semblent présenter, comme s'ils étaient spécialement propices au repos du soir et laissaient, dans le souvenir, une impression de charme particulier. Dans le crépuscule grandissant, les toits rustiques de tuiles semblaient se rejoindre pour ne former qu'un abri sans solution de continuité sur toute la ville, s'étendant bas et larges sur les chambres confortables de l'intérieur. Cette localité, vue pour la première fois et où l'on ne devait que passer la nuit, donnait l'impression d'un « Home ». Les paysans flanèrent quelques minutes devant leurs portes, pendant que les ombres s'allongeaient, et ils allèrent se reposer de bonne heure, bien qu'il demeurât quelque clarté sur le chemin qui traversait les blés mûrs et que les oiseaux fussent encore éveillés sur les hautes ruines grises d'un ancien temple. L'endroit était si tranquille et si largement aéré qu'il eût été à peu près impossible de distinguer exactement où finissait la pleine campagne et où les chemins des champs devenaient des rues.

Le lendemain matin, il dut modifier sa manière de voyager. Le chariot léger des bagages le rejoignit et son voyage prit une allure plus rapide. Il fit une étape ou deux par poste, par la voie Cassienne où les rencontres et le mouvement de la grande route semblaient déjà annoncer le voisinage de la capitale, de ce centre unique vers lequel les uns se hâtaient, tandis que d'autres venaient de le quitter tout récemment. La « Voie » traversait le cœur de l'antique, mystérieuse et légendaire région de l'Etrurie, et ce qu'il savait du culte étrange qu'on y rendait aux morts, confirmé par le spectacle qu'il avait sous les yeux, de ces maisons funèbres mêlées en si grand nombre aux demeures des vivants, fit revivre en lui, pour un instant, dans toute leur intensité, les anciens instincts qui l'atti-

raient vers les habitants de cette terre des ombres qu'il avait connus pendant leur vie. Il lui semblait qu'il devinait à demi comment le temps devait s'écouler dans ces demeures peintes au flanc du coteau avec leurs décorations d'or et d'argent, les riches armures et les vêtements, les serviteurs assoupis et morts ; et cependant malgré le sentiment profondément conscient qu'il ressentit du voisinage de cette vaste population, il n'éprouvait aucun sentiment de terreur, mais bien plutôt de confraternité, tout en gravissant à pied la colline derrière les chevaux, durant ce superbe après-midi.

La route, le lendemain, passa au-dessus d'une ville d'apparence aussi primitive que les rochers sur lesquels elle perchait — rochers blancs qui avaient longtemps brillé dans le lointain devant lui. Par les sentiers chargés de rosée, les gens descendaient pour une fête, de toute classe, vêtus pareillement de vestes grossières de toile blanche. Une vieille pièce locale venait de commencer dans un théâtre en plein air, dont les sièges étaient taillés dans le gazon des pentes. Marius saisit l'expression de terreur sur un visage d'enfant aux bras de sa mère, se réfugiant dans son sein, à la vue du bâillement d'un masque géant. La route montait et redescendait par la rue escarpée d'une autre localité, qui retentissait du bruit des marteaux sur le métal; car chaque maison avait son échoppe de chaudronnier, avec tous les ustensiles brillants de bronze et de cuivre, pareils aux lumières dans une cave, émergeant des toitures sombres et des encoignures. Autour des enclumes, des enfants suivaient le travail, ou couraient chercher l'eau pour le métal bouillonnant chauffé à blanc; et Marius, lui aussi, tout en prenant rapidement sa collation de midi composée de châtaignes et de fromage, regardait la surface ronde d'une grande bassine de cuivre, se fleurir extérieurement, sous les coups habiles du marteau, de petites pétales de fleurs. Vers le soir, une femme étrange sur le bord de la route, se tenait en criant des paroles de sorcellerie ou de maléfice en vers, accompagnés des gestes fatidiques de ses mains, au passage des voyageurs, faisant songer à quelque description sauvage tirée de Virgile. Mais tout le long du chemin, faisant cortège à ces incidents secondaires et agréables, Marius constatait, de plus en plus, en approchant de Rome, les signes de la grande épidémie. Sous Adrien et ses successeurs, il y avait eu bien des mesures prises pour améliorer la condition des esclaves. Les *Ergastula* avaient été supprimés. Mais aucune organisation du travail libre ne les avait remplacés. Toute une population de mendiants, s'ingéniant à exagérer tous les symptômes et toutes les circonstances de la misère, rôdait alentour ou cherchait encore un abri près des grands murs de ces vieux asiles de travail à la tâche, à demi-ruinés. Et la plupart d'entre eux avaient été plus ou moins atteints par la fièvre. Pour le coup, c'était vraiment le record suprême de la misère, en haillons sous les aspects les plus louches, avec des cicatrices hideuses, la gamme de toutes les caricatures du type humain, ravagées au-delà de toute expression, laissant à peine croire à la possibilité que la vie pût y subsister

encore. D'autre part, les fermes étaient moins bien tenues que jadis ; de ci, de là, elles tombaient dans l'abandon, à l'état sauvage ; quelques villas aussi étaient en partie en ruines. L'Italie pittoresque et romantique de l'avenir — l'Italie de Claude Lorrain et de Salvator Rosa — se façonnait déjà pour la plus grande joie du voyageur romantique moderne.

Et de nouveau Marius constata un véritable changement dans les choses, en traversant le Tibre, une sorte d'effet magique, bien qu'en cet endroit le fleuve ne fût guère qu'un modeste ruisseau aux eaux troubles. La nature sous ce ciel plus éclatant, semblait plus proche et plus pénétrante. L'homme lui-même s'adaptait mieux à l'ambiance; même chez ceux qui travaillaient, il semblait que le poids du labeur fût moins accablant. Elles passaient comme dans un rêve, ces femmes, tour à tour en pleine lumière ou dans l'ombre des rues escarpées, portant leurs grandes jarres sur la tête, rappelant ces femmes de Carie, esclaves rendues à la liberté, des anciens temples grecs. Quelle impression de fraîcheur, de poésie primitive se dégageait là, de la vie quotidienne ordinaire — de tous les détails de l'aire et du vignoble, — du train journalier de la ferme, — des grands feux des boulangers projetant des lueurs sur la route, le soir. En face de tous ces spectacles, Marius éprouvait, pour un moment, une impression pareille à celle de ces anciens poètes primitifs, s'ignorant eux-mêmes, qui avaient créé les mythes célèbres de la Grèce avec Dionysos et la Mère universelle, personnifiés par l'emblème du pressoir et du soc de la charrue. Cependant le mouvement du voyage donnait à ses pensées un tour de précision. Il semblait, avoir conquis la plénitude de la virilité intellectuelle, à mesure qu'il approchait du but. L'entraînement physique et littéraire, pour l'appeler ainsi, qu'il avait pratiqué pour lui-même dans une mesure de parfait équilibre, donnant tous ses résultats aujourd'hui, la forme et le sujet de sa pensée se précisaient également bien, en toute clarté et rapidité dans l'excitation imprimée à son puissant cerveau. « Il est vraiment étonnant, a dit Pline, combien l'esprit est porté à l'activité, sous l'influence d'un exercice physique un peu excitant. » La représentation adéquate des pensées et des sentiments intimes revêtait en lui un caractère d'évidence. Tout ce dont il voulait exprimer l'ordonnance, les contours, se précisait avec netteté. Le sentiment général qu'il avait du sens propre et élevé des mots, prenait corps en phrases souples et élégantes, se traduisant en images du plus heureux effet. Il lui semblait que le goût artistique inné chez lui — l'éternel besoin de produire — devait maintenant se trouver satisfait, par une traduction littérale et exacte en simple prose, de tout ce qu'il voyait autour de lui, fixant au passage l'instant attendu et en prolongeant quelque peu, la réalité vivante. Vivre dans le concret ! Etre assuré au moins d'avoir prise certaine sur cela ! Une fois de plus, le schéma de sa philosophie se bornait à une répercussion des données des sens et notamment de ce qui venait par la vue, ramenant dans le domaine de l'abstraction, jusqu'à cette route brillante inondée de soleil qu'il suivait.

Mais le septième jour, une réaction se fit dans le cours joyeux des pensées de notre voyageur, réaction où la fatigue purement physique prenant le dessus sur la curiosité, le mit dans cet état d'esprit, fréquent chez les voyageurs quelque peu sentimentaux, qui, à mesure que la nuit se fait plus sombre sur leur route, en arrivent à s'imaginer que leur voyage du connu vers l'inconnu, prend tout d'un coup l'apparence d'une folle équipée — celle d'un enfant qui se sauve de la maison paternelle et s'aperçoit qu'il n'a rien de mieux à faire que de retourner en arrière, même dans la nuit. Il avait résolu de gravir à pied, à sa fantaisie, les longs lacets qui aboutissaient à l'endroit où devait se terminer l'étape de la journée ; au crépuscule, il se trouva tout seul, très-loin en arrière de ses compagnons de voyage. Le dernier zig-zag, contournant ces sombres masses de roches mi-naturelles, mi-artificielles l'aménerait-il jamais à l'intérieur du circuit de ces murs au-dessus de lui ? Et voilà qu'à cet instant, un incident inattendu donna à ses inquiétudes une forme de terreur actuelle. Des pentes escarpées, une grosse masse de rocher venait de se détacher, après avoir bondi à plusieurs reprises sur les arbres au-dessus de sa tête et dévalant au milieu de ce calme, se brisait sur la route dans un nuage de poussière, derrière lui, à tel point qu'il en ressentit le choc à ses talons. C'en était assez pour réveiller aussitôt en lui dans le tréfonds de l'âme où elle se cachait toujours, sa vieille terreur du danger, de la menace de l'ennemi. Cette angoisse était tellement constitutionnelle chez lui, que, par instants, il semblait que les meilleures joies de la vie devaient s'évanouir d'emblée, si, dans un moment d'oubli, il se laissait reprendre par cette sombre et obsédante influence. Le soupçon soudain que des haines le poursuivaient, que des ennemis étaient proches, semblait en un clin d'œil, donner une tout autre apparence aux choses, comme pour ce héros des enfants apercevant sur le sable de son île de paix et de rêve l'empreinte d'un pied. Tous les beaux raisonnements de sa philosophie n'avaient pas suffi à le libérer de la terreur du danger physique, encore moins « de l'inexorable Destin et du bruit de l'avare Achéron ». L'endroit où il arrivait, pour y faire halte, dans l'air frais et sain de la place du marché de la petite ville montagneuse, contrastait agréablement avec les derniers efforts du voyage. La pièce où il s'assit pour souper, était, par exception aux auberges romaines du temps, bien tenue et agréable. La flamme du foyer se reflétait en de gais scintillements avec celle des brillantes « *lucernae* » à trois branches où brûlait la meilleure huile, sur les murs blanchis et sur les bouquets de feuillages aux tons de chair écarlate, garnissant des vases de verre. Le vin blanc du crû qu'on lui servit, avec sa couleur et son bouquet authentique de raisin naturel, sa mousse légère montant dans la coupe, avait une saveur excitante et une fraîcheur qu'il n'avait jamais constatée en d'autres vins. Tout cela avait atténué un peu l'impression de mélancolie de l'heure précédente, lorsque, tout à coup, il perçut la voix d'un nouvel arrivé à l'hôtellerie, se dirigeant vers le premier étage, une voix pleine de jeunesse, dont la note claire

et rassurante acheva de lui rndre son aplomb. Il crut entendre de nouveau cette voix dans ses rêves de la nuit, prononçant son nom; et au réveil, en jetant un regard au dehors par sa fenêtre, dans la pleine lumière du matin, il reconnut l'hôte de la nuit, un jeune homme d'allures parfaitement distinguées, vêtu d'un riche costume de chevalier militaire, se tenant auprès de son cheval et se préparant à partir. Il se trouva que ce même jour, Marius devait aussi faire la route à cheval. Quittant l'hôtellerie aussitôt, il rejoignit Cornélius — de la douzième Légion, — descendant avec prudence la rue escarpée. Ils n'avaient pas encore franchi les portes de l'Urbs Vetus, que la conversation entre les deux jeunes gens était déjà engagée. Ils passaient par la rue des Bijoutiers, et Cornélius dut entrer dans l'un des magasins pour faire faire une réparation à quelque bouton ou chaînon de son équipement de chevalier. Resté sur la porte, Marius regardait le travail, comme précédemment il l'avait fait pour le ciseleur, admirant surtout la simplicité des procédés, simplicite toutefois que, seule la maîtrise géniale de l'ouvrier dans son métier pouvait expliquer. Par quel indéfinissable tour de main, les fragments du précieux métal avaient-ils bien pu se mélanger, dans une si délicate et régulière rudesse, à la surface du petit écrin ? Et la conversation qui s'engagea à ce propos, laissa à chacun des deux voyageurs, l'impression qu'ils s'intéressaient assez l'un à l'autre pour les assurer de l'agrément de leur association au cours du voyage. Dans les jours qui devaient venir, Marius désormais s'en rapporterait la plupart du temps aux goûts, aux jugements personnels du camarade qui lui mettait si fraternellement la main sur l'épaule, au moment de quitter le magasin.

Itineris matutini gratiam capimus — remarque l'un de nos écrivains classiques voyageur. Ce jour-là, leur route traverserait une région bien faite, par le caractère même du paysage, pour donner à une relation qui commençait, une note d'intimité. Son insignifiance, au premier abord, porta les deux voyageurs à causer entre eux et à faire réellement échange d'idées, échange interrompu cependant parfois par quelques remarques inattendues sur un objet plus particulièrement attrayant. Le paysage qui les entourait était, en effet, malgré un grand nombre d'oliviers et d'yeuses, assez banal. On eût dit qu'une rivière d'argile, pendant une nuit des temps passés, avait tout d'un coup fait irruption dans la vallée entre les coteaux et s'y était solidifiée en couches d'aspect fantastique, en glissements anguleux de rochers brisés, mêlés du haut en bas à une végétation chaotique : les racines chenues et les troncs d'arbres semblaient attester une sorte d'affinité dans leur fatale destinée commune. Mais tout cela était bien loin; et à ces montagnes arides il suffisait qu'un rayon du coucher de soleil en les touchant colorât d'une teinte de pourpre les rochers et projetât à travers les feuillages séculaires des ombres plus épaisses, pour qu'un genre de beauté spéciale aux tons sévères et graves s'y découvrît, tandis que les lignes gracieuses de formation volcanique se profilaient elles-mêmes sur un plus

vaste horizon. Pour le sentimental qu'était Marius, tout cela s'associait dans une sorte d'affinité fantastique à une allure austère dont il n'arrivait pas à percer le mystère, s'harmonisant néanmoins avec le charme de son nouveau compagnon. Ce rapprochement avec la condition d'un soldat romain avait certainement une portée bien plus haute que le rappel de la rudesse du guerrier ou *ascésis*, et tout ce qui, dans ce paysage qu'ils parcouraient ensemble, présentait un aspect sévère ou même austère, semblait avoir attendu que l'apparition de cette personnalité lui donnât sa véritable signification et lui fît prendre corps. De nouveau, comme aux premiers jours avec Flavien, la présence d'une personnalité vivante surgissait de son idéalisme rêveur, qui l'avait cependant fait douter presque de l'existence réelle d'autrui; elle lui apportait une impression de réconfort, mais aussi d'une emprise quelque peu tyrannique du monde extérieur sur lui-même. Quant à Cornélius, rentrant de la campagne pour rejoindre sa garnison sur le Palatin, dans la garde impériale, il semblait se mouvoir, du fait de ce monde d'élégance auquel il appartenait, dans l'atmosphère d'un cercle encore plus fermé et plus exclusif. Le lendemain, ils s'arrêtèrent au milieu du jour, non pas dans une hôtellerie, mais chez un des amis du jeune soldat qu'ils trouvèrent absent, par suite d'une épidémie dans la région, si bien qu'après un repos d'une demi-journée, ils continuèrent leur voyage. La vaste salle de la villa où ils furent introduits n'avait pas été ouverte depuis longtemps ; et la poussière se souleva à leur entrée éclairée par les rayons du soleil qui pénétrait à travers les persiennes mi-closes. Ce fut là, à titre de passe-temps, que Cornélius eut l'idée de faire étalage, pour son nouvel ami, des diverses pièces et ornements de son équipement de chevalier, le plastron, les sandales et la cuirasse, les laçant les uns après les autres avec l'aide de Marius, et enfin le grand bracelet d'or au bras droit que son général lui avait décerné pour un brillant fait d'armes. Et tandis qu'il se montrait ainsi sous ce brillant costume, dans ce jeu bizarre d'ombre et de lumière, tenant la hampe d'un étendard dans sa main, Marius eut l'impression de se trouver, pour la première fois, face à face avec une sorte de chevalerie nouvelle, qui faisait son apparition dans le monde.

Peu de temps après avoir quitté cet endroit, ils continuèrent leur route en voiture, et Rome apparut, à la grande joie de nos voyageurs. Cornélius et quelques autres qui s'étaient joints à eux étaient d'avis, pour Marius surtout, de se hâter afin d'arriver de jour, les roues brûlant rapidement et joyeusement les étapes. Mais les derniers rayons du jour, éclairant le sommet du mausolée d'Hadrien, avaient complètement disparu, et il faisait nuit noire avant qu'ils eussent atteint la porte Flaminienne. Le bruit des eaux coulant en abondance fut la chose qui frappa surtout Marius, tandis qu'ils suivaient une longue rue, bordée de chaque côté, de grands terrains vagues. Cornélius gagna son quartier militaire, Marius, la vieille maison de ses pères.

CHAPITRE XI

La Ville la plus religieuse du Monde

Marius se réveilla de bonne heure et parcourut avec curiosité tous les appartements, se réservant d'examiner plus tard à fond les rouleaux de manuscrits. Mais plus grande encore que son empressement à voir pour la première fois cette ancienne propriété, était son impatience de contempler Rome elle-même, tandis qu'il soulevait rideaux et volets et s'avançait dans la fraîcheur du matin sur l'un des nombreux balcons, réalisant enfin un rêve si souvent caressé. Le moment de son arrivée à Rome était certainement très-favorable. Ce vieux monde païen, dont Rome était la floraison, avait atteint à la perfection dans les choses de l'art et de la poésie — une perfection qui ne faisait prévoir que trop clairement qu'elle était à la veille de son déclin. —Comme dans un vaste musée de l'intelligence, ses productions en tous genres étaient encore intactes et à leur place, et ceux qui en demeuraient les gardiens avaient toute compétence pour les faire apprécier et les commenter. A aucune autre époque de son histoire, la ville de Rome n'avait offert plus d'intérêt à visiter, non moins épuisée que ce monde de mentalité païenne qu'elle représentait sous toutes ses faces, tour à tour brillantes ou sombres. Les monuments successifs des siècles morts s'effondraient en une sorte d'harmonie, n'ayant encore été touchés que par les mains du temps qui poursuivait son œuvre dans une note majestueuse et sereine. Bien des choses qui évoquaient les temps antérieurs à Néron, le grand reconstructeur, demeuraient antiques, originales, infiniment vénérables, comme les restes de la Cité du Moyen-Age, dans le Paris de Louis XIV. L'œuvre de Néron lui-même en était venue à provoquer quelque chose de cet intérêt que nous apporte à nous-mêmes, l'ancien, le pittoresque, dans l'œuvre de Louis XIV,

bien que, sans vouloir pousser trop loin la comparaison, nous puissions être tentés d'assimiler les *finesses* du style archaïque architectural d'Hadrien aux plus parfaits spécimens de notre renaissance gothique. Le temple d'Antonin et de Faustine était encore dans toute la fraîcheur majestueuse de ses riches et nombreuses colonnes de cipolin; mais, en somme, peu de choses avaient été ajoutées par les derniers empereurs et l'empereur régnant ; et pendant cinquante années de tranquillité publique, un ton gris et brun avait tout uniformisé. La dorure des toits de plus d'un temple avait perdu sa crudité, les corniches et les chapiteaux en marbre poli brillaient dans toute leur fraîcheur comme de véritables fleurs, au milieu de l'effritement déjà perceptible du travertin et des briques, bien que les oiseaux y eussent niché tout à leur aise. Ce que Marius pouvait contempler à cette époque ressemblait sous bien des rapports, avec quelques différences cependant, à ce qu'est pour nous la Rome moderne, plus qu'on ne serait porté à le croire, en supputant le nombre de choses depuis disparues. La Renaissance, dans ses conceptions les plus ambitieuses et avec des ressources inépuisables y a renoué la tradition antique classique, sans lacunes et sans entraves, à l'encontre de ce qui s'était produit pour la plupart des œuvres de quelque importance au Moyen-Age. En face de lui, sur la hauteur rectangulaire et escarpée, où la vieille Rome primitive s'était groupée, se dressait le Palais des Césars. Masquant à demi le soubassement du vaste édifice en pierres brutes et grises, dont les lignes d'assises révélaient la succession des constructeurs aux siècles passés, les allées soignées d'un jardin, ancien style, avec leurs charmilles dont la muraille d'épais et brillants feuillages attestait des soins et un entretien prolongés, se déroulaient, bordées d'arbres rares, de statues, de fontaines, espacées et étincelantes au plein soleil du matin, conduisant par des lacets à une série de pavillons et de corridors plus élevés richement peints, pour aboutir au centre, à la superbe demeure de marbre blanc d'Apollon lui-même.

Que de fois Marius avait rêvé de cette première promenade en liberté à travers Rome, à laquelle il se préparait en ce moment, dans la chaude lumière de la ville ensoleillée mais, comme baignée d'un nuage de fine poussière d'or, tempérée dans les rues les plus étroites par une agréable fraîcheur qui mettait le comble à ses vœux. Il éprouvait comme une vague inquiétude, en descendant rapidement les marches de l'escalier, à la pensée que quelque accident imprévu pouvait lui arracher la petite coupe de satisfaction, avant même qu'il eût franchi la porte. De pareilles randonnées matinales dans les endroits nouveaux pour lui, lui avaient toujours donné l'impression de la vie dans sa plénitude : c'est alors qu'il pouvait sentir sa jeunesse, cette jeunesse dont il avait déjà commencé à décompter les jours avec un soin jaloux, en pleine possession de son être. Ainsi ce grave et pensif personnage, dont la physionomie cependant dénotait un épanouissement bien différent de celles des gens qu'on rencontrait d'ordinaire dans cette ville

antique, se dirigeait vers la demeure de Cornélius, non pas assurément par la route la plus directe, mais néanmoins impatient de retrouver l'ami de la veille.

Dans son ardente avidité de tout voir, comme si ce premier jour à Rome devait être le dernier, les deux amis descendaient le *vicus Fuscus* avec ses rangées de boutiques d'encens, et se dirigeaient vers la *Via Nova*, où les gens élégants étaient en train de faire leurs emplettes. Marius regarda, fort amusé, les têtes frisées, alors « à la mode ». Un coup d'œil sur le *Marmorata*, le port sur la rivière où des échantillons des marbres précieux du monde entier gisaient au milieu de grands blocs blancs des carrières de Luna, ramena un instant sa pensée vers sa maison lointaine. Ils visitèrent le marché aux fleurs, flanant parmi les *coronarii* qui, dans une intense réclame, leur offraient les nouveautés florales et achetèrent des Zinias alors en fleurs (pareils à des fleurs peintes, pensait Marius) pour orner les plis de leurs toges. Ils traversèrent le Forum; ils passèrent devant la pharmacie du célèbre Gallien; après avoir jeté un coup d'œil sur les affiches annonçant la vente de nouveaux poèmes, à la porte d'un libraire célèbre, ils pénétrèrent dans la curieuse bibliothèque du temple de la Paix, rendez-vous favori des lettrés de l'époque et lurent sur les murs où ils étaient apposés à cette fin, le *Diurnal* ou *gazette* du jour, publiant en même temps que les naissances et les décès, les faits extraordinaires, les accidents et aussi les simples avis d'affaires, la date et le programme de l'heureuse rentrée de l'empereur philosophe au milieu de son peuple, et, sous des noms très en évidence, à peine déguisés, une annonce qui allait répandre, répétée de tous les côtés dans les provinces, la nouvelle du jour, certaine affaire à laquelle était mêlée la grande dame qu'on savait lui être chère et qu'il avait laissée en arrière. C'était une histoire dont quelque temps auparavant « la société » avait suivi le développement avec intérêt et amusement, se sentant pour lors suffisamment remise de la panique de l'année précédente, non seulement pour fêter le retour du maître, mais aussi pour s'occuper d'une chronique scandaleuse, de sorte que, lorsqu'à quelque temps de là Marius rencontra la merveille du monde, il était déjà au courant des soupçons qui ont, depuis lors, plané sur son nom. Midi était venu qu'ils n'avaient pas quitté le Forum, mêlés à un petit groupe attendant que l'*Accensus*, suivant une vieille coutume, eût annoncé l'heure qui marquait le milieu du jour, à l'instant précis où, du haut des marches du Sénat, le soleil se voyait entre les *Rostra* et le *Græcostasis*. Cet homme déploya dans l'exercice de sa fonction une puissance vocale qui permit à Marius de porter un jugement que le visiteur moderne à Rome ne peut que confirmer, à savoir que les larynx romains et les poitrines romaines notamment, doivent, en quelque manière, être autrement bâtis que chez les autres peuples. Il était déjà, depuis la veille au soir, presque préparé à cette conclusion, ayant remarqué, en croisant une procession religieuse, quel grand bruit un seul homme et un petit garçon pouvaient faire, accom-

pagnés, il est vrai, par un orchestre, spectacle dont alors, comme de tout temps, les romains avaient le goût passionné. De là, les deux amis s'engagèrent dans la *Via Flaminia* correspondant par sa direction au Corso moderne, déjà bordée de superbes villas : elle obliquait alors à gauche vers le Champ de Mars, qui est encore à Rome aujourd'hui le terrain consacré aux jeux. Mais de vastes édifices publics avaient fini par occuper, à peu près sans interruption, toutes les pelouses, ne laissant par intervalles que quelques terrains de verdure et de floraisons sauvages. Sur l'un d'eux, une foule s'était amassée pour suivre les exercices des athlètes. Marius avait été surpris du luxe varié des litiéres circulant dans Rome où les attelages étaient interdits, et précisément une de celles-ci, qui éclipsait toutes les autres par son luxe et ses décors d'ivoire et d'or, vint à passer, toute la ville se bousculant pour y apercevoir, ne fût-ce qu'un instant, la plus belle femme du monde. Eh oui, c'était bien la « merveille du monde » l'impératrice Faustine elle-même. Marius put distinguer même, nettement, le profil bien connu, entre les rideaux de pourpre soulevés par le vent.

C'est qu'en réalité Rome entière était prête à se livrer de nouveau à la joie, pendant qu'elle attendait, avec une affection vraiment sincère, pleine d'espoir et d'entrain, le retour de son Empereur, auquel on préparait, pour *l'ovation*, des décorations variées sur le parcours des rues que devait suivre le cortège impérial. Il avait quitté Rome exactement douze mois auparavant, au milieu de sombres préoccupations. La nouvelle alarmante d'une insurrection chez les Barbares, sur tout le front du Danube, était parvenue au moment où la panique causée par la peste régnait précisément dans Rome.

Après cinquante années d'une paix, interrompue seulement par cette lutte dans l'Est, d'où Lucius Verus, entre autres objets de curiosité, avait rapporté la peste, on en était arrivé à considérer la guerre comme un incident romanesque et suranné de l'histoire du passé. Et voilà qu'elle était presque portée sur le territoire de l'Italie. Ce qu'on racontait du nombre et de l'audace des assaillants, était terrifiant. Aurélius n'ayant point encore fait ses preuves à la guerre, et qu'une minorité de ses sujets seulement estimait un grand caractère, ne passait, auprès de la majorité, que pour un administrateur consciencieux, tout en étant un fervent adepte de la philosophie, peut-être dirions-nous pour un *dilettante*. Mais il était aussi le centre du gouvernement vers lequel se tournaient les cœurs de tout un peuple reconnaissant du bonheur public dont il avait joui durant cinquante ans, — son bon génie, — son Antonin, dont on pouvait redouter que la frêle constitution fût rapidement ébranlée par les épreuves de la vie militaire, préparant peut-être un désastre pareil au massacre des légions par Arminius. On ajoutait facilement foi aux prophéties qui annonçaient la conflagration du monde comme imminente. « Le feu du siècle » allait descendre

du ciel. Le fanatisme avait même exigé l'immolation d'une victime humaine.

Marc-Aurèle, toujours prédisposé, en sa qualité de philosophe, à tenir compte du sentiment d'autrui, respectueux d'instinct de tout postulat religieux, avait fait appel, pour la protection de l'Etat, non-seulement à toutes les divinités nationales, mais aussi aux divinités du dehors, si étranges qu'elles fussent. Au secours, au secours de par delà les bornes du vaste Océan ! Une multitude de prêtres étrangers avaient reçu bon accueil à Rome avec leurs rites religieux particuliers. Le souvenir des sacrifices accomplis dans ces circonstances se perpétua pendant des siècles. Les pauvres gens mourant de faim, trouvèrent du moins quelque satisfaction à profiter de la viande de ces troupeaux de taureaux blancs, qui chaque jour étaient amenés dans la cité, pour verser leur sang en l'honneur des Dieux.

Malgré tout, les Légions avaient suivi leurs étendards sans entrain. Mais le prestige, le prestige personnel, le nom « d'Empereur » gardait encore son influence magique sur les nations. La simple approche d'une armée romaine faisait impression sur les Barbares. Marc Aurèle et son collègue avaient à peine gagné Aquilée, qu'une députation se présentait pour demander la paix. Les deux frères impériaux rentraient donc tranquillement chez eux; en réalité, ils attendaient dans une villa, hors des murs, que la capitale eût achevé ses préparatifs pour les recevoir. Mais bien que Rome se fût ainsi ressaisie et se sentît soulagée d'un grand danger et sans inquiétude aux approches de l'hiver, dans ce déploiement de damas rouge et or, on restait en présence de deux ennemis, l'armée barbare sur la rive du Danube, maintenue en respect pour une saison — et la peste, qui, comme nous l'avons vu au cours du voyage de Marius vers Rome, ne devait plus disparaître avant d'avoir, dans une large mesure, donné ce cachet pittoresque de mélancolie à l'Italie contemporaine, en façonnant et préparant ce qui est devenu la « *Campagna* » Romaine. Cette antique paix, cette gaieté primitive que rien ne troublait, dans sa quiétude toute païenne, sous Antonin le Pieux, — cet humaniste si authentique, malgré son inconscience, — avait pour jamais disparu. Et aussi, coup sur coup, au cours de cette journée qui lui apportait des sujets si variés d'observations, Marius avait été amené à faire surtout cette constatation, qu'il n'était pas seulement dans la ville la plus religieuse de tout l'univers, comme quelqu'un l'avait dit, mais dans une Rome devenue l'asile invraisemblable de la superstition la plus effrénée. Cette superstition prenait elle-même à ses yeux, au cours d'une foule d'incidents de sa longue promenade, un caractère de folie religieuse. Mais, si ces incidents attiraient toute son attention, à lui, son compagnon semblait s'en désintéresser avec une certaine répugnance : attitude dont il ne devait avoir l'explication que dans un avenir encore lointain. Néanmoins il ne se laissa pas détourner de ce qui intriguait sa curiosité par l'indifférence de Cornélius. N'était-ce pas surtout poussé par une véritable vocation poé-

tique, qu'il était venu à Rome, pour y recevoir, comme dans un miroir, les impressions de toutes ces choses sur sa propre vie, par l'organe de la vue, cet instrument de l'imagination, pour les réfléchir ensuite et les traduire en un langage doré ? Il se promettait d'étudier cet étrange mélange de superstitions, cette poussée séculaire, assise par assise, de bizarreries religieuses (les croyances du lendemain se substituant à celles de la veille!) au point de vue de leur pittoresque tout au moins, et comme un « outsider » assez indifférent à la question de survivance possible de l'une ou de l'autre.

A la prendre superficiellement tout au moins, la Religion de Rome qui s'alliait, avec une habileté diplomatique consommée, à ses rivales possibles, était en tant que système très-vaste et très-complexe d'usages mêlée à tous les détails de la vie publique ou privée, et gardait assez de côtés séduisants pour ceux qui ne cherchaient en elle que « le caractère historique » et un goût de la tradition, quoiqu'en pût dire un Lucien. La religion de Rome avait toujours été, comme Marius le savait d'ailleurs, bien plutôt une religion faite pour l'action, que pour régir les domaines de la pensée, de la croyance, de l'amour. Cette action était soumise à une réglementation très-précise tel ou tel jour, en tel ou tel lieu, avec une régularité qui, pendant de longues années, avait fait l'objet des études laborieuses de toute une école de ritualistes. Elle inspirait aussi, de temps à autre, de l'héroïsme dans le sacrifice chez certaines âmes exceptionnellement convaincues, comme chez ce Caius Fabius Dorso, qui, bravant la mort, avait réussi à franchir les lignes des envahisseurs gaulois pour accomplir un sacrifice sur le Quirinal, et qui, par l'effet de la protection divine, était revenu sain et sauf. Si rigoureuse était la ligne de démarcation entre le sacré et le profane, que, sur cette question du respect de certains jours, on en était arrivé à ce que plus de la moitié de l'année fût fériée. Aurélius avait bien ordonné qu'il n'y aurait pas plus de cent trente-cinq jours de fête par an, mais, à d'autres égards, il avait suivi les errements de son prédécesseur Antonin le Pieux — noté surtout pour sa religion, pour sa dévotion remarquable aux cérémonies publiques, comme en témoignent ses monnaies, sur lesquelles figurent les plus anciens et hiératiques emblèmes de la mythologie de Rome. Marc Aurèle avait réussi à faire plus que de proclamer simplement l'ancien pacte entre la philosophie et la religion : il s'était montré lui-même, par l'effet d'une combinaison singulière, à la fois le plus ardent des philosophes et le plus dévot des polythéistes, en même temps qu'il se prêtait, dans une attitude qui jouait la conviction, à toutes les paysanneries du culte public. Par son adhésion pieuse à cet esprit unique de direction qui, suivant la doctrine Stoïque, est répandu dans tout l'univers et l'anime, — adhésion qui chez lui se manifestait sous forme d'un effort constant pour atteindre dans son for intérieur la ressemblance avec ce même esprit, dans l'ordonnance harmonieuse de son âme, — il avait ajouté une vive dévotion envers la multi-

tude des vieux Dieux nationaux et aussi envers beaucoup de nouveaux venus, dont il se faisait une conception acceptable. Si l'on ne craignait pas que la comparaison parût irrespectueuse, on pourrait voir là quelque chose qui rappelait la méthode de l'église catholique, ajoutant le culte des Saints à l'adoration du seul Dieu vivant.

Et dans les appréciations de la majorité, bien que l'Empereur, en tant que personnalité centrale de la religion, se flattât de l'espoir de convertir son peuple à la foi philosophique et eût même prononcé en public plusieurs discours, à seule fin de l'en instruire, le caractère dominant de sa physionomie restait sa dévotion polythéiste. Les philosophes, en effet, pour la plupart, avaient pensé comme Sénèque « que l'homme n'a pas besoin de lever les mains vers le ciel, ni de demander la permission du sacristain d'approcher ses lèvres de l'oreille d'une image, pour que sa prière fût mieux entendue ». Marc-Aurèle « un maître en Israël » le savait mieux que personne. Et cependant sa dévotion extérieure était plus qu'une concession aux sentiments populaires ou que le résultat d'une sorte de confraternité civique avec d'autres, qui, à maintes reprises, avait fait de lui, dans des circonstances très-difficiles, un excellent camarade. Et ces autres eux-mêmes, avec toutes leurs ignorances, qu'étaient-ils donc, sinon des instruments dans l'ordre de la Raison Divine « disposant, du commencement à la fin, toutes choses, avec douceur et fermeté ». Entre temps, la Philosophie elle-même avait adopté beaucoup de ces allures qui, à nos yeux, caractérisent une religion. Elle avait même mis en honneur l'habitude, l'autorité d'une « direction spirituelle », l'âme troublée ayant recours, aux heures de détresse ou au milieu des distractions mondaines, à tel ou tel directeur — *philosopho suo* — le mieux préparé à la comprendre.

Mais c'est en vain que l'antique, austère et étroite religion de Rome s'était efforcée, dans la mesure de son génie propre, de prévenir ou d'apaiser les troubles et les inquiétudes de l'âme humaine. En religion, comme en d'autres matières, les plébéiens, en tant que plébéiens, avaient le goût du mouvement, des révolutions; et de tous temps, ç'avait été dans les quartiers les plus populaires que les changements religieux avaient pris naissance. Aux époques d'inquiétude publique ou de dangers imminents, c'était surtout aux cérémonies de religions étrangères qu'on avait fait appel; et, à l'occasion de ces grandes manifestations religieuses, avant son départ contre les Barbares, Marc Aurèle avait même restauré les fêtes en l'honneur d'Isis, supprimées dans la capitale depuis le temps d'Auguste, n'hésitant pas à afficher son culte personnel envers la déesse, bien que son temple eût été détruit par le gouvernement sous le règne de Tibère. Ses rites singuliers, et fort beaux par bien des côtés, étaient maintenant devenus populaires à Rome. Et il devait s'en suivre comme conséquence, que ce qui avait été inauguré dans l'enthousiasme des quartiers populaires fût tôt ou tard adopté par les femmes à la mode. Une fusion de toutes les religions de

l'ancien monde s'était accomplie. Les Dieux nouveaux avaient reçu bon accueil et trouvé à se caser, sans qu'au fond, les gens fûssent bien convaincus que la présence du nouveau venu correspondît à une conception adéquate de l'idéal de la divinité ou fût un nouvel élément de perfectionnement ou d'édification. Du haut en bas de l'échelle sociale, on s'adressait indifféremment et indistinctement à toutes ces divinités, les confondant chacune dans les prières comme aussi dans la triple forme de vénération consacrée par la liturgie devant leurs images : les fleurs, l'encens, les lumières, ces magnifiques décors dont l'église, dans sa marche à travers le monde, toujours préoccupée de faire servir les biens de la terre au plus grand profit des âmes, s'est emparée pour les sanctifier par l'usage qu'elle a su en faire.

Et assurément, la « ville la plus religieuse du monde » n'avait cure de jeter un voile sur sa dévotion, quelque bizarre qu'elle fût. La plus modeste demeure avait sa petite chapelle ou sanctuaire, sa statue et sa lampe; chacun paraissait avoir à remplir une fonction religieuse et à prendre une responsabilité du même ordre. Des collèges, composés en grande partie d'esclaves et de pauvres, étaient chargés d'assurer le service des *Lares Compitaliens*, divinités qui présidaient respectivement aux divers quartiers de la ville. Dans une rue, Marius fut témoin d'un incident à l'occasion de la fête patronale de la divinité du quartier, la route ayant été jonchée de feuillage, les maisons gentiment tendues de ce qu'il y avait de mieux dans les pauvres mobiliers, tandis que l'antique idole était portée en procession, affublée d'ornements clinquants, rendus plus pitoyables par leur vétusté. Beaucoup de cercles religieux avaient leur fête anniversaire à l'occasion de laquelle les membres sortaient en grande cérémonie de leur Guild-Hall, ou Schola, et traversaient les grandes artères de Rome, précédés, comme nos confréries modernes, de leurs bannières sacrées, se rendant devant quelque statue fameuse, pour offrir un sacrifice. Noircies par la fumée continuelle des lampes et de l'encens, la plupart du temps,vieilles et laides, et de ce fait même peut-être plus empressées à exaucer les vœux des malheureux, ces images saintes n'avaient-elles pas parfois donné des signes sensibles qu'elles étaient averties ? La statue du bonheur des femmes —*Fortuna muliebris*, sur la Voie Latine, avait parlé (non pas seulement une fois) et déclaré :*Bene me, Matronæ ! vidistis rite que dedicastis!* L'Apollon de Cumes avait pleuré trois jours et trois nuits. Les statues du temple de Junon Sospita avaient été vues couvertes de sueur. Bien plus, il y avait du sang — du divin sang — au cœur de certaines d'entre elles. Les statues du bosquet de Feronia avaient eu une sueur de sang.

Des uns comme des autres, Cornélius s'était détourné, comme cet athée dont Apulée raconte qu'il n'avait pas une seule fois porté sa main à ses lèvres, en passant devant une statue ou un sanctuaire, et il avait finalement quitté Marius, au moment où ce dernier cherchait à pénétrer par la porte encombrée d'un temple, en revenant du Forum, au

dessous du Palatin, où des mères se pressaient, avec une multitude d'enfants, pour toucher la statue frappée par la foudre de la louve, nourrice de Romulus, — ce modèle de tendresse pour les petits, — à peine visible sous son reliquaire sombre, dans l'éblouissement des lumières. Marius suivit du regard son compagnon de la journée, tandis qu'il gravissait les marches qui le ramenaient chez lui, semblant fredonner à part soi. Marius ne put saisir exactement ses paroles.

Et tandis que descendait le soir dans sa fraîcheur et sa beauté, on entendait, par toute la ville de Rome, quelque chose qui avait bien plus d'ampleur qu'un soupir et que la cité entière semblait avide de saisir nettement, l'appel entraînant, incessant, à la joie, que les fils et les filles de la folie lançaient à ceux en qui la vie était encore pleine d'ardeur. *Donec virenti canities abest ! — donec virenti canities abest !* — Marius ne pouvait guère se méprendre sur la façon dont Cornélius eût répondu à pareil appel. Quant à lui, si léger que lui fût le fardeau des obligations d'une morale positive, à son entrée à Rome, ce n'était pas vers des affections inutiles et vagabondes comme celles-là, que son Epicuréisme l'avait conduit.

CHAPITRE XII

La Divinité qui confine au Roi

Bien que n'y prenant pas lui-même grand intérêt, Marc-Aurèle, qui avait toujours cherché à développer le goût du peuple pour les spectacles grandioses, fut reçu à son retour à Rome, avec le minimum des honneurs de *l'Ovation* que le Sénat (tant le public attachait d'importanec à cette manifestation) avait votée encore plus facilement qu'il n'avait l'habitude de le faire sous le régime impérial ; car il n'y avait en réalité pas eu de sang versé dans les récentes opérations. Vêtu du costume civique du premier magistrat de Rome, une couronne de myrthe sur la tête, son collègue marchant à ses côtés dans le même costume, il se dirigea à pied vers le Capitole, en procession solennelle , le long de la Voie Sacrée, pour offrir le sacrifice aux Dieux nationaux. La victime était une brebis de choix, dont on voit encore l'image, entre le cochon et le bœuf du *Suovetaurilia,* avec ses bandelettes et costumée à peu près comme un ancien chanoine de l'Eglise, sur un fragment de sculpture du Forum. Des prêtres conduisaient, vêtus de riches ornements blancs, portant leurs instruments sacrés d'or massif. Ils étaient précédés d'un groupe de joueurs de flûte, que dirigeait lui-même le grand chef d'orchestre ou *Conductor* du jour, mécontent ou satisfait tour à tour, suivant que les instruments qui obéissaient à sa baguette de chef d'orchestre, parvenaient plus ou moins, eu égard aux difficultés de la marche, à réaliser son rêve de parfaite exécution musicale. La foule immense comprenant les soldats de l'armée victorieuse, rendus en ce jour à leurs femmes et à leurs enfants, tous pareils dans leurs vêtements de fête, avaient, dès l'aurore, quitté leurs demeures par cette belle et sereine matinée. Ils témoignaient de leur réelle affection pour le « Père de son pays »

et attendaient le défilé du cortège. Les deux princes avaient passé la nuit précédente hors les murs, dans l'ancienne « *Villa de la République* ». Marius, plein de curiosité, choisit sa place avec grand soin. Il se tenait debout pour voir passer les maîtres du monde, à un coin d'où la vue s'étendait sur la plus grande partie du parcours du cortège, garni de sable fin et brillant, qu'une consigne sévère interdisait aux profanes.

L'approche du cortège fut annoncée par les notes claires des flûtes qui finirent par dominer les acclamations du peuple. *Salve Imperator ! Dii te servent!* retentissant à des intervalles réguliers sur les collines. Ce fut vers la figure principale, naturellement, que l'attention de Marius se porta, dès que la procession fut en vue, précédée par les licteurs avec leurs faisceaux dorés, les porteurs du portrait impérial et les pages avec des torches allumées : un groupe de chevaliers suivait, parmi lesquels Cornélius en grande tenue militaire. Largement drapé dans les plis d'une toge richement brodée suivant une mode depuis longtemps déjà adoptée par les gens de condition ordinaire, Marius reconnut un personnage d'environ quarante-cinq ans, aux yeux proéminents, des yeux qui bien que baissés au cours de cette cérémonie essentiellement religieuse, n'en conservaient pas moins leur expression naturelle de pénétration large et bienveillante. Il était encore, dans l'ensemble de sa personne, tel que nous le montrent les bustes de l'époque. Sa grâce et son élégance, lorsqu'il était jeune, avaient fait dire de lui à Hadrien en manière de plaisanterie, qu'il ne s'appelait pas Verus, comme son père, mais *Verissimus*. Il avait de la candeur dans le regard, et ses prunelles, sous sa chevelure brune, en touffes épaisses, brillaient avec profondeur, largeur et clarté, sans que pourtant les lèvres dénotassent la moindre trace d'émotion. On devinait, sous ce regard, l'homme qui, dans l'aveuglement ou les incertitudes de son entourage, gardait une perception nette des choses. Le dilemne auquel son expérience personnelle l'avait conduit: le Destin, accepté dans une résignation calme, d'une part, ou bien une Providence avec des possibilités et des espoirs sans limites, se trouvait, pour lui du moins, nettement posé. Cette sérénité extérieure, à laquelle il attribuait une valeur essentielle dans l'attitude et les manières de l'homme d'Etat, symbole extérieur de la sérénité intime religieuse que, de tout temps, il s'était appliqué à entretenir pour lui-même, prenait, dans la circonstance, encore plus d'intensité, par le fait de l'impression profonde qu'il ressentait de la reconnaissance de son peuple : c'était le témoignage que sa vie avait vraiment été la source d'assez de bienfaits et de bénédictions, pour que sa personne parût quasi-divinisée. Et cependant le nuage de quelque chagrin intime, qui se traduisait de temps à autre par une expression de lassitude, d'effort, d'isolement au milieu des clameurs de la foule, aurait pu ne pas échapper à un observateur plus perspicace : comme si cette remarque sagace de l'un de ses officiers : « Les soldats ne peuvent vous comprendre; ils ne parlent pas grec » pût s'appliquer aussi bien dans ses rapports avec tous les autres. La bouche et les narines pou-

vaient même indiquer une tendance à la mauvaise humeur. Marius y remarqua, comme dans les mains, et, d'une façon générale, dans l'aspect amaigri du corps, quelque chose qui lui apportait une expérience nouvelle, quelque chose d'ascétique, dirions-nous, résultant d'une gymnastique physique, dont les heureux effets, se peignant dans le bleu limpide du regard, disaient, d'une façon charmante, qu'elle n'avait guère moins profité à l'esprit qu'au corps. Cela ne répondait pas complètement au « *mens sana in corpore sano* », mais plutôt à l'idée d'un sacrifice consenti par le corps même à l'âme, en vue de ses besoins, de ses aspirations. Marius semblait deviner chez ce fervent disciple des sages de la Grèce ce sacrifice qui dépassait de beaucoup les postulats de leur plus morose philosophie de la vie. « *Glorifie-toi avec modestie et simplicité des dons qui te sont départis* » ! avait été de tout temps une maxime favorite de ce stoïcien raffiné et de haute éducation, qui estimait que les *bonnes manières* font partie intégrante de la *morale*, dans le sens antique de ce mot, et qui a exprimé, à maintes reprises, son regret de ne pas arriver à conquérir sur sa pensée, la même maîtrise que sur son attitude. Cette attitude extérieure s'accentuait encore au cours des cérémonies de ce jour, tandis qu'il s'absorbait dans son rôle de pontife. Il était loin d'y mettre quelque orgueil — mais bien plutôt une sorte d'humilité, se sentant quelqu'un dont on n'ose approcher, et il donnait à ses gestes, minutieusement étudiés d'avance, le caractère de l'accomplissement d'un rite. Certainement, il n'y avait aucune morgue, au point de vue social, moral ou même philosophique chez Marc Aurèle qui, à la suite d'épreuves plus concluantes pour lui peut-être que pour beaucoup d'autres, avait pu constater que rien dans l'humanité ne pouvait lui être étranger. Néanmoins, pendant qu'il s'avançait aujourd'hui sous le regard de ces milliers de spectateurs, les yeux discrètement baissés, se voilant la tête par moments et prononçant très-rapidement les paroles des « Supplications » bien des spectateurs auraient pu remarquer quelque chose d'assez nouveau pour eux; car Marc Aurèle, à l'encontre de ses prédécesseurs, prenait tout avec le plus grand sérieux. La doctrine de la Sainteté des Rois, que Tacite exprime par ces mots : Les princes sont comme les Dieux. — *Principes instar deorum esse* — semblait avoir pris un sens nouveau, parce que littéral. Pour Marc Aurèle, en effet, l'antique légende de sa descendance de Numa, de Numa qui avait conversé avec les Dieux, prenait une signification profonde. Attaché, dès son plus jeune âge, au service des autels, comme beaucoup de jeunes nobles, il s'était fait remarquer, dans l'accomplissement de toutes ses fonctions sacerdotales, par une méthode et une exactitude rares pour son âge. Il passa maître dans la musique sacrée et savait par cœur l'ordre de toutes les cérémonies. Et maintenant, en sa qualité d'Empereur, n'ayant pas seulement une sorte de divinité répandue autour de lui, mais étant en fait le premier magistrat religieux de l'Etat, prononçant de temps à autre les formules d'invocation, il n'avait pas besoin de l'aide de l'assistant, ou *ceremoniarius* qui, s'approchant de lui, devait lui murmurer à l'oreille les paroles appropriées.

C'est cette abstraction dans son rôle de pontife qui frappa Marius comme la caractéristique dominante extérieure chez Marc Aurèle, bien que pour lui seul peut-être, dans cette immense foule d'observateurs, la chose ne fût pas nouvelle, mais confirmât ce qu'il avait remarqué depuis longtemps.

Des auteurs fantaisistes ont fait remonter l'origine de ces processions triomphales aux pompes du mythe de Dionysus, à la suite de ses conquêtes en Orient. Le mot *Triomphe* lui-même correspondant dans cette hypothèse, à celui de *Thriambos,* l'hymne Dionysiaque. Et certainement, l'attitude du plus jeune de ces deux empereurs frères formait un contraste frappant, pendant qu'il marchait aux côtés de Marc Aurèle, partageant avec lui les honneurs du jour, et elle était bien faite pour rappeler au peuple, le Dieu grec élégant des fleurs et du vin. Le nouveau vainqueur de l'Orient avait environ trente-six ans ; mais grâce aux soins méticuleux qu'il prenait de mettre en valeur les avantages de sa personne, avec les ondulations de sa barbe soyeuse et poudrée d'or, il paraissait beaucoup plus jeune. Un des résultats les plus remarquables de la sagesse profonde de Marc Aurèle, était que, dans les circonstances les plus difficiles, il avait, au cours de sa vie, réussi à s'entendre avec des personnalités de caractère fort différent du sien, à se montrer d'une scrupuleuse loyauté envers le collègue qu'était son jeune frère dans l'empire, et qu'il avait appelé près de lui trop à la légère, cinq ans auparavant, alors que Verus n'était encore qu'un jeune homme préservé de la corruption, rompu aux exercices virils et très-entraîné à la guerre. Lorsque Marc Aurèle remercie les Dieux d'avoir eu un frère dont le caractère était pour lui un stimulant d'avoir à veiller sur le sien, on se rend compte qu'il ne parle qu'à titre d'exemple, et pour le mettre en garde lui-même contre les dangers de faillir. Mais c'est avec une sincérité toute affectueuse que l'écrivain impérial, peu porté pourtant à l'ironie, ajoute que le respect enjoué et l'affection de son cadet l'avaient souvent réjoui. Savoir utiliser la fleur, alors que le fruit peut-être ne serait qu'inutile ou empoisonné : voilà le secret de l'un des succès pratiques de sa philosophie; — et son peuple constatait, en l'en bénissant, « la concorde des deux Augustes ».

Le plus jeune certainement, possédait pleinement le charme que donne cet air de fraîcheur qui peut braver longtemps des habitudes de vie extravagante ou dévoyée, une apparence de santé solide, intacte et sans tare, une insouciance que rien ne devait troubler, et qui faisait songer au museau d'un jeune chien de meute ou d'un daim, faits pour recevoir les coups que les gens sont toujours prêts à leur donner, — une physionomie qui gardait la bonasserie d'une animalité supérieure, bien qu'encore complètement animale. Tout son charme résidait dans sa tête blonde, son regard plein d'assurance et les tons chauds, tels qu'on peut les retrouver chaque été en Angleterre, dans cette jeunesse, déjà pleine de virilité, où l'on sent qu'il y a l'étoffe qui fait les soldats braves, malgré ce qui rappelle en eux les enfantillages

et les belles fleurs. Mais chez Lucius Verus, il y avait inné quelque chose de plus que cet attrait efféminé pour les choses tendres, qui avait transformé pour lui en véritable poison l'atmosphère de l'antique cité d'Antioche, chargé de siècles de volupté. Il en était arrivé à chercher la satisfaction de ses goûts raffinés, précisément hors de saison, et il aurait voulu dorer les fleurs elles-mêmes. Mais avec un effort extraordinaire d'effacement personnel, le frère aîné, dans la capitale, avait arrangé les choses avec une habileté consommée et lui avait permis, à la suite de son récent mariage avec sa fille Lucilla, de se donner le mérite d'avoir fait une « Conquête », bien qu'assurément Verus fût revenu sans avoir remporté aucune victoire sur lui-même. Il était rentré, comme on le sait, ramenant la peste avec lui, et bien d'autres objets de sa folle fantaisie. Aussi quand le peuple le vit, en public, nourrir son cheval favori, *Flotte*, avec des amandes et des raisins sucrés, portant sur lui l'image de l'animal en or et lui élever enfin un tombeau, il comprit, dans un instinct qui ne le trompait pas, qu'il pourrait bien reprendre les traditions de Néron. Et alors, avec les hasards de la guerre, qu'adviendrait-il, s'il survivait au génie tutélaire qu'était pour lui ce frère aîné ?

Il était vraiment bien en pleine possession de toutes ses facultés en cette journée, et Marius le suivait des yeux avec une curiosité intense. En effet, Lucius Verus n'était que le type supérieurement représentatif d'une classe sociale, vraiment bien fils de son père, adopté par Hadrien. Lucius Verus, l'aîné, lui aussi, avait eu le singulier talent de gaspiller tous les avantages qui lui avaient été départis dans la vie, avec une maîtrise élégante, comme si un tel gaspillage était vraiment suffisant pour correspondre aux aspirations d'une intelligence, puissante, mais dévoyée par la philosophie cynique ou quelque déception du cœur. C'était en quelque sorte un type, dont il y avait eu, à maintes reprises, d'autres exemplaires sous la pourpre impériale. Il devait monter sur le trône à quelques années de là dans la personne d'un jeune garçon, donnant les plus belles espérances d'avenir, vivant alors dans le palais, et cela avait une répercussion sur la jeunesse romaine fortunée, qui déployait une véritable finesse et tout son tact, pour copier dans tous leurs détails ses costumes et ses manières, comme la chose essentielle entre toutes. Assurément, les fleurs étaient un agrément pour les yeux. Des choses de ce genre pouvaient même avoir leur bon côté, pourvu qu'on en usât avec sobriété, en rendant les dehors de la vie plus attrayants et en préparant ainsi les premiers pas à l'amitié et à la cordialité des rapports sociaux. Mais quelle place précise pouvait bien prendre Verus avec son charme étrange, dans cette « *Sagesse* », dans cette ordonnance de la Raison divine « s'étendant du commencement à la fin, et disposant toutes choses avec douceur et fermeté », dans cette vision des hauteurs d'où Marc Aurèle redescendait, en se montrant si indulgent pour des personnalités de cet acabit? Marius aussi était certainement trop bien préparé à entrer dans ces mêmes vues. Cependant, constatant la perfection à

laquelle, dans son genre, Lucius Verus était parvenu, son incontestable supériorité dans tout ce qui n'était que d'ordre secondaire, il sentait, non sans éprouver quelque défiance de lui-même, qu'il pouvait comprendre également ce caractère pourtant si mal équilibré. Dans la théorie qu'il avait apportée avec lui à Rome, il y avait comme une voix qui murmurait : « Il n'y a rien de grand ou de petit en soi. » Comme à certains moments encore, il se prenait à penser que, de même que le grammairien ou l'artiste peuvent trouver, dans la perfection de l'agencement d'une phrase ou dans le groupement de deux couleurs, l'apaisement des ambitions de leurs âmes, lui aussi, il aurait pu remplir sa propre vie par la poursuite enthousiaste de la perfection, par exemple, dans la façon de fleurir ou de draper une toge.

Les Empereurs avaient achevé de brûler l'encens devant la statue de Jupiter, parée de ses ornements les plus luxueux, au milieu des acclamations spontanées du peuple, *Salve Imperator*, qui s'adressaient maintenant à la divinité après les princes du monde, quand, par les portes grandes ouvertes, apparut la grande figure. Les deux empereurs frères avaient déposé leurs couronnes de myrthe sur le riche manteau brodé du Dieu et, suivis de leurs invités de marque, ils prirent place pour la fête populaire dans le temple même. Ce qui allait suivre constituait en somme le grand événement du jour; un discours de circonstance, un discours traitant presque uniquement *De Contemptu mundi* prononcé devant le Sénat réuni, par l'Empereur Marc Aurèle, qui, en de rares occasions, avait condescendu à enseigner lui-même son peuple, avec la double autorité de pontife suprême et aussi de philosophe érudit. Dans ces honneurs atténués de *l'ovation*, il n'y avait pas eu l'esclave en service derrière les empereurs pour railler l'inanité des pompes de leur cortège ; et il semblait qu'obéissant à une sorte de sentiment de discrétion bien digne d'un philosophe, et aussi pour apaiser peut-être la Némésis jalouse, l'Empereur eût pris la résolution de protester lui-même en temps opportun contre la vanité de tout succès extérieur.

Le Sénat était rassemblé pour entendre la harangue impériale dans la vaste salle de la *Curia Julia*. Une foule de jeunes gens de distinction flanait aux alentours ou sur les marches devant les portes, dans ces superbes costumes que Marius avait remarqués sur la *Via Nova*, occupés suivant l'usage à s'initier, par l'observation, aux moindres règlements des séances du Sénat. Marius était déjà quelque peu au courant, et dès qu'il y eut pénétré, il se trouva tout à coup devant ce qui constituait la plus auguste assemblée que l'univers ait encore vue. Sous Marc Aurèle, rempli de vénération pour cet antique gardien traditionnel de la religion nationale, le Sénat avait reconquis son antique prestige et son indépendance. Parmi ses membres, qui étaient plusieurs centaines, se distinguant entre tous, Marius aperçut les sophistes ou rhétoriciens célèbres du temps, dans toute leur magnificence. Le cachet archaïque de leur costume et aussi l'antique façon de le porter qui s'était maintenu chez eux,

ajoutaient encore au caractère imposant de leurs personnes, pendant qu'ils se tenaient assis, la baguette d'ivoire à la main, sur leurs chaises curules dont le modèle, à peu près pareil, se retrouve dans l'église romaine, lorsque l'Evêque officie pontificalement, — tranquilles et immobiles avec un air de majesté presque divine, pensait Marius, comme le vieux Gaulois de l'Invasion. Les derniers rayons du soleil couchant du début de novembre dardaient en plein sur l'assemblée, et les huissiers de la Cour durent tirer les rideaux de pourpre des fenêtres, ce qui augmentait encore la solennité de la scène. Dans le fond de ces ombres aux tons chauds, l'Impératrice Faustine, entourée des dames de sa maison, s'était assise pour écouter. La magnifique statue grecque de la Victoire qui, depuis le temps d'Auguste, avait présidé aux séances du Sénat, avait été installée dans la salle près du siège de l'empereur. Il se leva pour offrir un court sacrifice en son honneur, salua respectueusement de droite et de gauche les Pères conscrits assemblés, puis se rassit et prit aussitôt la parole.

Il y avait une certaine grandeur mélancolique dans la simplicité, dans la banalité même du sujet : c'était comme la quintessence de toutes ces antiques épitaphes romaines, de tout ce qui avait un caractère monumental dans cette ville de tombeaux, sous toutes ces assises superposées de choses et aussi de générations disparues. Comme si sous l'empire de ses désillusions, il préparât — ὥσπερ ἐπίγραφας Χρόνων καί ὅλων ἔθνων les épitaphes sépulcrales de tous les siècles et de tous les peuples, en un mot l'épitaphe de la Rome actuelle elle-même. La majesté des ruines de Rome ! L'héroïsme dans les ruines ! C'était sous l'impression de la vision prophétique d'un tel spectacle qu'il semblait parler. Et, bien que l'impression de la grandeur présente de Rome ne pût, en un pareil jour, qu'être mise encore plus en relief par cette image dédaigneuse, tombant de la bouche de l'empereur lui-même avec une conviction émue, et prenant, du fait de ses prétentions au pontificat, l'autorité d'une affirmation religieuse, néanmoins l'intérêt de la curiosité qu'éveillait ce discours consistait en ceci, pour Marius tout au moins, qu'en l'écoutant, on semblait entrevoir un forum où l'herbe poussait, les routes du Capitole détruites, et le Palatin lui-même n'abritant plus que des humbles. Cette impression lui rappela ce qu'il avait déjà remarqué des modifications qui commençaient à se faire sentir dans l'aspect des paysages d'Italie. A travers tout cela, il discernait quelque trace de cette tendance du Stoïcisme de tous les temps, qui le porte à s'écrier « Humiliez-vous ». Il y avait là quelque chose de cette impassibilité presque surhumaine de l'homme qui a trop médité sur le côté paradoxal de la recherche d'une renommée posthume. Sous cet orgueil d'ascète qui perce dans toute la doctrine du platonisme, du fait de l'opposition entre le visible et l'invisible, comme il en va du mensonge et de la vérité, l'impérial stoïcien, ainsi que plus tard son authentique descendant, l'ermite du moyen âge, semblait tout disposé à mépriser sans pitié sur son lit étroit ce corps qui, pendant la vie, s'était donné tant d'importance. Marius ne pouvait manquer d'opposer à tout cela son im-

patience cyrénaïque actuelle, de goûter, de voir, de toucher, frappé des conséquences diamétralement opposées qui peuvent être déduites du même texte: « Le monde que je porte en moi aussi bien que celui qui est hors de moi s'écoule comme un fleuve, s'était-il dit. Dès lors je dois tirer le meilleur parti possible de ce que j'ai à ma portée dans le présent ». « Le monde et le penseur qui l'étudie sont consumés comme la flamme, disait Marc Aurèle; aussi, je détournerai mes regards de ce qui est vanité; je pratiquerai le renoncement; je m'écarterai pareillement de toute affection ». Il paraissait, sans le dire ouvertement, vouloir tirer vanité et se montrer fier d'avoir pris l'habitude d'envisager les choses avec une pénétration qui lui montrait partout une tête de mort. Une fois de plus, Marius se remémora ce qu'on disait des Stoïciens : qu'à part eux, les autres hommes n'étaient que des gens du commun, et de fait, par moments, l'orateur semblait avoir oublié ses auditeurs et ne parler que pour lui-même.

« Recherches-tu avec une ardeur d'amoureux les louanges des hommes, descends jusque dans les profondeurs de leurs âmes et vois ! Vois quels tristes juges ils sont, même dans les choses qui les concernent. Voudrais-tu donc leur approbation après ta mort ? Persuade-toi que ceux qui viendront plus tard, et auprès desquels tu voudrais te survivre à toi-même dans un nom illustre, seront pareils à ceux avec lesquels il t'a paru si pénible de vivre ici-bas. Car, en vérité, l'âme de celui qui poursuit la renommée après la mort, se méprend sur la réalité des choses, oubliant que ceux dans le souvenir desquels il voulait demeurer, à leur tour disparaîtront rapidement eux-mêmes, jusqu'au jour où la mémoire elle-même s'effacera, elle qui ne se maintient aussi dans sa route que sur des ailes éphémères, et qui s'effondrent à leur tour. Faire tant de cas de ceux que tu ne dois jamais voir ! C'est comme si tu voulais demander à ceux qui furent avant toi de discuter sur des choses qui t'intéressent aujourd'hui.

« Pour celui, en vérité, dont l'esprit a été nourri de la vraie doctrine, cette maxime bien connue d'Homère suffit à le défendre contre les regrets et la crainte.

Ainsi que courent les feuilles
Il en est de la course de l'homme
Le vent d'automne jonche
La terre de vieilles feuilles, et puis le printemps revêt le bois
des nouvelles.

Feuilles ! petites feuilles ! tes enfants, tes flatteurs, tes ennemis ! « Feuilles au vent, ceux qui voudraient te condamner au sombre oubli, qui te méprisent ou te disqualifient ici-bas, ceux-mêmes dont la grande renommée leur survivra. — Car eux et leurs pareils sont nés avec le printemps — ἔαρος ἐπιγίγνεται ὥρη — et bientôt le vent les a dispersées et le bois de nouveau s'est repeuplé d'une autre génération de feuilles. Et il n'y a de commun entre eux, que la brièveté de leurs vies ; et néanmoins voudrais-tu aimer et haïr, comme si ces choses devaient toujours durer ?

Dans peu de temps, tes yeux se fermeront et celui sur lequel peut-être tu t'appuyais, deviendra à son tour une charge pour quelque autre.

« Médite souvent sur la rapidité avec laquelle les choses qui sont, ou celles qui arrivent à la vie, sont balayées près de toi; songe que leur substance intime est pareille au cours incessant de l'eau; que presque rien ne se continue, songe à cet abîme sans fond du temps, là, si près de toi. Quelle folie! S'exalter, s'attrister, se tourmenter à propos de pareilles choses! Pense à la matière infinie et à cet atome que tu en es ! Quelle minuscule partie tu représentes ! Songe au temps infini, et au point si court que tu y occupes ; à ta destinée et au brin d'herbe que tu es, et abandonne-toi sans réserve à la roue de Clotho, pour qu'elle file, à son gré, la trame de tes jours.

« Comme celui qui lance la balle, la nature a eu un but en chaque homme, non-seulement pour la fin, mais encore dès le début de sa carrière et pendant tout le temps de son passage ici-bas. Est-ce donc que la balle a quelque avantage à s'élever, ou perd-elle quelque chose à descendre, ou même à retomber à terre? Ou encore, la bulle d'air qui se gonfle et crève en l'air? Ou la flamme de la lampe, du commencement à la fin de sa courte histoire ?

« Tout ce qui est dans le présent annonce cet avenir, dans lequel la nature, qui dispose en ordre toutes choses, transformera tout ce que tu as sous les yeux maintenant, façonnant de cette substance quelque autre chose, et puis autre chose encore, tant que le monde ne vieillira pas. Nous sommes faits de la même substance que les rêves — rêves troublants. Réveille-toi donc et regarde en face ton rêve tel qu'il est, le comparant avec ce qu'il te paraissait être pendant sa durée.

« Et pour moi, notamment, il me siérait d'envisager tous ces multiples changements d'empire dans le passé, sondant l'avenir qui ressemblera sûrement à ce qui a été, se perpétuant toujours suivant le rythme et le nombre des choses qui existent réellement, de telle sorte que dans quarante ans, on puisse parler de l'homme et de ses voies à peu près de la même manière que dans mille ans. Ah! de ce point culminant, regardons les naufrages et le calme. Considérons, par exemple, comment le monde marchait au temps de Vespasien. On se marie, ou on est marié, on élève des enfants ; l'amour fait son chemin auprès de chacun ; on accumule des richesses pour soi ou pour les autres ; on se plaint des choses telles qu'elles sont; on recherche les grandes situations, — rapacité, flatterie, soupçon, — on guette la mort d'autrui — fêtes, affaires, guerre, maladies, corruption; — et puis toute cette vie disparaît. Passe au règne de Trajan : ces choses continuent pareilles et, de toute cette vie, rien non plus ne subsiste. Ah! mais regarde encore, et considère, l'une après l'autre, ces épitaphes de tombes chez tous les peuples et dans tous les temps, calquées sur un même modèle. Quelles multitudes après avoir lutté de toutes leurs forces — en si peu de temps — sont retombées dans leur poussière !

« Réfléchis encore à ce qu'était la vie au temps les plus reculés ;

à ce qu'elle devra être quand nous l'aurons quittée ; à ce qu'elle est aujourd'hui, au milieu de la barbarie sauvage. Que de gens n'ont jamais entendu prononcer ton nom, ni le mien ou l'auront bientôt oublié ! Qui sait si bientôt ceux qui acclament mon nom aujourd'hui ne songent pas déjà à l'avilir, parce que la gloire et le souvenir des hommes et tout ce qui s'y rapporte ne sont que vanité. — tas de sable sous le vent inconscient, aboiement des chiens, querelle d'enfants, chez qui les pleurs succèdent aux éclats de rire, sans transition.

« L'un se hâte vers l'être ; cet autre voudrait cesser d'avoir été ; du devenir qui vient, quelque chose a déjà disparu. Et tu voudrais te composer un trésor de tout cela ? Autant fixer ton amour sur l'hirondelle qui passe et disparaît à travers les airs. Rappelle-toi souvent, au milieu de toutes ces luttes publiques ou privées, celles dont les hommes ont conservé la mémoire à cause de leurs fureurs ou de leur violence passionnée — de ces fameuses colères, et de leur origine — de ces grands désastres, suite des disputes entre les hommes dans le passé. Que reste-t-il aujourd'hui d'eux-mêmes et de la poussière de leurs batailles ? Cendres et poussières en vérité : une fable, un mythe : peut-être moins encore. Oui, remets sous tes yeux ceux qui ont réussi à s'emparer de telle ou telle chose, comme tu le tentes toi-même avec tant d'efforts. Etaient-ils assez rapaces, assez agités ? Où donc sont-ils, encore un coup ? Ne voudrais-tu pas qu'il en fût autrement de toi ?

« Considère avec quelle rapidité les choses disparaissent — leur forme corporelle se fondant dans la matière universelle; — leur souvenir même se perdant dans cet abîme et ce gouffre immense des pensées évanouies. Ah ! c'est sur un minuscule coin de terre que tu rampes à travers la vie, âme de pygmée, entraînant un corps déjà mort, vers la tombe.

« Demande à la mort de te mettre en face de ce qu'est ton corps et aussi ton âme. Quel infime atome de matière t'a été donné, et aussi quelle parcelle minuscule de l'âme universelle! Examine de près ton corps et vois ce qu'il est et ce que la vieillesse, les passions, l'affaiblissement par la maladie, peuvent en faire. Ou bien encore remonte jusqu'à ses qualités de substance et de causalité essentielles, jusqu'au type lui-même ; considère-le bien en face, sans tenir compte des accidents de la matière, et mesure l'espace de temps pendant lequel la nature des choses, au maximum, maintiendra ce type dans son intégrité. Hélas ! dans leur origine même et dans leur constitution primitive, les choses renferment déjà des germes de corruption : tant de poussière, d'humeurs, de putréfaction, de débris d'ossements! Considère ces marbres qui ne sont que des callosités de la terre ; ton or et ton argent, ses ordures ; cette robe de soie, la chrysalide d'un ver et ta pourpre, un poisson malpropre. Ah ! le souffle même de ta vie n'est pas autre chose, tandis qu'il émane de matières pareilles pour s'assimiler à d'autres semblables. Car l'âme unique des choses, prenant, maniant la matière comme la cire, façonne et refaçonne — Dieu sait avec quelle rapidité — l'animal, et la plante, et

l'enfant tour à tour; et rien de ce qui meurt ne s'est soustrait à la loi de nature, mais y demeure, y subit ces changements, se désagrège en ces éléments divers dont la nature et toi-même vous êtes composés. Elle change sans murmurer. Le buffet de chêne se brise, sans plus se plaindre que lorsque le menuisier rassemblait les planches dont il le construisait. Si quelqu'un venait te dire que tu dois mourir après-demain ou au plus tard le surlendemain, il ne t'importerait guère de mourir après-demain plutôt que demain. Efforce-toi de te persuader qu'il importe peu pour toi de mourir, non pas demain, mais dans un an, dans deux ans, dans dix ans.

« Je trouve que toutes choses sont telles aujourd'hui qu'au temps de nos ancêtres morts, sordides dans leurs éléments, usées par le temps et cependant éphémères. N'est-il donc pas ridicule d'imiter le paysan à la ville qui s'étonne de tout ce qu'il aperçoit de nouveau ? Est-ce que l'identité, la répétition des spectacles publics t'ennuie ? Il en est ainsi de la répétition des événements dont le monde nous offre le spectacle. Et il en sera ainsi pour toi, jusqu'au bout. Car la roue de ce monde garde toujours le même mouvement, de haut en bas, de génération en génération. Quand, quand donc, le temps s'effacera-t-il devant l'éternité?

« S'il y a des choses qui te tourmentent, tu peux les écarter, en tant qu'elles n'ont de réalité que dans la représentation que tu t'en fais. Considère ce qu'est la mort et comment, si on en distrait les apparences, les notions qu'on en a, pour l'envisager telle qu'elle est en soi réellement, elle ne doit plus donner que l'impression d'un phénomène naturel. Et l'homme serait un enfant qu'un phénomène naturel effraierait! Que dis-je, elle n'est pas seulement une fonction et un effet de la nature : c'est une chose profitable à la nature même.

« Cesser d'être dans l'action, en avoir fini de l'effort personnel dans le domaine de la pensée et de l'activité: il n'y a aucun mal en cela! Reporte ta pensée sur les divers âges de la vie de l'homme, enfance, jeunesse, maturité, vieillesse ; le changement, à chacune de ces périodes, c'est bien une mort aussi, mais ce n'est pas un mal en soi. Tu es monté sur le navire, tu as accompli ton voyage et abordé au rivage ; avance encore maintenant. Que ce soit dans une autre forme de la vie : le souffle divin est partout, même là-bas. Que ce soit dans l'éternel oubli? Eh bien, tu ne seras plus harassé par l'assaut des images sensibles, par les passions qui te ballottent d'un côté ou d'un autre, comme un jouet insensible, des longues explorations intellectuelles aux odieuses exigences de ta chair. N'es-tu pas déjà poussière, cendres et squelette — un simple nom — moins encore, qui lui-même n'est qu'un soupir, un son transmis de bouche en bouche par de malheureux mourants qui se sont à peine connus, et toi, bien moins encore, depuis si longtemps qu'ils sont morts.

« Quand tu regardes un homme sage, un avocat, un grand capitaine, pense à quelque autre comme lui qui n'est plus. Quand tu aperçois ton visage dans un miroir, fais comparaître quelqu'un de tes ancêtres devant toi, un de ces Césars antiques. Allons, partout ton Sosie se

dresse devant toi. Laisse alors cette pensée te venir : mais où sont-ils donc? Sont-ils quelque part? Pour jamais? Et toi, à ton tour, pour combien de temps en as-tu? Es-tu donc aveugle sur ce que tu es, — matière si éphémère. Et ta fonction, la nature de tes devoirs? Attends donc au moins, que tu aies assimilé ces choses à ton essence propre, comme le feu ardent transforme en chaleur et en lumière ce avec quoi on l'alimente.

« De même que des mots jadis en usage sont maintenant pour nous démodés, ainsi en est-il de noms qui étaient jadis sur toutes les lèvres : Camille, Volesus, Leonnatus ; ensuite Scipion et Caton, et puis Auguste, et puis Hadrien et enfin Antonin le Pieux. Combien de grands médecins dont le coup d'œil savant guérissait les malades, ont été, à leur tour, atteints par la maladie et sont morts ! Ces sages Chaldéens qui prédisaient, avec une superbe suffisance, la dernière heure des autres hommes, ont à leur tour été enlevés par surprise. Et tant d'autres, dans leurs résidences d'agrément, qui se vantaient de leur Caprée comme Tibère, de leurs jardins, de leurs bains ; Pythagore et Socrate, qui dissertaient avec tant de précision sur l'immortalité ; Alexandre, qui se servait de la vie des autres, comme si la sienne devait durer éternellement, lui et son muletier sont pareils maintenant ! — l'un sur l'autre. Tous ceux qui composaient la cour d'Antonin ont bien certainement disparu. Panthée et Pergame ne sont plus près du tombeau de leur prince. Les gardiens des cendres d'Hadrien ont glissé des marches de sa tombe. Il eût été inutile qu'ils s'y tinssent plus longtemps. Et s'ils y étaient encore, le mort le sentirait-il? Et le sentant, s'en réjouirait-il? A supposer qu'il en fût content, garderait-il[e] ces gardiens à jamais ? Le temps viendra où eux aussi seront des vieillards, des vieilles femmes, et ils mourront, et ils choiront de leurs places! Quelle garantie alors restera-t-il pour assurer le service impérial? Tout cela en somme n'est que le soupir du tombeau et une outre gonflée du sang des morts.

Pense encore à ces inscriptions qui ne sont pas applicables à un seul, mais s'étendent à des familles entières. — Εσχατος τοῦ ἰδίου γένους — *Il fut le dernier de sa race.* Et encore mieux à des villes entières ensevelies, Hélice, Pompéï, et d'autres, dont on ignore même le lieu où elles sont sous la terre.

« Tu as été un des citoyens de cette vaste cité. Ne cherche pas pendant combien de temps, et ne t'en inquiète pas : celui qui t'en a retiré est un juge équitable et n'a rien d'un tyran; c'est la nature même qui t'y avait amené : tu es comme l'acteur qui quitte les planches sur l'ordre de celui qui l'a engagé. Diras-tu : mais je n'ai pas joué les cinq actes? C'est vrai: mais, dans la vie humaine, trois actes suffisent parfois pour que la pièce soit complète. C'est affaire de l'auteur, non la tienne. Retire-toi de bonne volonté; car il se peut que ce soit une volonté bienveillante qui te relève de ton rôle. »

Le discours s'acheva presque dans l'obscurité, le soir étant venu assez subitement par suite d'une chûte abondante de neige. Les torches préparées pour la forme, comme ornement, prirent, de ce fait une vé-

ritable utilité pour la rentrée solennelle de l'Empereur. Les hommes se passaient rapidement de main en main la lumière, dans un long courant de lueur mouvante, à travers le Forum tout blanc, et sur le grand escalier conduisant au Palais.

L'hiver fit cette nuit-là son apparition, et ce fut l'hiver le plus rigoureux qu'on eût vu de mémoire d'homme. Les loups descendirent des montagnes ; et, guidés par l'odeur des cadavres, dévorèrent les corps morts enterrés en hâte pendant la peste. Enhardis par ces festins, ils escaladèrent les murs des cours de fermes de la Campagna, tant que durèrent les jours courts. On vit des aigles chasser devant eux sous le ciel brumeux des bandes de petits oiseaux. Par contre, en ville, l'hiver n'en fut que plus brillant, pour ceux qui pouvaient se payer la lumière et le chauffage. Les tailleurs vendirent, en grande quantité, les fourrures des animaux qui avaient échappé aux loups et aux aigles, pour les cadeaux habituels des *Saturnales ;* et jamais les roses d'hiver de Carthage n'avaient prodigué, avec plus d'éclat, leurs nuances jaunes et rouges.

CHAPITRE XIII

La "Maîtresse et la Mère" des Palais

A la suite de cet hiver rigoureux et court, le soleil s'était remis à l'œuvre, aidant par sa chaleur à la poussée des feuilles et des bourgeons, dans un adoucissement marqué de la température ; mais il faisait son œuvre dans un ciel d'une blancheur uniforme, sur lequel la demeure des Césars, avec ses cyprès et ses toits de bronze, se détachait comme un tableau aux riches mais sombres coloris, tandis que Marius gravissait la longue suite d'escaliers par lesquels il allait être introduit auprès de l'empereur Marc Aurèle. Habillé à la dernière mode, les jambes prises dans d'élégantes *fasciae* de cuir blanc, avec le lourd anneau d'or de *l'ingenuus* et sa toge de cérémonie, il avait conservé toute la fraîcheur de son teint de rural. Les regards de « la jeunesse dorée » de Rome se tournaient vers lui, comme sur l'ami préféré de Cornélius et l'aide désigné de l'Empereur ; mais on ne le jalousait pas. Malgré, ou plutôt en partie à cause de la réserve habituelle de ses manières, il était devenu le « type à la mode », même pour ceux qui, d'instinct, sentaient l'ironie qui se cachait sous cette étonnante maîtrise de soi chez celui qui prenait les choses autrement que les autres, comme cela se traduisait dans sa voix, dans sa façon de s'exprimer et même dans sa manière de s'habiller. C'était, à vrai dire, l'attitude de quelqu'un qui, débutant brillamment dans la vie et en appréciant pleinement les agréments, se rend fort bien compte, du point de vue d'une philosophie idéaliste, qu'il attribue une valeur réelle à de simples illusions et préfère, de son plein gré, marcher tout éveillé dans un rêve, dont cependant la complète inanité ne le trompe pas.

Dans la résidence du Grand Chambellan, Marius attendit le moment fixé pour l'audience de l'Empereur. Il admirait les décors originaux des murs, peints en couleurs qui rappelaient les tons riches de vieux cuirs rouges. Au milieu de l'un d'eux, se voyait sous une treille, dont il semblait qu'il n'y eût qu'à cueillir les fruits, une figure de femme frappant à une porte, dans une réalité prodigieuse de perspective. L'avis d'introduction arriva, et, au bout de quelques minutes, l'étiquette de la maison impériale étant encore assez simple, il avait franchi les grandes tentures qui séparaient le hall central du palais en trois parties, trois degrés d'approche vers la personne sacrée, et il parlait à l'Empereur lui-même, non pas en grec, comme ce dernier avait coutume de le faire d'ordinaire avec les érudits, mais plus familièrement, dans un latin enjolivé cependant ou plutôt défiguré, par de nombreuses phrases grecques, comme de nos jours des phrases françaises ont fait parfois l'ornement de l'anglais à la mode. Marc-Aurèle regardait Marius avec une véritable bienveillance, sachant le jeune homme très versé dans les lettres grecques et la philosophie ; il goûtait aussi son expression sérieuse, étant, nous le savons, un adepte de la révélation de la personnalité par la physionomie, persuadé comme il le proclame lui-même, que non seulement l'amour, mais tout sentiment affectif de l'âme de l'homme, se manifeste nettement par la fenêtre qu'est notre œil.

L'appartement dans lequel Marius se trouva avait un aspect d'ancienneté et était richement meublé des bibelots favoris de deux ou trois générations de collectionneurs impériaux, triés en dernier lieu, par le flair de connaisseur de l'empereur stoïcien lui-même, bien qu'ils ne dussent pas rester là longtemps réunis. Marc-Aurèle n'a cessé de se vanter d'avoir appris du vieil Antonin le Pieux à sauvegarder l'autorité, sans avoir recours constamment à des gardes, à porter un costume tissé par les femmes du service de son épouse, sans cortège de luminaires ou de statues et à s'arranger pour faire, comme prince, à peu près même figure qu'un simple gentilhomme.

Et néanmoins, comme la première fois qu'il s'était trouvé en face de lui, Marius fut frappé de l'atmosphère profondément religieuse qui entourait la personne de l'empereur. Cette impression aurait bien pu s'expliquer en partie par la simplicité si réservée et correcte de la figure principale de cette splendide résidence; cependant, Marius ne pouvait oublier qu'il avait devant lui, non-seulement le chef de la religion de Rome, mais celui qui pouvait se faire rendre un véritable culte divin, s'il l'eût voulu. Quoique les prétentions fantasques de Caligula eûssent jeté quelque discrédit sur une semblable ambition, prenant même les allures de plaisanterie par la gaucherie de Claude, il n'en restait pas moins certain, que depuis Auguste, une vague atmosphère de divinité semblait envelopper les Césars, même de leur vivant; et le caractère particulier de Marc Aurèle, polythéiste consciencieux, toujours préoccupé de remplir son rôle de pontife, et en même temps philosophe, que ses vues mystiques entou-

raient d'une sorte d'auréole de sainteté, avait relevé, dans sa personne, sans qu'il y prétendît, quelque chose de cette prérogative divine, de ce prestige. Bien qu'il n'eût jamais consenti à ce qu'on lui élevât des autels, les statues de son « *Génie* », son sosie spirituel ou céleste, avaient néanmoins pris place parmi celles des princes divinisés du passé; et sa famille, y compris Faustine et le jeune Commode, était considérée comme membre, de la « sainte » ou « divine » lignée. Bien des courtisans, à Rome, étaient prêts à redire comme ce chef barbare qui, après avoir contemplé l'un des prédécesseurs de Marc Aurèle, s'écriait en se retirant: « Aujourd'hui, j'ai vu un Dieu ». Le toit même de sa demeure, avec son fronton et son pignon, pareil à ceux du sanctuaire d'un Dieu, ces lauriers de chaque côté de l'entrée et la frise de feuilles de chêne au-dessus, semblaient désigner ces lieux à la vénération. Et maglré tout, la tenue de la maison de Marc Aurèle était extraordinairement modeste, n'offrant rien de ce qui eût pu être comparé aux dépenses somptuaires des palais du genre de Louis XIV. La dignité du palais se révélait uniquement par un sens particulier de l'ordre, par l'absence de tout ce qui avait un cachet de futilité, de vulgarité ou d'incommodité. Une simple résidence officielle de ses prédécesseurs, le *Palatin,* était devenue la demeure favorite d'Aurélius ; les souvenirs nombreux et variés qu'il y retrouvait plaisaient sans doute à son caractère réfléchi, et les somptuosités criardes de Néron et d'Hadrien étaient déjà atténuées par l'effet du temps. L'habitation romaine, sans fenêtres, devait donner une impression que nous, modernes, qualifierions de sombre. Comment les enfants, on se le demande avec étonnement, pouvaient-ils s'arranger de maisons qui ne leur laissaient que de si faibles échappées sur la vie au dehors? L'Empereur qui n'avait guère fait d'autres changements, bien décidé à organiser là sa vie, dans un intérieur véritablement familial, avait dérasé les ouvertures horizontales, pour en tirer le meilleur parti possible et percé ça et là une fenêtre, genre moyen âge, de sorte que la pleine lumière du jour, fort goûtée de son jeune visiteur, projetait agréablement des ombres sur les objets de la collection impériale. Quelques-uns, vraiment, par leur simplicité et leur grâce toute grecque, se détachaient dans l'éclat d'une lumière pure et matinale, au milieu des splendeurs de l'industrie de Rome.

Bien qu'il eût l'aspect, pensait Marius, d'un homme qui ne devait pas prendre suffisamment de sommeil, il était, ce jour-là, plein d'entrain et de verve, à la suite d'une de ses affreuses migraines, qui, depuis son enfance avaient été pour lui « l'épine dans le flanc » et l'incitaient à justifier les prétentions de sa philosophie, par l'endurance des petites misères de la vie. Dans le premier moment, Marius, se remémorant l'empereur au milieu du décor de la récente cérémonie, avait quelque peine à se figurer qu'il pût bien être maintenant en conversation particulière avec lui. La thèse philosophique de Marc Aurèle impliquant une tendance très accusée à entourer d'une considération particulière, l'humanité — au sens large du mot — représentée par les grands corps de l'Etat, les assemblées et groupements

en vue d'intérêts généraux suivant la tendance des Stoïciens, aurait pu dans une nature moins élevée que la sienne, le conduire à ne s'intéresser aux gens qu'en raison inverse de la distance qui les séparait de lui. Ç'a été parfois le résultat du cosmopolitisme stoïque. Marc Aurèle, pourtant décidé à magnifier, par tous les moyens, grands ou petits, une doctrine quelque peu maussade en soi, s'était appliqué, avec toute la vivacité de son intelligence et pendant de longues années d'observation, à se plier à toutes les exigences qu'entraînent les rapports sociaux. Dès le début, il avait résolu de ne pas invoquer le prétexte des affaires, pour se dispenser de remplir ses devoirs envers les autres hommes, de ne pas se dire trop absorbé par des questions importantes, pour s'occuper de ce que la vie avec les autres peut exiger à tout moment; et il y avait si bien réussi, qu'à une époque où l'on attachait un prix particulier à suivre l'étiquette rigoureusement en ce genre de rapports, on goûtait dans la simplicité charmante de sa conversation, plus d'agrément que dans les paroles flatteuses des autres. Son affabilité pour son jeune visiteur de ce jour n'était en réalité qu'une efflorescence de cette même sagesse, qui l'avait disposé à voir en Lucius Verus un véritable frère — sagesse qui consistait à ne pas être trop exigeant pour les hommes, comme pour l'arbre fruitier (c'est une comparaison favorite chez lui), à ne pas vouloir forcer la nature. Et il y avait une autre personne le touchant encore de plus près, à l'égard de laquelle cette sagesse prenait les proportions d'un véritable prodige d'équité, — de charité.

Au centre d'un groupe des enfants du prince, dans le même appartement que l'Empereur, au milieu de l'intimité luxueuse d'une maison moderne, l'impératrice Faustine était assise, se chauffant les mains devant le feu. Avec ses longs doigts que teintait de rouge la lueur des charbons flambants du brasier, Marius contemplait de près la plus belle femme du monde, et en même temps, la grande énigme de l'époque, entourée de ses fils et de ses filles. Comme on l'a remarqué justement dans les nombreuses manifestations où l'art a reproduit ses traits, elle avait, de son vivant, l'air d'une personne curieuse, toujours prête à engager la conversation avec le premier venu. Elle avait certainement le pouvoir d'attirer sur elle une curiosité d'assez mauvais aloi. Et Marius constata ce côté énigmatique de sa physionomie dans ce fait, qu'après l'avoir rencontrée nombre de fois, il ne parvint jamais à reconstituer nettement ses traits en son absence. Le jeune garçon de six ans, mais qui en paraissait davantage et qui près d'elle effeuillait avec impatience une rose au-dessus du foyer, rappelait par ses traits son père, — le jeune *Vérissimus* d'une façon frappante, avec cependant un certain allongement féminin du visage et toute la vivacité, toute l'audace, du regard de sa mère.

Et cependant la rumeur publique frappait à toutes les portes et fenêtres de la demeure impériale, à propos des adultères qui y venaient eux-mêmes frapper ou y déposaient tranquillement leurs guirlandes d'amoureux. Cette ressemblance de l'enfant avec le mari, de cet enfant qui se

tenait près d'elle, n'était-elle pas le résultat de quelque honteux sortilège, où le sang du gladiateur assassiné, le vrai père, avait servi d'ingrédient ? Est-ce donc que toutes les ruses pour tromper les maris, décrites par le poète romain étaient vraiment son œuvre et sa maison elle-même une école pratique de tous les artifices de l'amour clandestin ? Ou bien le mari lui-même était-il au courant, comme tous l'étaient autour de lui ? Certaines morts subites, survenues dans le palais, avaient-elles vraiment pour cause l'apoplexie ou la peste ?

L'homme aux oreilles et à l'âme duquel ces rumeurs devaient parvenir demeurait, néanmoins, fidèle à sa philosophie imperturbablement optimiste, à sa résolution bien arrêtée de ne voir le monde que sous le jour que la raison supérieure lui révélerait, et, dans le voyage à travers la vie qu'il avait fait jusqu'alors, bien qu'il n'eût trouvé qu'une grande solitude morale et intellectuelle, il avait toujours maintenu un contact affectueux et secourable avec ses compagnons de route, pourtant si différents de lui. Depuis ses premières années d'enfance dans les jardins de Latran, il lui semblait, — et il rendait grâce aux Dieux de cette constatation évidente, — qu'il eût toujours été entouré de parents, d'amis, de serviteurs, de vertus peu ordinaires. De cette idée maîtresse de la philosophie stoïque qui voit en chacun de nous le citoyen d'une seule et même cité, il avait tiré des conclusions plus bienveillantes, plus équitables que ne le faisaient d'ordinaire les Stoïciens, à l'occasion de ses déceptions chez les hommes et auprès des femmes. C'était pour lui un souci de chaque jour, de mettre de côté les considérations qui auraient pu faire fléchir sa résolution, dans une sorte d'orgueil philosophique lui permettant de se rendre à lui-même le témoignage que personne ne prenait avec plus de bonne humeur les bévues de ses voisins. N'était-ce pas Platon, qui avait enseigné (non comme un paradoxe, mais comme une simple vérité expérimentale), que si l'homme pèche, c'est parce qu'il ne connait pas le mieux et qu'il est dominé par la fatalité de sa propre ignorance. Dur envers lui-même, il semblait parfois, à n'en pas douter, trop disposé à la bienveillance pour des gens qui ne la méritaient guère. Dans la circonstance présente, il avait maint sujet d'en faire l'expérience. En ce qui concerne l'impératrice Faustine, du moins, il paraît bien qu'il ait réussi, par son affection persistante, à empêcher qu'elle ne devînt ce que la plupart ont cru qu'elle était (nous devons le prendre au mot dans ses « Pensées » que corrobore, des deux côtés, l'échange de correspondances avec Cornelius Fronton) et qu'il ait trouvé près d'elle une consolation, d'autant plus assurée peut-être, qu'elle demeurait ignorée de tous autres. Le secret de sa conduite blâmable ne fut-il pas, en définitive, confié à celui qui a du moins, jeté le voile sur son nom. Quoi qu'il en soit, ce qui ne laisse aucun doute à son égard, c'est qu'en dehors de sa beauté extraordinaire, elle lui garda sa plus douce tendresse.

Non ! le sage qui avait fait d'attentives observations sur les arbres du jardin ne pouvait s'attarder à recueillir des raisins sur des

épines ou des figuiers; lui, il était la vigne donnant son fruit dans toute sa splendeur, suivant la loi de nature, sans interruption, du même crû, quel que fût l'usage qu'en pussent faire les autres. Certainement, lui présent, son influence s'était maintenue toujours intacte, et Faustine en jouissait pleinement ce jour-là, anniversaire de la naissance d'un de ses enfants, un petit garçon à ses genoux, qui tenait délicatement dans ses mains une petite trompette d'argent, un des cadeaux de son anniversaire. « Pour moi, ce n'est que si je conviens de ma douleur, qu'elle en prend véritablement caractère » a dit en se vantant cet empereur volontairement inconscient et « c'est à moi de savoir comment j'entends prendre la chose. » Et cependant quand ses enfants tombent malades ou meurent, sa belle assurance tombe et son cœur se brise, et l'un des côtés charmants de quelques-unes des lettres qui nous restent de lui, réside surtout dans ses allusions aux maladies de ses enfants. « A mon retour à Lorium, écrit-il, j'ai trouvé ma petite dame *(domnulam meam)* avec la fièvre »; et encore dans une lettre adressée à l'un des personnages les plus sérieux du temps : « Vous serez heureux d'apprendre que notre chère petite est mieux et trottine dans la chambre, *parvolam nostram melius valere et intra cubiculum discurrere* ».

Le jeune Commode avait quitté l'appartement pour suivre les exercices de quelques gladiateurs. Il manifestait pour ce genre de compagnie un goût inné, dont, suivant la rumeur publique, il avait hérité de son véritable père, désireux aussi d'échapper à la compagnie trop imposante du plus austère et en même temps du plus délicat type de vieillard, que Marius eût jamais rencontré, le précepteur des enfants de l'empereur. Venu pour offrir ses souhaits d'anniversaire de naissance, il se joignait familièrement et amicalement au groupe, mettait les mains sur les épaules de l'empereur, embrassait sur les joues l'impératrice Faustine et les enfants au visage et aux mains. C'était Marcus Cornelius Fronto, l' « Orateur », le maître préféré de l'empereur dans sa jeunesse, plus tard son conseil le plus écouté, et maintenant roi incontesté sur le trône de la sophistique. Marius avait rencontré son équipage aux élégants harnais d'argent dans les rues de Rome. Il avait su faire servir ses nombreux dons naturels, à l'acquisition d'une belle fortune, qui se remarquait, même à cette époque, si indulgente cependant pour les professeurs ou rhétoriciens. La reconnaissance de l'empereur Aurélius, toujours généreux pour ses maîtres, s'entremettant pour les mettre d'accord, car ils n'étaient pas toujours d'humeur facile entre eux, l'avait aidé à se faire une grande situation dans le monde. Mais ses somptueux apanages, comprenant la villa et les jardins de Mécènes, n'embarrassaient nullement le professeur d'une philosophie qui, même sous sa forme la plus accomplie et la plus élégante, se piquait pourtant d'un aimable dédain pour les choses de ce genre. Avec une maîtrise profonde et pratique des bonnes manières, des physionomies, sourires, dissimulations, flatteries et d'une foule de petites manœuvres de cour — véritable rhétorique perfectionnée pour la vie quoti-

dienne, — il usait de tout cela pour le progrès de l'humanité, notamment pour le développement de l'amour de la famille. Durant une longue existence de quatre-vingts ans, il avait été comme enveloppé par l'atmosphère de sa propre éloquence, de la réputation qu'elle lui avait attirée, des échos qui lui en revenaient, pareils à des gazouillements d'oiseaux ou à des bourdonnements d'abeilles. Développant dans ce milieu choisi, les plus nobles idées de la philosophie païenne, il était devenu le « Directeur » favori de la jeune noblesse.

Oui, c'était bien vraiment la première fois que Marius, toujours en quête d'en rencontrer l'occasion, se trouvait en présence d'une vieillesse tout à fait supportable, parfaitement belle, d'une vieillesse dans laquelle, pour lui qui d'ordinaire faisait peut-être trop grand cas de ce qui avait l'aspect de la jeunesse, il semblait qu'il n'y eût rien à regretter, rien de véritablement perdu de ce qu'avaient emporté les années. Le sage vieillard, dont les yeux bleus et la belle carnation étaient si délicats, si nets, si limpides, semblait avoir remplacé soigneusement et consciemment les traits naturels à sa jeunesse, à mesure qu'elle s'évanouissait, par un charme équivalent de culture ; et il avait l'enjouement, la gaîté tranquille, comme aussi la faiblesse, le besoin de s'appuyer sur un plus fort, d'un enfant délicieux. Et pourtant, il semblait qu'il n'attendît que le moment de quitter la vie : les Stoïciens en étaient presque aussi préoccupés que les Chrétiens, quoique d'une façon bien différente : — ce qui amena Marius à opposer le contraste entre pareil calme à quatre-vingts ans, et l'espèce de désespérance avec laquelle il se rendait compte que, lui aussi, envisageait cette même idée. Pourtant, ses infirmités avaient été pénibles et prolongées; il avait perdu des enfants et des petits-enfants chéris. Sans souci de la foule et des rues désagréables, c'était une marque d'affection qui avait dû coûter au vieillard, de quitter sa demeure ce jour-là; et il était heureux de s'appuyer sur l'empereur pendant qu'il allait d'une place à l'autre au milieu de ces enfants qu'il déclare si souvent avoir aimés à l'égal des siens. En effet, une singulière découverte, véritable bonne fortune littéraire, du commencement du XIX° siècle ,a ressuscité le parfum longtemps enseveli de cette amitié célèbre du monde antique, retrouvée sous l'écriture d'un palimpseste de date moins ancienne, dans une suite de lettres où les deux correspondants échangent plus généralement leurs pensées du soir, notamment pour les anniversaires de famille, et dans l'intimité la plus complète: sur leurs enfants, sur l'art de la parole, sur la ressource « de la science des figures » — de rhétorique surtout, s'entend — sur le sommeil et la santé! Ils ne tarissent pas d'admiration réciproque sur leur élqouence, impatients de se retrouver, quand ils sont séparés; notant, chose très caractéristique, les rêves de chacun d'eux; attendant le jour qui mettra fin aux besognes ou aux devoirs qui les séparent « comme des gens superstitieux qui guettent l'étoile dont le lever leur permettra de rompre leur jeûne ». Pour l'un des écrivains, pour Marc Aurèle, la correspondance avait vraiment du prix. Nous le voyons un jour prenant un réel plaisir à la lecture de ces lettres

au moment de prendre son repos. Fronton cherche à dissuader son élève d'écrire en grec. Pourquoi acheter à grand prix du vin étranger, inférieur à celui de sa propre vigne? Marc Aurèle, d'autre part, avec une maîtrise innée et vraiment extraordinaire des mots — *la parole pour la parole, comme on dirait en France* — se désespère devant la perfection de la rhétorique de Fronton.

Comme le visiteur moderne du musée du Capitole et de quelques autres, Fronton avait été frappé, agréablement frappé, par l'air de famille chez tous les Antonins, et il entrait dans sa façon de témoigner son amitié, d'en faire le plus grand cas, à propos des enfants de Faustine : « Eh oui, j'ai vu les petits, écrit-il à Marc Aurèle, absent sans doute: j'ai vu les petits, le plus charmant spectacle de la vie pour moi ; car ils vous ressemblent d'une façon frappante. Cela m'a bien récompensé de mon voyage sur cette longue route glissante et ces rochers escarpés; je vous revoyais devant moi encore plus complètement de quelque côté que je me tournasse, à droite ou à gauche. Par ailleurs, je les ai trouvés, le ciel en soit béni, avec des joues de santé et des voix éclatantes. L'un tenait une tranche de pain blanc, comme un fils de roi ; l'autre une croûte de pain bis, en qualité de digne rejeton d'un philosophe. Je prie les Dieux de veiller également sur le semeur et sur le grain, de garder ce champ où les épis de blé sont si agréablement pareils. Ah ! j'ai écouté aussi leurs gentilles voix, si douces dans leur gazouillement enfantin, qu'il me semblait reconnaître — oui, en vérité, dans ce pépiement de vos jolis poussins — les notes cadencées et harmonieuses de votre propre parole. Prenez-y garde, vous allez trouver que je deviens indépendant, ayant sous mes yeux et à portée de mes oreilles ceux que je pourrais bien finir par aimer, oui, par aimer à votre place.

« *Magistro meo salutem* »; répond l'Empereur. Moi aussi, j'ai revu mes petits par vos yeux, comme je vous ai vous-même revu, en lisant votre lettre. C'est cette charmante lettre qui me fait vous écrire ainsi. » Et cela avec force protestations d'amitié, qui abondent de part et d'autre dans cette correspondance et qui pourraient sembler parfois superflues aux lecteurs de nos jours ou encore rappeler en quelque manière l'usage des antiques formules d'onction d'amitié chez les Juifs. Les leurs étaient certainement sincères.

A l'un de ces enfants, Fronton venait d'apporter une trompette d'argent pour cadeau de naissance, et celui-ci s'exerçait à souffler de temps à autre doucement, se détournant avec des airs ravis quand il avait produit un son et qu'il supposait que le vieillard n'écoutait pas. C'était d'un sujet assez ordinaire, cher aux santés affaiblies, le sommeil, que Fronton et l'Empereur s'entretenaient : l'Empereur le considérait toujours comme un ennui; Fronton, au contraire, comme une chose féconde en mystérieuses jouissances; à tel point qu'il avait écrit un « *encomium* » pour le vanter et qu'il lui arrivait fréquemment de recommander à son élève impérial,

par des raisons ingénieuses, de ne pas s'en priver. Ce jour-là, devant son jeune auditoire, il avait une histoire à leur conter à ce sujet.

« On dit que notre père Jupiter, quand il mit l'ordre dans le monde à son origine, divisa le temps en deux parts parfaitement égales ; à l'une, il donna pour vêtement la lumière et à l'autre, les ténèbres. Il les appela le jour et la nuit, et il assigna la nuit pour le repos et le jour pour le travail de la vie. En ce temps-là le sommeil n'était pas né encore et les hommes passaient toute leur vie éveillés ; seulement le repos de la nuit leur avait été préparé au lieu du sommeil. Mais il advint peu à peu, étant donné que l'esprit de l'homme est toujours en éveil, que jour et nuit, ils continuaient à faire leurs affaires et ne réservaient rien au repos. Et Jupiter, s'étant aperçu que, même pendant la nuit, l'agitation et les querelles ne cessaient pas et que les tribunaux restaient ouverts (Marc Aurèle était fier en effet de se vanter, comme Fronton le savait bien, de suivre les débats de ses cours de justice fort tard dans la nuit), résolut de charger un de ses frères de l'inspection de la nuit et de présider au repos des humains. Mais Neptune invoqua, pour s'excuser, l'importance d'une surveillance incessante des mers, et le Père Dis, la difficulté de tenir soumis les esprits inférieurs; et Jupiter, ayant tenu conseil avec les autres Dieux, crut s'apercevoir que les veillées nocturnes étaient assez en faveur. C'est vers ce temps que Junon donna le jour à la plupart de ses enfants; Minerve, qui préside aux arts et aux talents, aimait la lampe de minuit ; Mars était enchanté des ténèbres, pour mieux préparer ses complots et ses surprises; et les faveurs de Vénus et de Bacchus allaient à ceux qui se levaient la nuit. Alors Jupiter prit la résolution de créer le Sommeil, et il l'introduisit au nombre des autres Dieux et lui donna pouvoir sur la nuit et sur le repos mettant dans ses mains les clés des yeux de l'homme. De ses propres mains, il composa les philtres qui devaient apporter la consolation aux cœurs des mortels — l'herbe de la joie et l'herbe de la sécurité, cueillies dans un parterre céleste ; et des prairies de l'Achéron, l'herbe de la mort ; et en exprimant une seule goutte pareille à une larme que l'on peut cacher. « Avec ce philtre, dit-il, verse le sommeil sur les paupières des mortels. Aussitôt, ils s'étendront d'eux-mêmes, sans mouvement, en ton pouvoir. Mais ne crains rien ; ils revivront, et en un instant, ils seront de nouveau debout. » Et aussitôt Jupiter donna au sommeil des ailes, attachées, non pas comme celles de Mercure, à ses talons, mais à ses épaules comme celles de l'Amour. Car, dit-il : « Il ne convient pas que tu approches des yeux de l'homme au bruit des roues d'un char avec l'impétuosité d'un rapide coursier, mais dans un vol calme et gracieux, comme porté sur les ailes de l'hirondelle, que dis-je, plus doux et plus discret encore que le vol de la colombe. » Bien plus, pour le rendre encore plus agréable aux hommes, il lui confia une multitude de songes charmants répondant aux désirs de chacun. L'un entendait son acteur favori, cet autre écoutait une flûte ou guidait un char sur la piste ; dans son rêve, le soldat était vainqueur, le général porté

en triomphe; le voyageur retrouvait sa demeure. Et parfois ces rêves se réalisaient.

A ce moment, Marc Aurèle dut se rendre vers les Dieux domestiques pour les offrandes d'anniversaire de naissance. Un lourd rideau de tapisserie fut tiré, et par derrière, Marius, pendant quelques instants, put jeter un coup d'œil sur le *Lararium* ou chapelle impériale. Un jeune patricien en tunique blanche était de service, tenant dans ses mains un petit coffret qui renfermait l'encens destiné à l'autel. Sur des consoles richement sculptées ou sur des étagères, étaient disposés autour de cette petite pièce, les riches emblèmes du culte et les statues d'or massif ou dorées, décorés de fleurs fraîches et entre autres cette statue de la Fortune provenant de chez Antonin le Pieux, ainsi que celles des maîtres de l'Empereur qui étaient entrés dans le repos. Une fresque aux tons sombres sur la muraille remémorait un trait d'antique piété de Lucius Albinius, qui fuyant Rome au lendemain d'un grand désastre et rencontrant des prêtres à pied, qui portaient leurs objets sacrés, descendit du chariot qui l'emmenait et l'offrit aux ministres des Dieux. En montant vers la chapelle, l'empereur s'arrêta et dans un regard grave, mais plein de bienveillance pour son jeune visiteur, il lui dit, en prenant congé, ces mots qu'il fut seul à entendre : « *L'imitation est la partie essentielle du culte ; les Dieux aimeraient bien mieux que les hommes cherchâssent à leur ressembler qu'à leur adresser des flatteries. Persuadez-vous bien que ceux dont vous approchez davantage, sont d'autant plus heureux de votre présence.* » C'était bien là le sens profond qui se dégageait de la scène et de l'heure — de cette heure que Marius venait de passer dans la demeure impériale. Quelle atmosphère de sérénité, de calme tranquille! Quelle humanité! Et pourtant, en quittant cet intérieur de marque dans l'exercice de ces rites de famille qu'il avait été si curieux de pénétrer, cherchant, selon son habitude, à dégager le trait essentiel de tout ce qu'il venait d'avoir sous les yeux, il dut reconnaître qu'il n'emportait qu'un sentiment de médiocrité; mais, pour une fois, cette médiocrité était vraiment dorée.

CHAPITRE XIV

Amusements Virils

Pendant la guerre d'Orient, il y eut un moment où l'on put craindre un schisme dans l'empire, par suite de la défection de Lucius Verus, en même temps que Marc Aurèle, pour mieux s'assurer de la fidélité de ce dernier, ne songeait à rien moins qu'à lui donner sa charmante fille Lucille, l'aînée de ses enfants, la *domnula*, probablement, des lettres ci-dessus. La « *petite dame* » devenue une jeune fille vigoureuse et solide, avait été de tout temps en quelque sorte le bon génie, l'âme meilleure, de Lucius Verus, par l'effet de la loi des contraires, contrebalançant par sa modestie quelque peu froide et réservée, l'ardeur sauvage du jeune homme. Emmenée à Ephèse, elle était devenue sa femme par l'accomplissement du mariage civil, les rites plus solennels des noces ayant été ajournés jusqu'à leur retour à Rome.

La cérémonie de la « *Confarreation* » ou mariage religieux, dans lequel le fiancé et la fiancée se partageaient un certain pain mystique, fut donc célébrée, au début du printemps, avec toute la pompe d'usage, l'Empereur lui-même assistant à la fête, par esprit de famille. Une foule de gens élégants remplissaient la place qui précédait l'entrée de la résidence de Lucius sur le Palatin, richement décorée pour la circonstance; ils commentaient avec un sans-gêne assez mal placé, les divers détails de la cérémonie, que, seuls, quelques privilégiés réussirent à apercevoir. « La voilà qui arrive », disaient les gens autour de Marius, « escortée par ses jeunes frères : c'est le jeune Commode qui porte la torche d'épines blanches, le petit panier à ouvrage, les jouets pour les enfants. » Et après un moment d'attente silencieuse : « Ah! la voilà qui enroule le fil de laine autour des piliers de la chambre. Ah ! je vois le gâteau de

mariage ; le fiancé présente le feu et l'eau. » Puis, après un plus long intervalle, le chœur entonna : *Thalassie ! Thalassie !* Et pendant quelques instants, à la lueur bizarre, en plein midi, d'un grand nombre de cierges de cire, Marius put les apercevoir tous deux côte à côte, au moment où la fiancée était soulevée sur le pas de la porte : Lucien Verus tout bouillant et superbe, — la pâle, impassible Lucille, grande, svelte, étroitement enveloppée dans son voile jaune, avec sa haute couronne nuptiale.

Pendant que Marius se retirait, heureux d'échapper à la bousculade de la foule, il se trouva face à face avec Cornélius, habituellement peu soucieux de se mêler à des spectacles de ce genre. Il éprouva un réel soulagement de s'évader avec lui — si frais et si à son aise, malgré le splendide uniforme de chevalier qu'il avait endossé pour la circonstance — de la chaleur suffocante de la cérémonie matrimoniale. Sa réserve qui avait si fort intrigué Marius pendant sa première journée à Rome n'était qu'une manifestation, entre beaucoup d'autres, d'une série d'aversions, qu'il ne s'expliquait pas, aussi bien des choses que des gens, pour toute intimité n'ayant d'autre but qu'une camaraderie dans des plaisirs futiles. Marius découvrait là un signe (dont cependant la nature lui échappait totalement) de distinction, de goûts d'élite, de répulsion pour le milieu de vie intense et corrompue à laquelle ils étaient mêlés, tous deux — un mobile secret de retenue, qui tenait toujours en éveil sa vue comme ses oreilles, le dirigeait à travers Rome comme par un talisman, si bien que, dans sa pensée, il l'identifiait avec cet oiseau blanc de la place du marché, dont il réalisait pour lui le symbole, si nettement. Marius, en outre, admirait combien ce compagnon avait su se montrer tout à fait aimable pour lui. C'était là l'influence évidente et la douche froide qui convenaient à l'état enfiévré de sa vie présente. Sans quoi, il eût été, tour à tour, suffoqué et épuisé par cette existence de luxe et de surmenage, et pourtant si insupportablement vide, dans laquelle les gens, même les mieux préparés, ne semblaient se nourrir, comme le sage empereur lui-même, que d'un monde d'illusions. Mais sous l'austérité de Cornélius on sentait un souffle d'espérance, de fraîcheur et d'espoir, comme à l'aube d'un nouveau matin. Pour la plupart, comme je l'ai dit, ces répulsions, cette réserve semblaient inexplicables. Mais il arrivait parfois que l'action de ce conseiller mystérieux répondait absolument au jugement ou à l'instinct de Marius lui-même. La détermination prise par Cornélius venait d'ailleurs fortifier par la suite, en la traduisant dans une manifestation visible, l'impulsion de sa propre conscience. Toutes les tendances de son éducation première le portèrent, au moins, sur un point particulier, à partager entièrement le sentiment de son singulier ami (seuls tous deux, s'il le fallait, contre le monde entier) un jour où, seul au milieu d'une brillante réunion de jeunes gens, il avait quitté sa place officielle dans l'amphithéâtre, pendant une grande représentation, donnée, à quelques mois de là, en l'honneur des noces de Lucius Verus et de Lucille.

C'était surtout par le regard, en suivant sa démarche et son attitude, que se révélaient à Marius, le caractère et la nature intime de Cornélius; comme en cet après-midi, où, sous cette lumière suggestive faite de clartés et d'ombres, de l'antique villa au bord de la route, il avait revêtu ce costume de chevalier dont chaque détail avait paru prendre une signification, être le symbole de quelque autre chose qui visait bien au delà. Pour Marius, avec sa nature si foncièrement poétique, tout ce qui lui venait par l'intermédiaire des sens exerçait sur lui une influence plus grande que lui-même ne s'en rendait compte. Flavien, pendant le court été du début de sa vie, lui avait fait connaître une impression intense de ce « perpétuel flux »; il avait pris là, comme sur un sceau de cire, un symbole, où dans des murmures indistincts plus suggestifs encore que des mots précis, sa philosophie cyrénaïque, personnifiée pour la première fois en cette figure pleine de séduction, qu'avait atteinte ensuite une souffrance individuelle d'autant plus pathétique, — une image concrète, que, par la suite, quand se furent apaisées en lui les influences troublantes, il put adapter, dans le domaine pratique, assez nettement, à l'idée abstraite qu'il s'en était faite. Mais de quelle formule intellectuelle ce mystique Cornélius pouvait-il bien être la vivante expression, lui qui paraissait vivre constamment en rapport étroit et en communication avec une vision toujours présente à son esprit, une source de discernement, une lumière pour la route, qui, bien sûr, n'avait pas encore surgi pour Marius ? Entre temps, la réserve de Cornélius, sa sérénité si simple, sa pureté, lui prêtaient un charme encore plus physique que moral ; l'exquise correction de son esprit, à tout prendre, cadrait si bien avec la beauté régulière de sa personne, qu'elle paraissait en être le corollaire nécessaire. Et si différente que fût cette nouvelle amitié, — pleine d'exigences, de restrictions, d'avertissements, — de l'attachement fébrile pour Flavien qui, par moments, lui avait donné l'impression d'un esclavage gênant, cependant cette amitié était encore, comme l'autre, une réconciliation avec le monde de la sensation, avec le monde visible. Du fait de cette présence sereine et charmante, tout ce qu'il avait sous les yeux, même les plus vulgaires choses de la vie de chaque jour, — ne se fussent-ils tenus l'un près de l'autre que pour réchauffer leurs mains à la même flamme — prenaient pour lui un air de rajeunissement poétique, le charme délicat d'une fleur nouvelle, d'un intérêt nouveau. Il semblait que ses yeux eussent été mystiquement baignés, renouvelés, fortifiés.

Ah! comme Flavien aurait ardemment, et dans toute la joie de son cœur, pris sa place dans l'amphithéâtre, au milieu de ses jeunes contemporains! Comme il eût été affamé de connaître tous les détails du spectacle et de tout ce qui s'y rattachait et de ce soleil, tamisé en or fin par les *vela* dont les ondulations se reflétaient sur les personnages de marque qu'ils abritaient! Les Vierges de Vesta prenaient leurs places réservées, près de l'impératrice Faustine, assise là dans un véritable dédale de pierres précieuses à doubles faces qui changeaient à chacun de ses mouvements

comme les vagues de la mer. Dans un cône d'ombre rafraîchissante les merveilleuses toilettes des élégantes se détachaient sur l'éclat des arènes, que des équipes de jeunes garçons en blanc, au cours de ce long spectacle ne cessaient de recouvrir d'un sable frais pour absorber certaines grandes taches rouges; le public mis en gaîté leur jetait des paquets de noix et de petite monnaie, à travers un tamis tissé d'argent et d'ambre, don précieux de Néron; et elles-mêmes étaient inondées par une pluie de fleurs et de parfums pendant les entr'actes de cette longue fête, dont la souffrance de l'animal faisait les frais. — Durant son séjour à Ephèse, Lucius Verus était devenu un patron, patron ou protégé, de la fameuse divinité d'Ephèse, la déesse des chasseurs; et le spectacle du jour, composé pour lui faire honneur, devait rappeler quelques épisodes de l'histoire de la déesse, la représentant comme une sorte de génie de la folie chez les animaux, ou même chez l'homme, quand il entre en contact avec eux. Le programme comporterait un élément rappelant l'ancienne manière grecque, ce qui ne pouvait manquer de plaire à un public lettré et hellénisant; et Lucius Verus étant en un sens, grand ami des animaux, il n'y devait paraître que des bêtes sauvages et domestiques, d'espèces rares : ce devait être un véritable massacre. Pour une si heureuse circonstance, on espérait que l'aîné des empereurs pourrait peut-être accorder une faveur et qu'un criminel vivant tomberait sous la dent des bêtes féroces. Et le spectacle devait se terminer par la mort, sous une grêle serrée de flèches, de cent lions, offerts avec une grandiose générosité par Marc Aurèle lui-même pour l'amusement de son peuple. — *Tam magnanimus fuit !*

L'arène, abritée et aménagée pour le premier numéro du spectacle, avait un air de fraîcheur exquise, intensifiant chez les spectateurs, l'impression, qu'à cette époque de l'année la rose donne encore aux matins. Le long des souterrains qui y donnaient accès, on entendit bientôt la voix d'un chœur en marche, répétant le chant sacré ou l'hymne à Diane; car, en somme, le spectacle de l'amphithéâtre restait une manifestation religieuse. Pour certains casuistes religieux, le sang versé sous cet aspect hideux avait gardé le caractère d'un sacrifice, et ce caractère pouvait calmer fort à propos la sensibilité humanitaire d'un empereur aussi pieux que Marc Aurèle, qui, par condescendance fraternelle, avait consenti à présider la fête.

Artémise ou Diane, telle qu'on pouvait alors la considérer d'après le développement pris par son culte, était en réalité l'expression symbolique de deux éléments, réunis bien que contradictoires, de la nature et de l'expérience de l'homme — sa sympathie et en même temps sa répulsion pour les animaux sauvages, alors qu'ils demeuraient encore, en un certain sens, ses frères. Elle est le type représentatif complet, et par cela même d'une complexité extrême, d'un état où l'homme avait encore des rapports très fréquents avec les animaux, non pas en tant que ses troupeaux, ou ses serviteurs dans la vie pastorale d'un monde déjà organisé,

mais plutôt comme ses pareils, leur témoignant, soit de l'affection, soit de la haine, — état fait entièrement de sympathie ou d'antipathies ataviques, de rivalités et de besoins identiques — alors qu'il épiait, cherchait à deviner les instincts de ces « plus jeunes frères », dans une intimité dont les « survivances » semblent avoir, par la suite, pris souvent une note de folie. Diane est la représentation aussi bien du bon que du fâcheux côté de ces rapports. Mais les côtés humains de cette parenté disparaissaient tous en ce jour dans la frénésie d'un spectacle où la seule cruauté envers les animaux, leurs souffrances et leurs morts sans but étaient l'attrait principal. Les spectateurs suivaient leur destruction, fournée par fournée, d'une façon qui n'offrait rien de bien nouveau, quoi qu'on pût s'attendre à ce que les bêtes elles-mêmes, comme toute créature vivante est apte à le faire quand elle est poussée à bout, se montreraient ingénieuses et feraient oublier, par les péripéties fantastiques de leur agonie, les lacunes d'une époque bien déchue en matière de distractions viriles, C'était bien une Divinité du Meurtre — cette déesse de Tauride qui exige le sacrifice des matelots naufragés sur les côtes, la cruelle chasseresse lunatique qui apporte avec elle non seulement la mort subite, mais encore la rage « *rabies* », aux créatures sauvages offertes en holocauste à Diane, dans la personne d'un fameux courtisan — Le moyen d'obtenir, à la suite de la scène d'ouverture l'illusion théâtrale, était absolument abandonné à la fantaisie d'allures des animaux, que des stimulants artificiels avaient excités à se ruer follement les uns contre les autres. Et comme Diane était en même temps la protectrice des nouveaux nés, un intérêt de curiosité particulier était éveillé par les efforts d'adresse faits par les petits cherchant à s'échapper du ventre déchiré des mères : on avait, à cet effet, soigneusement choisi, autant que possible, des mères pleines.

Il y avait eu un temps, et il devait revenir, où les plaisirs de l'amphithéâtre s'étaient concentrés, en de semblables caprices, sur des créatures humaines. Quel truc plus ingénieux avait jamais été inventé par un impresario, que cet incident, en son ironie inoubliable, où un criminel dénué, comme l'esclave ou l'animal, de tout droit, se voyait forcé de jouer le rôle d'Icare et, où tout à coup, se détachant au moment voulu, ses ailes le laissaient tomber au milieu d'un groupe d'ours affamés ? Car ces longues représentations de l'amphithéâtre étaient alors l'équivalent, pour ainsi dire, d'une lecture de roman, un secours couramment apporté aux imaginations paresseuses mises en face, par exemple, d'accidents fâcheux, comme il en peut arriver à chacun : seulement, on avait toute facilité de contempler la chose en parfaite sécurité. Scœvola pouvait regarder sa propre main, consumée, craquant à la flamme dans la personne d'un malfaiteur, qui cherchait à racheter sa vie par cet acte vraiment si réjouissant pour les yeux et aussi pour les oreilles d'un public curieux.

S'agissait-il du rôle de Marsyas, on prenait un criminel

à scalper. On pouvait trouver presque intéressant de suivre avec attention, l'expression de son visage, tandis que les aides le ligotaient et l'attachaient avec des chevilles sur la planche, pleins de dextérité, que l'exécuteur de la loi, se tenant tout près, faisait une légère entaille avec son couteau, détachait la peau de la jambe de l'homme, aussi promptement que s'il se fût agi d'un bas. Ce raffinement dans l'art de doser la souffrance aux malfaiteurs, avait atteint sa perfection avec les torches vivantes de Néron. Mais alors, en ridiculisant la souffrance, on risque de dénier à la victime toute énergie réelle et possible et d'étouffer ainsi tout sentiment sincère de pitié. L'Empereur philosophe n'ayant pas grand attrait pour le sport, et sous l'influence d'un scrupule personnel, avait grandement modifié tout cela; il avait ordonné que des filets seraient tendus au-dessous des danseurs de corde raide et que les épées des gladiateurs seraient mouchetées. Les gladiateurs, pourtant, étaient toujours là. Leurs luttes sanglantes gardaient, sous le couvert d'un amusement populaire, l'efficacité d'un sacrifice humain; comme d'ailleurs toute la mise en scène de ces représentations publiques conservait une signification religieuse. Arrivé à ce point, certainement le jugement de Lucrèce sur le paganisme ne peut être contesté.

Tantum religio potuit suadere malorum.

Marius, écœuré et indigné, se sentant isolé dans ce vaste abattoir, ne pouvait s'empêcher de constater que, malgré sa complaisance habituelle pour Lucius Vérus qui, près de lui, applaudissait bruyamment de temps à autre, Marc Aurèle était resté impassible pendant les longues heures que Marius lui-même venait de passer là. La plupart du temps, l'empereur avait détourné les yeux du spectacle, lisant ou écrivant à propos des affaires publiques, mais paraissant en somme indifférent. — Peut-être méditait-il l'antique paradoxe des Stoïciens sur « l'imperceptibilité de la douleur », qui pourrait être invoqué comme excuse, si jamais ces sauvages instincts populaires devaient se tourner de nouveau contre des hommes et des femmes. Marius garda le souvenir très net de son attitude et de son expression pendant cette journée, lorsque, quelques années plus tard, certaines choses se passèrent en Gaule, d'après ses propres ordres; et cette attitude et cette expression révélaient déjà, quoique prématurément, dans leurs rapports amicaux, — et malgré sa gratitude pour l'intérêt qui lui avait été témoigné — une divergence irréductible entre l'empereur et lui; entre lui, dont les convictions de toute sa vie se concentraient à l'heure présente, au fond de son cœur, dans un sursaut de pitié et d'indignation, et Marc Aurèle qui représentait ce qu'il y avait de plus éclairé, de plus cultivé dans l'intelligence païenne. Il y avait dans une tolérance pareille, dans ce simple fait qu'il pût rester impassible en présence d'une semblable scène, quelque chose qui semblait à Marius faire de Marc Aurèle son inférieur dès maintenant, et pour toujours, sur les questions de rectitude, les mettre l'un et l'autre en opposition dans

un grand conflit, dont cette divergence du moment n'était que le pressentiment. — Que ce fût, peu importe en quelle mesure, une conséquence des principes abstraits dont il avait pour lui-même formulé les données, ou peut-être en dépit même de ces principes : il avait une conscience loyale, qui décidait et se jugeait, lui et les autres, avec une magistrale autorité. — Vous devez être, ce semble, tout autre que ce que vous paraissez être! Vous ici! ici ! — Assurément Marc Aurèle ne connaissait pas cette conscience d'intuition supérieure qui s'imposait à Marius dans un appel impérieux et qu'il aspirait à rencontrer aussi chez les autres. Lui, du moins, l'humble suivant de la révélation par les yeux, avait conscience, au cours de cette brève et obscure existence, de la lutte féroce entre le vrai bien et le véritable mal, engagée autour de lui et dont à aucun prix, il ne voulait entraver ou compromettre l'issue, — antagonismes dont le « sage » Marc-Aurèle, ne se doutait pas.

Peut-être ce long chapitre sur la cruauté des spectacles à Rome pourrait-il laisser dans l'esprit des enfants de notre siècle l'impression que nous y avons cherché une satisfaction d'amour propre ! Il conviendrait peut-être de nous demander plutôt — il est toujours bon de procéder ainsi dans nos lectures, par exemple à propos de la traite des esclaves ou de grandes persécutions religieuses d'un côté ou d'un autre, en un mot de tout ce qui peut provoquer en nous cette question : « Ton serviteur est-il donc un chien pour lui imposer pareille besogne ? — non-seulement quels germes latents en nous pourraient, dans telles circonstances données, nous porter à agir de même ; mais, sur un terrain plus pratique encore, quelles pensées, quel genre de considérations, traversant nos esprits à ce moment même, nous auraient fourni, si nous avions vécu dans ce milieu de crimes légaux, des motifs plausibles, capables d'excuser ces mêmes forfaits. Chaque époque, peut-être, tour à tour, est aveuglée sur tel point spécial, entraînant un crime qui y correspond — pierre de touche de la conscience inébranlable d'une élite.

Ces plaisirs cruels étaient certainement, au temps de Marius, le péché de l'aveuglement, de la conscience éteinte et de la sottise; — et la lumière intérieure ne l'avait pas trompé sur ce point. Oui, ce qui manquait, c'était le cœur qui ne permettrait pas de contempler tout cela; et l'avenir devait appartenir à ces forces qui découvriraient ce cœur. La philosophie dont il se réclamait lui avait dit : « Fie-toi à ton regard. Tache d'être toujours sincère, en face de l'expérience concrète. Prends garde de fausser tes impressions. » Et le conseil, du moins dans la circonstance, avait été efficace, en élevant une protestation : « Ceci et cela, voilà ce que tu ne dois pas regarder ». Sûrement le mal était une réalité, et l'homme sage, auquel le sens du mal manquait, ne s'étant pas, d'instinct, librement rangé du bon côté, devait avoir manqué sa vie.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XV

Le Stoïcisme à la Cour

La fine fleur de cette même société, Marc-Aurèle, précédé de *fasces* dorés, une foule de gens de distinction, l'Impératrice Faustine elle-même et tous les bas-bleus élégants du jour, — qui entretenaient, disait-on, leurs « sophistes » particuliers pour se faire donner des leçons de philosophie pendant qu'elles vaquaient aux devoirs de leur toilette, — était de nouveau réunie à quelques mois de là, mais dans un endroit tout différent et aussi dans une autre intention. — Le temple de la Paix, fondation « toute moderne » d'Hadrien, auquel avait été annexées une bibliothèque et des salles de cours, était devenu une institution tenant le milieu entre un collège et un club littéraire ; et c'était là que Cornelius Fronton devait prononcer un discours sur le « Caractère de la Morale ». Certaines personnes avaient en effet exprimé le désir que l'Empereur Marc-Aurèle lui-même exposât sa doctrine complète sur la matière. L'art du Rhéteur était devenu presque une charge d'état. La philosophie avait gravi les marches du trône, et, de temps à autre, avait été invitée à rendre des sentences officielles marquées au sceau d'une autorité quasi-divine — Or c'était en qualité de délégué de cette même autorité, avec l'entière approbation de l'Empereur philosophe — empereur et pontife tout à la fois — que le vénérable Fronton devait, en ce jour, traiter quelques points de la doctrine stoïcienne pour donner à cet auditoire raffiné, mais imbu néanmoins de certains préjugés, une leçon sur cette morale, tendant à établir qu'elle représentait un mode d'élégance dans les choses, une sorte de musique ou d'ordonnance artistique pour la vie. Et il s'acquittait de sa mission en toute sincérité, déployant toute la science de son intelligence servie par cette éloquence où il était passé maître. Le stoïcisme en effet n'était plus

désormais quelque chose de rude et d'hirsute. Introduit à la cour, il avait pris des allures très-décoratives : il s'était fait persuasif et insinuant et ne visait pas seulement à porter la conviction dans les esprits, mais à conquérir les âmes. Se présentant sous les traits de la vieillesse du grand Rhéteur avec sa voix prenante, il faisait presque figure d'Epicuréisme. Le vieillard était du reste en pleine possession de ses moyens dans la circonstance, qui devait être la dernière où il se trouverait appelé à remplir un semblable rôle. — C'était le jour anniversaire de sa naissance. Le matin, de bonne heure, un message impérial de félicitations lui avait été remis, et l'agréable impression qu'il en avait ressentie se lisait encore sur son visage, quand, aidé par sa fille Gratia, il prit place sur le siège d'ivoire comme président de l'*Athenœum* de Rome, portant avec une grâce achevée le pallium du philosophe — pareil au large manteau de laine du simple soldat, mais attaché sur l'épaule droite par une magnifique fibule, cadeau de l'Empereur à l'occasion de son anniversaire.

On vivait en un temps où, comme l'attestent une foule de faits contemporains, ce goût pour l'art du rhéteur n'était qu'une des manifestations du dilettantisme général — un temps où l'on ne se bornait pas à apprécier les mots eux-mêmes, mais à leur prêter une portée morale considérable. L'auditoire raffiné de Fronton aurait été prêt à verser des larmes ou à vider sa bourse, si la harangue avait eu pour objet, comme cela arrivait parfois, de faire appel à sa charité. Quoiqu'il en fût, tandis qu'ils s'installaient à leur aise et suivant leur fantaisie, au milieu des statues et des fleurs, ces amateurs de beau langage avec leurs tablettes toutes prêtes, pour recueillir soigneusement le mot ou la phrase heureuse, ne demandaient qu'à s'abandonner au régal littéraire intellectuel qui leur avait été préparé, tantôt applaudissant, tantôt envoyant des baisers sonores au conférencier, à travers la salle, quand il achevait triomphalement quelque longue période savamment nuancée; et en même temps, la fraction la plus jeune de l'auditoire cherchait à l'imiter dans ses diverses allures, dans les inflexions de sa voix et dans la façon d'arranger les plis de son manteau. — Assurément, la rhétorique coulait à flots : images à profusion, tirées de la peinture, de la musique, de la mythologie, des expériences de l'amour ; tout cela combiné de telle façon, que les expressions les plus ordinaires prenaient un sens inattendu, comme des mouches s'échappant d'un morceau d'ambre, suivant une comparaison de Fronton lui-même. Mais sous cette richesse éclatante, on sentait que le caractère essentiel du style était surtout dans sa gravité et dans la maîtrise complète de la langue, unie à un souci très-spécial d'écarter toute expression que n'aurait pas consacrée l'autorité des anciens maîtres.

Et alors il advint à Marius, ce qui arrive parfois en pareil cas, à savoir qu'un discours sur un sujet d'un caractère général, destiné à un auditoire dans son ensemble, prit un caractère de personnalité et lui parut s'adresser à lui directement. La conscience encore toute bouleversée par la scène de l'amphithéâtre et en même temps demeuré sous le charme

de la belle figure de Cornélius, il se demandait anxieusement comment il pourrait arriver à concilier le système personnel d'intellectualisme qu'il avait élaboré et « l'antique morale ». Dans son système en effet, il n'avait réservé jusqu'alors aucune place à cette vieille morale, parce que la conséquence que cela eût entraîné aurait été l'adhésion à certains principes primordiaux pouvant modifier ou entraver ses tentatives vers une existence intégrale et à vues larges, donner un sens différent aux leçons apportées par l'expérience de la vie, gêner enfin l'indépendance native de son cœur et de son intelligence. Mais en ce moment (l'imagination conquise par l'air de noblesse, de conviction résolue, d'allure de gentilhomme, pour ainsi dire, que revêtait, dans cette manifestation extérieure et dans la façon dont était présentée par son étrange ami, cette belle et inflexible théorie morale) il sentait s'élever en lui des doutes sur la valeur de son programme philosophique, précisément sur la question du bon goût. On y pouvait saisir une nuance d'inélégante antinomie, une sorte de dissonance, de révolte contre les usages reçus, dont l'impression, qu'en devaient ressentir les autres en réagissant sur lui-même, pourrait lui enlever quelque chose de cet orgueil personnel auquel il faisait une si large part dans la théorie de l'organisation de la vie. Et Fronton semblait précisément envisager une situation morale correspondant à cet état d'âme. Il paraissait prendre pour type un personnage — de l'école de Cyrène ou d'Epicure — écoles ordinaires des courtisans, soit par habitude, soit par instinct, si ce n'est même par principe — préoccupé pourtant, dans l'espèce et dans une large mesure, d'accepter des directions morales, et soucieux, en atténuant autant que possible l'antinomie indéniable de sa tentative, de faire une place au devoir et à l'intégrité de la vie dans le domaine de sa pensée.

Le professeur en Stoïcisme trouvait la solution du problème dans le simple attrait de la beauté esthétique de l'antique morale, agissant en toutes choses comme un élément fascinateur de l'imagination et formant le bon goût, dans son acception supérieure, par l'association — système ou ordonnance, s'imposant, comme une réalité, non seulement au monde dans son ensemble, mais à une minorité choisie et rare de toutes les supériorités intellectuelles, dont par conséquent le type d'Epicurien qu'il avait en vue devait être, à vrai dire, le dernier à accepter d'être exclu. — Il supposait son auditeur, très-sincèrement en quête d'un principe (et c'est ici que Marius se figurait être directement visé) pouvant servir de base unique à une droiture absolue dans l'ordinaire de la vie, à cette probité sans tache, qui résulte en partie d'un bon naturel et de l'amour propre éclairé ou du sentiment de l'honneur, peut-être même dû pour une part à la seule crainte du châtiment. Aucun de ces mobiles n'avait à vrai dire pour le sujet lui-même un caractère de moralité en soi et n'offrait par conséquent aucun point de comparaison avec un être de moralité, en tant qu'il était représenté par Cornélius ou par l'Empereur philosophe. S'acquittant des mêmes devoirs, répondant en fait, comme

ils le faisaient d'ailleurs, à ce que les autres pouvaient attendre d'eux d'un point de vue superficiel, rendant à chacun son dû : — il n'en ressortait pas moins que de telles personnalités devaient demeurer pourtant incapables de trouver le secret de s'adapter aux influences morales dont elles étaient entourées. Mais, lui, à quelle tendre sympathie — autrement profonde que chez tant d'âmes rigides — il se sentait capable de s'abandonner dans une bienveillance instinctive ! Comme il jugeait les autres avec des raffinements de charité! Comme il mesurait avec une délicatesse exquise de conscience les susceptibilités d'autrui ! C'est qu'il savait combien la façon de donner, quand le cœur y est, ajoute de prix à un bienfait. Il va plus loin que bien d'autres dans son désir de soulager toutes les faiblesses, se rendant compte d'instinct, qu'il suffit d'être conscient pour se prévaloir de droits. Il se crée des centaines de devoirs, que peut-être bien il ne qualifie pas de ce nom, dont les âmes qui s'en tiennent à la rigueur de la règle peuvent même ne pas soupçonner l'existence. Il met une sorte d'orgueil à faire plus qu'eux, à sa guise. — Parfois, il en vient à se demander si ces gens qui font tout à la règle et au cordeau ont bien vraiment la compréhension de leur devoir. Quelle mesquinerie, quelle inflexibilité! Quelle inintelligence ! Quels pitoyables gardiens (peut-il bien penser) du sens intime de droiture chez certains de ces adeptes méticuleux de la lettre et de la forme. Et pourtant, avec tout cela, il n'admet pas l'existence d'un monde moral, ne consacre par aucune théorie des faits qui tiennent tant de place dans la vie.

Mais en dehors et au-dessus de cette droiture pratique dérivant d'une bienveillance native, de l'amour-propre ou de la crainte, il constate qu'il existe un certain nombre d'actes de correction, dans ce qu'il fait, et surtout dans ce qu'il omet de faire, non pas tant de son plein gré, que par déférence et par acquiescement absolu et instinctif à la coutume, aux habitudes des autres, dont il ne pourrait arriver à s'écarter pas plus qu'il ne consentirait à les rejeter, comme en matière de tenue, ne fût-ce même que sur les questions de costume. Eh oui, voilà bien les dangers, les vices qu'il cherchait à éviter comme étant essentiellement un manquement au bon goût. Un tel acquiescement aux préférences d'autrui pourrait passer à juste titre comme le plus pitoyable de tous les mobiles et comme l'élément le plus négligeable dans la direction morale de la vie. Et cependant, d'après Cornélius Fronton, c'était bien là en réalité le point capital, le reste n'étant que secondaire, du principe général à poser. Il y avait là une grande idée qui, associée à cette détermination de se conformer à la tradition, s'élevait à la hauteur du principe le plus évident, le plus absolu et le plus puissant d'action morale, — un principe capable de déterminer les efforts les plus énergiques de l'homme vers la droiture. Et il poursuivait en développant l'idée d'une république universelle des intelligences, se manifestant, s'incarnant pour ainsi dire, dans une communauté d'élite d'hommes justes devenus parfaits.

Ο κόσμος ὡσανεί πόλις ἔστιν — le monde devenu semblable à une république, une seule et même cité. Il règne des règlements, des coutumes, des usages, auxquels nos amis et nos compagnons comptent que nous nous conformerons dans nos rapports avec eux, en tant que leurs égaux et leurs concitoyens. Toutes ces observances en effet sont l'œuvre d'une aristocratie apparente ou latente de cette cité, dont les façons dans le présent, et les éliminations dans le passé, constituent maintenant une puissante tradition déterminant la façon dont les choses doivent se faire ou non, sorte d'harmonie présidant aux rapports de la vie sociale, — harmonie telle que quiconque en aurait une seule fois goûté le rythme, ne se résignerait plus à en être privé. Ainsi le « *devenir* » le — τό πρέπον — des grecs ou τα ἤθη, *mores — les manières*, suivant l'expression commune aux Grecs et aux Romains, renfermerait vraiment en soi l'idée de devoir. La droiture ne serait donc, dans la bouche de « César » lui-même, du philosophe Marc Aurèle, que l'acquiescement à la volonté raisonnable des anciens, des plus respectés de la cité ou de la communauté. Cet élément vraiment royal, créateur de la loi nous faisait pressentir que nous sommes tous également concitoyens de cette cité définitive d'en haut, en comparaison de laquelle les autres ne sont que de simples habitations. Mais tandis que le vieillard parlait avec chaleur de cette cité définitive, de cette société invisible, dont la réalité avait pris corps dans ce cercle intime d'âmes inspirées, dont les vues concordantes avaient eu pour interprètes les maîtres attitrés de la conscience de l'humanité, dont les maximes, dégagées par leur choix pour le gouvernement de la vie, avaient formé le code de l'antique morale, Marius se rendait compte que sa pensée l'emportait bien au-delà des intentions immédiates du conférencier. Non pas qu'il cherchât à trouver, dans le domaine de la théorie ou de l'abstraction, une définition plus claire de cette communauté idéale, mais bien plutôt à en localiser pour ses yeux la situation et l'enceinte, à en décrire et tracer les tours et les murailles, pour ainsi dire, conformément à son ancienne et ordinaire méthode de réflexion. Ce devait être comme le réceptacle, extérieurement du moins, de tout un vaste organisme s'étendant bien au delà des murs de la grande cité qui l'entourait, à supposer même qu'on se l'imaginât à l'apogée de sa puissance — telle qu'Auguste ou Trajan eûssent pu la concevoir — quoiqu'on pût faire pour tenter de comparer la Rome visible, sous ses yeux, à cette autre Rome nouvelle, invisible en haut. Parfois même Marius se demandait avec surprise si l'orateur ne faisait pas allusion à quelque vaste société secrète, association auguste telle que de s'en trouver exilé et d'en ignorer la civilisation serait un plus grand malheur encore que d'être relégué jusqu'aux extrémités du monde, hors de la grande République romaine. L'Humanité, l'ordre régnant partout, la grande civilisation avec son aristocratie d'esprits d'élite s'imposant à ses successeurs par la maîtrise de ses exemples : — telles étaient les idées, déjà assez suggestives par elles-mêmes, que le professeur en stoïcisme, avait cherché à grouper pour élever et ramener à un

principe unique, les efforts de l'homme vers la moralité, soulevé lui-même par un enthousiasme si sincère. Mais où Marius pouvait-il espérer découvrir tout cela, en dehors du domaine de l'abstraction intellectuelle ? Où donc étaient-elles ces âmes d'élites, en qui le postulat d'une semblable humanité apparaissait si attrayant, si séduisant, si persuasif, — laissant d'aussi splendides traces sous leurs pas, dans le monde qu'il avait sous les yeux, — et dont c'eût été une souffrance insupportable pour lui de sentir les regards se détourner de lui? Où donc cet ordre parfait avec lequel il devait compter comme avec un grand fait d'expérience, comme avec toute autre manifestation de beauté dans la vie, pour demeurer en paix avec lui-même, en s'y adaptant?

Rome avait raison d'être grave. La conférence prit fin assez brusquement, la rumeur d'une grande foule s'étant fait entendre au pied des murailles. Et l'auditoire, sur ce, entraîné par l'élément jeune de la salle, se précipita vers la colonnade, sur les gradins de laquelle on était aux premières loges pour assister au défilé de la fameuse procession, ou *transvectio*, des chevaliers militaires traversant le Forum pour se rendre, de leur terrain de manœuvre du temple de Mars au temple des Dioscures. Cette année-là, la cérémonie n'avait pas lieu à la date ordinaire, c'est-à-dire à l'anniversaire de la victoire du Lac Regille, avec son couple d'alliés célestes — la chaleur et les roses d'un mois de Juillet de Rome, — mais par anticipation, quelques mois plus tôt, les amandiers bordant les routes n'ayant encore que leurs fleurs sans feuillage. A travers ce léger treillis, Marius contemplait les cavaliers dans leurs plus brillants uniformes, avec leurs casques enguirlandés d'olivier et leurs visages où les combats et la maladie avaient laissé leurs traces, bien que presque tous fussent jeunes. Ce spectacle, sous des dehors fleuris, prenait en cette journée un sens tout à fait guerrier, le retour de l'armée vers le Nord où l'ennemi s'ébranlait de nouveau, étant imminent. — Cornélius avait défilé à son rang, et quand la dislocation de la compagnie se fit, il passa au fond des gradins sur lesquels se tenait Marius, répétant cette chanson nouvelle qu'il lui avait déjà entendu fredonner une fois.

CHAPITRE XVI

Pensées d'après.

Marius, de son côté, se livrait à de sérieuses réfléxions. Le discours de Cornélius Fronton, avec ses vues larges sur l'horizon de l'esprit humain, l'avait porté à faire un retour sur lui-même et plus particulièrement à considérer l'étroitesse égoïste de ses théories personnelles Les roses les plus tardives étaient depuis longtemps fanées. La société de Rome avait gagné ses villégiatures, pris la route des eaux ou de la guerre. Lui, il était resté à Rome, désireux de constater jusqu'au bout la persistance du jardin de roses de son Epicuréisme. Il s'était remis de nouveau au travail, repassant point par point tous les raisonnements qu'il s'était faits précédemment à lui-même pour en tirer des conclusions pratiques. Ce siècle offrait avec le nôtre de grandes analogies : beaucoup de difficultés et aussi d'espoirs — que le lecteur me pardonne, si, de temps à autre, je parais oublier Marius pour les représentations de ses idées de nos jours, — à Rome, à Paris ou à Londres.

Quelle pouvait bien être, en réalité, la valeur pratique de cette thèse doctrinale, en quoi pouvait-elle avoir la prétention de provoquer les adhésions qui justifient la pratique. Ç'avait été, sans contestation possible, une théorie de profits et pertes (pour ainsi dire), l'établissement d'un bilan. Si donc elle négligeait dans le commerce de la vie quelque sujet qu'une théorie différente pouvait utiliser pratiquement, si elle faisait par là un sacrifice inutile, assurément c'est qu'en quelque manière, elle se montrait inconséquente avec elle-même et n'était qu'une théorie incomplète. Faisait-elle en somme un sacrifice de ce genre ? Quelle lacune était la sienne ou quel abandon imposait-elle ?

Et remarquons ici, — chose que Marius ne pouvait guère faire, — que le Cyrénaïsme demeurera toujours la philosophie de prédilection de la jeunesse, ardente, mais aux vues bornées, sincère, mais en même temps disposée au parti pris et même au fanatisme. C'est qu'en effet il ne s'agit là que d'un idéal relatif et subjectif, envisagé sous un aspect

d'autant plus intense qu'il est limité, ne poursuivant la connaissance du vrai que sous un seul mode d'expérience, (dans l'espèce, la beauté du monde et la brièveté de la vie), dont on peut dire qu'il est plus spécialement la vocation de la jeunesse. Dans l'Ecole de Cyrène, dans ce monde grec relativement jeune, cette philosophie nous apparaît sous son jour le moins *blasé*, pouvons-nous dire, sous sa forme la plus avenante, la plus naïve et cependant peut-être la plus sage, dans tout l'éclat de sa jeunesse au sein de la jeune pensée européenne elle-même. D'ailleurs elle redevient jeune pour un temps dans presque toute âme juvénile. On y a vu parfois l'expression de la mentalité des gens blasés. Cependant, chez ceux-ci, elle ne peut guère être vraiment sincère, ou suivant le cas, correspondre à un véritable enthousiasme. « Marche conformément aux voies de ton cœur et au regard de tes yeux », est le plus souvent, à vrai dire, d'après le sens que lui donne l'ouvrage que je cite, le conseil qui s'adresse aux jeunes gens que réjouit la chaleur du soleil activant dans leurs veines la circulation du sang et qui regardent, comme bien lointain encore, le temps d'hiver, bien qu'ils le prévoient d'une façon générale. L'enthousiasme juvénile ou fanatisme, l'absorption du moi dans une direction préférée de la pensée ou du goût, phénomène tout à fait normal au début de toute carrière intellectuelle vraiment vigoureuse, s'accorde parfaitement avec l'ordonnance d'une synthèse théorique, comme celle que Marius avait si soigneusement élaborée. Elle semble en effet avoir pour postulat d'exiger de ses adeptes un sacrifice, exalté encore par le sentiment très-vif de vouloir et de pouvoir faire litière de tout ce qui a quelque prix pour les autres : le sacrifice d'une conviction, d'une doctrine ou de quelque principe, considéré comme essentiel, pour conserver à une conception intellectuelle toute sa cohésion lumineuse; tel un corps humain sans tache ou l'honneur le plus scrupuleux agit sur l'esprit du jeune étudiant, dès qu'il en a mesuré la valeur, comme un idéal fascinateur.

La doctrine de Cyrène dès lors, se formulant comme un mobile d'énergie et d'enthousiasme, n'est plus tant l'expression de l'Epicurien blasé que de la jeunesse vigoureuse dans toute la fraîcheur de sa pensée et de ses sentiments. Elle est séduite par cette conception qui doit lui permettre de soulever sa vie jusqu'au niveau d'une théorie audacieuse, alors que dans la saine ardeur du début de l'existence, la beauté du monde physique frappe puissamment ses sens grands ouverts et encore non blasés. Elle découvre, à chaque retour du printemps, un vaste poème toujours nouveau, avec des centaines de choses délicieuses qu'elle aussi a ressenties, mais qui jusqu'à elle n'avaient jamais été exprimées ou du moins avec tant de vérité. Les ateliers des artistes, qui peuvent choisir et étaler sous ses yeux ce qu'il y a vraiment de plus curieux et d'intéressant, s'ouvrant pour lui, le jeune homme se persuade que la philosophie antique de Platon, ou celle plus moderne de Bacon, a trouvé des commentateurs supérieurs aux maîtres eux-mêmes qui en ont tiré des conséquences d'une originalité saisissante, le mois d'avant.

Dans la brûlante et calme atmosphère du début de l'été, par un matin où la poussière est dorée, une mélodie vient jusqu'à lui, haussant le ton parfois, dominant le murmure des voix qui sortent de quelque église voisine, à travers les branchages en fleurs n'ayant peut-être d'autre valeur dans le moment présent que par l'expression de recueillement poétique qui se lit sur le visage des prêtres ou des fidèles, ou simplement peut-être du talent et de l'éloquence de ceux qui prêchent la foi et la droiture de la vie. Lui aussi, dans l'idéalisme où il se cantonne, il se considère comme une sorte de prêtre et donne à cette consécration de ses jours au culte de la beauté, le caractère d'un service religieux ininterrompu. Dans le lointain, que de cités superbes, que de rivages gracieux l'attendent ! A cet âge, pour des esprits d'une certaine trempe, pas n'est besoin de circonstances choisies ou exceptionnelles pour provoquer un enthousiasme pareil. La vie même dans le Londres d'aujourd'hui, sous la lumière lourde d'une journée d'été, est matière suffisante à une jeune et fraîche imagination pour y bâtir « le palais des arts » de ses rêves. Le sentiment et la jouissance, que le jeune homme éprouve de cette expérience où tout est inédit, sont encore exaltés, comme il en est de la lueur de ce jour d'été, par la pensée de sa brièveté : ainsi le joueur dans sa fièvre cherche à se saisir, par un geste adroit ou par une attention soutenue, de ces instants aux coloris si chauds et si fugitifs tout à la fois. Dans son for intérieur, peut-être, dans cette conscience qu'il a peu à peu formée en lui, dans sa manière de sentir, dans son emprise quelque peu farouche sur tout ce qui lui a paru mériter quelque intérêt, se révèle par-dessus tout un besoin intime d'avoir un point d'appui d'un caractère immuable : révélation qui peut bien lui venir aussi pour une part, ainsi qu'au brillant Claudio dans « *Mesure pour Mesure* », qu'en somme il ne s'avance que dans l'obscurité « comme au-devant de l'épouse ». Mais la chute inévitable du rideau est probablement lointaine ; et en pleine clarté du jour, du moins, il ne lui arrive que bien rarement de ressentir un frisson à la pensée de la tombe — cet assemblage d'un poids qui l'écrase par dessus et d'un étroit réduit qui l'enserre en dessous. Quand cette pensée lui vient, il peut se dire à lui-même : Eh bien, et le moine austère, lui aussi par exemple, qui a renoncé à tout cela, sur l'assurance d'un monde mystérieux au-delà, n'accepte pas, au fond, davantage ce cinquième acte, avec toutes les consolations qui l'entourent, que je ne le fais à l'heure actuelle; je puis espérer pourtant qu'à la fin d'une pièce, si bien jouée qu'on la suppose, je doive en avoir déjà assez et trouver un vrai bien-être dans le sommeil éternel.

Et précisément, par ce fait qu'il correspond aux caractères essentiels de l'activité de la jeunesse en général, le Cyrénaïsme sera toujours plus ou moins la philosophie particulière, ou le « prophétisme » des jeunes, lorsqu'un idéal se sera formé en eux par une suite d'expériences abondantes, qu'ont mûries toutes les puissances de l'assimilation pour ne pas dire de la réflexion. Là précisément, disons-nous, si notre interprétation est juste, se trouve le correctif approprié à cette philosophie. C'est

en effet par leur exclusivisme, et plutôt par leur caractère plus négatif que positif, que de pareilles théories ne parviennent pas à nous satisfaire d'une façon permanente. Ce qui est nécessaire pour les faire vraiment accepter, c'est qu'un système plus vaste vienne les compléter, où elles puissent trouver la place qui leur convient. Ce « *Sturm und Drang* » de l'esprit, comme on l'a appelé, cette appréhension ardente et limitée de demi-vérités, que, dans leur enthousiasme et sur un ton de prophètes, les jeunes qualifient d'ordinaire d'amour de la vérité — ne considérant qu'un point à la fois dans la circonférence — est assez vite ramené par la suite à la juste mesure, ainsi qu'il advient dans le domaine de l'histoire pour les individus, aussi bien par le fait de nos lassitudes et de nos faiblesses que par la raison assagie en notre propre nature. Et, bien qu'en somme la vérité ne se trouve que dans l'ensemble, comme on l'a dit, dans une suite d'harmonies et d'arrangements de ce genre, encore est-il possible que ces divers résultats dans le domaine de la spécialisation gardent leur pleine valeur par rapport à l'ensemble, grâce à cette première et ardente tournure de l'esprit limitant ses recherches sur un seul point.

Le Cynisme et le Cyrénaïsme : voilà bien les formes grecques primitives du Stoïcisme et de l'Epicuréisme à Rome; et, dans ce monde de la pensée grecque antique, on remarque, non sans quelque étonnement, que de bonne heure la forme la plus élevée du Cyrénaïsme — du Cyrénaïsme libéré de ses erreurs — se rencontra à mi-chemin avec la forme la plus noble du Cynisme. Partant de points opposés, chacune des deux doctrines, sous son expression la plus achevée, aboutit à un idéal pareil de tempérance et de mesure. Quelque chose d'analogue peut se remarquer à propos des évolutions ultérieures de la doctrine de Cyrène. Si elle débute par des vues en contradiction avec la mentalité religieuse, que cette mentalité considère même comme un devoir d'écarter, elle l'imite néanmoins, et avec des efforts qui n'impliquent guère une mentalité inférieure et moins sincère pour préconiser la réalisation d'un type de perfection très détaché des choses de ce monde. Le Saint et l'amant de la beauté de l'Ecole de Cyrène, on peut le penser, devraient se comprendre l'un l'autre bien mieux que chacun d'eux n'arriverait à s'entendre avec le premier homme du monde venu. Faites-leur faire un pas de plus à chacun, serrez d'un peu plus près les expressions, et les voilà se touchant presque.

Peut-être toute théorie apte à se traduire en pratique, dès qu'elle a atteint son apogée et trouvé ses interprètes les plus qualifiés, tend-elle à s'identifier avec toutes les autres. Car, en définitive, le champ des réflexions que les hommes peuvent être amenés à faire, à la suite de leurs expériences, ou par l'expérience même, n'est pas aussi étendu qu'il le paraît ; et comme il arrive que les formules supérieures et les plus désintéressées de l' « Ethique » en s'infiltrant dans la vie quotidienne de chacun, prennent contact avec le niveau banal d'un vulgaire égoïsme, ainsi pouvons-nous fort bien présumer que, chez les esprits supérieurs, quelque

divergent que soit leur point de départ, ils peuvent en arriver, dans la formation de leur conscience individuelle, à constituer un groupe d'une mentalité sensiblement identique, accordant leur estime ou leur aversion bien plus qu'on ne serait porté à le croire à première vue, aux mêmes personnalités qui offrent des analogies, soit dans leur caractère, ou mieux encore dans leurs tendances artistiques et littéraires, tous, pareillement, portés à fuir le monde. Aussi bien Cyrénaïsme ou Epicuréisme, qu'il s'agisse de l'ancien ou du nouveau, se rapprochent, à mesure qu'ils atteignent leur développement intégral, de la forme la plus haute du Cynisme, comme aussi des époques les plus florissantes de l'antique et traditionnelle morale. Dans sa conception austère de la vie, dans son effort de ne tendre à rien moins qu'à une perfection, dans sa façon de comprendre la valeur du temps — *avec la passion et le sérieux qui consacrent* — on peut le considérer, du moins dans sa tendance essentielle, non pas tant comme en opposition avec l'antique morale, que porté plutôt à exagérer un de ses postulats particuliers.

Entre temps, Marius semblait avoir constaté qu'il donnait une préférence étroite, mesquine et qui lui coûtait cher, à un seul côté de sa nature, et aussi dans les choses elles-mêmes, de son gré d'abord, mais aussi à la suite de ces vieux maîtres de la philosophie de Cyrène. S'ils parvenaient à réaliser le μονόχρονος ἡδονή comme on l'appelait, le plaisir de « l'Idéal du moment », si certains instants de leur existence semblaient les porter très-haut, dans un coloris de passion et de vibrantes sensations, leur donnant l'illusion d'une sensation — si de temps à autre, ils réussissaient à embrasser l'univers entier et avaient une vision en quelque sorte « béatifique » de personnages idéaux dans la vie et dans l'art, ces rares instants étaient chèrement achetés : ils devaient payer un gros prix par le renoncement à une foule d'amitiés, à ces choses auxquelles la sympathie seule donne de la valeur, dont ils se détachaient dans leur orgueil intellectuel, par respect pour une théorie qui n'admettait pas de certitude, ni d'adhésion aux vérités incomplètes ou hypothétiques. En adoptant une attitude hostile et d'opposition à la religion et à l'antique morale grecque, ils avaient assurément manqué de « sagacité ». La religion grecque à cette époque était bien vivante. Dès lors, plus encore certainement qu'au temps de sa décadence ultérieure, même pour le philosophe, elle méritait d'être envisagée sous ses aspects les plus élevés. Son développement historique ne demandait pas de la part de ses sectateurs une adhésion raisonnée ou formelle. Une religion qui avait si intimement pénétré la vie de l'homme, appuyée sur tant de forces naturelles, qui avait pris une signification si profonde pour tant de générations, qui traduisait tant de leurs espérances par des symboles si familiers et si séduisants, qui enveloppait dans un vaste réseau d'associations de tout genre l'homme tel qu'il avait été dans le passé et tel qu'il demeurait encore — une telle religion, on pouvait le croire, devait être considérée comme utile, même pour un philosophe sceptique. Et

cependant tous ces Dieux de beauté avec tout le cycle de leur culte poétique, l'école de Cyrène les répudiait.

L'antique morale grecque, en outre, malgré ses imperfections, avait certainement, une tenue élégante. Oui, vraiment, c'était un symbolisme harmonieux, une sorte de musique pour le chemin de la vie, que l'on pouvait hésiter à dédaigner. Le simple sens esthétique aurait pu en effet se trouver satisfait du spectacle de cette belle ordonnance de manières raffinées, de ces arrangements séduisants, encadrant avec tant de grâce la vie tout entière, apportant quelque aménité, quelque sûreté dans les rapports avec le reste du monde. En dehors de son utilité pratique, elle ne pouvait guère trouver d'autre sanction que dans la coutume, — les us et coutumes, comme on dit. — Mais aussi l'un des avantages de cette liberté d'esprit chez les Cyrénaïques (qui par la théorie même avaient été amenés à ne faire aucun cas des théories en elles-mêmes, à ce point que toute théorie leur était indifférente, sa valeur se mesurant pour eux aux services pratiques qu'elle rendait à la vie). consistait en ceci, qu'elle leur donnait beau jeu pour utiliser, au profit de leurs idées, des choses, qui, pour les non-initiés, avaient une valeur tout à fait primordiale ou à l'inverse absolument négative. Pourtant le peu de cas que faisaient les disciples d'Aristippe de l'ensemble de ce système élégant d'habitudes et de morale, qui formait alors la règle de la vie, ressort de cette audacieuse conséquence pratique que l'un d'entre eux ne craignait pas d'en tirer (avec une ténacité rigoureuse et toute personnelle pour sa théorie sur la valeur des choses) en soutenant cette thèse assurément peu encourageante, que l'amitié et le patriotisme étaient des choses dont on pouvait se passer, — tandis qu'un autre surnommé « l'Avocat de la mort », par ses déclamations pessimistes sur les misères de la vie, poussait tant de gens au suicide, que la salle où il parlait dut être fermée. Qu'on pût envisager de telles conséquences, qu'une déduction pareille, si éloignée qu'on la supposât, fût possible, pût découler des prémisses du sagace Aristippe, il y avait une véritable inconséquence à l'attribuer à un penseur qui préconisait avant tout une règle dans les directives de la vie. Et pourtant ces Cyrénaïques de la vieille école cherchaient leur voie, dans l'obscurité, on peut en être certain, comme les autres, dans le cours ordinaire de la vie, qui les entraînait au-delà des bornes qu'ils assignaient à la connaissance évidente et parfaitement établie, acceptant ce qui ne résultait pas immédiatement de la sensation et tablant sur cet avenir hypothétique qui ne devait peut-être jamais venir. Avec un peu plus de hardiesse à « marcher guidés par la foi » avec une adhésion plus complète à accepter ce qui en soi n'avait rien de déraisonnable, leur culture intellectuelle aurait pu, de mille manières, tirer profit de la religion et de la morale grecque du temps. Le spectacle de leur attitude farouche, exclusive, ne voulant pas démordre de leurs vues étroites donne l'impression d'un tableau où il n'y aurait ni relief, ni jeu d'ombres, ni perspective aérienne, ou encore d'un drame sans quelque intermède approprié.

C'était bien cependant à la perfection que Marius (pour en revenir à lui, après avoir parlé des maîtres dont il était l'héritier intellectuel) avait visé de tout temps, perfection limitée, objectera-t-on peut-être, perfection n'intéressant qu'un côté de sa nature, ses facultés sensibles, ses impressions physiques raffinées, ses sympathies d'ordre imaginatif, mais perfection réelle tout de même par ce côté, portée à son plus haut degré et digne d'être admirée. Lui aussi se construit une théorie complète ; il espère bien, grâce à ce « regard intérieur » dont les Cyrénaïques ont su tirer si bon parti, grâce à une habile et sagace appréciation des conditions qui préparent pratiquement les succès intellectuels, grâce aux circonstances particulières qui se présentent, aux heureuses dispositions de sa propre nature, profiter, et d'une façon qui ne doit avoir rien de mesquin ou de banal, de ces quelques années qu'il va vivre, courtes assurément, s'agissant de parvenir à quelque chose qui ressemble à la perfection intégrale. Son esprit est particulièrement frappé de la brièveté de cette suite d'années et cette constatation n'en fait pas cependant un dilettante frivole, mais lui donne au contraire une gravité plus grande qu'à d'autres. Son schéma n'est pas l'œuvre de sa fantaisie, mais d'un homme qui interprète d'une façon très personnelle, très vraie en même temps, cette antique maxime : « *Travaillons pendant qu'il fait encore jour* ». Il apprécie en même temps d'une façon très-complète, la beauté des objets qui l'environnent, leur charme et leurs attraits qui s'évanouissent en un instant. Sa perspicacité naturelle à cet égard, développée par l'expérience, semble l'inciter à ne considérer dans les choses que leur apparence extérieure, sous leurs caractères esthétiques, comme on dit, révélateurs pour l'œil et l'imagination, non pas tant parce que, de ce point de vue, elles lui procurent le maximum de jouissances, mais parce qu'en s'attachant à ce côté esthétique et imaginatif, il constate qu'il entre en contact avec les éléments qui, dans sa propre nature et dans les choses elles-mêmes, ont une affinité plus complète et sont, pour lui tout au moins, les plus capables d'être pleinement saisis. Que d'autres appliquent toutes leurs facultés, les uns aux vérités mathématiques, par exemple, ou encore aux affaires ou même à la satisfaction de leurs appétits : pour lui, sa vie tout entière est tendue vers ce torrent d'impressions raffinées. Et dans cette poursuite de la beauté dont il est épris, il revendique une pleine liberté, liberté du cœur et de l'esprit, liberté surtout vis-à-vis de tout ce qui ressemblerait à une réponse toute faite aux questions fondamentales.

Mais sans qu'il y soit pour rien, il existe un ensemble de sentiments et d'idées profondément respectables, ayant une large emprise dans le temps et dans l'espace, influant d'une façon indestructible sur la vie humaine, ensemble de faits qui, à l'instar de ce qui se produit dans d'autres ordres d'idées par suite des efforts réunis de l'esprit humain à travers les siècles, apportent au monde une riche contribution tirée de l'expérience universelle, si bien qu'en y adhérant, on ouvre la porte à un vaste et large flot de cette même expérience et l'on fait, pour ainsi dire

en un seul pas, une grande expérience personnelle, avec ce résultat d'identifier pour nous, par la suite, les sensations qui colorent, diversifient, et mettent du relief au spectacle des hommes et des choses.

Le seul fait qu'on se sent inféodé à un système — système ou organisation d'un caractère vraiment supérieur — constitue en soi, une expérience de grande envergure, comme ont pu l'éprouver ceux qui, appartenant à des sectes étroites, ont été admis dans la communion de l'Eglise catholique — ou encore comme il en était des citoyens de la Rome antique. — C'est quelque chose comme l'initiation à une langue très répandue, dont la littérature est superbe et qui est le langage des gens avec lesquels nous sommes appelés à vivre.

Ordonnance merveilleuse, guidant dès lors la vie humaine : Elle l'a pénétrée de tous côtés, dans ses lois, dans sa façon de parler, dans ses habitudes de bienséance, sous mille formes, pour ainsi dire sans qu'on s'en rende compte, et elle donne cependant l'impression de ne réaliser qu'un idéal incomplet; à ce titre elle éveille l'espoir et propose comme but à l'humanité le seul qui corresponde vraiment à ses aspirations définitives. En entrant à fond dans cet ordre d'idées, Marius semblait se retrouver de nouveau dans l'état d'esprit qui était jadis le sien, avoir repris en route le pélerin qui venait vers Rome, dans des dispositions de sincérité absolue, en quête de la perfection. C'était moins d'un changement de méthode qu'il s'agissait, que d'une question de sympathie — un nouvel élan, une expansion de cordialité. Assurément cela impliquait certaines restrictions à sa liberté, pour se plier aux règles adoptées, aux distinctions, aux préceptes de cette foule d'esprits supérieurs qui avaient décidé qu'il devait en être ainsi et non autrement dans le gouvernement de la vie et qui n'étaient pas là pour octroyer ce qu'on pourrait appeler « une indulgence ». Mais alors, sous le coup de leur désapprobation, aucune rose ne vaudrait plus la peine d'être cueillie. L'autorité qui leur appartenait avait quelque chose du goût classique, s'exerçant sous la forme d'une influence si délicate et en même temps si positive, qu'elle caractérisait la probité du maître. Il en est ainsi de la beauté et de la respectabilité d'un rite superbe dont chaque observance devenue instinctive et presque mécanique, n'en recèle pas moins, pour l'observateur attentif, une signification satisfaisante pour la raison et remontant à une origine historique très-naturelle.

Et Marius s'aperçut qu'il ne serait qu'un Cyrénaïque inconséquent, se méprenant sur la valeur des choses, sur les profits et les pertes: il n'appliquerait pas avec sincérité le plan de vie très étudié qu'il s'était tracé en venant à Rome; — des gouttes de la grande coupe tomberaient à terre, s'il n'admettait pas cette concession, s'il se bornait à en rester là.

CHAPITRE XVII

Beata Urbs

« Bien des prophétes et des rois ont désiré voir les choses que vous voyez »

L'ennemi sur le Danube n'était en somme que l'avant-garde des hordes formidables des invasions du Ve siècle. Réprimés en apparence tout récemment, ces mouvements confus sur toute la frontière nord de l'Empire devaient aboutir dans une concentration triomphante de la Barbarie qui, impuissante à anéantir l'Eglise chrétienne, n'en devait pas moins détruire pour un temps la civilisation supérieure du monde païen. Le royaume du Christ allait se développer au milieu de l'abandon assez mal compris des clartés et de la beauté du règne de la nature, de l'homme naturel, dans des traditions fausses en grande partie et une incapacité, qui parfois, pouvait faire douter de la possibilité d'une réconciliation. Entre-temps l'Italie avait une fois de plus pris les armes, en hâte, et les deux empereurs frères se mirent en route pour les Alpes.

Les déceptions qui eussent pu venir pour le peuple romain du fait du commandement confié au plus jeune furent inopinément écartées bien qu'on ressentit quelque regret passager de la disparition de la scène du monde d'une figure qui avait été populaire. Alors qu'il voyageait fraternellement avec Marc Aurèle dans la même litière, Lucius Vérus fut pris d'un mal subit et mystérieux et mourut pendant qu'il regagnait Rome en toute hâte. Sa mort provoqua une foule de sinistres rumeurs qui se portèrent sur Lucille, jalouse, disait-on, de sa sœur Fabia, peut-être même de Faustine, — sur Faustine elle-même qui avait suivi le voyage impérial et essayait maintenant de dissi-

muler un crime, qui était le sien, — sur le frère aîné qui, devançant les projets traitreusement ourdis par son collègue, lui aurait offert à souper son morceau préféré, coupé avec un couteau habilement empoisonné d'un seul côté. Profondément bouleversé, Marc Aurèle, oublieux de tous ses sujets de mécontentement passés, dissimulés d'ailleurs et refoulés avec tant de fermeté d'âme, n'ayant plus en vue que sa douleur de la perte de la créature humaine, ramena les restes à Rome et demanda au Sénat des funérailles publiques et un décret pour l'apothéose ou la canonisation du mort.

Pendant trois jours, le corps fut exposé dans le Forum, dans un cercueil ouvert de bois de cèdre, sur un lit d'or et d'ivoire au centre d'une sorte de chapelle provisoire, représentant le temple de sa patronne *Venus Genitrix*. — Des soldats en armes montaient la garde autour du corps, tandis que des chœurs de voix de choix se relevant tour à tour, chantaient des hymnes ou des monologues tirés des œuvres des grands tragiques. Vers la tête du lit, étaient étalées les décorations qui avaient appartenu à Verus pendant sa vie. Comme toute la population de Rome, Marius alla contempler le visage de celui qui, lorsqu'il l'avait aperçu pour la dernière fois, se hâtait, à la tombée de la nuit, à peine déguisé sous le capuchon de son manteau de voyage, de courir dans l'une des rues au-dessous du palais à quelque rendez-vous d'amour. Peu familiarisé encore avec le visage des morts, il se trouva saisi et bouleversé, bien plus qu'il ne s'y attendait, à la vue du changement pitoyable qu'il avait sous les yeux. Toute l'habileté de Gallien lui-même n'avait pas réussi complètement l'opération de l'embaumement. Il semblait que ce fût un de ses propres frères, gisant devant lui, avec cette expression passive et désemparée, qu'il lui eût semblé sacrilège de rudoyer.

Pendant ce temps, au centre du Champ de Mars, au milieu du groupe de peupliers qui entourait le terrain où le corps d'Auguste avait été incinéré, le grand pylone funèbre garni de pièces de bois odoriférants de toutes sortes s'élevait de plusieurs étages, séparés les uns des autres, par de légers entablements de boiseries sculptées et orné à profusion de bas-reliefs et de tapisseries à sujets. Sur cette construction de forme pyramidale et flamboyante, était déposé le corps, disparaissant sous un amoncellement de fleurs et d'encens apporté par les femmes qui, dès longtemps, avaient témoigné au défunt leur sympathie pour ses faveurs. Au-dessus du corps, on avait placé son effigie en cire, plus grande que nature, parée des ornements des triomphateurs. Vers la fin, les Centurions auxquels incombait cette fonction, s'approchèrent, tenant des torches allumées pour mettre le feu aux quatre coins du bûcher, pendant que les soldats, dans un sauvage délire, se précipitaient autour des flammes y jetant les décorations qui leur avaient été octroyées par l'Empereur défunt, à l'occasion de quelque action d'éclat accomplie sous ses ordres. Il y avait là vraiment l'ordonnance d'une cérémonie d'un caractère héroïque, quelque peu gâtée cependant au dernier moment, du fait d'un artifice assez

naïf qui fit envoler au-dessus des restes du mort, un aigle — spécimen d'ailleurs sans noblesse et sans jeunesse de son espèce, — au milieu de l'émotion réelle ou feinte des spectateurs. Mais un chambellan de Cour, conformément à une vieille tradition d'étiquette, devait ultérieurement faire au Sénat une déclaration officielle, que le « génie » de l'impérial défunt avait été vu sous cette forme, s'échappant des flammes. Et Marius se trouva présent quand les Pères Conscrits joignirent leur attestation de la réalité du fait par « acclamation » et, formulant leur arrêt tous ensemble, dans une sorte de chant grave et rythmé, décernèrent le Ciel — *Cœlum* — privilège de rang divin, au défunt.

La récolte des cendres dans un linceul blanc par la veuve, Lucilla, quand la dernière étincelle eut été éteinte par quelques gouttes de vin, et leur transport dans le petit mausolée, déjà bien peuplé, au centre du monument d'Hadrien, tout resplendissant alors de ses colonnades garnies de statues, avait un caractère de devoir intime et familial. Après leur accomplissement en règle, Aurélius se retira pendant quelque temps dans ses appartements intimes et préférés du Palatin. Et c'est là que, très-peu de temps après, Marius fut appelé pour la seconde fois, afin d'être mis en possession par l'empereur lui-même d'une pile considérable de manuscrits dont il devait se charger de faire le tri et le classement.

Une année s'était écoulée depuis sa première visite au Palais, et pendant qu'il en gravissait les degrés aujourd'hui, les grands cyprès se balançaient sous le ciel sans soleil, comme des créatures vivantes en deuil. Il dut traverser une longue galerie souterraine, jadis entrée secrète aux appartements impériaux et, qui, de nos jours, au milieu des ruines qui l'environnent, s'est conservée si calme et si fraîche qu'il semble qu'on vienne d'enlever depuis quelques instants à peine les tapis étendus sur le sol pour le passage de l'Empereur à son retour de l'Amphithéâtre. C'est là, dans une circonstance analogue, que l'Empereur Caligula, âgé de trente-neuf ans, avait terminé sa vie, ses assassins s'y étant glissés pendant qu'il s'attardait quelques instants à regarder les exercices d'un groupe de jeunes gens nobles dans la cour en-dessous. Pendant que Marius attendait, pour la seconde fois, dans cette petite salle rouge du grand Chambellan, contemplant, avec curiosité, une fois de plus les fresques des murs, — à l'endroit même où les assassins s'étaient dit-on réfugiés après le crime, — il ne pouvait pas ne pas évoquer la figure qui, dans son cadre de lumière et d'ombre, lui apparaissait comme la plus lugubre de toute l'histoire romaine. Il se remémorait la grandeur de cette popularité et les espoirs du début, la hauteur stupéfiante atteinte par ce pouvoir irresponsable, qui, après tout, n'avait abouti qu'à mettre mieux en lumière les côtés vils de l'humanité, la perte de la raison, l'éclipse sans doute irréparable de la mémoire et, malgré tout, cette tête splendide où associée aux traits de la noble race d'Auguste se lisait une indéfinissable expression de sensibilité et de distinction, qui lui était étrangère et dont on ne retrouve l'équivalent que chez les Antonins. La haine populaire avait eu soin de détruire partout où elle en avait

trouvé trace, tout ce qui rappelait cette figure, sauf un buste unique en basalte foncé couleur de bronze, d'un fini merveilleux, conservé au Musée du Capitole, qui a pu être considéré par certains visiteurs comme l'une des plus belles reliques peut-être de l'art romain. Est-ce donc que le sceau du pouvoir impérial sur ses sombres sourcils, que lui révélait son miroir, lui aurait suggéré la folle pensée d'attenter à la dignité et à la liberté humaines : « Oh ! humanité, semble-t-il dire, que m'as-tu donc fait pour que je te méprise à un tel point ! » Et ne serait-ce pas là le sens profond de toute royauté, si le monde entier devait être gouverné par un seul homme? Assurément: à moins, qu'à l'inverse, on ne vit chez un roi un désintéressement atteignant à des hauteurs incroyables et à tout jamais invraisemblables, faisant de lui le serviteur de tous et prenant le contrepied du dilemne que comporte en pratique une telle situation. Ce n'est qu'un certain temps après sa mort que son corps avait été, grâce aux soins pieux de ses sœurs exilées par lui, enterré décemment. Les sentiments de fraternité avaient joué un rôle permanent au cours de l'histoire de Rome. Longue Voie Scélérate, inaugurée par cette sombre querelle fraternelle, au lendemain d'une délivrance commune si émouvante, pouvait-on y faire un seul pas, sans éveiller le souvenir de violences monstrueuses ? Les Romains avaient raison d'imaginer la traitresse Tarpeia encore verdoyante sous la terre, avec son diadème, et sur son trône au pied du rocher du Capitole. Si en vérité, la religion de Rome se retrouvait mêlée à tout dans la cité, comme ce parfum d'encens funéraire flottant encore dans l'air, ainsi en était-il du souvenir du crime, sous le couvert d'une cruauté hypocrite, qui s'y était conservé jusqu'à cette Vesta, fautive ou non, froidement enterrée là toute vivante, quatre-vingts ans auparavant, sous Domitien.

Ce fut avec un véritable soulagement que Marius se retrouva en en présence de l'Empereur, dont l'attitude de cordialité sympathique à son entrée amena un sourire au milieu de ses sombres pensées du moment bien qu'un grand changement se fût opéré dans le palais depuis sa première visite. La clarté du jour pénétrait maintenant dans des appartements démeublés. Pour lever des subsides pour la guerre, Marc Aurèle, après la mort de son frère aux goûts fastueux, avait pris le parti de vendre aux enchères les trésors du mobilier impérial. Les œuvres d'art, les meubles élégants, avaient été enlevés et étaient maintenant exposés dans le Forum pendant de longues semaines pour la joie ou le déplaisir du grand public, curieux de ce genre de choses. Ainsi Marc Aurèle en était venu à ce détachement philosophique pour lequel il avait eu une prédilection dès son jeune âge, consentant tout juste à porter des vêtements chauds ou à dormir plus à l'aise que sur le sol. Mais, dans sa maison vide, l'intellectuel qui avait, de tout temps, fait une si large part aux charmes de la méditation philosophique, sentait sa pensée plus libre que jamais. Il avait lu, avec moins de remords que d'ordinaire, dans la République de Platon, les passages où celui-ci décrit la vie de ces philosophes-rois comparable à celle de servi-

teurs à gages dans leur propre maison, qui, en possession de cet or en barres qu'est la vision intellectuelle, font litière si joyeusement de toutes autres richesses. C'était un de ses jours heureux — une de ces rares journées où, pour ainsi dire, sans qu'il eût à faire effort, comme d'ordinaire il s'y appliquait, ses pensées surgissaient abondantes et riches, convergeant dans une vision mentale d'ensemble aussi souriante que pour un autre eût pu l'être l'aspect d'un immense paysage s'offrant à ses regards. Il semblait mieux disposé qu'il ne s'y serait attendu, à subir, dans le domaine de l'imagination, l'influence de la raison philosohique, qui lui suggérait la perspective possible d'une vaste région s'ouvrant devant lui, à la limite précise où tout contrôle expérimental nous échappe, bien qu'à un moment donné, nous puissions cependant y pénétrer par notre expérience personnelle, mais non par celle des autres. En fait, il se cherchait à lui-même des forces à sa façon, avant de s'engager dans ce combat incertain qu'il allait livrer pendant toute la suite de sa vie. « N'oublie jamais, a-t-il écrit, qu'une vie heureuse ne dépend pas de beaucoup de choses » — ἐν ὀλιγίστοις κεῖται !' Et en cette journée, s'abandonnant dans un effort de tension de volonté au simple silence qui régnait dans ces vastes appartements vides, on aurait pu dire de lui, comme Platon l'assure de ceux qui vivent dans l'intimité de la philosophie, qu'il avait échappé aux misères humaines.

Dans ses « Entretiens avec lui-même » Marc-Aurèle fait souvent allusion à cette « *Cité d'en haut* » dont toutes les autres ne sont que de simples habitations. Cornélius Fronton, dans son dernier discours, lui avait emprunté cette expression et assurément en le faisant, il avait entendu lui donner un sens qui ne se bornait pas à la République romaine, si grandiose que fût déjà cet idéal. Identifiée en quelque sorte avec la cité actuelle dont les superbes assises de pierre s'étendaient sous ses yeux, elle semblait faire partie en même temps de cet ordre raisonnable des choses de la nature qui, lorsqu'on cherche à le pénétrer, dans une méditation approfondie, autorise l'homme à se considérer en quelque sorte comme associé au plan de Dieu lui-même. C'est au milieu de cette « Rome nouvelle » qu'en cette journée il était venu chercher un moment de repos, donnant à ses pensées un aliment, dans cet air plus pur, comme tel autre dans une villa favorite, un changement au cours de ses idées.

« Les hommes, écrit-il, vont chercher une retraite dans des villégiatures, au bord de la mer, à la montagne et vous avez vous-même autant d'attrait pour ces déplacements que les autres. Mais vous donnez là une preuve d'insuffisance de culture, car c'est votre privilège de pouvoir vous retirer en vous-même quand bon vous plaît, dans la petite ferme de votre propre intelligence pour y goûter la joie d'un profond silence. » Qu'on pût trouver là à faire de véritables retraites, était une conséquence normale de cette prérogative vraiment royale de l'intelligence, de la maîtrise en face des événements et de la liberté qu'elle implique. « Tu es le maître de ta pensée. L'essence des choses réside dans ta manière de les concevoir. Tout est affaire d'opinion, de l'idée qu'on s'en fait. Aucun

homme ne peut être gêné par un autre. Tout ce qui est excentrique au cercle de tes pensées, n'a rien à y voir ; garde cette maxime et tout ira bien. Une seule chose est essentielle, — vivre en communion étroite avec le génie divin qui habite en toi et correspondre comme il convient à ses inspirations. La première chose à faire pour être à la hauteur d'une pareille tâche et y apporter la maîtrise qu'elle comporte, étant de maintenir l'âme dans l'indifférence et le calme. Que de fois les revendications du public, ou des autres avec la rudesse anguleuse des caractères, étaient venues se briser près de lui, lui, le pasteur du troupeau. Mais somme toute, il gardait un privilège qui ne pouvait lui être ravi, de penser comme il l'entendait; et il n'était pas mauvais que, de temps en temps, dans un effort de volonté conscient, il en usât suivant un plan bien défini. Le devoir de faire ainsi un appel discret et dans des limites précises, à cette action de la vision imaginative pour des buts d'ordre de culture intellectuelle, étant donné que « notre âme se colore suivant ses fantaisies », est un point sur lequel il est revenu fréquemment.

L'influence de ces méditations faites en temps approprié — symbole ou sacrement, parce qu'elles mettaient l'âme dans des dispositions de vie intense, en comparaison du train ordinaire et naturel des choses — se prolongeait, à n'en pas douter, pendant de longs jours. Des expériences inoubliables, des intuitions inappréciables, comparables à une illumination soudaine de l'esprit, en étaient sorties pour lui ; pareilles à cette lueur éclatante et mystérieuse, qui jadis était apparue au grand Auguste, dans ce même voisinage, au sommet du Capitole, là où s'élevait maintenant l'autel consacré à la Sybille. Ayant donc fait une prière pour demander la paix intérieure et la soumission à la volonté divine, il se mit à lire quelques extraits choisis de Platon, traitant de l'accord de la raison avec elle-même dans ses diverses manifestations. Pouvait-il bien se faire qu'il y eût en lui le « *Cosmos* » et qu'hors de lui le monde ne fût que désordre ? C'est en se posant cette question, qu'il en était arrivé à réaliser la vision d'un ordre raisonnable, non pas dans la nature, mais dans le domaine des affaires humaines, — une Cité Céleste invisible —*Uranopolis*, *Callipolis*, — *Urbs beata* — où par le fait du sentiment conscient du règne souverain de l'ordre providentiel en toutes choses, il y aurait au nombre des joies inconnues à notre bas-monde, le sentiment que la mort n'est plus sans espérance pour l'homme, pour l'enfant, pour l'amitié. Il avait fait, en ce jour, plus que jamais, effort pour se représenter cette Rome Nouvelle, pour lui faire prendre corps autant que possible et sous ce nouvel aspect, cherché à se frayer un passage à travers ses rues, avant de redescendre dans un monde si complètement différent et donner à son action une forme pratique, avec une âme toute pleine de compassion pour les hommes tels qu'ils étaient. Si clair qu'eût pu être dans son esprit le tableau qu'il avait ainsi entrevu, à peine devait-il avoir fait quelques pas sur la place du marché, en bas, qu'il allait encore une fois s'évanouir comme au contact de quelque malfaisante baguette magique, jusqu'aux plus lointains horizons.

Mais ce tableau n'avait été en fait, alors qu'il était sous l'impression la plus lucide de la vision, qu'une région où la confusion semblait régner, à laquelle on ne voyait qu'une seule entrée, avec une tour ou une fontaine ça et là, hantée par des visages étranges, dont l'expression toute nouvelle le déroutait complètement, lui, le physionomiste pourtant si avisé. Platon en vérité avait, lui, réussi à décrire, à voir du moins par la pensée, sa cité idéale. Mais précisément parce que Marc-Aurèle avait été plus loin que Platon dans l'importance à attribuer aux sentiments de charité délicate qu'il avait décrits dans son rêve, il s'était mis dans l'impossibilité de se frayer un chemin à travers ce dédale. Ah ! après tout, d'après Platon lui-même, toute vision n'est que réminiscence ; et ce rêve de son cœur, son âme ne pouvait l'avoir rencontré nulle part dans les institutions d'aucun pays du vieux monde. Il n'avait fait que deviner, dans une sorte d'intuition supérieure de l'âme, la place inoccupée où il était réservé à un autre de pénétrer.

Pourtant Marius remarqua l'étonnante expression de paix, de tranquille satisfaction qui se dégageait de l'attitude de Marc Aurèle, quand celui-ci lui remit le rouleau du beau et clair manuscrit, et il l'attribua aux impressions que devait faire naître dans le moment présent chez l'empereur la contemplation du célèbre panorama sur les montagnes d'Albe que l'on a sous les yeux de ces larges fenêtres.

CHAPITRE XVIII

La cérémonie du Javelot

Les idées sur le Stoïcisme, si chères à Marc-Aurèle, idées de large généralisation, ont souvent amené, dans l'esprit de ceux qui en étaient fortement imbus, une sécheresse de cœur. Ce fut la caractéristique de Marc-Aurèle, d'avoir réussi à l'adapter à la bienveillance, aux aménités, pourrait-on dire, d'un homme d'esprit ainsi qu'à la religion populaire et à ses multiples divinités. Ces vastes conceptions de la philosophie grecque la plus récente portaient en elles, en réalité, le germe d'une sorte de théologie naturelle d'austérité conventionnelle, et que de fois cela a-t-il conduit à la sécheresse religieuse, à un mépris profond pour tout ce qui, dans les manifestations religieuses, s'adresse aux sens, charme nos fantaisies ou même regarde nos affections. Marc Aurèle avait su trouver le secret d'évoluer sans effort et sans avoir à faire violence à ses conceptions, de ci de là, entre la religion très-luxueusement colorée et romantique de ces Dieux antiques qui étaient cependant demeurés des êtres humains et cette conception très-abstraite de l'âme universelle et immuable — cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part — dont une suite de conséquences déduites de la logique pure avaient dégagé la formule. Comme bien d'autres, ces dévotions traditionnelles pour certains lieux, à certaines heures, il les tenait de sa mère — παρὰ τῆς μητρός τὸ θεοσεβὲς. — Purifiée, comme ne peut manquer de l'être toute religion qui sous la forme concrète se limite à un temps et à une région donnés, par une fréquente confrontation avec cet idéal de souveraineté divine dont le sens religieux inné chez Marc-Aurèle lui apportait une révélation, si différente de celle des gens qui l'entouraient, il trouvait là un terrain de rapprochement avec nombre d'âmes plus simples, et, pour lui-même une consolation, quand il arrivait

que les ailes de son âme flottaient dans les régions troublantes de la pure vision intellectuelle. Une foule de compagnons, de guides, de points d'appui, qui l'entourait depuis son enfance « véritable cortège et compagnie céleste » objets auxquels il portait un respect et une affection particulières — la présence supposée des Dieux populaires primitifs, tout cela exerçait une influence notable sur la direction de sa vie quotidienne et semblait le dernier échelon auquel pût atteindre la nature humaine, réduite à sa propre faiblesse. En tout temps et en tout lieu, avait-il dit, il est en ton pouvoir de demeurer religieusement le maître de l'heure — en toute saison honore les Dieux. Et quand il disait: « Honore les Dieux », il le faisait avec la même conviction qu'il mettait en toute chose.

Et là encore que de fois il avait dû rencontrer des désillusions ou même des révoltes de son for intérieur au contact de natures rebelles auxquelles ses convictions religieuses l'exposaient. Au début de l'an 173 l'angoisse générale était plus grande que jamais ; et comme précédemment, elle provoquait dans la population des manifestations superstitieuses sans mesure. Pendant sept jours, les images des Dieux antiques et quelques-unes des nouveaux, parmi les plus authentiques, demeurèrent solennellement exposées en plein air, revêtus de leurs plus beaux ornements, chacun dans leurs niches spéciales, entourés de lumières et d'encens, tandis que la foule, à la suite de l'empereur, les visite chaque jour, et que chacun apportait des fleurs à telle ou telle divinité, suivant sa dévotion particulière.

Mais en plus de ces vieilles observances officielles, les divinités les plus fantastiques avaient aussi leur part de culte — étranges créatures dont les rites secrets étaient divulgués en plein jour. L'espèce de frénésie religieuse dont Marius fut témoin dans les rues de Rome pendant les sept jours des Lectisternium lui remit maintes fois en mémoire cette remarque d'Apulée: « Il semble que la présence des Dieux ne fasse aucun bien aux hommes, mais au contraire les pousse au désordre et les affaiblisse. » Quelques femmes à la mode notamment trouvaient, dans certaines dévotions de l'Orient, à la fois un rapide réconfort pour leurs âmes religieusement larmoyantes et un prétexte pour s'afficher, donnant la préférence à tel ou tel mystère, suivant qu'il faisait valoir, surtout par le costume qu'il imposait, tel ou tel genre de beauté. Et un matin, Marius fit la rencontre d'un objet extraordinaire de couleur cramoisie, porté dans une litière entouré d'une foule en délire. — La fameuse courtisane Benedicta sortait à peine du bain de sang auquel elle s'était soumise, assise au-dessous du billot sur lequel les prêtres avaient égorgé les victimes destinées à cette cérémonie. Jusqu'au dernier jour de cette solennité, alors que l'Empereur en personne accomplissait l'un des plus anciens rites de la religion de Rome, les manifestations de cette piété fantaisiste s'affichèrent. Il ne manquait certes pas de victimes, amenées des riches pâturages des monts de la Sabine, promenées par la ville pour laquelle elles allaient être immolées, en files interminables, couvertes de fleurs et déjà à demi-mortes de fatigue, à cause de la foule que la superstition faisait se presser sur leur passage

pour les toucher. Mais quelques Romains de vieille roche, en pareille circonstance, exigeaient davantage : quelque rite rappelant les sacrifices humains d'autrefois, comme cela s'étoit fait encore assez récemment pour des Grecs ou des Gaulois, enterrés vivants dans le Forum. De toute façon, le sang humain devait couler; et c'est entouré d'une troupe de fanatiques, s'entaillant les chairs avec des couteaux et des verges et en suçant avec frénésie le flot empourpré, que l'Empereur gagnait le temple de Bellone et que, d'un geste symbolique solennel, il lançait le glaive ou dard sanglant, précieusement conservé dans ce lieu, dans la direction du pays ennemi, vers ce monde inconnu des foyers germains, enflammés encore au dire de certains, dans le faible crépuscule du Nord, par des sentiments primitifs d'innocence que Rome ne connaissait plus. En tous cas, il paraissait bien clair, abstraction faite des droits et des torts de chacun, que c'était la destruction de ces foyers que préparait Marc-Aurèle, — oui, certes, et il pouvait bien rendre grâces aux Dieux de ce que sa philosophie le rassurait — d'un cœur presque léger. Car, en réalité, ce dualisme, si difficile pour lui, pour lequel Marc-Aurèle avait dû se préparer avec tant d'énergie, attestait l'influence exercée par une théorie longuement élaborée pour sa mise en pratique ultérieure — et c'était le développement de cette théorie — une *theôria* à la lettre — un aperçu, une intuition des faits les plus importants et surtout des possibilités les plus intéressantes pour l'homme en ce monde, que Marius, en cet instant, découvrait, comme par hasard, sous le couvert aride des manuscrits qu'on lui confiait. Les grands rouleaux rouges contenaient en premier lieu, des statistiques, puis une sorte de compte-rendu historique de l'emploi du temps de l'écrivain et enfin un journal quotidien très-précis : tout cela, dans la même manière, bien qu'avec des différences cependant pour chacun des trois ordres d'idées, suivant qu'ils se rapportaient plus ou moins aux conclusions de l'expérience personnelle de l'écrivain : travail consciencieux, précis, désintéressé. Tout cela s'adressait au public qu'il s'agissait d'instruire, et une partie de cette œuvre a dû être insérée dans les Histoires d'Auguste. Mais c'était surtout pour diriger son fils Commode qu'il s'était permis, ça et là, de faire des réflexions sur les faits relatés et d'entrer en conversation avec le lecteur. Alors négligeant de se tenir autant sur ses gardes, il était arrivé qu'à travers les faits nombreux et touffus qui formaient le fonds principal de la composition, des fragments de conversations qu'il se tenait à lui-même se glissaient. C'était le roman d'une âme (écrite par bribes, notes en marge, citations des anciens maîtres) poursuivant pendant toute la vie, et le plus souvent avec l'insuccès le plus complet, un mirage doré évanoui, quelque fruit des Hespérides, ou une mystérieuse lueur de doctrine, toujours fuyant devant lui. Homme, avait-il paru dès l'abord à Marius, à la vie double, dirions-nous. De quelle nature, s'était-il souvent demandé et notamment le jour par exemple où il avait interrompu les flâneries de l'Empereur dans son palais vide, pouvait donc bien être cet hôte ou habi-

tant, qui, au milieu des préoccupations de l'homme d'affaires, prenait ce regard de surprise à la vue des objets et des visages qui l'entouraient. Mais ici, sous les dehors appropriés à la fonction de sa vie d'affaires, Marius découvrait, saluant en cela un frère, la manifestation spontanée d'une âme égale en délicatesse à la sienne — une âme pour laquelle le besoin de converser avec elle-même était une nécessité d'existence. A vrai dire, il s'était toujours imaginé que le sentiment d'une nécessité de ce genre était une originalité de sa nature; mais voici qu'il se trouvait en face d'un autre qui lui était pareil sous ce rapport, et derechef, il lui semblait pressentir l'approche d'un changement, d'une rénovation dans l'état des âmes à travers le monde, vers le mysticisme, la vie intérieure, ne se contentant plus des côtés objectifs et extérieurs de la vie qui avaient suffi aux âmes formées d'après les méthodes anciennes. Sa curiosité purement littéraire était singulièrement mise en éveil par cette découverte d'un livre d'autobiographie. Situation analogue à celle d'un essayiste moderne — représentant plutôt une suite d'efforts qu'une œuvre achevée vers la connaissance de la vérité, ouvrant du moins à la conscience sur sa route quelques lueurs qu'il faut bien remarquer et constater. Ce qui semblait ressortir de cette attitude, c'était le désir de tirer le meilleur parti possible de tout fait d'expérience, soit du dehors, soit du dedans, de fixer, de mettre en évidence ce qui était si flottant, dans une sorte de protestation instinctive, chaleureuse, contre les théories de l'écrivain impérial lui-même — cette théorie du « flux perpétuel » de toutes choses, — qui, d'ancienne date, avait parue si plausible à Marius lui-même.

Il y avait en outre une signification morale ou doctrinale spéciale dans le seul fait de cette conversation engagée avec soi-même. Le *Logos*, cette étincelle de la raison, dans l'homme, lui est commune avec les Dieux — Κοινὸς αὐτῷ πρὸς τους θεους — *cum diis communis.* Cela pouvait bien ne paraître que le truisme d'une certaine école de philosophie, mais chez Marc-Aurèle, c'était éminemment une conception personnelle et bien vivante. On ne pouvait admettre d'entretien intérieur avec soi-même de ce genre, sans supposer en même temps qu'un autre, en réalité connaissant nos pensées et nos sentiments présents, les approuvait ou les blâmait en même temps que nous-mêmes. Cornélius Fronton pouvait bien, lui aussi, proclamer cette thèse de la communion dans l'ordre de la raison entre les hommes et Dieu, de bien des façons. Mais chez lui, on était fondé à l'attribuer à son heureux caractère, tandis que Marc Aurèle était par contre singulièrement porté à la mélancolie; et ce qui, chez Fronton, n'était qu'une doctrine ou simple matière à disserter, prenait pour l'autre le caractère d'une véritable consolation. Ce dernier n'avance et ne parle que pour trouver ce rafraîchissement spirituel sans lequel il défaillerait le long du chemin, alors que pour le docte professeur, ce n'est que matière à des développements éloquents sur la philosophie.

Dans l'exercice de ses fonctions religieuses publiques, Marc-Aurèle s'en était toujours acquitté, comme quelqu'un qui est chargé d'un rite important, accomplissant quelque chose de grand en soi, non pas simplement sous les regards et en la présence des assistants qui l'entouraient. Et là, dans ces manuscrits, en des centaines de notes en marge, fleurs de ses pensées et de son style, en des phrases heureuses et originales semblant jaillir à l'improviste comme dans une causerie, en des citations d'anciens maîtres de la vie intérieure prenant un sens nouveau par de tels rapprochements, il avait sous les yeux le journal de la communion avec cette éternelle raison qui était aussi la sienne propre, avec le divin compagnon dont le tabernacle est l'intelligence de l'homme — les éphémérides de son commerce quotidien avec lui.

Hasard ou Providence ! Hasard ou Sagesse, aussi bien dans la nature que pour l'homme, d'un bout à l'autre, à travers tous les temps, sentences bien connues du livre même de *la Sagesse :* voilà le dilemne où s'affrontent les deux tendances dans le domaine spéculatif, l'embarras tragique dont Marc Aurèle ne saurait trop se rappeler qu'il est le nœud de la solution, pour la conduite de l'homme en ce monde. Si en définitive, il est une âme qui prévoit ainsi « derrière le voile », eh bien, en vérité, même pour lui, dans les plus intimes de ses entretiens, elle ne lui a jamais révélé sa présence, d'une façon qui s'impose irrésistiblement. Pourtant le choix de chacun, en face de ce dilemne, n'est en somme, d'après lui, qu'une question de volonté. « Il dépend de toi », répète-t-il, « d'être le maître de ta pensée ». Pour lui il a confirmé sa volonté et il a le courage de son opinion. « Si tu as trouvé le meilleur côté entre deux choses, tourne-toi dans ton cœur en ce sens : mange et bois ce qui s'offre à toi de meilleur. « La sagesse, dit cet autre, disciple de la « Philosophie de Sapience » a préparé son vin, et elle s'est aussi dressé une table Τοῦ ἀριστοῦ ἀπόλαυε. « Prends toujours ta part de ce qu'il y a de meilleur en elle. » Et ce que Marius, en pénétrant si étroitement dans les intimités de cet esprit si personnel, trouvait de vraiment pathétique et impressionnant, c'était l'attitude que prenait l'écrivain, absolument comme s'il eût été en présence de cet interlocuteur supposé, si discret, si jaloux de ne se laisser rien attribuer qui pût paraître n'émaner que de lui-même, mesurant aux autres le degré de confiance qu'ils pouvaient avoir en lui, n'admettant jamais que les tiers pûssent se fier entièrement à lui et se trouver dès lors satisfaits. Mais bien entendu, il se réservait au moins un rôle, en veillant à entretenir l'ordonnance, le charme et la tranquillité du logement destiné à l'hôte. Dans la mobilité des impressions qui agissaient tour à tour sur son intelligence dans le domaine expérimental ou de la fantaisie la plus bizarre, « à laquelle on ne croit que parce qu'elle est impossible », cet espoir, à tout prendre, lui suffisait pour ne voir dans les plaisirs et les ambitions des hommes, mais surtout dans leurs vices les plus ordinaires, que des choses vraiment bien mesquines, trop mesquines pour s'en soucier. Tout cela développait en lui une sorte de *magnificence* de caractère, dans le sens

grec ancien du mot : caractère n'admettant pas de discussion sur ses convictions, ne se permettant pas de penser superficiellement sur aucun sujet, d'émettre un jugement sur les autres ou de rechercher ce qui pouvait bien occuper leurs âmes si mesquines, ne se livrant que rarement à la conversation, soit sur un ton sérieux, soit par badinage. Une âme ainsi disposée était déjà « entrée dans la vie meilleure, devenue en quelque sorte « un prêtre, un ministre des Dieux ». D'où cette constante méditation, cette surveillance étroite exercée sur l'âme, caractère à peu près unique dans le monde de l'antiquité. « *Avant toutes choses, rentre en toi-même — efforce-toi d'être vraiment chez toi dans ton for intérieur.* » Marius, témoin favorablement prévenu aurait pu, ce semble, entrevoir la vie monastique elle-même dans un avenir prophétique. Par le voisinage de ce compagnon mystique, il avait fait un pas en avant, en dehors de cette existence purement objective du paganisme. Déjà se rencontrait un maître dans cette science de direction, qui devait jouer un rôle si important dans la formation de l'esprit humain, sous la sanction de l'Eglise du Christ.

Pourtant, c'était une besogne assez mélancolique qui ne devait se faire qu'avec des gestes solennels, sérieux, accablés, à pas discrets et sourds, comme dans une maison où repose un mort. Cette impression s'empara de l'esprit de Marius, en même temps que grandissait en lui le sentiment des divergences profondes qui le séparaient de son auteur, à mesure qu'il avançait dans sa lecture. Certains rapprochements amenés par une suite d'association d'idées indéniable, lui remettaient en mémoire, en dépit de la beauté morale des idées de l'empereur philosophe, la façon dont il avait assisté, d'un air absolument insouciant, aux spectacles publics. Pour le quart d'heure, ses contemplations lui avaient formé un cœur triste, lui infusant cette mélancolie — *Tristitia* — que les moralistes des monastères eux-mêmes regardent comme analogue à l'état de péché mortel, de la lignée de ce péché de *Desidia* ou l'inactivité. Résignation, une sombre résignation, cœur attristé, support patient du fardeau d'un cœur triste: — oui, cela devait certainement correspondre à l'état d'âme d'un penseur sincère en face du monde. Seulement dans l'espèce, il entrait trop de complaisant accommodement avec l'état présent du monde. Et on ne pouvait y trouver une véritable *Théodicée ;* aucun accord réel avec le monde tel qu'il est, et le type divin du *Logos* l'éternelle raison, se dressant au-dessus de lui. Cela n'aboutissait qu'à une tolérance pour le mal.

« L'âme du bien, quoi qu'elle chemine par des voies que tu ne peux guère comprendre, se développe cependant au cours du voyage.

« Si tu ne permets rien de contraire à la nature, c'est qu'il n'en peut découler pour toi aucun mal.

« Si tu as pris soin de te mettre d'accord avec cette raison qui permet aux hommes d'être en communication avec les Dieux, il ne peut t'advenir aucun mal; tu n'as rien à redouter.

« Tout ce qui vraiment existe, est bon en soi; c'est comme la main de celui qui dispense à chacun suivant son mérite.

« Si la raison a son rôle en toutes choses, que pourrais-tu demander de plus ?

« Est-ce que tu te choques de ce que ta taille ne soit pas de plus de quatre coudées ?

« Ce qui arrive à chacun de nous est pour le profit du plus grand nombre.

« Le profit pour l'ensemble — c'est bien suffisant. »

Envolées d'une pensée vraiment généreuse, mais dont néanmoins l'optimisme de commande est cependant trop facile! Se refusant à voir le mal nulle part, il pourrait bien n'avoir pas trouvé le secret de la sérénité véritable. Il restait en effet comme un poids sur l'esprit, et tant que ce poids demeurait, il n'y avait pas d'explication vraiment satisfaisante des vues du ciel sur l'homme. Il avait bien dit : « Que votre attitude soit joyeuse » et, dans un effort, lui-même il arrivait parfois à atteindre cette sérénité de contenance extérieure qui est le corollaire normal et comme la floraison et le parfum d'espoirs aussi sublimes. Pourtant ce qui chez Marc-Aurèle n'était qu'une expression fugitive, était chez Cornélius (Marius ne pouvait que noter ce contraste) un état naturel, une physionomie vraiment complète. Chez Cornélius, en réalité, ce n'était rien moins que cette joie que Dante avait pu saisir sur les visages des âmes de ceux qui étaient arrivés à la perfection, et qui se retrouve sur des visages humains dans les reflets de cette lumière physique arrivant de la terre lointaine dans l'œuvre de Giotto pour atteindre avec Raphaël son idéal épanouissement ; cette sérénité, la joie sans fin de ceux qui ont été délivrés de la mort et dont le plus haut degré de perfection et de fini chez les Grecs n'avait été qu'un reflet passager, rappelant plutôt l'air d'insouciance et de légèreté qui caractérise la jeunesse Et pourtant chez Cornélius elle s'alliait certainement avec l'acceptation franche du mal comme un fait inéluctable ici-bas, aussi réel qu'une douleur de tête ou au cœur, dont on souhaite d'instinct être délivré, ennemi avec lequel il n'y a pas à songer à traiter, visible, haïssable, sous ses mille formes, détruisant, en les précipitant dans une tombe prématurée ou tardive, les dons de l'homme : la mort, en un mot, pour lui-même ou pour les animaux, la maladie et la souffrance du corps.

Et là encore se révélait une divergence nouvelle entre Marc Aurèle et celui qui le lisait. L'empereur philosophe était un contempteur du corps. Etant donné que c'est le privilège de la raison, d'avoir une vie propre en elle-même et de contrôler les impressions extérieures, ne permettant ni aux sensations, ni à la passion, de prendre le dessus, il s'ensuit normalement que le véritable souci de l'esprit doit être de traiter le corps — eh oui, — comme une simple enveloppe matérielle qui lui serait attachée, bien plutôt que comme un compagnon de vie, et comme conséquence, d'en souhaiter la dissolution. A l'encontre

de cette thèse, dont l'inhumanité prenait, aux yeux du jeune lecteur, l'aspect d'un véritable crime contre nature, la personnalité de Cornélius apparaissait à Marius comme la justification de l'attrait respectueux que lui avait toujours inspiré chez l'homme, la vue de son propre corps. Ce charme goûté par lui n'avait été d'ailleurs qu'une conséquence du sensualisme ou matérialisme de la doctrine philosophique à laquelle il s'était attaché. Pour Cornélius au contraire, le corps humain était, sans conteste, comme l'a nommé plus tard un voyant, le seul véritable temple en ce monde — ou même bien plutôt l'objet propre du culte, réservé à un service sacré, comparable à l'or le plus pur et symbolisé par l'usage du précieux métal — ah ! pourtant aussi objet de terrifiante pitié, dans son abjection, dans cette poussière grise des ossements effrités de la tombe d'un malheureux homme.

Quelque hallucination, pensait Marius, doit entrer dans le mépris professé pour le corps par le philosophe — quelque aberration maladive de la pensée ou une tristesse morale, engendrant par une logique fatale, ce qui lui apparaissait comme la plus singulière manifestation de cet état d'âme si anti-humain chez l'empereur, la propension au suicide, pour lequel il y avait alors dans le monde comme une véritable *manie*. « C'est une des fonctions de la vie, lisait-il dans le manuscrit, de la perdre en beauté. » Au moment voulu, on doit pouvoir aider la vie à faire le pas final. Les facultés morales ou intellectuelles peuvent sombrer ; et alors se pose nettement la question de savoir si précisément le moment n'est pas venu de prendre congé. « Tu peux sortir de ta prison à ton gré. Vas-y donc bravement. » Il y avait là, dans cette incapacité d'envisager une telle question, quelque chose que Marius, dont l'âme était toujours disposée à s'épanouir dans une franche gratitude, ne fût-ce que sous l'impression physique d'un rayon de soleil, comme le moucheron dans l'air, ne pouvait comprendre. Cela dénotait sûrement un signe de déformation du bon sens naturel. C'était l'attitude, une attitude de mélancolie intellectuelle de quelqu'un exposé à commettre de lourdes erreurs en toutes choses, — à faire la plus grave de toutes.

Un cœur capable de s'oublier dans le malheur ou même simplement en face de la faiblesse d'autrui : — c'est bien là ce dont Marius avait trouvé la trace, en devenant le confident de ces entretiens de l'empereur avec lui-même, en dépit de ses jactances d'inhumanité, de ses prétentions à une indifférence stoïque et de toutes les complications de son style. Il le constata à peu de jours de là d'une façon plus positive encore, par le fait suivant. Un matin pendant qu'il était en train de lire, une lettre cachetée adressée à l'empereur tomba des pages du manuscrit, et il crut de son devoir de la remettre aussitôt en personne. Marc-Aurèle était alors absent de Rome dans une de ses résidences favorites à Preneste, où il prenait quelques jours de repos avec ses jeunes enfants, avant de partir pour la guerre. Pendant une journée entière Marius dut traverser

à cheval la *Campagna*, jouissant des effets de lumière de l'automne, éclairant au loin les troupeaux dans les pâturages, les bergers dans leurs costumes pittoresques, les ormes dorés, la tour et la villa; et la nuit était venue quand il gravit la rue escarpée de la petite ville de montagne qui conduisait à la résidence impériale. Il fut frappé de l'air silencieux et agité tout à la fois de l'endroit. Des lumières brillaient aux fenêtres. Il semblait que des visiteurs en grand nombre fussent réunis, car la cour d'entrée était bondée de litières et de chevaux attendant. Pour l'instant, en vérité, toutes les préoccupations importantes, même celles de la guerre, qui naguère encore pesaient si lourdement sur tous, avaient disparu devant ce qui se passait pour le petit Antonius Vérus, qui lui, de son côté, avait oublié ses jouets, étendu tout le jour sur les genoux de sa mère, tandis qu'un simple mal d'oreilles enfantin se transformait en un mal foudroyant amenant une évidente et terrible agonie, interrompue seulement de temps à autre, quand à l'accablement succédaient quelques instants d'insensibilité. Le chirurgien du pays appelé avait ouvert l'abcès avec le bistouri. Il lui avait fallu un grand effort pour faire accepter l'opération, par l'enfant d'abord, et ensuite encore plus par les parents. A la fin, au milieu d'un groupe d'élèves qui l'accompagnaient dans la chambre du malade, comme c'était l'usage pour suivre les phases de l'opération, l'éminent Gallien était arrivé, se bornant à déclarer que ce qui avait été fait était parfaitement inutile, le malade ayant maintenant des accès plus prolongés de délire. Et ainsi Marius repoussé par la foule des visiteurs qui se retiraient, se trouva, malgré lui, mêlé à l'intimité d'une douleur, dont le spectacle se grava profondément dans sa mémoire, quand il vit l'Empereur emmenant l'enfant, qui n'avait pas perdu connaissance, et dont l'expression touchante de faiblesse et d'accablement suprême se peignait sur son visage, — le pressant sur sa poitrine, paraissant n'avoir d'autre désir que de ne faire qu'un avec lui dans sa sombre détresse.

CHAPITRE XIX

La Volonté par la Vision

Paratum cor meum Deus ! paratum cor meum.

L'Empereur demanda un décret au Sénat ordonnant l'érection de monuments à la mémoire du prince décédé; que son portrait en or massif fût porté en même temps que les autres dans la grande procession du Cirque et le nom de l'enfant inséré dans l'Hymne des Prêtres Saliens. Ceci fait, dominant son propre chagrin, il partit sans plus de délai pour la guerre.

La fonction de Roi, suivant la définition qu'en avait donné Platon, le vieux maître de Marc Aurèle, comporte essentiellement le caractère d'un véritable service. S'il en doit être ainsi, l'on peut assurément trouver une carrière plus enviable que celle d'être roi pour ceux qui sont destinés à le devenir : alors le véritable idéal de l'Etat deviendra une possibilité, mais pas autrement. Et si la vie de Vision Béatifique doit vraiment devenir une réalité, si la philosophie aboutit à un état de perfection apportant à l'homme la somme de développement intégral dont sa nature est susceptible, alors, pour certaines âmes d'élite tout au moins, un mode d'existence aura été découvert plus souhaitable que la royauté. Des motifs d'amour ou de crainte pourraient amener certaines personnes à renoncer à leur privilège, à accepter la charge ingrate de gouverner d'autres hommes ou même de les mener à la victoire. Mais, par les conditions mêmes de leur charge, leur souveraineté serait en tous points un service rendu à autrui; ils se seraient chargés là d'une besogne de serviteur et ils régneraient bien plutôt pour la prospérité des autres que pour la leur.

Le Roi type, le Roi accompli serait un Saint-Louis, s'éloignant volontairement de la terre meilleure et de son milieu de perfection, — choses pour lui aussi définies et réelles que les enluminures de son psautier — afin de se mêler aux disputes des hommes ou pour les arbitrer dans le domaine des choses qui passent. A un degré inférieur (inférieur, comme le rêve le plus sublime d'un Platon comparé à la moindre vision chrétienne), ce roi type serait réalisé par Marc-Aurèle, amené par la méditation de ses lectures, à se faire le législateur du peuple romain dans la paix et, plus encore, dans la guerre.

Chez Marc Aurèle certainement, le procédé philosophique, par les visions si profondes qu'il en retirait, lui offrait encore assez de satisfactions, que complétait d'ailleurs le charme d'un intérieur qui lui était cher, pour qu'il trouvât, dans le gouvernement de la chose publique, le sacrifice de soi, que prône Platon et que couronnait ce départ pour la campagne du Danube. Que ce fût un sacrifice, Marius en eut la perception très-nette, quand il le vit en grande cérémonie hissé sur sa selle au milieu de toute la suite que comporte un départ impérial, dans l'attitude, non pas d'un chef plein de calme et de confiance en soi, mais qui bien plutôt, d'une façon ou d'une autre, a déjà été vaincu. Dans le cours des événements des années qui allaient suivre, avec les vicissitudes si inexplicables de fortune passant d'un côté à l'autre, dont l'écho parvenait jusqu'à Marius au milieu de ses paisibles études, il lui semblait toujours voir cette figure occupant la place centrale. D'un air habituellement penché, qui prenait en cet instant une expression de réelle souffrance et qui faisait ainsi un contraste encore plus bizarre avec la magnifique armure que portait l'Empereur pour la circonstance, comme l'avait fait son prédécesseur Hadrien, — *Totus et argento contextus et auro* — une armure tissée d'or et d'argent, patinée, pareille à cette antique armure divinement forgée dont parle Homère, mais sans son éclat lumineux, — il paraissait abattu, souffrant, presque moribond, fantôme aux allures gênées dans son rôle d'une sorte de répétition des travaux d'Hercule, aux confins embrumés du monde civilisé du Nord. Il semblait que l'âme si sympathique qui lui avait témoigné tant d'amitié fût maintenant partie pour les régions de l'Hadès; aussi, lorsque dans la suite, il lui arrivait de lire les « *Conversations* » bien que le jugement qu'il en avait porté n'eût pas réellement changé, néanmoins, c'était avec cette intelligence que nous réservons aux choses mortes. Le souvenir de cette figure douloureuse, tout en corroborant certainement l'adhésion qu'il était disposé à donner à ce qui lui paraissait acceptable dans la philosophie de Marc-Aurèle, ajoutait une impression de souffrance particulièrement pénible, quand il ne s'agissait que des erreurs de l'écrivain. Qu'avait été en définitive la portée de cet incident considéré comme de si bon augure jadis, alors que le prince, encore enfant, admis plus jeune que d'ordinaire à figurer au milieu d'une cérémonie chez les prêtres de Mars, avait jeté sa couronne de fleurs avec les autres vers l'image sacrée, penché sur le Pulvinar ? Les autres

couronnes étaient tombées ça et là ; mais voilà que celle qu'avait jetée Aurélius, le plus jeune de tous, s'était arrêtée sur le front même du Dieu, comme si une main adroite venait de l'y déposer ! Jeune encore, il l'était aussi, lorsqu'au jour où il fut adopté par Antonin le Pieux, il s'était vu dans un songe, avec des épaules d'ivoire, comme les statues des Dieux et les avait trouvées plus solides que des épaules de chair. Pourtant maintenant ayant atteint largement la cinquantaine, il entreprenait, avec les deux tiers de la vie derrière lui, une besogne qui devait suffire à en remplir la suite de soucis angoissants — besogne pour laquelle peut-être il était mal préparé et n'avait en tout cas aucun goût.

Cette ancienne armure complète était à peu près la pièce unique que possédât encore Marc-Aurèle de tous les objets de *vertu* collectionnés par les Césars, qui avaient transformé la résidence impériale en un magnifique musée. Ce n'était pas seulement d'hommes dont on avait besoin pour la guerre : si bien qu'il devint nécessaire, au grand scandale des gens timorés aussi bien que des amateurs de sport, d'armer les gladiateurs ; mais l'argent manquait. En conséquence, sur la proposition de l'Empereur lui-même, désireux de ne pas aggraver davantage les charges publiques, surtout en considération des pauvres, tout le mobilier et les ornements impériaux, une collection somptueuse de pierres précieuses rassemblée par Hadrien, ainsi que des œuvres de peinture et de sculpture des maîtres les plus célèbres, jusqu'aux ornements précieux de la Chapelle Impériale ou Lararium, la garde-robe de l'Impératrice Faustine qui parut avoir accepté sans murmure cette privation, furent exposés pour être mis en vente publique. « Ces trésors, dit Marc Aurèle, et tout ce que je possède d'ailleurs, appartiennent de droit au peuple et au Sénat ». N'était-ce pas là un des caractères du véritable roi de Platon que rien dans sa demeure ne fût à lui? Ce fut un régal pour les connaisseurs de noter dans le catalogue du Prœtor la liste des objets à vendre. Pendant deux mois, les amateurs, experts en ces matières, passèrent leurs journées à évaluer les tentures brodées, les objets de choix d'usage personnel conservés par les générations successives, les grosses perles d'outre-mer, provenant de la collection préférée d'Hadrien, la merveilleuse argenterie protégée derrière les jolies vitrines en fer forgé des magasins du quartier des joailliers. D'autre part, le commun du public pouvait aussi s'intéresser à contempler des choses qui avaient été les témoins de la vie quotidienne de tant de personnages dont la qualité et le temps ne les séparaient pas moins, — choses si admirablement travaillées et avec des matières tellement choisies que, sous leur aspect antique et délicat, elles apparaissaient vraiment comme tout à fait qualifiées pour réveiller le souvenir de ces grandes époques évanouies, à l'instar de pensées ou de maximes choisies rappelant le passé disparu. Ce fut dans la ville un engouement pour les vieilles modes, comme on n'en avait jamais vu.

Lorsque fut terminé l'amusement, d'ailleurs fort goûté, que pro-

curait ce dernier acte de préparation à la guerre, Rome tout entière sembla se recueillir dans un calme singulier qui devait se prolonger selon toute vraisemblance, car les esprits étaient tendus en quelque sorte dans l'unique préoccupation de suivre de loin, le cours monotone de la lutte qui se poursuivait.

Marius en profita pour suivre plus assidûment encore ses travaux, ne s'absentant de temps à autre que pour gagner quelque coin préféré de la Sabine ou des Monts Albains, où il vivait à l'air de la campagne dans un atmosphère de repos encore plus complet qu'à Rome. Dans l'une de ces occasions, comme par l'intervention de quelque personne invisible écartant de lui une cause de dépression morale qu'il ne s'expliquait pas, il eut l'impression joyeuse de se sentir vraiment maître de sa personnalité d'une façon tout à fait extraordinaire, — d'avoir la pleine maîtrise de son moi dans ce qu'il a de meilleur et de plus heureux. Après les pensées nuageuses de la nuit, il s'éveilla en pleine ascension du soleil levant, dans un état de repos complet, attribuant au sommeil cette influence apaisante et quasi-religieuse sur l'esprit des hommes qui avait porté la Grèce antique à en faire une divinité. C'était comme un de ses joyeux réveils d'enfance, de plus en plus rares maintenant et auxquels il se reportait avec un profond regret, car il y mesurait la marche des années. En fait, l'évocation finale pendant ce sommeil si serein avait été un rêve, au cours duquel, comme une fois déjà cela lui était arrivé, il avait entendu prononcer son nom d'une façon très-sympathique par ceux qui lui étaient le plus chers, tandis qu'ils défilaient sur la chaussée de la ville, évoluant tour à tour dans la lumière et l'ombre d'un éclatant matin d'été. Ah d'une ville bien autrement belle que Rome! En un instant, dès qu'il fut debout, la sensation d'oppression qui pesait sur lui, du fait de son lever tardif, disparut comme emportée dans un remous de l'atmosphère.

Cette sérénité sans nuages, préférable aux plaisirs les plus attrayants, sujette pourtant à se voir troublée par quelque heurt inattendu, même avec les choses ou les personnes qu'il avait considérées comme le plus précieux trésor de son existence, ne devait pas le quitter durant toute cette journée, se disait-il, pendant qu'il chevauchait vers Tibur au soleil levant et que les marbres des villas étincelaient devant lui au flanc de la montagne. Pourquoi n'était-il donc pas maître de se maintenir à volonté dans un tel état de sérénité d'esprit, se demandait-il, lui, qui pourtant était parvenu à mettre de l'ordre dans le domaine de sa pensée. « Il dépend de toi de penser comme tu le veux », se répétait-il à lui-même; » telle était la leçon la plus profitable qu'il eût tirée de ces « *Conversations* » impériales. « Il dépend de toi de penser à ta guise ». Et puis ces croyances joyeuses, sociables, réconfortantes dont l'entretenait si longuement la lecture qu'il poursuivait, cette adhésion audacieuse, par exemple, donnée à l'hypothèse de l'existence d'un éternel ami de l'homme, se cachant derrière un voile matériel et purement physique tout proche et se préparant peut-être à le soulever d'un instant à l'autre — tout cela

après tout, pouvait-il donner matière à faire un choix? Dépendait-il d'un acte de volonté expresse de sa part d'y acquiescer ? S'agissait-il de doctrines qu'on pouvait considérer comme indiscutables, dans le sens le plus large du mot, sous l'auspice desquelles il fût permis, après n'y avoir vu tout d'abord que des motifs bien positifs d'espérance, de les utiliser enfin, pour pénétrer jusque dans le domaine d'une certitude intellectuelle équivalente. « C'est la vérité que je cherche », avait-il lu, « la vérité qui si obscur et décourageant que cela puisse paraître, n'a jamais nui à personne. » Et pourtant, d'autre part, le guide impérial, qu'il avait pu suivre jusque-là dans son pélerinage intellectuel, laissait de côté beaucoup de choses ayant trait aux moyens pratiques de provoquer un mode d'adhésion méthodique et vraiment bien personnel à certains principes ou postulats « *dont on ne pouvait se passer* ». Y avait-il donc, comme semblait l'impliquer l'expression « dont on ne saurait se passer », des croyances, sans lesquelles la vie serait à peu près impossible, des principes dont l'évidence était suffisamment établie dans le fait même? L'expérience certainement amenait à cette conclusion que, de même que dans le monde physique, il pouvait à son gré porter son attention sur telle ou telle couleur, telle ou telle série de sons au milieu des groupements des uns et des autres, de même en était-il pour l'intellignce bien disciplinée, à l'égard de la cohue de ces voix qui parlent aussi bien aux oreilles qu'à notre âme. Ne se pourrait-il pas qu'il en fût de même de ces hypothèses variées et contradictoires, de celles du moins qui sont permises, qui, dans le domaine ouvert à l'hypothèse, — dans l'ignorance où nous sommes de l'origine et de la destinée de notre être, — se présentent si malencontreusement, quelques-unes notamment avec une prétentieuse suffisance au cours des siècles passés dans leur changeante mentalité. La volonté serait-elle donc elle-même un organe de connaissance, de vision ?

A vrai dire, en cette journée, aucune lumière mystérieuse, aucune main ne paraissait le diriger irrésistiblement, ou avoir quelque action sur lui. Seule cette singulière et pacifiante influence de la première heure allait toujours grandissant en lui, d'une façon qui permettait de penser que l'aspect même des lieux qu'il visitait y avait une certaine part. L'air auquel on attribuait la propriété singulière de rendre à l'ivoire sa blancheur primitive y était pur et léger. Un voile uni formé par un nuage blanc. comme sur une prairie, dérobait le ciel, et par l'effet de cette lumière diffuse et atténuée où les ombres disparaissaient, toutes les aspérités et toutes les tonalités formées par les siècles ressortaient sur le fond des vieux temples jaunis, sur l'élégante rotonde avec ses piliers du tombeau de la Sybille protectrice du lieu, et les maisons, qui semblaient ne faire qu'un avec les vieux rochers, leur servaient de fondations. Il semblait qu'une sorte d'instinct poétique eût présidé à l'ordonnance gracieuse de ces divers groupements dont les uns faisaient contraste, tandis que les autres se mariaient si bien avec l'aspect sauvage et rude de l'endroit, avec ses torrents et ses précipices. Par-dessus tout, on éprouvait l'impression d'une immense

vétusté dans la végétation d'alentour, — véritable monde d'arbres verts, — les oliviers surtout, témoins d'un nombre incalculable de générations humaines, grandis et tordus tour à tour par les forces combinées de la vie et de la mort, dans les poussées les plus fantastiques. Dans cet air si calme tout semblait écouter le grondement de la cascade, antérieure à l'histoire, se précipitant au milieu de toutes ces habitations humaines avec un contraste si singulier et un cours si pareil d'âge en âge, qu'on pouvait y trouver même en ce lieu usé par le temps, une image du repos inaltérable. Cependant le ciel clair s'entr'ouvrait, pour laisser percer le rayon, qui, sur le déclin de cet après-midi de février, travaillait dans le silence à l'éclosion de toutes choses, et la violette cachée achevait de s'épanouir sous la brise. On eût dit que le souffle de la vie dans la nature cherchait à contenir toute manifestation trop hâtive de sa part, dans son œuvre de lenteur, de sagesse et de maturité.

Par suite d'un accident au harnachement de son cheval, à l'auberge où il s'était arrêté, Marius éprouva un retard imprévu. Il s'assit dans un jardin d'oliviers, et tout, autour de lui, aussi bien en dehors qu'en dedans, se muant en rêverie, il advint que le cours de sa propre vie lui parut transporté dans quelque autre monde, séparé du point où il se trouvait placé pour le considérer comme l'était cette route lointaine d'en bas qu'il avait suivie le matin, à travers la Campagna. Sur cette terre de rêve, il se voyait lui-même, avançant, comme dans une autre vie, et comme un autre personnage, dans ses bonnes comme dans ses mauvaises fortunes, allant d'un endroit à l'autre, versant des larmes, joyeux, échappant à mille dangers. Ces réflexions le portèrent de prime abord à s'abandonner à une impression de gratitude très-vive : il éprouvait le besoin de chercher autour de lui quelqu'un avec qui il pût partager sa joie, à qui il pût raconter la chose pour qu'elle servît à son propre soulagement. La camaraderie, en effet, des rapports familiers avec d'autres, doués d'une façon ou d'une autre, ou simplement, lui étant personnellement sympathiques, avaient formé dans une mesure plus ou moins grande, le charme principal de son voyage. Etait-ce simplement de cette conclusion prise comme résultante générale de ces rapports familiers évoqués par sa mémoire, qu'il en vint à se demander si, en dehors de Flavien et même de Cornélius, et aussi de la solitude, qu'en dépit des plus chères affections, il avait peut-être aimée par-dessus tout, il n'avait pas eu près de lui un autre compagnon, un compagnon ne lui ayant jamais manqué, perpétuellement à ses côtés, doublant sa joie parmi les roses du chemin, patient dans ses jours de bouderie ou de découragement, à qui sa sympathie reconnaissante allait par dessus tout, comme si, dès ses premiers pas dans la vie, il était déjà là. Est-ce que le monde entier ne se serait pas évanoui, s'il y avait été abandonné effectivement un seul instant et isolé? Sous l'apparence d'une profonde solitude, se dissimulait un nombreux voisinage. Il lui semblait qu'il y eût non seulement un, mais deux voyageurs, côte à côte, qu'il apercevait là-bas

dans la plaine, dans l'illusion de sa fantaisie. Un oiseau vint et gazouilla dans la haie de rosiers enlacés. Un animal cherchant sa nourriture se rapprocha; l'enfant qui le surveillait le regardait faire tranquillement. Ce spectacle et les heures conspirant à entretenir sa fantaisie, il en vint à passer de l'illusion qui lui montrait ce sosie allant et venant près de lui, à cette intuition divinatoire d'un esprit vivant en sa compagnie dans toutes ces choses dont il avait eu parfois la révélation au cours de ses anciennes lectures philosophiques, de Platon et d'autres, et en dernier lieu, mais dans une réalité plus grande encore, avec Aurélius. De réflexions en réflexions, il en arriva comme conséquence de ces intuitions divinatoires, à cette conclusion qui en consacre la valeur logique, dégageant enfin la formule qui explique la nécessité pour notre propre existence et la vie de l'Univers, de cet Idéal de raison que l'Ancien Testament appelle *Creator*, qui pour les philosophes de la Grèce, est l'*Eternelle Raison* et dans le nouveau Testament, le *Père des Hommes* — comme nous sommes amenés à faire pour l'ami que nous voyons à nos côtés, auquel nous attribuons, suivant ses actes, ses paroles et ses dires, un idéal qui y correspond dans son for intérieur.

En cette heure singulière et privilégiée, son enveloppe corporelle, comme il s'en pouvait d'ailleurs rendre compte, bien qu'elle le mît, dans la plus complète possession de toutes ses facultés, — que dis-je ? dans la plénitude de son moi — restait soumise à un ensemble de forces extérieures d'une portée considérable, à mille courants combinés du ciel et de la terre. Ses puissances apparentes d'assimilation n'étaient en somme qu'une aptitude très-grande à subir des influences extérieures. Poussée jusqu'à la perfection, cette faculté ne pourrait-elle pas être comparée à cet abandon passif de la feuille dans le vent, aux mouvements de ce grand courant de forces naturelles qui l'enveloppent?Et alors de cet autre élément intellectuel encore plus réellement et intimement lui-même et une vivante réalité, ne pourrait-on pas dire, en usant de la comparaison employée pour la vie physique qu'il n'est qu'un simple « moment », une impulsion ou une série d'impulsions, un processus particulier, dans l'ensemble d'une organisation intellectuelle ou spirituelle qui lui est extérieure, diffus dans le temps et dans l'espace, — un grand courant d'énergie spirituelle dont les pensées incomplètes d'hier ou d'aujourd'hui ne seraient que les pulsations lointaines, et par suite encore imparfaites ? C'était l'hypothèse (audacieuse, bien qu'en réalité elle fût plus vraisemblable que toute autre) qui avait illuminé les contemplations des deux grands chefs d'Ecole opposées de la pensée grecque dans l'Antiquité, l'un comme l'autre : le monde des Idées n'existant seulement que parce que, et en tant qu'elles sont connues, suivant la conception de Platon : l'intelligence créatrice, incorruptible, avertie, chez Aristote, non sans réserve, mais qui après tout sur ce chapitre laisse encore quelque place au mysticisme. Ne serait-il pas admissible que tout ce monde matériel, tout ce spectacle qui l'entourait, ces rochers préhistoriques, ces marbres durs, ces jardins d'oliviers, ces cascades

ne fussent que des réflexes ou une création de cet esprit indéfectible et unique, en qui il prenait lui-même conscience, pour une heure, pour un jour, pour tant d'années ? Quelle autre hypothèse pouvait lui mieux expliquer la persistance de toutes ces choses, dont lui-même et tant de générations successives ne pouvaient prendre conscience que par intermittences, les unes après les autres ? Il était plus facile de concevoir l'organisation des choses dans le domaine matériel comme un simple élément englobé dans un monde de pensées, d'une pensée renfermée dans l'esprit, que d'envisager l'esprit comme un élément, un accident, un état passager, dans l'ordre de la matière, parce qu'en réalité, l'esprit était pour lui plus proche que la matière: c'était le développement de ce qui était moins connu par ce qui l'était davantage. Le monde purement matériel, ce mur infranchissable d'une prison étroite, voilà bien, lui semblait-il, la chose irréelle par excellence, déjà en train de se dissoudre autour de lui ; et il éprouvait une espérance sereine, une joie tranquille dont l'aurore commençait à poindre, sentant en lui que cette doctrine offrait vraiment des motifs de créance dont il saluait aussi la venue. C'était comme le lever du jour sur le vaste horizon d'une « Nouvelle Cité », quelque chose comme une Rome nouvelle du Ciel, au centre. Le divin compagnon ne demeurait plus qu'un camarade de route d'occasion ; il devenait bien plutôt « l'aide infaillible » sans l'inspiration et le concours duquel il se sentait incapable de respirer ou de voir, réglant ses sens, corrigeant et encourageant ses pensées imparfaites. Que de fois la pensée de leur brièveté avait-elle gâté pour lui les plaisirs les plus naturels de la vie, y mêlant sur le moment même, la suggestion de la maladie, de la mort, de la fin proche de toutes les choses. Combien il avait souhaité, parfois, qu'il existât un être auquel il pût confier, pour qu'il les lui gardât dans la puissance d'une mémoire indestructible, ses heures les plus heureuses, ses admirations, son amour. Oui, même pour les douleurs dont il ne pouvait se résigner à perdre complètement la sensation, les confier à quelqu'un d'assez fort qui les garderait même si lui les oubliait, à une conscience plus fortement trempée que la sienne, qui les conserverait à jamais, à la place de cette simple faculté de les réveiller, qui seule subsistait en lui. « Oh! qu'ils puissent vivre en ta présence! »

En ce jour du moins, dans la lucidité particulière d'une heure privilégiée, il semblait avoir touché du doigt, ce en quoi les expériences qui lui tenaient le plus au cœur, devraient trouver satisfaction. Et derechef, cette sensation d'avoir un compagnon, un être à ses côtés, éveillait en lui la notion de conscience — de cette conscience de jadis, alors qu'il s'était trouvé dans l'état le plus satisfaisant, non pas au point de vue de la crainte ou même du remords, mais dans une sérénité mêlée de reconnaissance. Son moi — ses sensations et ses idées — ne se sentit jamais plus exalté qu'en cette journée, bien qu'il y eût trouvé une expérience d'une haute portée morale. Mais d'avoir été, rien qu'une fois, sous l'impression d'un état d'âme si particulier, d'avoir senti que les réflexions qui s'en sui-

vaient, s'imposaient vraiment et menaient à des conclusions, d'avoir pris contact avec l'Idéal Suprême d'une façon assez tangible pour qu'un sentiment de reconnaissance personnelle s'imposât à lui et qu'il ait pu sentir comme une main amie se tendant vers lui, à travers les obscurités de ce monde, cela devait marquer cette heure, unique entre toutes, comme un point d'arrêt, dont le souvenir persisterait jusqu'à la fin de sa vie. Cela lui donnait la mesure bien définie de ses besoins moraux et intellectuels, de ce que son âme pouvait attendre de ces puissances, quelles qu'elles pûssent être, qui l'avaient jeté, tel qu'il était, au milieu du monde. Et encore, demeurerait-il conséquent avec lui-même, garderait-il sa mentalité, et les lignes directives de sa conduite, s'il se bornait à en rester là? Est-ce que tout ce qui lui restait de vie ne devait pas être consacré à la recherche de ce qui pouvait équivaloir à cet Idéal dans les choses du présent, à rassembler tout ce qui pouvait en rappeler la trace ou le souvenir, dans le cours de sa propre expérience ici-bas?

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE XX

Deux Demeures singulières

I. — Leurs habitants

« *Vos vieillards rêveront des rêves* »

Une nature comme celle de Marius, composée, dans une mesure à peu près pareille, d'instincts pour ainsi dire physiques et de jugements lentement élaborés par l'intelligence, était peut-être moins susceptible que beaucoup d'autres, de subir un changement essentiel. Et pourtant, à la suite de l'expérience que cette heure fortunée lui apportait, en concentrant comme en un point unique pour sa vue, les impressions les plus profondes que son esprit eût jamais reçues, il ne se retrouvait pas tout à fait pareil à lui-même. La vision mentale, tout au moins, du monde qui l'environnait se trouvait largement modifiée, bien qu'il en demeurât tout de même le spectateur curieux et que ce monde lui parût plus éloigné, moins facile à embrasser et, en un certain sens, moins réel que jamais. Il semblait qu'il le regardât à travers un verre qui le rapetissait. Et il put se rendre compte de la persistance de ce changement à quelques années de là, un jour qu'il se trouva invité à une fête où les genres les plus divers des distractions de la vie de Rome, dans le domaine des exercices du corps ou de l'intelligence, dans leur frivolité et leurs élégances raffinées, accompagnés

d'incursions étranges, mystiques, dans le domaine de l'invisible, formaient un programme savamment conçu. Le grand Apulée, le type idéal de sa première jeunesse en littérature, venait d'arriver à Rome et était en visite à Tusculum, chez un ami commun, un certain poète aristocrate qui aimait les supériorités en tous genres : et Marius eut la bonne fortune d'être invité à un souper donné en son honneur.

Il eut l'impression qu'il faisait une concession assez originale à ses premiers engouements de jeunesse pour une célébrité et, tout en gardant le sentiment de sa supériorité personnelle, à lui, sa curiosité de jadis, au moment de se voir satisfaite, s'étant muée en indifférence, son jugement sur le personnage étant maintenant au point, il montait à flanc de coteau, vers la petite ville dont les nombreux sentiers, qui y accédaient, formaient des escaliers faciles et doux, vers une grande demeure isolée, à l'ombre des ruines « hantées » de la villa de Cicéron, sur les hauteurs boisées. Il trouvait, dans la circonstance qui l'avait amené à rencontrer, dans un lieu aussi romantique, l'écrivain qui semblait n'y être venu que pour lui révéler une personnalité créée par la fantaisie de sa jeune imagination, une assez curieuse coïncidence. Tandis qu'il se retournait de temps à autre pour contempler les scènes du soir à travers les rues étroites, que remontaient tranquillement les troupeaux rentrant des prairies de la vallée vers leurs étables, les monts Albains qui se profilaient entre les hautes murailles des vieilles demeures, semblaient tout proches, formant comme un écran de brume empourprée devant le soleil couchant et pareils à des vagues légèrement soulevées, dont les lignes décelaient l'origine volcanique. La fraîcheur de la petite place du marché toute brune, dont les ouvriers eux-mêmes, en longue file, à travers les olivaies, en quittant la plaine pour la nuit, voulaient jouir, était tout à fait agréable, comparée à la chaleur de Rome. Ces physionomies sauvages et rustiques, dans leurs vêtements rapiécés de la façon la plus bizarre, maculés par le vent et les intempéries, juste assez pour le plaisir des yeux dans cette lumière propice, le portaient à la poésie. Aussi, était-ce enveloppé d'une atmosphère de poésie délicate, qu'en entrant dans la demeure du poète, il s'arrêta pour jeter un regard en arrière sur les hauteurs du voisinage : de nombreuses cascatelles dévalaient à travers les pentes des jardins de la villa, canalisées vers la porte d'entrée du hall, et ce tableau inoffensif s'harmonisait tout à fait avec les peintures à peine plus réelles de l'intérieur, sorte de paysage allégorique où l'influence de l'eau sur la vie (plongeant Dieu sait jusque dans quelles profondeurs invisibles), n'inspirait qu'une impression agréable et écartait toute sensation d'effroi.

A l'autre extrémité de cet appartement séduisant, orné de panneaux de bois rares incrustés, l'huile aromatisée découlait des lampes fraîchement allumées; la racine d'iris, dont les vêtements des invités étaient imbibés, parfumait l'atmosphère comme pour les autels des Dieux. La table du souper était dressée avec toute l'élégance coutumière du charmant « petit maître » qui recevait. Il était déjà vêtu de la façon la plus

soignée; mais comme la Stella de Martial, peut-être même, en souvenir d'elle, il se proposait de changer à plusieurs reprises de costume au cours du banquet, et finalement de revêtir un costume antique (objet qui avait fait le sujet d'une vive compétition entre les jeunes élégants, lors de la grande vente aux enchères du mobilier impérial), une toge dont le secret de nuance et de tissu étaient perdus. Il la portait avec une grâce qui convenait bien au « leader » du mouvement caractéristique qui se dessinait en faveur du relèvement de ce vêtement désuet. Mettant de côté le costume ordinarie de soirée, les invités étaient priés de l'adopter et de faire ressortir les sinuosités délicates et les « bandes d'or » des plis, avec des fleurs aux couleurs harmonieuses. La splendeur du soleil couchant, se mariant agréablement aux lueurs artificielles, filtrait, entre les calmes statues antiques d'ancêtres revêtus de la dignité consulaire, le sol parsemé de sciure de bois de santal et se perdait au milieu d'un amas de fraîches couronnes, disposées sur une étagère en bois de vieux citronnier, destinées à orner le front des invités. Les vases de cristal brunis par les vieux vins, les nuances des premiers fruits de l'automne, mûres, grenades, raisins, demeurés longtemps suspendus à leurs ceps et bien protégés, tout cela faisait presque un régal pour les yeux aussi complet que les feux sombres des roses rares aux douze pétales. Un animal favori, blanc comme neige, amené par l'un des invités, se frayait gracieusement un chemin à travers les coupes de vin, cajolé tour à tour par les convives étendus mollement sur les coussins en duvet d'eider d'Allemagne qui recouvraient les chaises longues, hautes et sculptées.

Une innovation supérieurement montée de l'*acroama* — audition musicale pendant le repas destinée à charmer les convives — remplissait la salle d'une mélodie à la fois pénétrante et douce, et cependant si peu gênante, qu'on ne pouvait deviner et qu'on n'éprouvait pas le besoin de savoir, si elle faisait partie du programme du maître de céans. On eût pu croire qu'il s'agissait de quelque vieille mélodie paysanne, spéciale à ce milieu sauvage, s'arrêtant de temps à autre sur une note solitaire d'un chalumeau, rappelant un chant d'oiseau qui se perd dans le lointain. Elle s'évanouissait bientôt tout à fait, en même temps qu'à l'obscurité grandissante succédait la lumière plus éclatante des lampes annonçant une distraction nouvelle. Un défilé bizarre, rapide, donnant l'impression de fantômes, s'avançait, à la lueur des torches, à travers le jardin, se précisant à mesure qu'il se rapprochait, en une danse de jeunes hommes revêtus de leurs armures. Ayant gagné un portique ouvert sur la salle du souper, ils s'ingéniaient à transformer les mouvements cadencés de leur marche, en une mimique exprimant une action dramatique, et avec des gestes aussi appropriés que possible malgré leur mutisme, de leurs longues épées, ils décrivaient dans les airs comme un filet tressé d'argent ; ils dansaient la « *Mort de Pâris* ». Le jeune Commode déjà très amateur de ce genre de distraction et qui avait condescendu à venir souhaiter la bienvenue dans ce banquet, à l'éminent Apulée, s'était éclipsé de la place qu'il

occupait, pour prendre un rôle dans le divertissement; et quand celui-ci eût pris fin, il réapparut portant encore l'élégant costume de Pâris, avec un plastron fait uniquement de griffes hérissées de tigres, artistement dorées. Le jeune prince avait tout récemment revêtu la toge virile, au retour d'une courte visite de l'empereur aux frontières du Nord, relevant ses cheveux à la façon de Néron, sous un bonnet d'or dédié à Jupiter Capitolin. Sa ressemblance avec Marc Aurèle, son père, était par là plus frappante que jamais; et il avait un motif très-fondé de s'intéresser à l'hôte littéraire illustre du jour, qui se trouvait être l'heureux possesseur d'un monopole pour l'exhibition des animaux féroces et des combats de gladiateurs dans la province de Carthage où il résidait.

Pourtant, après qu'on eût mis toute la complaisance possible à se prêter aux fantaisies assez vulgaires du fils de l'Empereur, on comprit qu'avec un hôte comme Apulée, que tous étaient venus interviewer en véritables connaisseurs, la conversation devait prendre un tour d'érudition et d'élévation, et le maître de maison finit par ramener adroitement ses convives à la littérature, à propos de reliures. Des rouleaux élégants de manuscrits grecs anciens, tirés de sa superbe bibliothèque, passèrent de main en main autour de la table. Ce fut pour les convives eux-mêmes une invitation à sortir les curiosités littéraires qu'ils avaient apportées dans leur sac, à titre de contribution personnelle à ce banquet; et l'un d'eux, un diseur célèbre, choisissant le bon moment, donna lecture, de sa voix de ténor, du morceau ci-dessous, non sans l'avoir tout d'abord fait précéder d'une glose sur le point de savoir s'il pouvait être attribué à Lucien de Samosate qui passait pour le grand ironiste du temps.

« Quel est ce son, Socrate? demanda Chærephon. Il venait de la plage, au pied de la falaise là-bas et semblait bien lointain. Et comme il était mélodieux ! Etait-il poussé par un oiseau, je me le demande. Je pensais que les oiseaux de mer étaient sans voix. — Eh ! oui. C'est bien un oiseau de mer, répondit Socrate; il se nomme Alcyon et donne une note pleine de tristesse et de larmes. On raconte sur lui une vieille histoire. C'était une femme mortelle, jadis, fille d'Eole, dieu des vents. Ceyx, fils de l'étoile du matin, l'épousa dans sa tendre jeunesse. Le fils n'était pas moins beau que le père ; et quand il advint qu'il mourut, le cri de douleur de la fille gémissant sur sa perte, fut précisément celui-là. Et peu de temps après, de par la volonté du Ciel, elle fut changée en oiseau. Flottant avec ses ailes au-dessus des flots, elle y cherche maintenant son cher Ceyx, n'ayant pu le découvrir après avoir longtemps erré par toute la terre.

« — Alors, c'est donc là l'Alcyon, le royal pêcheur, dit Chærephon, jamais je n'ai entendu pareil oiseau. Il donne vraiment une note plaintive. Quel genre d'oiseau est-ce donc, Socrate ?

« — Ce n'est pas un grand oiseau, bien qu'elle ait reçu de grandes faveurs des Dieux, en raison de son remarquable amour conjugal. Ainsi, quand elle fait son nid, une loi de nature amène un temps qu'on désigne sous le nom de temps de l'Alcyon — jours qui se distinguent entre tous

par leur sérénité, bien qu'ils surviennent parfois au milieu des tempêtes de l'hiver, jours comme celui-ci. Vois comme l'atmosphère est transparent sur nos têtes et la mer immobile, tel un miroir parfaitement uni.

« — C'est vrai ! Jour d'Alcyon, en vérité, et hier, il en fut de même. Mais dis-moi, Socrate, que penser de ces histoires qui nous ont été racontées de tout temps, d'oiseaux changés en mortels et de mortels changés en oiseaux ? Pour moi, je ne trouve rien de moins digne de foi.

« — Cher Chærephon, dit Socrate, j'estime que nous ne sommes que des juges à demi-aveugles dans le domaine du possible et de l'impossible. Nous envisageons la question suivant le point de vue de nos facultés humaines, qui ne nous peut donner ni la science vraie, ni la foi, ni la vision. C'est pourquoi bien des choses nous paraissent impossibles, qui en réalité, sont faciles, bien des choses hors de notre portée qui sont cependant dans les limites de notre atteinte ; cela tient pour une part à notre inexpérience, et aussi à l'état d'enfance de nos esprits. Car, en vérité, tout homme, même le plus âgé d'entre nous, est semblable à un petit enfant, tant sont brèves et puériles les années de notre vie, comparées à l'éternité. Et dès lors, comment pouvons-nous, nous qui ne comprenons ni les puissances des Dieux, ni ce qu'est la demeure céleste, nous prononcer sur le point de savoir si telle ou telle chose est possible ou non ? Quelle tempête n'avez-vous pas vue, il y a trois jours. On tremble en pensant aux éclairs, aux éclats du tonnerre, à la violence du vent. On pouvait croire que le monde entier allait s'effondrer. Et voilà qu'un peu après survient cette étonnante sérénité dans l'atmosphère qui a persisté jusqu'à aujourd'hui. Pensez-vous que ce soit chose plus grande et plus difficile de transformer le désordre de cet ouragan irrésistible en une limpidité comme celle-ci et de ramener le calme dans le monde entier que de refaçonner un corps de femme en un corps d'oiseau ? Nous pouvons apprendre même aux petits enfants à faire quelque chose du même genre, — à prendre de la cire ou de la glaise et à modeler de la même matière, successivement, toutes sortes de formes, facilement. Il se peut que pour la Divinité, dont la puissance est trop grande pour être comparée à la nôtre, tous les procédés de ce genre soient praticables et faciles. Combien tout le cercle du ciel ne te dépasse-t-il pas ? Il n'y a pas de terme qui en puisse exprimer l'étendue.

« — Parmi nous aussi, combien sont énormes les différences qui existent dans les facultés de chacun. Pour toi et pour moi et pour nos pareils, que de choses sont impossibles qui sont tout-à-fait faciles à d'autres. Pour ceux qui ne comprennent pas la musique, jouer de la flûte ; lire et écrire, pour ceux qui ne l'ont pas appris, n'est pas plus facile que de faire des oiseaux avec des femmes, ou des femmes avec des oiseaux. De l'œuf muet et inerte, la Nature façonne ces essaims de créatures ailées, auxquelles, à un certain nombre du moins, elle a révélé l'art mystérieux et divin de la maîtrise de l'air sans bornes qui nous environne. Elle prend dans un rayon de miel une petite larve informe, elle

lui donne des ailes et des pattes, la fait brillante et belle, de coloris exquis et variés... et voici l'Abeille avec sa sagesse, fabriquant le miel digne de nourrir les Dieux.

« — Il s'en suit que nous, mortels, qui en définitive sommes si peu de chose, absolument incapables de comprendre les choses de quelque importance et parfois même les moindres, le plus souvent déroutés par ce qui nous advient à nous-mêmes, devons prendre garde de disserter avec assurance sur ce que peuvent bien être ces puissances des Dieux immortels, à propos du Pêcheur Royal ou de l'Hirondelle. Et pourtant la gloire de ton mythe, tel que mes Pères me l'ont légué, ô chanteuse éplorée, je la transmettrai à mon tour à mes enfants et je la redirai sans cesse à mes épouses Xantippe et Myrto : la légende de ta pieuse tendresse pour Ceyx et de tes chants mélodieux; et, par dessus tout, je proclamerai l'honneur que t'ont rendu les Dieux. »

Les périodes bien tournées du liseur semblaient provoquer, sans qu'il parvint à le dissimuler, chez l'éminent homme de lettres présent des soubresauts intérieurs d'éloquence. Son besoin impulsif et irrésistible de prendre la parole, en maître, était perceptible, avant même que fût terminée la lecture, aux mouvements de ses lèvres, mouvements qui ne visaient nullement, comme le prétendaient certains de ses détracteurs, à faire uniquement valoir la beauté de ses dents. L'un des invités qui connaissait à fond ses habitudes, se mit en devoir de transcrire ce qu'il allait dire, afin d'en faire profiter le recueil où l'on rassemblait alors sous le titre : Florida ou Fleurs, ce qu'il pouvait bien semer à l'occasion sur son passage; — impromptu qui du reste n'avait rien d'une improvisation de hasard, mais donnait au contraire une impression de fini, pareil à une ivoirerie d'éloquence finement travaillée, tirée du trésor d'une mémoire aussi riche qu'inépuisable, et qui dégageait une délicate senteur de vieux musc. Certes, dans la circonstance, pensait Marius, il valait la peine d'entendre parler un charmant écrivain. Décrivant, comme nous le ferions aujourd'hui, les particularités des paysages de la région suburbaine qui s'étendaient sous ses yeux, et notamment les vues de mer dont il était amateur passionné, il se révélait aussi jusqu'au bout des ongles, prêtre d'Esculape, le Dieu patron de Carthage. Il y avait quelque chose de tout à fait original dans les allures *rococo* de sa personne, bien africaine et parfumée, quoiqu'il eût largement dépassé la soixantaine, offrant un mélange de cet espèce de spiritualisme platonicien qui peut aussi bien disserter de l'âme humaine, comme d'un occupant de passage enfermé dans la prison du corps, et en même temps des arrangements conformes aux règles du bon goût, aux simples grâces du corps, dans le costume, le maintien, l'accent et le reste, remémorant à Marius, ce ton de vulgarité qui l'avait frappé à la lecture du « Livre d'Or ». Tout cela donnait du personnage une impression peu banale. — Marius ne s'étonnait pas, en l'écoutant parler, qu'on lui attribuât couramment à lui-même, bon nombre des aventures extraordinaires qu'il avait contées dans son célèbre roman, et notamment, et par-des-

sus tout, dans le récit déconcertant qu'il faisait en ce moment de son mariage extraordinaire, de ses initiations religieuses, de ses actes de folle prodigalité, de son procès comme sorcier.

Mais un signe du prince impérial fit comprendre que la réunion devait prendre fin. Il était en train d'amuser ses voisins de table les plus proches, en se livrant à un jeu de gamin des rues : faisant sauter avec agilité des olives en l'air et les recevant entre ses lèvres. Sa dextérité dans cet exercice rendait bruyante la gaieté de son voisinage et troublait la somnolence du visiteur fourré; la docte compagnie se leva et Marius se retira, heureux de se retrouver au grand air. Les courtisans avec leurs longues perruques de cheveux blonds cherchaient à rejoindre les hôtes, suivis de flaneurs curieux. Un grand incendie s'apercevait dans le lointain. Etait-ce à Rome ou dans un village des environs? En s'arrêtant un moment pour le regarder sur la terrasse, Marius se trouva, pour la première fois, à même de causer dans l'intimité avec Apulée ; et dans ce moment de confidence, « l'illuminé », lui aussi, avec ses boucles si soigneusement arrangées et son apparente affectation, comparable à celle de quelqu'une des jeunes femmes légères présentes, laissa tomber le voile et se montra, sans détruire complètement cependant l'illusion théâtrale de certaines parties de son bizarre accoutrement, disposé à expliquer et à défendre d'une façon raisonnable ses thèses. Pour un moment sa fatuité ridicule et ses prétentions à la vision idéale, semblèrent pouvoir faire assez bon ménage. En réalité, c'était bien l'Idéalisme de Platon tel qu'il le comprenait, qui, pour lui, animait vraiment le monde et provoquait l'intérêt qu'il y trouvait dans ses aspects extérieurs chez les hommes comme dans les choses. Etait-ce donc que les choses matérielles, comme celles qu'ils avaient eues sous les yeux au cours de cette soirée, valaient la peine qu'on y prît garde et qu'on s'y intéressât ? Est-ce donc que tous les objets visibles — le monde physique tout entier, d'après le témoignage concordant des philosophies les plus variées — n'était pas « rempli d'âmes », gênées parfois, emprisonnées plus ou moins, mais âmes éloquentes tout de même ? Certainement la philosophie contemplative de Platon avec ses figures imagées et ses apologues, ses nuances esthétiques variées, son éloquence pondérée, son harmonie extérieure pour l'oreille, avait été comme pour le vieux maître de Platon lui-même à double face et à deux couleurs. Apulée était un platonicien ; seulement pour lui, les « Idées » de Platon n'étaient pas des créations de pure abstraction, mais bien des âmes adaptées à toute espèce et à toute variété des choses sensibles. Ces bruits entendus dans la maison pendant le repas du soir, résonnant à travers les tables et le long des murs, n'étaient-ils donc que des éclatements dans les vieilles boiseries, sous la poussée de la musique et des rires ; ou plutôt n'étaient-ce pas les manifestations importunes des êtres dédoublés, de véritables sosies invisibles des gens — ou même des objets environnants, — cherchant à briser leur enveloppe fragile et transitoire, pour évoquer en nous le sentiment

de transformations essentielles dans l'au-delà qui pourraient bien avoir à dire leur mot, à émettre leur opinion, bientôt, quand finirait le service des viandes et du vin du banquet de la vie? Et n'était-ce pas là le sens profond de la doctrine de Platon — une hiérarchie d'êtres divins, se mêlant à certaines choses et à certains lieux, afin d'y servir de médiateurs entre Dieu et l'homme? — L'homme n'a qu'à y prêter attention pour être averti de la compagnie céleste qui remplit l'air autour de lui, aussi nombreuse que les moucherons dans un rayon de soleil, cherchant à éveiller la sympathie intelligente de son regard.

« Il existe deux sortes d'êtres animés, disait-il : les Dieux, absolument différents des hommes dans l'éloignement infini de leur séjour, puisque notre vue bornée ne nous permet de les voir qu'en partie — étoiles mystérieuses — dans leur existence éternelle, dans la perfection de leur nature qu'aucun contact avec nous ne saurait souiller : — et les hommes, habitant la terre avec leurs âmes frivoles et inquiètes, avec leurs membres sujets aux infirmités et à la mort, soumis aux sorts les plus divers; travaillant en vain, pris dans leur ensemble et au point de vue de l'espèce, éternels peut-être, mais individuellement, quittant la scène dans une irrésistible succession.

« — Et alors? Quoi? Est-ce donc que, dans son ensemble, la nature ne formerait pas un tout complet? S'est-elle laissée ainsi amputer et diviser en éléments divins et humains ? mais alors, me direz-vous, si cela est, si l'homme est à tel point séparé dans un exil infranchissable des Dieux immortels, que toute communication avec eux lui soit refusée, et que jamais aucun d'entre eux ne vienne lui rendre visite, comme le berger vient à son troupeau, — à qui devrai-je adresser mes prières? Qui invoquerai-je comme soutien des malheureux, comme protecteur des bons?

« Eh bien, il y a certaines puissances divines d'un ordre intermédiaire, par lesquelles nos aspirations sont transmises aux dieux, comme les leurs viennent jusqu'à nous. Allant des habitants de la terre à ceux du Ciel, elles se chargent tour à tour des prières et des faveurs, des supplications et du secours, remplissant en quelque manière le rôle d'interprètes. L'intervalle des airs qui nous sépare en est rempli. C'est par eux que nous viennent les révélations, les miracles, les effets de la magie. Car, des membres de cet ordre, spécialement désignés, ont leur domaine particulier et y exercent le ministère qui est dévolu à chacun. Ils vont de ci, de là, sans demeure fixe ; ou bien encore, ils s'installent dans les habitations des humains. »

A ce moment une main amie se posant dans l'obscurité sur l'épaule du causeur, l'entraîna au dehors et la conversation prit fin subitement. Ses singulières suggestions, cependant, suffirent pour imprimer à cette bizarre soirée dans tous ses détails — la danse, les lectures, l'incendie dans le lointain — un sens allégorique rappelant ces célèbres apologues ou paraboles si fréquemment employés par Platon pour illustrer le sujet sur lequel la discussion avait précisément porté.

Quand Marius se remémorait cet ensemble de circonstances, il lui semblait entendre encore cette voix si pénétrée d'une conviction sincère, s'élevant, du milieu de cette scène dont on ne pouvait guère contester l'élégante frivolité, pour proclamer hardiment ses vues mystiques sur l'homme et sa situation dans l'univers. Pour un moment, mais pour un moment seulement, pendant qu'il écoutait, les arbres avaient paru, comme au temps passé, atteindre le ciel de leurs plus hautes branches. Oui donc, la réceptivité des doctrines, des hypothèses, des croyances, dépendait, pour une large part, du tempérament. Elles n'étaient, pour ainsi dire, que de simples équivalences correspondant aux tempéraments. Une échelle céleste, allant de la terre au ciel, voilà la donnée que l'expérience d'Apulée lui avait révélée ; c'était ce que sous des formules un peu différentes, certaines personnalités de tous les temps avaient instinctivement supposé ; elles devraient se féliciter de voir leur hypothèse accréditée par une philosophie sérieuse. Marius toutefois, aussi tourmenté qu'eux, dans ce monde endurci de Rome et sous son ciel dépeuplé, cherchant à y découvrir la trace de quelque envolée d'en haut, ne pouvait s'empêcher de constater qu'ils en prenaient trop à leur aise et se contentaient de trop peu. — Et en second lieu, il se disait que faire crédit, ne fut-ce que pendant une heure à de pareilles billevesées, à des visions aussi fantastiques, n'aboutissait qu'à accuser plus clairement encore le dénuement moral dans lequel le monde actuel se débattait. Pour lui, bien certainement, et c'était sa consolation, la petite divinité pour laquelle le brave paysan, Platonicien inconscient, entretenait avec révérence sa lampe aux lueurs vacillantes, ne disparaitrait jamais de la niche qui l'abritait dans le tronc de l'olivier séculaire. Non, pas même pendant les plus belles nuits éclairées par la lune. Quant à lui, il était clair qu'il n'avait qu'à continuer de s'en fier à ce que ses yeux lui révélaient. Seulement, il lui fallait reconnaître, par contre, que la hardiesse même de pareilles théories attestait, pour le moins, une variété dans les tendances de l'esprit humain et comportait une divergence de vues entre les intelligences, qui pourrait bien — qui sait? — correspondre, être expliquée ou s'expliquer par des faits différents, des vérités différentes, cachés « derrière le voile » concernant cet univers que tous avaient devant eux, comme en étant les prémisses ou le point de départ. Et ce monde était plus vaste peut-être dans ses possibilités que tout ce que l'imagination pouvait inventer.

CHAPITRE XXI

Deux Curieuses Maisons

II. L'Eglise dans la demeure de Cécilia

« Vos vieillards feront des rêves,
et vos jeunes hommes auront des visions »

Cornélius avait certains amis dans Rome ou près de Rome, dont la résidence pour Marius, alors qu'il s'évertuait à deviner quelles pouvaient bien être les influences déterminantes sur ce caractère original, lui paraissait devoir recéler le secret principal, la source cachée, d'où découlaient la beauté et la vigueur de cette nature, si imperturbablement sereine, au milieu d'un monde quelque peu blasé. Mais Marius n'avait jamais encore vu ces amis, et ce fut en quelque sorte par l'effet du hasard, que le voile du mystère fut enfin soulevé, et que, dans un contraste étrange avec sa visite à la villa du poète à Tusculum, il pénétra dans une autre résidence curieuse.

« La maison dans laquelle elle réside, dit cet auteur allemand mystique, cité ci-dessus, n'est, pour une âme éprise d'ordre, — qui ne vit pas à l'aveugle devant soi, mais met à profit les expériences qu'elle traverse, et cherche sans cesse à édifier et à décorer les diverses parties d'une demeure spacieuse, — qu'un moyen de développer en quelque sorte son propre corps; le corps, d'après la philosophie de Swendenborg, n'étant qu'une sorte de processus, de dilatation de l'âme. Pour une âme ainsi ordonnée, à mesure que la vie avance, une foule d'affinités délicates s'établissent entre elle et les entrées et les passages, les clartés et les ombres, de sa demeure extérieure, jusqu'à ce qu'elle paraisse en quelque manière s'y être

incorporée, au point qu'elle en arrive finalement, dans tout ce qu'exprime si complètement le dehors des choses, à ce qu'il n'y ait plus pour elle, entre le dehors et le dedans, aucune distinction : la lumière pénétrant à telle heure sur tel tableau ou tel pan de mur, le parfum des fleurs filtrant par telle fenêtre, prend pour elle, non pas tant le caractère d'objets subjectifs, que celui d'un véhicule, d'une ouverture sur les choses de l'au-delà, germe ou rudiment de certaines facultés nouvelles, à l'aide desquelles, lentement, mais sûrement, elle atteint des buts qui dépassent ses facultés présentes d'intelligence et de sensibilité. »

Ainsi doit-il en être dans un monde, qui n'est lui-même, nous le pouvons croire, dans cette « tente » ou ce « tabernacle » du corps, que l'un des nombreux vêtements destinés à abriter l'âme en pélerinage et qu'elle doit abandonner, certainement, sur le bord du chemin, usés les uns après les autres, comme si c'était d'elle qu'ils tenaient leur valeur passagère et leur raison d'être.

Les deux amis rentraient à Rome, après une visite à la campagne où une société assez mêlée s'était trouvée encore réunie. Marius, pour sa part était las du bavardage et de ces étincelles d'amour-propre jaloux qui semblent trop souvent être l'unique flamme que les réunions du monde peuvent allumer entre les gens. Par un effet naturel de réaction, en se mettant en route aux premières clartés du matin, ils se trouvaient, l'un d'eux du moins, pendant qu'ils cheminaient ensemble, dans un état d'esprit presque aussi apaisant que celui de la solitude qu'il prisait si fort. L'action de la brise du Sud-Ouest se combinant avec leurs dispositions intimes, amena peu à peu au cours de la journée une sérénité pareille à celle qu'avait éprouvée Marius une fois déjà pendant son voyage à travers la grande plaine vers Tibur. Et cette sérénité, ce jour là, se doublait d'une cordialité fraternelle et semblait attirer dans son orbite charmant tout ce qui s'offrait aux yeux ou aux oreilles, pendant qu'ils conversaient ou se taisaient alternativement et que tous les petits ennuis et autres mesquineries ne comptaient plus dans leur existence, ou tout au moins étaient relégués dans un lointain inaccessible. La fatigue inévitable au cours d'un si long trajet les prit tout à coup, alors qu'ils étaient encore à une distance d'environ deux milles de Rome. La rangée de tombeaux et de cyprès qui paraissait interminable se profilait depuis plusieurs heures déjà, pendant leur marche, sur la ligne du ciel vers l'ouest, et ce fut précisément au croisement d'un chemin se détachant de la Voie Latine pour gagner la Voie Appienne que Cornélius s'arrêta devant une porte percée dans un mur long et bas, — mur extérieur, semblait-il, de la cour de quelque villa — comme un habitué ayant toute liberté d'entrer et de s'y reposer un moment. Il tint la porte entr'ouverte pour permettre à son compagnon de l'y suivre, s'il le désirait, avec une expression, en soulevant le loquet, qui semblait dire à Marius, hésitant à paraître indiscret : « Auriez-vous envie de voir ? » Avait-il vraiment envie

de voir, de découvrir une chose qui pouvait peut-être décider, oui vraiment, du tournant critique où il était arrivé sur le chemin de sa vie?

La petite porte de ce mur bas et long les introduisit dans la cour ou le jardin d'une villa, placée au fond d'un de ces creux naturels et abrupts, qui donnent une physionomie spéciale à cette région. La maison elle-même avec ses dépendances, dont l'importance étonna Marius quand il y pénétra, était complètement dissimulée de la route, aux passants. Tout à l'entour, dans cette enceinte parfaitement ordonnée, se montraient les signes d'une tranquille aisance et d'un goût élevé, un goût qui se révélait surtout par la sélection et la juxtaposition d'objets appropriés à l'usage auquel ils étaient destinés, consistant presque exclusivement en débris d'art antique, arrangés et harmonieusement disposés, de façon à produire, au point de vue des couleurs et des formes, des effets si délicats, qu'il semblait bien que, grâce au goût exquis d'une intelligence supérieurement avertie en ces matières, les résultats qu'elle en avait obtenus étaient demeurés insoupçonnés du monde ancien. C'était bien une véritable *Renaissance* à la façon ancienne, — comme pour la nature avec ses roses, ses voies divines sur le corps de l'homme, et peut-être aussi sur son âme. — Cela formait un organisme nouveau, non pas dans un acte créateur et primesautier, mais plutôt par l'action d'un principe nouveau sur des éléments ayant déjà en réalité passé maintes fois de la mort à la vie. Les fragments d'architecture ancienne, les colonnes en spirales, les mosaïques, les corniches précieuses en pierre de monuments des âges les plus reculés, avaient pris, grâce à ces rapprochements, une physionomie nouvelle et singulière, faite pour inspirer des pensées graves, suggérant des réflexions à l'intelligence et, au point de vue esthétique, très-séduisantes en soi. De plus, les herbes et les arbres, de leurs graines et de leurs branches légèrement agitées par la brise, installés sur le vieux mur du jardin, y tamisaient les rayons du soleil couchant. Et tout de suite, ils purent entendre des chants, des chants d'enfants surtout, semblait-il, et d'un caractère tout à fait nouveau, si nouveau dans son genre, qu'il éveilla chez Marius, le souvenir soudain des premiers essais de Flavien en quête d'un nouveau mode d'harmonie poétique. On y sentait, non pas tant l'expression de la gaieté que celle d'une félicité d'un genre particulier, — expression sereine et spontanée de la vie de l'âme, chez des gens qui, ayant supporté en héros une épreuve décisive, gardaient encore, dans le calme de cet après-midi, le souvenir vivant de l'heure d'une grande délivrance.

L'impressionnabilité native de Marius devant le caractère de certains lieux, l'attrait particulier qu'ils lui inspiraient, — plus spécialement quand il leur découvrait un sens hiératique ou religieux — était surexcitée au plus haut point; et pénétré par ce chant singulier, tout enveloppé de l'atmosphère sérieuse et discrète qu'il sentait régner autour de lui, il pénétra dans l'intérieur de cette maison. Cette compréhension intelligente du sérieux de la vie, qui l'avait toujours porté à considérer ceux qui manquaient de cette qualité, comme des gens d'une espèce singulière

avec lesquels il n'avait rien de commun, cette compréhension qui condensait toutes les leçons de son expérience, depuis les jours des « Nuits Blanches » semblait avoir trouvé en ce moment, sa réalisation, dans une adaptation adéquate à ses idées favorites sur la faculté de transposer la vision matérielle en un tableau de réalité vivante. Si la véritable valeur des âmes se mesure à leur faculté d'admiration, Marius était, à ce moment, une âme de quelque prix. Pendant qu'il traversait les divers appartements grands et petits, une pensée maîtresse s'emparait de lui, lui montrant des femmes chastes et leurs enfants, les diverses affections découlant de la vie familiale dans son organisation la plus normale, élargies cependant par une sorte de désir pieux de se modeler sur un type sublime et nouveau, suscitant et contenant à la fois les plus généreuses passions. Il régnait partout un ordre et une pureté, une ordonnance, tels qu'on eût pu les comparer aux apprêts de gracieuses fiançailles. La demeure elle-même semblait une fiancée ornée pour son époux. Son charme joyeux particulier, la lumière abondante partout, l'impression de travail paisible et réglé qui le frappèrent profondément, sans qu'il sût exactement pourquoi, dans sa marche rapide, formaient à priori un contraste saisissant avec l'endroit vers lequel l'entraînait Cornélius, non sans quelque hésitation inquiète, hâtive et embarrassée, comme s'il eût pressenti l'explication que son compagnon ne manquerait sans doute pas de lui demander.

Un vieux jardin à fleurs derrière la maison, planté çà et là d'un vénérable olivier, — véritable tableau en grisaille dans une floraison exubérante, aussi transparent dans cette lumière d'après-midi que les vieilles fresques en miniature des murs intérieurs, — était limité à l'Ouest par un tertre peu élevé de gazon. Une étroite ouverture, pratiquée dans la paroi en pente, donnant l'impression d'une entrée sombre et solide, introduisit Marius et son brillant guide dans une crypte ou caverne profonde, qui n'était ni plus ni moins, que le caveau mortuaire de la famille des Cecilii, propriétaires de ce domaine, installé là, suivant un usage qui tendait à se généraliser, tout proche de la demeure des vivants, affirmant hautement cet instinct de vie familiale qui bientôt devait se trouver fortifié encore davantage par l'exemple de la « *Sainte Famille* ». C'était là, en vérité, que se concentrait l'expression du caractère particulièrement religieux, du caractère de véritable sainteté de la scène. Que « chacun, à son gré, ait la liberté de donner à sa propriété son « statut de terre religieuse » en y transportant ses morts était une maxime proclamée par la loi romaine primitive qu'il était réservé aux sociétés chrétiennes naissantes, à l'instar de celle que la piété d'une riche matrone romaine avait fondée en cet endroit, de développer avec toutes ses conséqunces. Cela ne ressemblait guère pourtant aux cimetières que Marius avait eu jusque là, l'occasion de voir, notamment en ceci, que les gens avaient repris la tradition, celle d'enterrer leurs morts au lieu de les incinérer. D'un simple caveau de famille au début, il se transformait en une vaste nécropole, véritable cité des morts, qui, sous l'influence d'une libre expansion prolongeait

les intérêts de la famille au-delà de leurs limites naturelles les plus étendues. Cet air de beauté vénérable, qui régnait dans la maison d'habitation et aux alentours, se retrouvait là également. C'était certainement à la suite d'un travail prolongé, que ces longs couloirs, qui paraissaient interminables, bien que tracés suivant un plan très-soigneusement étudié, se multipliaient si rapidement avec leurs rangées de lits ou plutôt de hamacs, les uns au-dessus des autres, taillés de chaque côté du couloir, dans le tuf poreux, à travers lequel toute l'humidité filtre et s'écoule, laissant les parties supérieures sèches et assainies. Toutes étaient pareillement et soigneusement closes, avec un goût délicat, et suivant les moyens de chacun, quelques-unes avec de simples tuiles d'argile cuite, beaucoup par des plaques de marbre ornées de belles inscriptions. Ces marbres provenaient, en certains cas, de quelque ancienne tombe païenne, et l'inscription parfois faisait *palimpseste*, la nouvelle épitaphe gravée au milieu des lettres à demi-effacées d'une plus ancienne.

Comme dans un cimetière Romain ordinaire, une foule d'objets à l'usage du culte rendu aux morts se trouvaient réunis tout à l'entour — encens, luminaires, fleurs — dont la flamme ou la fraîcheur ressortait dans le contraste le plus vif, sur le ton noir de charbon du sol, sorte de conglomérat volcanique, cendre de feux éteints. Se rallumeraient-ils jamais? Reprendraient-ils possession de ces lieux et les transformeraient-ils à nouveau? Prenant une teinte d'une lividité de cendres là où, à des intervalles réguliers, une prise d'air ou « *luminare* » laissait pénétrer un rayon de lumière crue sans soleil sur ceux qui dormaient là leur lourd sommeil, chacun dans le rang, ne réservant qu'un passage si étroit qu'un seul visiteur à la fois pouvait circuler et les frôlait pour ainsi dire de ses joues, les parois élevées des murailles latérales semblaient enfermer les gens avec la foule des morts. Seul, le long couloir tout droit s'étendait devant le visiteur : il s'ouvrait cependant de temps à autre sur une petite chambre, contournait une sorte de table-cercueil ou plutôt autel-tombal, plus orné que les autres parties de la galerie, et comme préparé pour la commémoration de quelque anniversaire. Evidemment, ces gens, partageaient sur ce point les sentiments personnels de Marius : ils avaient adopté la mise en terre, sous l'empire d'un espoir de survivance pour le corps ; sentiment que, sans paraître indiscret, il eût été heureux d'approfondir. La disparition complète et irréparable des morts dans la flamme funéraire, si déprimante pour l'esprit, comme il l'avait éprouvé pour certain ami, l'avait amené, dès longtemps, à préférer pour les arrangements du dernier sommeil cet autre procédé qui offrait, au point de vue des apparences extérieures tout au moins, quelque chose de plus familial et de plus conforme à l'espérance. Mais d'où venait donc cette étrange confiance que « ces poignées de poussière blanche » se recomposeraient, un jour, de nouveau en une créature humaine remplie d'allégresse? Par quelle divine alchimie, par quelle rosée vivifiante d'en haut, telle assurément que n'en connaîtraient jamais les violettes mortes ? « *Janvier*

— *Agapet — Félicité — Martyres ! — apportez le rafraîchissement à l'âme de Cécilius, de Cornélius* » lisait-on sur une inscription, entre tant d'autres, tracée, comme un cri de douleur échappé au passage, dans le ciment tout frais, qui venait de sceller la porte du prisonnier. Toute réserve faite sur la valeur critique de cette ferme espérance, aussi sincère dans son expression qu'audacieuse dans son postulat, cette coutume de commémoration pieuse envers les morts, correspondait et au-delà, à ce que Marius, dans son chevaleresque sentiment de refus et d'oubli ou de délaissement définitif envers les pauvres abandonnés, avait toujours considéré le mobile supérieur ou le symbole de son devoir naturel.

L'âme farouche de l'excellent Jonathan Edwards, commentant la théologie erronée de Calvin, lui faisait voir, on le sait, des visions d'enfants n'ayant pas un pouce de taille sur le sol de l'enfer. Tous ceux qui ont visité les Catacombes ont pu remarquer, en faisant un rapprochement théologique bien différent, combien on y rencontre de nombreuses tombes d'enfants, — véritables berceaux d'enfants, n'ayant qu'un pouce de long, prisonniers souterrains de l'espérance sur ces étages sacrés. C'était certainement avec une vive curiosité, que Marius les considérait, recouverts parfois des jouets favoris de leurs petits occupants — petits soldats — petits chariots — tout l'attirail du mobilier d'une maison d'enfants ; et lorsqu'il vit dans la suite, ces enfants vivants chantant là-haut leur psaume : *Laudate pueri Dominum,* leur visage prit pour lui quelque chose de singulièrement irréel, au souvenir évoqué des autres, les enfants des Catacombes, là tout près au-dessous d'eux. Ça et là, entremêlés aux souvenirs de simples morts naturelles, parfois même sur les tombes de ces enfants, se rencontraient des emblèmes de morts violentes, de « martyres » attestant que quelques-uns « n'avaient pas aimé leur vie dans la simple attente de la mort » figurés par une petite fiole remplie d'un sang vermeil, une palme, les fleurs rouges, symbolisant leur naissance au ciel. Autour d'une certaine tombe notamment, où cette caractéristique était plus particulièrement remarquable et dans un décor pieusement préparé, tout l'ensemble évoquait, dans un paradoxe audacieux, l'idée de « Natalitia » — d'une naissance, vers laquelle, visiblement, tout convergeait. Et c'était sous une impression particulière de nouveauté, pareille à l'aube naissante d'un ordre d'expériences nouvelles pour lui, que près de ces douloureuses reliques recueillies à la hâte sur le lieu du supplice, quelques années auparavant, Marius comprit, avec une sorte d'intuition divinatrice, la toute-puissante évidence qu'apportait cette nouvelle et étrange espérance, donnant des mobiles nouveaux et impérieux à l'acte qui se traduisait par ces morts si tragiques de « la superstition chrétienne ». Il en avait bien entendu déjà parler; mais elles ne lui avaient paru qu'une sauvagerie de plus, d'autant plus sauvage qu'elle semblait cherchée à ce monde barbare et insensé.

Et cependant tous ces souvenirs poignants semblaient en cette journée, l'entraîner vers le spectacle d'une douleur encore plus pathétique,

dans quelque arrière-plan lointain. Oui, tout ce qui l'environnait semblait s'associer d'instinct, et dans une expression d'intérêt profond, à ce qui se passait et s'en pénétrer comme du parfum d'un encens de grand prix. Saturant tout l'atmosphère, mettant la note de ce sentiment particulier sur toute cette ambiance, il semblait que toute cette mortalité apparente fût la représentation de la mort même, ah ! bien autrement attrayante que n'avait jamais réussi à la représenter, aucune fable de l'antique mythologie, dans sa fantaisie la plus audacieuse, et tout cela résultant d'un sentiment de foi naïve en un fait supposé! *La Paix! Pax! Pax tecum!* le mot, la chose, apparaissaient partout sous des emblèmes d'espérance, empruntés parfois à ce monde blasé du paganisme, — qui, en fait, du commencement à la fin, en avait cependant apporté si peu à l'humanité, — dans ces divers symboles de consolation, de secours, de régénération qu'il avait tour à tour rejetés : Hercule luttant avec la mort pour la possession d'Alceste, Orphée domptant les animaux féroces, le Pasteur avec ses brebis, le Berger portant sur ses épaules l'agneau malade. Cependant toutes ces figures, en somme, ne contribuaient que, dans une faible mesure, à créer l'impression magistrale d'espérance tranquille qui régnait dans ces lieux, — sorte de joie héroïque et d'expansion du cœur reconnaissant, éveillant en même temps le sentiment d'une plus complète délivrance, à mesure que l'on pénétrait davantage dans ces étranges et impressionnantes galeries. Une figure, d'un caractère à moitié païen, et cependant l'une des plus souvent reproduites dans toutes ces allégories, celle d'un personnage sauvé des flots, encore cramponné au rivage où il cherche le salut dans un étonnement joyeux, avec cette inscription gravée au-dessous, semblait traduire de la façon la plus exacte, l'impression qu'on ressentait dans ce lieu. Et ce fut précisément au moment où il venait d'arriver à déchiffrer cette inscription :

« Je suis descendu dans les abîmes des montagnes. La terre avec « tous ses obstacles, m'a recouvert pour toujours et cependant tu as retiré « mon âme de la corruption »,

que, sans éprouver la sensation d'un changement brusque ou de surprise, Marius se trouva, comme plus tard ce mystique voyageur d'autres sombres régions, « calmé par l'espérance » et dans la pleine lumière du jour.

Ils étaient encore aux abords de la maison et à portée de ce chant merveilleux, bien que déjà presque en pleine campagne, en face d'une vue étendue sur la Campagna et les montagnes dans le fond. Le verger ou prairie qu'ils traversaient, était déjà plongé dans le demi-jour du crépuscule, mais à l'ouest, le ciel où les étoiles de première grandeur commençaient à paraître, gardait encore des nuances richement empourprées. La couleur des choses sur terre, qui semblait s'atténuer dans le contraste, gardaient pourtant une note de grande richesse dans les ombres qui les enveloppaient. A cet instant, la voix des chanteurs « voix de joie et de

santé » s'unit en chœur dans un rythme solennel de strophes alternées, pour entonner l'hymne du soir ou des « Cierges ».

« Salut ! divine lumière, qui émane de la pure gloire, qu'est le Père tout puissant, céleste et bénie. Tu es la plus digne d'être louée en tous temps par nos chants sans fin. »

Il semblait que ce fût la voix même du soir qui se fît entendre, avec ses espoirs et ses craintes, au milieu des étoiles brillantes. Dans la ligne de brume blanche qui semblait séparer le jour de la nuit, la maîtresse de céans s'avançait, la riche matrone romaine, demeurée prématurément, depuis quelques années, veuve de Cécilius « Confesseur et Saint ». Avec une certaine austérité dans l'arrangement de son long manteau, sous sa coiffe ou son voile élégamment ramené sous le menton, en grisaille, sa beauté calme et reposée éveilla dans l'esprit de Marius le souvenir de la sérieuse et virile attitude qu'on rencontre chez les plus beaux exemplaires du type de la femme, dans la statuaire grecque. Tout à fait autre cependant que celle de la statuaire grecque, était l'expression du soin touchant avec lequel elle portait un petit enfant endormi, sur ses bras. Un autre, plus âgé d'un an ou deux, marchait à ses côtés, les doigts d'une de ses mains tenant sa ceinture. Elle s'arrêta un instant pour souhaiter la bienvenue à Cornélius.

Cette apparition fut la clôture, la clôture qui convenait vraiment le mieux, aux curieuses révélations de cet après-midi. Quelques minutes plus tard en poursuivant sa route sur la voix publique, il eût pu croire qu'il sortait d'un rêve. La demeure de Cécilia prenait place dans son esprit, à côté de cette maison singulière qu'il avait naguère visitée à Tusculum. Mais quel contraste offrait la dernière par tout ce qu'on y découvrait de labeur encourageant, d'irréprochable tenue, de confiante affection ; tout cela découlant de la sublime révélation d'un fait, ou d'une suite de faits qui avaient apporté à l'antique énigme de la vie, sa solution définitive. En réalité, pour Marius, l'une de ses aspirations les plus constantes et les plus caractérisées avait été un besoin de s'évader, dans quelque changement soudain et réconfortant au cours de sa vie, fût-ce même aux heures où il lui eût été le plus agréable de s'attarder pour en jouir, — pour s'élever dans une ascension intermittente, au-dessus de l'horizon du présent. Comme il advient au peintre qui se voit forcé d'ouvrir une fenêtre ou de placer une porte de sortie à l'arrière-plan de sa toile, ou encore comme au malade soupirant après la fraîcheur du Nord et le murmure du vent dans les saules, au milieu des forêts toujours vertes, mais sans brise, du Midi : tel était à peu près l'effet qu'avait produit sur lui, cette visite, suite d'un si mince incident. Rome et la vie de Rome avaient, en ce jour, pris à ses yeux, la physionomie d'une sorte de forêt rigide de bronze, sortie, par quelque ensorcellement malfaisant, de générations de véritables arbres, dont les racines plongeaient encore cependant dans les profondeurs d'un sol labouré par les pires misères humaines. Au milieu de cette atmosphère irrespirable, ce besoin ancien de s'évader s'était

trouvé satisfait de la vision de la chapelle de la demeure de Cécilia, comme jamais auparavant il ne l'avait été. C'était bien encore, pourtant, suivant la loi impérieuse qui s'imposait à son tempérament, à ses regards, à sa faculté de vision mentale que toutes ces expériences s'adressaient à lui — la sérénité de la lumière et des ombres — les jeunes garçons, dont il semblait que les visages eux-mêmes chantaient — la beauté virginale de la mère et de ses enfants. Mais, dans son cas particulier, ce qui s'offrait ainsi à sa vue, exerçait une influence morale ou spirituelle, d'une nature particulièrement impérative et irrésistible, apportait de l'inédit dans sa vie, y mettait un nouvel élément avec lequel, en vertu même des principes dont il avait fait la règle de sa conduite, il devait compter.

Cette soif de tenter toutes sortes d'expériences, encouragée par une philosophie qui enseignait que rien n'est absolument grand ou petit, bon ou mauvais, avait toujours été en opposition avec cette tendance raffinée qui le portait vers les choses hiératiques, le prêtre-enfant qui subsistait toujours chez lui, l'incitant à rechercher la perfection en toute chose et à y demeurer loyalement attaché. Cela l'avait constamment maintenu dans une sorte de communion ininterrompue avec l'idéal sous toutes ses formes, dont il trouvait assurément la réalisation partielle, soit en lui-même dans sa propre conduite, soit dans son entourage immédiat, notamment chez Cornélius. Certainement, c'était dans cette singulière société avec laquelle il avait pour la première fois pris contact ce jour-là — dans cette famille étrange, comme « un jardin fermé » que se trouvaient réalisées complètement toutes les préférences, tous les jugements de cet ami à moitié compris, qui, durant les dernières années, avait été si souvent pour lui une véritable protection au milieu des incertitudes de sa vie. C'était ici, il semblait bien, que devait se trouver sinon la guérison absolue, tout au moins l'apaisement, le calmant de ses grandes détresses naturelles, qui peut-être lui étaient communes avec d'autres, mais qui n'en avaient pas moins fait de toute sa vie, comme « une longue maladie de l'esprit ». Le remède s'offrait ici sous la forme d'une compassion bienveillante se révélant dans l'air ambiant, qui agissait comme une douce caresse sur une chair endolorie. En même temps, il se rendait compte que des responsabilités nouvelles devraient lui incomber — responsabilités inconnues et dont la portée lui échappait, — qu'il devait s'attendre à avoir quelque chose à donner en retour. Cette vision nouvelle, à l'instar de la beauté perfide de la Méduse païenne, serait-elle assez jalouse pour ne pas permettre aux regards de se porter ailleurs que sur elle-même ? Il lui semblait tout au moins, qu'après l'avoir contemplée, il ne pourrait plus jamais se retrouver tel qu'auparavant.

CHAPITRE XXII

La moindre paix de l'Eglise

Fidèle à l'esprit de son ancienne philosophie Epicurienne, et tout prêt à accepter, après une enquête conduite en toute liberté, tout ce qui, en fait, lui offrait un sujet d'attraction ou d'intérêt, Marius s'informa consciencieusement de ce qui avait trait à la chapelle dans la maison de Cécilia. Il était porté tout d'abord à expliquer les singularités du lieu par l'installation de la *Schola* ou salle de réunion de l'une de ces corporations funèbres qui dissimulaient alors tant de choses clandestines et qu'on pouvait qualifier de souterraines, dans la société romaine.

Et ce qu'il découvrit, cherchant en réalité les morts parmi les vivants, fut la claire vision d'un amour naturel, rigoureusement conforme à la loi de nature, répondant à une nouvelle conception, des rapports essentiels des hommes entre eux, et, sous l'empire d'un mobile qui lui demeurait encore impénétrable, transformant toutes les conditions de la vie. Il entrevoyait, dans toute sa fraîcheur primitive et dans les faits qui accompagnaient sa révélation au monde par des expériences positives, ce type régénéré d'humanité, qu'à plusieurs siècles de là, Giotto et ses successeurs jusqu'à la meilleure et plus pure manière du jeune Raphaël, placés dans des conditions éminemment propices pour l'imagination, devaient concevoir comme un idéal artistique. Il sentait là, dans l'éveil au plus intime de lui-même d'une magnifique espérance nouvelle, le génie, la puissance unique du Christianisme, poursuivant son œuvre, comme il l'a toujours fait depuis lors, malgré une foule d'obstacles et au milieu des circonstances les plus défavorables. La chasteté — comme il lui semblait bien le comprendre — la chasteté de l'homme et de la femme — dans toutes les conditions et avec les

conséquences qui en découlent, est la plus belle chose en ce monde, et la plus sûre gardienne de cette énergie créatrice qui les a tout d'abord fait entrer en ce monde — Le caractère de la famille, dont le génie de l'ancienne Rome elle-même, dans ce qu'il avait de meilleur, avait pris tant de souci sincère, de la famille et des affections qu'elle développe, tous ces sentiments d'amour de la race qui permettent en quelque sorte de triompher, jusqu'à un certain point, de la mort même, n'avaient, jamais encore, si profondément pénétré les âmes. Ici, certainement, dans sa ferveur primitive, dans sa vigilance jalouse à écarter tout ce qui eût pu être un obstacle, gêner son intégrité de nature, dans la muraille qui de tous côtés protégeait cette chose sacrée, ce développement de la famille ne pouvait que promouvoir et encourager les tendances, les bons instincts de la nature elle-même, toujours empressée à donner son concours à l'homme. C'était comme si, par suite de l'adhésion donnée à un incommensurable abaissement divin dans un fait historique, cette influence se faisait sentir plus particulièrement dans les circonstances qui appelaient l'oubli de soi-même en faveur des faibles, des vieillards, des petits enfants et des morts eux-mêmes. De la manifestation de cette offrande incessante, du sens et de la direction qu'elle imprimait, il se dégageait ainsi un certain air de bienveillance pleine de grâce, une séduction d'allure mystique, une déférence, qui faisait que Marius en arrivait à se demander si jamais cette fameuse sérénité grecque, avec sa gaieté et sa grâce, dans l'art d'organisation de la vie, avait mérité d'être considérée comme ne pouvant être surpassée. En face de ce qu'était l'incurable insignifiance de la vie Romaine, même dans ce qu'elle avait de plus recherché et de plus élevé, de ce qui restait encore en elle de l'authentique sincérité d'âme d'autrefois, sous ces laideurs, le monde nouveau en face duquel il se trouvait, comme devant un tableau d'une facture telle qu'aucun maître de l'antique beauté païenne n'eût été capable d'y atteindre, donnait l'impression de la fraîcheur caractéristique « d'une fiancée ornée pour son époux ». Choses anciennes et nouvelles y semblaient tirées d'un riche trésor, d'un cerveau nourri de savoir, d'un cœur débordant de sentiments variés, possédant par-dessus tout, qualité surprenante, cette plénitude merveilleuse de santé morale, la sincérité du cœur.

« Vous croirez à peine, écrit Pline à sa femme — combien je languis de vous. L'habitude — car nous n'avons jamais été accoutumés à être séparés — ajoute encore à l'intensité du sentiment. C'est ce qui me tient éveillé la nuit, me donnant l'illusion que je vous vois à côté de moi. C'est ce qui fait que mes pas me portent inconsciemment dans votre salon, aux heures où j'avais coutume d'aller vous y retrouver. C'est encore ce qui me fait détourner de la porte de la chambre vide, triste et mal à l'aise, comme un amant évincé. »

Voilà bien une véritable idylle de cette vie familiale que, dans une si large mesure, la religion des Romains avait voulu protéger et dont

la survivance persistait au milieu d'eux, comme chez Marc Aurèle lui-même dans ses intentions, ses buts et, malgré les mauvaises langues, dans l'aménité qui présidait à sa vie intime. Ce que Marius venait d'être admis à contempler, était la réalisation d'une vie du même genre, mais d'une forme plus haute encore : eh oui, régie par des sanctions et des mobiles supérieurs à tous ceux invoqués jusqu'alors, en corrélation avec cet événement ou cette suite d'événements que chacun était à portée de vérifier.

C'avait été la gloire principale du règne des Antonins d'amener la société à atteindre à cette époque, quoique très-imparfaitement et le plus souvent par l'effort de lois maladroites, beaucoup de résultats que le Christianisme obtenait du premier coup, avec une sûreté d'instinct et un succès complet d'adaptation. La Rome païenne, elle aussi, connaissait ses sermons de charité émouvants aux temps de grandes calamités publiques, les enfants assistés en longues files, recueillis en souvenir de l'impératrice Faustine douairière, et le prototype, sous le patronage d'Esculape, de l'hôpital moderne pour les malades dans l'île de Saint-Barthélémy. — Mais ce que la charité païenne inaugurait sur le tard, et dans cet esprit d'étroit calcul qui caractérise toute œuvre sénile, l'Eglise y pourvoyait, presque sans y penser, avec l'entreprenante ardeur de la jeunesse, parce qu'il était dans son essence même, d'agir ainsi. « Vous échouez dans la réalisation de vos bonnes intentions » semblait-elle dire à la vertu païenne, à la bonté païenne. Elle s'y adaptait alors elle-même et les développait, dans un esprit de liberté et une largeur de vues inimitables. Le doux Sénèque voulait que des funérailles décentes fussent faites, même à la dépouille mortelle d'un criminel. Cependant le jour où on vit certaine femme recueillir, pour les enterrer, les restes de Néron insultés, le monde païen soupçonna que cette femme était chrétienne : une chrétienne seule pouvait avoir imaginé un acte de piété aussi chevaleresque, en face d'une telle dégradation. « Nous n'acceptons pas d'être les témoins d'un homicide, fût-il commandé par la loi, » voilà ce dont se vante la conscience délicate d'un apologiste chrétien : « Nous ne prenons aucune part à vos sports, ni aux spectacles de l'amphithéâtre et nous tenons qu'il est aussi coupable d'assister à la préparation d'un meurtre que d'en être l'auteur. » Et il était encore un autre devoir à peu près méconnu que Rousseau devait rappeler plus tard à une société dégénérée. Dans une harangue enflammée, le Sophiste Favorinus conseille aux mères d'allaiter elles-mêmes leurs enfants, et on retrouve des épitaphes de mères romaines commémorant en termes reconnaissants, cette marque naturelle d'affection comme une chose alors insolite. A cet égard encore, quelle sanction, quelle provocation à remplir le devoir naturel, dans cette figure que la Sibylle de Tibur avait mise sous les yeux d'Auguste, ainsi qu'à l'aube d'une ère nouvelle, la divine Mère et l'Enfant, se levant sur le monde comme l'aurore.

La croyance chrétienne, en outre, s'était présentée comme une grande inspiratrice de chasteté. La Chasteté à son tour, pratiquée

dans toute sa plénitude, contribuait à réhabiliter le travail dans la paix. Elle s'inspirait de l'esprit et de l'exemple de l'ouvrier de Galilée. Et cela répondait encore à l'une des tendances naturelles à l'Eglise Catholique, qui voyait en lui l'inspirateur, longtemps attendu, d'une religion de sérénité, le véritable adorateur du labeur et de la Création, de Dieu lui-même.

Et cette conception austère, mais géniale en même temps, de l'idéal de la femme, de la famille, du travail, du labeur de l'homme en cette vie, si conforme à la vérité naturelle, attestait en même temps en cette heure bénie de moindre « Paix de l'Eglise », le cas qu'on faisait de la recherche de la beauté, et de tout ce qui contribue à embellir la vie et le monde même. L'épée dans le monde, l'œil droit arraché, la main droite coupée, le sens d'expiation qui se cache sous ces figures et dont le monasticisme est la plus haute expression, ne reflètent qu'un côté de la nature du divin missionnaire du nouveau Testament. A l'encontre de ce côté militant ou ascétique, mais s'y associant cependant, apparaît la figure du Bon Pasteur avec sa douceur, sa grâce, sa bienveillance, bien supérieure à celle du berger le plus attrayant de la mythologie grecque : d'un roi, dont le règne réalise la vision béatifique de paix — la paix du cœur — parmi les hommes. Envisagé sous un tel aspect, le caractère divin du Christ, bien compris, est vraiment le couronnement définitif de cette confiance aussi robuste qu'éclatante dans la nature humaine, qui jusque là avait contribué à soutenir l'humanité dans ses durs travaux, au milieu de ses tristesses immenses et dont tout le génie aimable du paganisme dans l'organisation de la vie n'était qu'une faible ébauche.

Tantôt l'un, tantôt l'autre de ces deux points de vue opposés chez son Fondateur ont, à des époques différentes et suivant les besoins variables de l'humanité, prévalu dans l'Eglise Chrétienne. Assurément, pendant cette courte « Paix de l'Eglise », sous les Antonins, le sentiment de sécurité sous la direction du pasteur et d'un réel bonheur semble avoir été la note dominante. Là, dans l'Eglise primitive de Rome on trouvait, et vraiment fondés sur des bases tout à fait sérieuses, ce contentement, cette sérénité dans l'appréciation équitable des événements de la vie à laquelle tous les cœurs avaient aspiré, la plupart du temps, hélas, en vain, et qui faisait contraste pour Marius, très nettement, avec ce poids si lourd d'incurable mélancolie qui oppressait l'âme de l'empereur philosophe. C'était bien vraiment le Christianisme dans son humanité, son humanisme même, pourrait-on dire, avec ses vastes espoirs pour l'homme, son sens pratique et l'empressement joyeux de ses adeptes, en sympathie avec toute créature, appréciant la beauté et le grand jour. « L'ange de la droiture, est-il dit dans le Berger d'Hermas, — le livre religieux le plus significatif de cette époque, comme l'est de nos jours « La marche du Pèlerin » — cet ange est modeste, délicat, doux, tranquille. Chassez l'esprit chagrin, car (c'est une découverte que fera un jour Hamlet) il est frère du doute et du mauvais caractère. L'esprit chagrin est plus néfaste que tout autre mal, et ce qu'il y a de

plus redoutable pour les enfants de Dieu : plus que tout autre, il déprime l'homme. De même qu'à l'arrivée d'une heureuse nouvelle celui qui est dans le chagrin oublie aussitôt sa peine et ne s'occupe plus que de ce qu'il vient d'apprendre, ainsi doit-il en être pour vous, dont l'âme a été renouvelée par la contemplation de toutes ces bonnes choses. Livrez-vous donc à la joie qui plaît toujours à Dieu et à laquelle il fait bon accueil et trouvez en vous-mêmes vos délices : car tout homme qui est heureux fait les œuvres qui sont bonnes, et ses pensées sont bonnes, parce qu'il méprise le chagrin. » Tels étaient les lieux communs de ce peuple nouveau, chez lequel tant de ces choses dont Marius avait fait le plus de cas dans le vieux monde, paraissaient en voie de se renouveler et de se développer. Un vent de transformation soufflait : il rétablissait l'harmonie entre les contrastes, donnait aux choses un sens profond, qui, dans ses rapports avec les éléments de l'ancien monde, opérait avec une sagacité merveilleuse par voie de sélection, d'élimination, de juxtaposition, obtenant ainsi des effets uniques de fraîcheur, de beauté austère et cependant florissante, parce que le monde de la sensation, le monde extérieur tout entier, était appelé à faire ressortir le caractère sacré et vraiment royal de ce sacerdoce et de cette royauté intérieure de l'âme, dont l'une des prérogatives était un sens exquis de liberté.

Le lecteur pourrait être tenté de croire que Marius qui, en sa qualité d'Epicurien, avait des tendances à se donner des airs de prophète, par application de l'une des thèses assez bizarres de Platon qui lui était familière, eût été à même de devancer le cours des âges dans une prescience lointaine, et d'entrevoir une évolution du genre de celle qui devait se produire dans l'art et la poésie chrétienne, sous l'influence de Saint François d'Assise. Mais, si au cours de quelqu'une de ces nuits, il lui arriva de voir en songe la belle demeure de Cécilia, ses lumières et ses fleurs, Cécilia elle-même marchant au milieu des lys avec une grâce achevée, comme il arrive dans les rêves normaux, il n'y avait là rien d'une vision d'avenir. Il s'était trouvé mêlé, par une bonne fortune intellectuelle appréciable entre toutes celles qu'il avait rencontrées dans sa vie, à une période où, plus encore qu'aux temps d'ascétisme austère qui avaient précédé ou qui devaient revenir, l'Eglise pour un temps, que peut-être on ne devait jamais revoir, donnait sa place à cet élément de sérénité profonde qu'avait reflété l'âme de son divin Fondateur, dans son éternelle bienveillance envers l'homme « dont, suivant la plus ancienne version de l'angélique message, le Créateur s'était déclaré satisfait. »

Ce que fit la Chrétienté, à quelques siècles de là, pour créer un art, une poésie, d'une beauté encore plus austère et plus élevée que ne l'avaient été à leur apogée, l'art et la poésie grecs, était en parfaite correspondance avec les tendances primitives de son génie. La faculté propre de l'Eglise catholique à cet égard, perceptible tout d'abord dans le Nouveau Testament, se montrait déjà, au temps de cette première « Paix » sous les Antonins, la moindre « Paix de l'Eglise » comme on pourrait la qua-

lifier, pour la distinguer de cette paix définitive « la Paix » de l'Eglise, ainsi dénommée, sous Constantin. Saint François, avec tout ce qui le suit dans le domaine de la poésie et des arts — la voix de Dante, la main de Giotto — donnant sous des traits visibles et colorés, une place réelle dans l'humanité, à la race régénérée, ne fit que rétablir la continuation de ce qui n'avait été que partiellement interrompu au cours des siècles intermédiaires, ces siècles d'obscurité comme on les a si bien nommés, c'est-à-dire la tendance charmante de la primitive église, telle qu'elle avait apparu au printemps de ses triomphes. La plus grande « Paix » de Constantin, d'autre part, ne fait que confirmer, sous bien des rapports, l'étroitesse, la tendance puritaine, l'ascétisme sombre, qui, dans la période de Marc Aurèle au premier empereur chrétien, caractérise une église incomprise ou persécutée, ramenée en arrière, se livrant à une foule de controverses de mauvais goût dans son propre sein.

Déjà, sous Antonin le Pieux, le temps n'était plus où les hommes se faisaient chrétiens à la suite de quelque impression soudaine et irrésistible avec tous les troubles consécutifs à de semblables crises. A cette époque, le plus grand nombre peut-être était chrétien de naissance et avait toujours connu la paix du cœur dans « la Maison de leur Père ». La croyance première dans le Jugement prochain et la fin du monde, avec les conséquences qui en découlaient si naturellement pour la mentalité des hommes, était en train de s'évanouir. Chaque jour, l'opposition entre l'Eglise et le monde s'atténuait. Et comme, en même temps, l'Eglise bénéficiait de cette trève, l'expansion de l'intérieur vers l'extérieur s'accentuait rapidement, comme il arrive en temps de paix. Antonin le Pieux, ce semble, avec plus de vraisemblance encore que Marc-Aurèle, pouvait fort bien être considéré comme faisant partie de ce groupe de saints païens, auxquels Dante après Augustin, fait allusion, en parlant de la « Maison où il y a plusieurs demeures. » Une antique et sincère piété romaine avait préservé sa nature bien équilibrée d'erreurs et d'offenses envers l'humanité. Grâce à cela, il avait trouvé sa récompense dans cette singulière bonne fortune, que, sous son règne, le sang des chrétiens n'avait pas coulé. Il possédait cette placidité bienveillante d'âme dont Montaigne a été plus tard le plus parfait exemple, qui envisageant d'abord d'instinct la nature humaine en soi et aussi le monde du bon côté, semble en définitive donner à celui qui possède cette disposition d'âme, le droit de se considérer comme l'ami du peuple chrétien. Aimable par nature, admettant pleinement une gaieté tempérée par la raison, le Christianisme a tiré maintes fois parti de caractères ainsi faits. L'instinct génial d'Antonin le Pieux, pareil à celui de la terre elle-même, avait permis à l'Eglise, à laquelle en réalité rien de cette antique terre maternelle n'était étranger, de s'étendre et de prospérer pendant une saison, suivant la loi naturelle. Et cette période si remplie de charme, qui s'étend du règne des Antonins aux dernières années de Marc-Aurèle (magnifique et court chapitre de l'histoire ecclésiastique) offre, parmi les

divers motifs d'intérêt qu'on y trouve, celui de l'histoire des premiers développements des rites chrétiens, sous la direction de l'Eglise de Rome.

De nouveau, comme dans l'une de ces visions mystiques et exquises du Berger d'Hermas « la vieille femme avait peu à peu rajeuni de plus en plus. Et dans la troisième vision, elle apparaissait tout à fait jeune et radieuse de beauté : sa chevelure seule était celle d'une vieille. Et à la fin, elle était dans la joie et assise sur un trône — « sur un trône, parce que sa situation est forte. » L'exercice souterrain du culte de l'Eglise était approprié à ces années de son histoire primitive, pendant lesquelles toute manifestation du culte était pour elle et en soi, une illégalité. Mais, cachée pour un temps alors que le conflit sévissait à l'état aigu, elle reprit, dès qu'il n'y eût plus que des risques normaux à courir, sa liberté naturelle. Et la prospérité extérieure dont elle jouissait pendant ces jours de sa première « Paix », alors que ses rites liturgiques s'épanouissaient en toute liberté à la surface du sol, se vit fortifiée encore par la solution intervenue à la même époque, d'une crise dans le domaine de son histoire interne.

Dans l'histoire de l'Eglise, comme dans l'histoire morale de l'humanité, l'idéal à atteindre peut se présenter sous deux aspects différents, deux concepts, qui peuvent, l'un comme l'autre, nous faire concevoir les efforts de l'homme vers une vie meilleure, correspondant aux deux points de vue énoncés plus haut et que nous constatons sous ce double aspect dans la figure du Christ du Nouveau Testament. L'idéal par l'ascétisme est essentiellement un sacrifice, sacrifice d'une tendance de la nature humaine, au profit d'une autre, de telle façon que le côté de la vie qui subsiste s'intensifie d'autant. Mais l'idéal de culture comporte le développement harmonique des divers éléments constitutifs de cette même nature, dans la mesure qui convient à chacun. C'est vers l'idéal envisagé sous ce second aspect, que l'Eglise, et plus particulièrement l'Eglise de Rome au temps des Antonins, penchait plutôt. Pendant cette « Paix primitive », elle avait adopté un idéal de développement spirituel, guidée par une inspiration instinctive qui, en ces temps de calme, correspondait de la façon la plus complète à l'esprit de paix de son fondateur. « Bonne volonté aux hommes, disait-elle, qui est agréable à Dieu lui-même ». Pendant quelque temps tout au moins, il n'y eut pas antinomie nécessaire entre l'âme et le corps, le monde et l'esprit. Tout le charme de la grâce extérieure se rencontrait à un degré éminent chez le peuple chrétien. Le tact, le bon sens, le sentiment d'une orthodoxie bien comprise, les tolérances indulgentes de l'Eglise, dont l'empire et le magistère suprême s'exerçaient dans les diverses questions intéressant et divisant l'humanité, son universalité dont l'antique pastorat de Rome auquel elle allait succéder, n'était que le prototype, étaient déjà manifestes, en dépit de la société en décadence, tracassière, vindicative qui l'entourait. A l'encontre de cette divine aménité et de cette modération, la vieille erreur de Montanus, dont nous ne connaissons qu'assez vaguement l'origine, était une révolte de fana-

tisme mauvais, faussement antimondain, sous les dehors néanmoins d'un prétendu ascétisme et haussant le mauvais goût par bigoterie jusqu'à condamner tout ce qui constitue la grâce chez la femme. D'après cette doctrine, le désir de plaire était censé inspiré par l'auteur du mal. Pendant ces temps de tranquillité, peut-être était-il inévitable, que, par une loi de réaction, de telles extravagances dans le domaine religieux se fissent jour. Mais néanmoins, l'Eglise de Rome devenant chaque jour de plus en plus la véritable capitale du monde chrétien, arrêtait dès sa naissance le Montanisme ou puritanisme du temps, revendiquait pour tout le peuple chrétien un joyeuse liberté du cœur contre plus d'un groupe d'étroits sectaires qui se faisaient, sous différentes formes, les détracteurs de l'œuvre géniale du Créateur. Avec sa foi entière et toute fraîche dans *l'Evangile,* dans la régénération véritable de la terre et du corps humain, dans la dignité de la personnalité humaine complète, pendant une saison, du moins, à cette heure critique pour le développement du Christianisme, elle se prononçait pour la raison, pour le sens commun, pour la bonté native de la nature humaine, en un mot pour ce qu'on peut appeler la conformité du Christianisme avec la nature. Et, en même temps, elle la voulait cette religion parfaitement parée, amenée au-devant de son Roi avec « ses ornements de dentelles ». C'est par les évêques de Rome, se transformant avec soin, au sens vraiment catholique du mot, en pasteurs universels, que fut tracée la voie à ce que nous pouvons appeler l'humanisme.

Et alors, à cette heure d'expansion, — comme si désormais l'Eglise Catholique n'eût plus à redouter d'exposer au grand jour ce qui constituait extérieurement ses traits véritables, — son culte, cette beauté dans la sainteté, bien plus cette distinction suprême de la sainteté, se développa avec une joie confiante et audacieuse, dans un idéal tel que les temps postérieurs n'ont guère réussi à le dépasser. En réalité, les tables étaient retournées ; ce n'était plus dans le monde païen que l'on pouvait désormais espérer trouver cette sérénité joyeuse, qui est la récompense d'une vie sans tache. Le charme esthétique de l'Eglise Catholique, sa puissance évocatrice pour magnifier par l'éloquence et exprimer ce qu'il y a de meilleur dans le fond de l'âme humaine, ses pompes extérieures, ses principes sur la dignité de l'être humain, tout cet ensemble de faits qui, à quelques siècles de là, devait trouver son expression adéquate avec le Dante et Giotto, les grands architectes des cathédrales du Moyen-Age, les ritualistes célèbres comme Saint Grégoire et les maîtres de la musique sacrée de cette même époque, nous le pouvons déjà entrevoir dans un lointain avenir, en cette période si pleine de charme de la fin du second siècle de notre ère. Négligée ou écartée en quelque mesure par l'erreur regrettable de Marc-Aurèle lui-même, nous pouvons cependant distinguer pendant un court intervalle, la prédominance de cette influence. Ce qui aurait pu paraître assez difficile à admettre en tant que dogme, se faisait déjà accepter comme culte, conformément à cette maxime si pleine

de sens : *Lex orandi, lex credendi.* Nos Credos ne sont que l'abrégé de nos prières et de nos chants.

Le sens liturgique merveilleux de l'Eglise, son génie incomparable dans l'organisation du Culte étant ainsi éveillé, elle reconstituait rapidement les éléments du rite, aussi bien juif que païen, pour le pénétrer des inspirations de la piété de son cœur renouvelé. Comme les institutions monastiques, comme le style gothique en architecture, la liturgie ecclésiastique, telle qu'elle nous apparaît dans le recul de l'histoire, doit être rangée parmi les faits les plus considérables, les plus intimement associés (et pour tout dire) les plus nécessaires, au progrès de l'esprit humain. Appelée à s'adapter aux âges futurs, à diriger, dans une fascination si profonde, les instincts religieux de l'humanité, elle apparaissait déjà comme un fait universel nouveau et précieux. Ce en quoi a consisté dans l'ensemble, la méthode de l'Eglise, en tant que « puissance de douceur et de patience », dans ses rapports avec des choses telles que l'art et la littérature du paganisme, était déjà facile à discerner, et porte la marque de cette modération, de cette divine mesure du Christ lui-même. Ce n'était, en effet, que parmi les ignorants, dans « les villages » seulement, que le Christianisme, même au milieu de son triomphe le plus complet sur le paganisme, fut vraiment déformé par l'iconoclasme. Lorsque s'établit la « Paix » définitive de l'Eglise sous Constantin, alors que dans l'intérieur du pays régnait un fanatisme destructeur, la révolution dans les villes de quelque importance s'accomplissait d'une façon plus ordonnée et plus mesurée — à la manière romaine. Les croyants s'attachaient moins à la destruction des anciens temples païens, qu'à leur affectation à un usage nouveau et plus élevé; et, déjà garnis d'un riche mobilier, ils devinrent des sanctuaires chrétiens.

Se conformant déjà à d'aussi sages prévisions, l'Eglise pendant la « Paix mineure » avait adopté beaucoup des décors élégants et des goûts et usages païens, faisant vraiment une œuvre de création vivante, s'emparant, transformant, adaptant encore plus intimement au cœur humain, tout ce qui était de son domaine. De cette façon, une synagogue obscure se transformait en église catholique. Recueillant dans un domaine autrement riche et varié que celui qu'elle eût pu exploiter plus tard, ces mélodies antiques de Rome, quelques-unes de ces notations dont Grégoire le Grand, à quelques siècles de là, et après une longue suite de générations où tout progrès artistique avait été suspendu, devait créer le chant Grégorien, l'Eglise était déjà, nous l'avons remarqué, la maison du chant — d'une musique et d'une poésie admirables et nouvelles : Ainsi, devançant, en quelque manière, le seizième siècle, elle se faisait humaniste, dans une *Renaissance* primitive et irrésistible. Dès ses débuts, le chant y avait tenu une grande place, bien qu'il n'eût d'ordinaire d'autre prétention que de « sortir du cœur ». Et il s'épanouit dès qu'il le put, sous la forme primitive d'une musique d'un caractère vraiment religieux ; la psalmodie juive, héritage de la Synagogue se transformait peu à peu en

grec et puis en latin, — en latin tronqué, en Italien, comme l'usage rituel du riche, frais et expressif patois se substituait à la langue officielle primitive de l'Eglise. Quelques survivances du Grec dans les liturgies latines postérieures, nous permettent de discerner une période intermédiaire fort intéressante du développement rituel, alors que le Grec et le Latin se mélangeaient ensemble ; les pauvres gens, certainement, — les indigents et les fils de cette Eglise romaine si libérale — répondaient dans leur langage vulgaire, à un office en langue grecque liturgique primitive. Cet hymne, chanté aux premières heures du jour, dont Pline avait eu l'écho, s'introduisait dans le service de la messe. La messe, en réalité paraît avoir été célébrée sans discontinuité, dès les âges apostoliques. Tous ses détails, tels qu'ils se manifestent au cours de l'histoire, ont déjà la marque des choses anciennes et qui méritent le respect. « Nous sommes très-anciens et la jeunesse est en vous » semblent-ils dire à ceux qui paraissent ne pas les comprendre. Le rite, comme tous les autres éléments constitutifs de la religion, est soumis à la loi de croissance et n'est pas chose toute faite : il obéit à la loi de développement, qui, partout, régit le monde moral comme le monde physique. Pour cette branche spéciale de la vie religieuse, ce développement semble avoir été plus particulièrement rapide durant ce temps de vie souterraine précédant Constantin, et, dès les premiers jours du triomphe définitif de l'Eglise, la messe apparaît dans son ensemble, comme une œuvre déjà complètement achevée. La « Sagesse » maniait pour ainsi dire la poussière des croyances et des philosophies, et aussi les cendres des usages religieux démodés, comme l'eût pu faire l'esprit de vie lui-même, façonnant les âmes et les corps avec la boue et l'argile de la terre. Dans un large éclectisme, dans les limites de sa liberté et avec une autorité qu'elle semble tenir de la Providence même, elle rassemble et adapte, aussi bien pour ses rites que pour toute autre matière, tantôt une chose, tantôt une autre, puisant aux sources les plus diverses, — gnostiques, juives, païennes, — pour embellir et orner le plus grand acte d'adoration que le monde ait vu. C'est ainsi que la liturgie de l'Eglise devint une source d'inépuisables consolations pour l'âme humaine, appelée certainement un jour, par la consécration des siècles d'expérience de l'humanité, à prendre possession exclusive de la conscience religieuse.

Tantum ergo sacramentum
Veneremur cernui :
Et antiquum documentum
Novo cedat ritui.

CHAPITRE XXIII

Le Service Divin

« La Sagesse s'est bâtie à elle-même une demeure ;
elle a mélangé son vin et elle s'est aussi préparée une table »

Les âges au cours desquels l'imagination dans l'art atteint sa plus haute expression, offrent parfois ce spectacle de voir se condenser tout un monde de faits complexes sous une forme unique : tel le Zeus de l'Olympe, la suite des fresques qui rappellent les *Actes de Saint François* d'Assise ou encore les tragédies d'*Hamlet* et de *Faust*. Ce ne fut pas dans une simple figure, ou dans une série de figures, mais bien pourtant dans une sorte de drame vécu, s'adressant à la fois à ses regards et à ses oreilles, que Marius, vers ce même temps, constata que ses dernières impressions, comparées à tout ce qu'il avait expérimenté jusque-là dans le domaine intellectuel, pour lui du moins, révélaient la chose la plus magnifique qu'il y eût au monde.

Pour comprendre l'influence qu'exerça sur lui ce qui va suivre, le lecteur doit se souvenir que cette expérience lui vint à un moment où il traversait une crise intense sur l'inanité de la vie. Les plus belles choses de la terre semblaient tomber d'elles-mêmes en morceaux, des mains mêmes des hommes qui l'entouraient. Combien leur tristesse et la sienne étaient profondes. « Ses remarques sur la vie » avaient fini par ressembler à la répétition monotone et quotidienne d'un lugubre rosaire pour en arriver, par une sorte de contamination avec les ténèbres de l'âme endolorie, à atteindre le regard, les sens eux-mêmes, anémiés et malades. Et maintenant, les choses se passaient comme au matin du jour où il avait contemplé

cette chose nouvelle. Le long hiver avait été une saison invariablement maussade. Enfin, dans ce jour, il se réveillait à la lueur aiguë d'un éclair aux premiers rayons de l'aurore ; en un clin d'œil, une lourde averse avait clarifié l'atmosphère ; la lumière éclatante apparaissait, et comme si le printemps se fût installé, d'un seul bond, au cœur de toutes choses, le spectacle qu'il avait autour de lui prenait l'aspect d'un tableau sans tache sous un ciel d'un bleu tendre. Sous le coup de sa récente dépression morale, Marius avait pris, à l'improviste, le parti de quitter Rome pour un certain temps. Mais voulant auparavant prévenir Cornélius de ses mouvements, et ne l'ayant pas rencontré chez lui, il avait tenté d'assez bonne heure encore dans la journée, de le chercher à la Villa Cecilia. Il franchit la cour silencieuse et déserte et il fit une pause d'un moment, pour s'y abandonner à l'admiration. Dans la lumière clarifiée, mais encore incomplète de cette matinée d'hiver, après l'orage, tous les détails de formes et de couleurs des marbres antiques ressortaient nettement et sous un aspect sévère ou triste — qui le frappa vivement — à travers leur splendeur, cette splendeur qui émanait d'eux et aussi de tous les autres détails de la scène, des cyprès, des touffes de pâles iris sur les pelouses, des croupes arrondies des collines empourprées de Tusculum, avec leurs flaques de neige immaculées, qui subsistaient encore dans les ravins.

La petite porte entr'ouverte par laquelle il pénétra en quittant la cour d'entrée, l'introduisit dans ce qui formait à proprement parler le vaste « *Lararium* » ou sanctuaire domestique, de la famille Cécilienne, transformé en bien des détails, mais cependant encore richement meublé et ayant conservé beaucoup de son ancien mobilier en métal ouvré ou orné de pierres rares. Le demi-jour particulier de l'aurore semblait vouloir s'attarder sur les grands murs de marbre, et là, une assemblée nombreuse se trouvait réunie, gardant pour lors un profond silence. Dans cette brève période de paix qui avait permis à l'Eglise de sortir pour un moment, de sa vie souterraine si jalousement gardée, la rigueur des mesures d'exclusion antérieures s'était atténuée. De sorte qu'il arriva, en cette matinée, que Marius put contempler pour la première fois, cet extraordinaire spectacle, — extraordinaire surtout par l'influence évidente qu'il devait exercer sur lui et sur ses sentiments: — le spectacle de ceux qui croient.

On remarquait parmi les assistants une grande variété de rang, d'âge et de personnalités. L'*Ingenuus* romain, avec la toge blanche et l'anneau d'or, se tenait à côté de son propre esclave, et la physionomie de toute cette assemblée était avant tout grave avec un air de recueillement. Tombant ainsi à l'improviste au milieu de cette nombreuse assistance, si profondément unie, qui gardait le silence pour des motifs qu'il ignorait, Marius eut un moment l'impression qu'il venait de pénétrer, par hasard, dans le sein de quelque vaste conspiration. Pourtant cela ne paraissait guère vraisemblable ; car les gens réunis là auraient pu passer pour l'ébauche ou le type d'un monde nouveau, ne portant sur leur visage aucune trace

de mécontentement. Correspondant à la variété des types d'humanité représentés là, on pouvait distinguer, sous ses formes les plus variées, l'impression de la douleur humaine consolée. Quel désir, quel désir satisfait, était donc peint d'une façon si pathétique sur les visages de ces rangées d'hommes âgés et de femmes d'humble condition ? Ces jeunes hommes, si respectueux de tous les détails de leur service sacré, avaient eux aussi regardé la vie en face, et étaient heureux, grâce à quelque science ou révélation lumineuse qui devait certainement ne ressembler à rien de ce que l'ancien monde avait pu mettre en parallèle. Etait-ce donc qu'un message digne de foi, venu de par delà « le rempart flambant du monde », un message d'espérance concernant le séjour de l'âme des hommes et leur intérêt dans l'ensemble des choses, façonnait déjà, dans une transformation essentielle, leurs propres corps, leurs regards, leurs voix, dès maintenant et dans ce lieu même ? Tout au moins une flamme purificatrice et ardente brûlait en eux, qui donnait à Marius l'impression, que tout ce qu'il avait contemplé jusqu'alors, n'avait rien que de vulgaire et de mesquin. Il y avait là les enfants, surtout, — de véritables groupes d'enfants, — lui rappelant ces tombes impressionnantes d'enfants, pareilles à des berceaux ou à des parterres, qu'il avait remarquées lors de sa première visite dans ces lieux. La curiosité étrange qu'il avait alors éprouvée à leur égard, cherchant à deviner sous quelle forme agréable ils pourraient bien reparaître à la lumière du jour, s'ils sortaient de leur sommeil, se trouvait ici amplement satisfaite. Enfants des catacombes, quelques-uns ayant à peine quelques pouces avec des attitudes, non pas seulement belles, mais héroïques, (ce monde imbu de sentiments nouveaux et élevés ayant marqué de son sceau l'enfance elle-même), ils ne gardaient aucune souillure, aucune trace de quelque chose de souterrain, en cette matinée, dans l'empressement de leur adoration aussi en train qu'à leurs jeux, tendant leurs mains, pleurant, chantant avec leurs voix sonores, leurs visages franchement tournés en haut : *Christe Eleison !*

Le silence, en effet, ce silence dans cette lumière matinale qui avait toujours eu le don de produire sur Marius l'impression de quelque chose de désagréable, fut tout d'un coup interrompu par des chants retentissants de *Kyrie Eleison, Christe Eleison,* répétés alternativement, à diverses reprises, jusqu'au moment où l'Evêque, se levant de son siège, d'un signe fit cesser cette prière. Mais les chants venaient de reprendre, dans une mélodie encore plus riche et plus variée, quoique toujours d'un caractère antiphonal. Hommes, femmes et enfants, diacres, toute la foule, se répondait les uns aux autres et rappelait en quelque manière le chœur grec. Et derechef avec quel accent de fraîcheur poétique toute nouvelle. Avec quelle sincérité d'expansion du cœur! Quelles profondes suggestions pour l'intelligence, à mesure qu'il pénétrait davantage le sens des mots! *Cum grandi affectu et compunctione dicatur,* dit un ancien « ordo » eucharistique ; et assurément le ton mystique de ce chant et de cette oraison

s'harmonisait entièrement avec l'expression de délivrance, de certitude reconnaissante et sincère, que réfléchissait le visage de ceux qui étaient là réunis. Comme si quelque réparation cherchée, une régénération du corps par l'âme fût en voie de s'opérer et eût déjà fait un grand pas, les attitudes des hommes, des femmes et aussi des enfants dénotaient un épanouissement lumineux qui semblait se refléter jusque sur lui-même, une aménité, une attirance mystique, une onction, qui pénétrait plus directement encore les cœurs des enfants. La poésie religieuse de ces psaumes hébraïques — *Benedixisti, Domine, terram tuam. Dixit Dominus Domino meo ; sede a dextris meis* — était évidemment en complète harmonie avec l'instinct lyrique de sa propre nature. Ces hymnes vénérables, se disait-il, prendraient désormais place pour lui parmi les choses qui portent en elles-mêmes la puissance incontestable de consoler et de fortifier l'âme. Jamais on ne saurait s'en lasser.

Dans le vieux culte païen, bien peu de choses étaient faites pour parler à l'intelligence. Ici, au contraire, l'expression, l'éloquence, la musique du culte, apportaient avec eux, comme le sentait clairement Marius, un fait ou une suite de faits, s'adressant à l'intelligence. Cela devenait évident plus spécialement dans ces leçons ou lectures sacrées, qui, à l'instar des chants, dans un latin vulgaire tronqué, étaient faites de temps à autre, au milieu du silence de l'assemblée. Venaient ensuite des leçons entrecoupées de chants: on y faisait appel à plus de lumière dans les épreuves; on y retrouvait, à maintes reprises, les aspirations impuissantes de la philosophie humaine qui avaient tourmenté, depuis des siècles, l'esprit des hommes, et qui ici dans des termes plus clairs que jamais, s'élevaient en quelque sorte au-dessus de leur but primitif, trouvant enfin leur formule définitive dans un système harmonique et complet de savoir et de doctrine. En dernier lieu, venait un récit dont les mille souvenirs émouvants, que chaque assistant paraissait connaître par cœur, évoquait avec l'intensité d'une véritable vision, la figure douloureuse de celui auquel s'adressait l'ensemble de cet acte d'adoration; et cette figure semblait avoir absorbé en elle, comme dans la riche teinture d'un vêtement, tout ce qu'il y avait eu de plus profondément émouvant et de plus passionnant dans les expériences du passé.

C'était l'anniversaire de sa naissance comme petit enfant qu'on célébrait en cette journée. *Astiterunt reges terrae* c'est par ces paroles que le Graduel « Le chant des degrés » s'exprimait, pendant que les jeunes hommes qui se tenaient sur les marches de l'autel répondaient d'une voix pénétrée et claire sous la forme antiphonaire ou en chœur :

Adstiterunt reges terræ
Adversus Sanctum puerum tuum, Jesum ;
Nunc, Domine, da servis tuis loqui verbum tuum
Et signa fieri, per nomen sancti pueri Jesu.

Et la marche appropriée du rite lui-même, pareil à un livre entr'ouvert pour des lecteurs déjà initiés, s'emparait de ces suggestions et les

transposait dans le moment présent comme si elles gardaient entière leur puissance d'efficacité et encore à l'heure présente quelque chose de leur sens mystique pour ceux qui étaient là rassemblés. Tout l'office, en réalité, avec ses alternances de leçons, d'hymnes, de prières, de silences, ne formait qu'une seule mélodie richement variée et dramatique, « un chant gradué » s'élevant sans défaillance jusqu'à l'apogée. Bien qu'aucune figure principale ne centralisât les regards, toute la suite de la cérémonie, en harmonie avec le lieu où elle se déroulait, revêtait un sens symbolique très-profond, ne semblant vouloir exprimer qu'un unique motif. Le mystère, si en fait c'en était un, était concentré du reste dans les actes d'une seule personne en évidence, qui se distinguait du reste des assistants, rangés en demi-cercle autour d'elle, par ses ornements blancs d'une grande finesse, coiffée d'un bonnet en forme de pointe, brodé d'or.

Jamais non plus Marius n'avait vu le caractère pontifical, tel qu'il le concevait — *sicut unguentum in capite, descendens in oram vestimenti* — aussi complètement réalisé que dans l'expression, les allures et la voix de ce pontife d'un nouveau genre, quand il vint s'asseoir sur le siège tout blanc que les jeunes hommes avaient installé pour lui et qu'on lui mit sa haute crosse entre les mains, ces mains dont tous les gestes semblaient doués d'une sorte de puissance mystérieuse, — comme au *Lavabo,* où à l'occasion de diverses bénédictions, ou encore pendant qu'il consacrait certains objets qui se trouvaient devant lui sur la table d'autel, tout en chantant, sur un ton cadencé, doux et grave, les parties essentielles du rite. Quelle profonde onction, quelle mysticité en tout cela ! Le caractère solennel du chant était à son apogée, quand ses lèvres s'entr'ouvrirent. Comme dans une nouvelle sorte de *rapsodie,* il semblait, pour un moment, que lui seul pût prononcer les paroles de l'office, et elles sortaient de ses lèvres, comme d'une source permanente d'inspiration. La table ou l'autel sur lequel il officiait, et que surmontait un baldaquin, soutenu par des colonnettes en forme de spirales, était, en fait, le tombeau d'un jeune « témoin » de la famille des Cecilii, qui avait versé son sang quelques années auparavant et dont les restes étaient encore là. C'était pour son salut, que l'évêque approchait si souvent ses lèvres de la table devant laquelle il se tenait. Le douloureux souvenir de cette mort s'associait, bien qu'une note de triomphe s'y mêlât et lui donnât une signification intime particulière, à une cérémonie, qui, avant tout, et d'un bout à l'autre, demeurait une commémoration du défunt.

Et, en même temps, un sacrifice — sacrifice, semblait-il, pareil aux plus primitifs, aux plus naturels, aux plus invariables dans leur signification, du paganisme antique, celui des fruits les plus ordinaires de la terre. S'adaptant en outre à la circonstance, comme pour les pierres mêmes de l'édifice et aussi pour le rite, ce qui frappait l'attention de Marius ne lui donnait pas tant l'impression d'une chose matériellement neuve que d'un renouveau spirituel, façonnant, appliquant à un but nouveau,

un cérémonial qu'il n'observait pas pour la première fois. Hommes et femmes s'approchaient tour à tour de l'autel dans un ordre parfait et déposaient sous le treillis découpé en marbre blanc, leurs paniers de farine et de raisin, de l'encens, de l'huile, pour les lampes du sanctuaire, — du pain et du vin, surtout du pain de pur froment, — du vin blanc naturel des vignobles de Tusculum. C'était bien là une véritable consécration, pleine d'espérance et de vie, des dons de la terre, de la vieille matière elle-même morte et obscure, enfin rachetée en quelque sorte, de tout ce qu'en un mot l'homme peut voir et toucher, au milieu d'un monde blasé pour lequel le sens réel de toutes ces choses était perdu, contrastant profondément avec l'attitude découragée et impassible du sage Empereur à leur égard. Certaines portions de ce pain et de ce vin étaient prises par l'Evêque entre ses mains et, de nouveau, le rite se continuait dans une allure encore plus grande de mysticité et de révérence. Encore une fois, sur un ton de supplication inspirée, le chant antiphonal se développait, à partir de ce moment, en une sorte de dialogue entre l'officiant principal et l'assistance tout entière :

Sursum corda !
Habemus ad Dominum.
Gratias agamus Domino Deo nostro !

On eût pu croire qu'il y avait là plus spécialement une charge, un devoir ou un service réservé aux jeunes hommes, qui se tenaient là en longues files, dans leur costume sévère et simple d'une blancheur immaculée — un service où il semblait qu'ils fûssent venus chercher refuge, tenant en leurs mains leur jeunesse si précieuse et pourtant si exposée à des défaillances et si fragile pour l'offrir à celui, oui, à celui qui, bien que leur semblable, s'imposait cependant à leur adoration, à leur culte, se traduisant par l'imitation surtout, à la façon de Marc Aurèle. *Adoramus te Christe, quia per Crucem tuam redemisti mundum.* s'écriaient-ils tous ensemble. Si profonde est l'émotion, qu'à certains moments, il semble à Marius que quelques-uns parmi les assistants ont le sentiment que leur prière est exaucée et que s'approche celui-là même qu'appellent leurs invocations pathétiques. Dès le début, le sentiment, la foi grandissante en quelqu'un qui vient, s'était manifestée dans l'assistance. Maintenant, Il est au milieu d'elle, comme le proclame cet appel, cette affirmation répétée. *Dominus vobiscum.* — Pour quelques-uns du moins, la chose est certaine. La foi de ce groupe embrase les cœurs et donne son sens véritable à l'adoration enthousiaste et vraiment extatique de tout l'entourage.

Intéressé plus spécialement par les suggestions de cette mystérieuse et antique Psalmodie juive, si nouvelle pour lui — dans ses leçons et ses hymnes — et s'expliquant par là en partie l'enthousiasme de ceux qui l'entouraient, Marius pouvait apercevoir vaguement, dans le récit solennel qui suivait sous forme d'une histoire et d'une prière tout à la fois , le spectacle le plus émouvant assurément qui se fût jamais présenté

à son imagination ou à ses regards. Il s'agissait de la figure d'un homme jeune, faisant volontairement le sacrifice, en vue d'une fin supérieure, des dons les plus grands, les uns après les autres; s'immolant lui-même présentement, avec la sérénité, la sérénité de son âme toute divine ; proclamant néanmoins, à travers sa détresse, la grandeur de son triomphe, comme s'il entrevoyait ces adorations futures. Au milieu de tous ces faits, qui, pour cette foule, étaient devenus un si puissant motif d'espérance, d'action féconde, cette figure semblait se présenter au genre humain avec un droit imprescriptible à sa reconnaissance. Ce que Saint Louis de France considérait et trouvait si irrésistiblement touchant, après tant de siècles, à savoir que de telles souffrances eûssent été acceptées par amour pour lui, et de quelqu'un qui ne l'avait jamais vu, était, pour cette foule, comme un événement de la veille: les cœurs en étaient tout pénétrés. Il s'imposait à leur mémoire avec l'intérêt et l'intensité d'un fait presque contemporain, survenu dans la vie de quelqu'un, que les pères de leurs pères auraient pu connaître. C'était de ces souvenirs si sublimes, et cependant encore si rapprochés, que s'était formé le récit que résumait cette cérémonie cultuelle, bien que les noms de morts plus récents y fussent aussi mêlés. Il semblait que les morts eux-mêmes s'y associaient, qu'il se soulevaient sous leurs stèles funèbres, de leurs sépulcres, là tout près, pour prendre leur part à l'enthousiasme, à cette exaltation du culte rendu à Jésus.

Les uns après les autres, enfin, les fidèles s'avancent pour recevoir de l'officiant, des fragments de ce grand pain blanc de froment, qu'il tient entre ses mains — *Perducat vos ad vitam æternam* ! prononce-t-il dans une prière à mi-voix, à mesure qu'ils se retirent après s'être donné le baiser de paix.

L'Eucharistie, dans ces temps primitifs, était plus encore qu'à aucune époque postérieure, ou plus heureuse, un acte de remerciement. Tandis qu'on recueille pour les malades les restes du festin, la joie qui se traduit sous une forme soutenue dans le rite, atteint son expression la plus haute dans le chant d'un hymne : hymne qui semble la manifestation spontanée de deux milices séparées, rivalisant ensemble dans un effort pareil, exaltant, multipliant leurs témoignages, s'excitant réciproquement à l'adoration, dans une sorte d'émulation sacrée.

Ite ! Missa est !— prononcèrent les jeunes diacres. — Et Marius quitta cette étrange scène avec la foule. Qu'était-ce donc que tout cela? Etait-ce ce qui rendait si agréable le chemin de la vie à Cornélius ? Quant à Marius, son âme, naturellement religieuse, avait enfin trouvé des satisfactions, comme il n'en avait jamais connu auparavant. Il sentit en quittant ces lieux, qu'il éprouverait souvent, dans la suite, le besoin d'en évoquer le souvenir, qu'il en serait assoiffé. Et il lui sembla aussi que, par là, se précisait ce qu'il devait demander aux forces, quelles qu'elles fûssent, qui l'avaient placé dans ce monde, non pas certainement pour qu'il y fût malheureux.

CHAPITRE XXIV

Une conversation qui n'est pas de pure imagination.

C'est dans la gaieté que réside le succès de nos études, dit Pline — *studia hilaritate proveniunt*. C'était encore chez Marius une habitude, confirmée par l'expérience, que le sommeil n'est pas seulement un calmant, mais le meilleur des excitants, de choisir les heures matinales pour se livrer au travail créateur; il profitait, lorsqu'il le pouvait, de la sérénité de bonne santé qui suit une nuit qu'aucun rêve n'a troublé. « Le matin est l'heure de la création » avait-il coutume de dire. L'après-midi convenait au travail de perfectionnement de la lime; la soirée était pour la réception — réception des choses du dehors, des dires et des pensées des autres, matière de nos propres rêves, ou même simple exercice mécanique du cerveau, couvant les idées en silence dans ses lobes mystérieux. Il lui arrivait donc rarement de sortir de bonne heure. Il fût amené à le faire à l'occasion du passage à Rome du fameux écrivain Lucien, qu'il avait été invité à rencontrer. Le déjeuner terminé, il sortit pour se promener avec cet hôte distingué. Il avait offert de lui servir de guide à la salle de conférences d'un certain grec rhétoricien et protagoniste de la philosophie stoïcienne, professeur alors très en vogue auprès de la jeunesse studieuse de Rome.

En arrivant devant les portes de la salle, ils les trouvèrent closes avec un avis « Il y a congé ». Comme la matinée était superbe, ils continuèrent leur promenade le long de la voie Appienne. La mortalité — dont cette Reine des Voies — qui était vraiment le cimetière favori de Rome —

était si abondamment pourvue, sous toutes les formes imaginables, de sépulcres, depuis la plus petite demeure d'enfant au berceau, jusqu'à ce lourd monument que le Moyen Age devait transformer en tour fortifiée — par une pareille matinée, pouvait sembler « sourire à travers les larmes. » Les échoppes de fleurs, dès la sortie des portes de la Ville, offraient aux regards des étalages de bouquets et de guirlandes dont la fraîcheur n'eût pas déparé une noce. Devant l'un ou l'autre de ces étalages, des groupes de gens, en costumes sévères, faisaient leurs achats, avant de gagner quelque point peut-être éloigné, en bordure de la Voie, pour célébrer sur une tombe un « *dies rosationis* », car on était dans la saison des roses. Ça et là un cortège funèbre qui s'avançait à pas lents vers sa destination, faisait un contraste lugubre avec la gaieté de l'heure.

Les deux compagnons, comme de raison, lisaient les épitaphes en passant. Sur l'une d'elles, leur rappelant le vers du poète — *Si lacrimæ prosunt, visis te ostende videri* — une femme priait pour que le mari qu'elle avait perdu vint la retrouver dans ses rêves. La note dominante était un cri d'invocation suppliante, destiné à se prolonger dans le souvenir des vivants. « Durant ma vie, disait un amant à sa maîtresse morte, « tu recevras cet hommage, mais après ma mort, que peut-on savoir? — « *post mortem nescio.* » Si les esprits, mes fils, peuvent éprouver encore « quelque sentiment après la mort, mon chagrin sera atténué par « votre venue fréquente ici près de moi. » — « Cette tombe est *privilé-* « *giée :* à ma famille et à mes descendants a été concédé le droit de la « visiter aussi souvent qu'il leur plaira. » — « Ceci est une demeure « éternelle ; ici je repose, ici je reposerai à jamais. » — « Lecteur, si tu « doutes que l'âme survive, fais ton offrande et une prière pour moi, et « alors tu comprendras. »

Le plus âgé des deux lecteurs assurément n'était guère ému par ses suggestions tragiques. Il y avait beaux jours, qu'après avoir visité les rives du Padus où il avait vainement cherché à retrouver les peupliers (jadis sœurs de Phaethon) dont les larmes s'étaient changées en ambre, il s'était arrêté, une fois pour toutes, à des idées sur l'univers qui excluaient tout ce qui pouvait bien avoir quelque rapport avec cet au-delà « des confins flambants du monde. » Et, parvenu à l'âge de soixante ans, il n'avait pas de mécomptes. Son scepticisme élégant et satisfait, mais nullement déplaisant et depuis longtemps mis au point, ne l'abandonnait pas. Il en était enveloppé comme le sont certaines gens d'un cercle magique de belles manières aristocratiques, sorte de « rempart » auquel lui-même ne faisait jamais de brèche, ne permettant pas davantage à personne, ni à quoi que ce soit, d'y pénétrer. Enjoué, plein d'animation, s'accommodant de sa vieillesse telle qu'elle était, le vieil étudiant s'intéressait vivement à la jeunesse studieuse. Marius était-il en mesure de lui indiquer quelqu'un de ce genre parmi ses connaissances à Rome ? A quel genre d'études la jeunesse romaine se livrait-elle en ce moment ? Et comment ?

En réponse, Marius ne tarit pas sur un jeune étudiant donnant

de brillantes promesses d'avenir, qui se trouvait être le fils de parents que Lucien connaissait un peu; et un instant plus tard, le jeune garçon parût lui-même : il marchait d'une allure aisée ; sa physionomie respirait une âme saine dans un corps bien portant, quoique d'apparence un peu frêle et fatiguée; et ses yeux semblaient faits pour lancer de purs regards vers les étoiles. Lorsqu'il aperçut Marius, il s'arrêta tout à coup, rougit légèrement en reconnaissant son compagnon. Mais celui-ci le mit à l'aise très gentiment, le traita avec la liberté d'un vieil ami.

Au bout d'un instant, tous trois étaient assis ensemble juste au dessus des parterres embaumés d'une roseraie, sur un banc de marbre de l'un des « *exhèdres* » installés sur le bord de la route pour les piétons et d'où ils pouvaient embrasser le vaste et superbe panorama de la *Campagna* et respirer le bon air. Bien convaincu que l'enthousiasme qui se lisait sur le visage du jeune homme avait éveillé chez l'interlocuteur plus âgé un intérêt de curiosité plus vif qu'il n'en témoignait d'ordinaire, Marius entendit la conversation suivante :

« Ah ! Hermotimus, vous couriez à quelque cours, — si j'en juge par votre démarche et ce volume entre vos mains. Vous étiez plongé dans vos réflexions, en venant vers nous les lèvres entr'ouvertes et les bras gesticulant. Vous méditiez quelque beau discours, vous cherchiez la solution d'une question épineuse, vous songiez à quelque doctrine suggestive, pour ne pas perdre un moment, afin de progresser en philosophie, même en route pour vos cours. Aujourd'hui pourtant, vous n'avez pas besoin d'aller plus loin. Nous venons de lire un avis aux portes de l'Ecole, annonçant qu'il n'y aurait pas de cours. Restez donc et causez un peu avec nous.

« Avec plaisir, Lucien. Oui, j'étais en train de ruminer la conférence d'hier. Il ne faut pas perdre un instant « *La vie est courte et l'art est long* » Et c'est à propos de l'art médical que cet aphorisme a été émis pour la première fois, chose pourtant bien autrement simple que la divine philosophie à laquelle on parvient à peine pendant toute une vie, si l'on n'est pas toujours en éveil, et sur ses gardes. Et ici le risque n'est pas médiocre. Atteindre au vrai bonheur, grâce à une philosophie véritable; ou, si l'on échoue pour l'un comme pour l'autre, se résigner à périr, comme le premier venu du troupeau.

— Le prix à remporter est grand, Hermotinus, en effet et vous devez n'en pas être éloigné, après ces mois d'efforts et ce visage pâli d'écolier. A moins peut-être, qu'ayant déjà mis la main dessus, vous ne nous laissiez dans les ténèbres.

— Comment pareille chose serait-elle possible, Lucien ? Le bonheur, comme dit Hésiode, réside bien loin de nous; et le chemin qui y mène est long, escarpé et rude. Je me vois encore au début du voyage, encore au pied de la montagne. Je lutte de toutes mes forces pour aller de l'avant. Ce qu'il me faut, c'est une main tendue vers moi, pour m'aider.

— Mais est-ce donc que le maître ne suffit pas pour cela? Ne pourrait-il pas, comme Zeus dans Homère, vous tendre une corde d'or, de ces

hautes sphères, pour vous faire monter plus haut vers lui, et aussi vers ce Bonheur, auquel lui-même est parvenu, il y a si longtemps ?

— C'est précisément là la question, Lucien! Si cela avait dépendu de lui, il y a beaux jours que j'aurais été enlevé ; c'est moi qui ne suis pas à « la hauteur. »

— Eh bien, tenez vos regards fixés sur le terme du voyage et sur ce bonheur là-haut, avec confiance dans sa bonne volonté.

« Ah! il en est beaucoup qui partent joyeux au début du voyage et avancent un certain temps, mais qui perdent courage, dès qu'ils se heurtent aux obstacles de la route. Il n'y a que ceux qui résistent jusqu'à la fin, qui atteignent le sommet de la montagne et vivent ensuite dans le bonheur, au sein d'une vie merveilleuse, voyant tous les autres de ces hauteurs pas plus gros que des fourmis.

— Quels petits personnages faites-vous donc de nous — moins que des pygmées — en bas dans la poussière. Eh bien, nous « le vulgum pecus » à mesure que nous ramperons, nous ne vous oublierons pas dans nos prières, quand vous serez assis sur les nuées, vers lesquelles vous vous acheminez depuis si longtemps. Mais dites-moi donc, Hermotimus, quand pensez-vous arriver là-haut ?

— Ah! cela je l'ignore. Dans vingt ans peut-être serai-je effectivement au sommet. C'est bien loin, pensez-vous. Mais c'est qu'aussi la récompense que je poursuis est d'un grand prix.

— Peut-être bien. Mais ces vingt ans, êtes-vous certain de les vivre ? Est-ce que votre maître s'en est porté garant ? Est-il prophète et philosophe à la fois ? Car j'imagine que vous ne supporteriez pas tout cela sur une simple chance, — peinant nuit et jour pour risquer, au moment de franchir les derniers pas, que le Destin vous prenne le pied et vous empêche d'atteindre le but et de réaliser vos espérances.

— Arrière tous ces pronostics de mauvais augure, Lucien. Dussé-je ne survivre qu'un jour, je serais heureux, étant parvenu jusqu'à la sagesse.

— Comment donc? Satisfait d'un seul jour, après tant d'efforts?

— Oui, un moment béni serait assez.

— Mais enfin, puisque vous n'y avez jamais été, comment savez-vous que le bonheur peut être atteint là-haut, — un bonheur qui équivaut à tant de peine.

— J'ai foi dans ce que me dit le maître, car il a des certitudes qui vont bien au-delà de toutes les autres.

— Et qu'est-ce donc qu'il vous en a dit? S'agit-il de richesses, de gloire ou de plaisirs qu'on ne peut même décrire ?

— Par exemple, mon ami! tout cela n'est rien en comparaison de la vie là-haut.

— Mais, alors, que recevront donc ceux qui auront suivi jusqu'au bout cette ligne de conduite? Quelle chose excellente les attend donc, s'il ne s'agit pas de celles-là ?

— La Sagesse, la bonté et la beauté intégrales, avec la connaissance complète et certaine en toutes choses, telles qu'elles sont essentiellement. Les richesses et la gloire et le plaisir, tout ce qui se rapporte au corps, ils les ont rejetés ; libérés de tout cela, ils s'élèvent comme Hercule devenant Dieu au milieu des flammes qui le consumaient. Lui aussi il s'était dépouillé de tout ce qu'il tenait de sa mère La Terre; et emportant avec lui l'élément divin, pur et sans mélange, il avait pris son vol vers le ciel, guidé par la flamme illuminatrice. C'est ainsi qu'ils procèdent: ils méprisent tout ce à quoi les autres attachent quelque prix. et dans l'ardeur enflammée d'une véritable philosophie, ils s'élèvent au suprême degré de la félicité.

— C'est singulier! Et redescendent-ils jamais de ces hauteurs pour aider ceux qu'ils ont laissés en bas ? Doivent-ils, quand ils sont parvenus là-haut, y demeurer à jamais, souriant comme vous le prétendez, de tout ce que les hommes prisent.

— Bien mieux que cela! Ceux dont l'initiation est complète ne sont plus sujets à la colère, à la crainte, aux convoitises, aux regrets. En un mot, c'est à peine s'ils gardent quelque faculté de sentir.

— Et bien, puisque vous avez du temps libre aujourd'hui, pourquoi ne confieriez-vous pas à un vieil ami la façon dont vous vous êtes d'abord embarqué pour votre voyage philosophique? Car, si je le pouvais, j'aimerais vous tenir compagnie dès aujourd'hui.

— Si vraiment vous le voulez, Lucien, vous ne tarderez pas à reconnaître les avantages que vous aurez sur les autres. Ils ne vous sembleront plus que des enfants, tant vos pensées seront au-dessus des leurs.

— Soit! Soyez mon guide! Ce n'est que justice. Mais, dites-moi : permettez-vous aux étudiants la contradiction, au cas où ils auraient quelque critique à formuler ?

— Non, assurément. Cependant, si vous le désirez, posez des questions. De cette façon, vous vous instruirez plus aisément.

— Dites-moi donc, alors: n'y a-t-il qu'une seule méthode qui mène à une véritable philosophie, — la vôtre, — celle des Stoïciens ! Ou est-il vrai qu'il y a comme je me le suis laissé dire, plusieurs façons d'y atteindre ?

— Oui, de bien des manières. Il y a les Stoïciens et les Péripatéticiens, et ceux qui se réclament du nom de Platon ; il y a les enthousiastes de Diogène, ceux d'Antisthène et les disciples de Pythagore, sans compter les autres.

— C'était donc bien vrai. Mais encore un coup, y a-t-il quelque différence dans ce qu'ils disent chacun ?

— De grandes différences.

— Cependant, la vérité, j'imagine, devrait être une et identique pour chacun d'eux. Répondez-moi, donc. En quoi, ou à qui avez-vous fait confiance, quand vous vous êtes, au début, livré à la philosophie et que voyant tant de portes ouvertes devant vous, vous les avez laissées de côté pour entrer chez les Stoïciens, comme si là seulement, vous étiez dans la

voie de la vérité ? Quel gage aviez-vous ? Oubliez, je vous prie, tout ce que vous êtes aujourd'hui, à mi-chemin ou plus avancé même dans votre voyage philosophique. Répondez-moi comme vous l'auriez fait alors, en vous mettant dans la position d'un Outsider, comme moi en ce moment.

— Bien volontiers! C'est vers eux que la grande majorité allait. C'est à ce signe que j'ai jugé que c'était la meilleure voie.

— Etait-ce donc une majorité plus grande que celle des Epicuriens, des Platoniciens, des Péripatéticiens? Vous les avez comptés sans doute séparément, comme les votes dans un scrutin.

— Non, mais ce n'était pas mon seul mobile. J'entendais dire de tous côtés que les Epicuriens étaient amollis et voluptueux, les Péripatéticiens avares et querelleurs et les disciples de Platon bouffis d'orgueil. Tandis que pour les Stoïciens, ce n'était pas seulement quelques-uns qui les proclamaient des esprits sincères, informés sur tout, suivant vraiment la voie royale, la seule voie qui menât à la fortune, à la sagesse, à tout ce qu'on peut désirer.

— Bien entendu ceux qui parlaient ainsi n'étaient pas eux-mêmes des Stoïciens : vous ne les auriez pas crus, — encore moins leurs adversaires. C'était donc la foule alors ?

— Assurément. Mais croyez bien que je ne m'en fiais pas seulement aux autres. Je m'en rapportais aussi à moi, — à ce que je voyais. Je voyais les Stoïciens traverser la vie suivant une règle bien définie, vêtus décemment, ne donnant jamais dans l'exagération, toujours maîtres d'eux, ne s'écartant pas de cette médiocrité qu'on proclame partout « dorée ».

— Vous voulez me mettre à l'épreuve. Vous semblez chercher jusqu'où vous pouvez me faire prendre le change sur vos véritables principes. Le genre de critique que vous développez est applicable, en vérité, aux œuvres d'art qu'on peut apprécier avec justesse d'après leur apparence extérieure. Il y a quelque chose dans l'élégance des formes, les plis gracieux, qui révèle, sans qu'on puisse s'y méprendre, la main de Phidias ou d'Alcamène. Mais si la philosophie doit être jugée, d'après les apparences du dehors, qu'adviendrait-il de l'aveugle, par exemple, qui lui, serait dans l'impossibilité de constater la tenue et les allures de vos amis, les Stoïciens?

— Ce n'est point aux aveugles que je faisais allusion.

— Pourtant, il faut bien un critérium universel dans une matière si importante pour tous. Admettons, si vous le voulez, que les aveugles ne puissent avoir le privilège de profiter de la philosophie, bien qu'ils aient peut-être plus que tous les autres besoin de cette vision intérieure. Mais est-ce que ceux qui ne sont pas aveugles, en les supposant doués d'une vue aussi pénétrante que vous voudrez, peuvent arriver à déchiffrer le moindre fait du domaine intérieur chez l'homme, rien que d'après son costume, ou de quelque autre signe extérieur? Comprenez-moi bien. Vous vous êtes attaché à ces hommes, n'est-il pas vrai, par sympathie pour leur mentalité afin que la tournure de leur esprit améliorât le vôtre.

— Assurément.

— Comment, alors, avez-vous trouvé la possibilité, rien qu'en vous fiant aux signes que vous avez rappelés ci-dessus, de distinguer le véritable philosophe du faux ? De pareilles choses ne se révèlent pas généralement ainsi. Ce sont des mystères cachés qui se devinent à peine à travers les mots et les actes, qui, en quelque manière, peuvent les traduire. Pour vous, il semble que vous n'avez qu'à regarder en face le cœur qui bat dans la poitrine des hommes, pour savoir ce qui s'y passe.

— Vous vous amusez à mes dépens, Lucien. En vérité, c'est avec l'aide de Dieu que j'ai fait mon choix, et je ne m'en repens pas.

— Et cependant, vous refusez de me répondre, de me sauver du danger de périr avec ce « vulgum pecus ».

— Parce que rien de ce que je vous dirais ne saurait vous satisfaire.

— Vous vous méprenez, mon ami. Mais puisque vous me refusez systématiquement de me révéler la chose, gardant pour vous jalousement, je l'imagine, cette véritable philosophie qui me ferait votre égal, j'essaierai, s'il se peut, de dégager pour mon propre compte, le critérium exact en pareille matière, celui qui permet de choisir à coup sûr. Voulez-vous m'entendre ?

— Bien volontiers; il peut y avoir quelque chose à apprendre dans ce que vous direz.

— Allons-y donc. Seulement ne souriez pas, s'il y a quelque hésitation dans mes efforts. La faute en est à vous, qui refusez de me faire partager vos lumières. Mettons donc que la philosophie est semblable à une ville, à une cité dont les citoyens sont heureux, comme vous le dirait votre maître, puisqu'il doit en être revenu depuis peu, j'imagine. Ils ont toutes les vertus et ne sont guère moins que des Dieux. Ces actes de violence dont nous sommes les témoins dans nos rues, ne se voient jamais chez eux. Ils vivent ensemble dans un même esprit d'union, très tranquillement; tous les sujets qui amènent surtout des disputes entre les hommes leur sont absolument inconnus. L'or et l'argent, le plaisir, la vaine gloire, sont choses dès longtemps bannies de chez eux, comme nuisibles à l'état, et leur vie est faite d'un calme ininterrompu, de liberté, d'égalité, du même bonheur toujours pareil.

— Et n'est-il pas conforme à la raison que tous les humains aient le désir de faire partie d'une telle cité, sans se soucier de la longueur et de la difficulté du chemin qui y mène, pourvu qu'ils puissent en devenir quelque jour les libres citoyens?

— Cela pourrait bien être la besogne essentielle de la vie; abandonner tout le reste, oublier le sol natal, demeurer impassible devant les larmes et les mains suppliantes de ses parents ou de ses enfants si l'on en a, — ne leur demander que de suivre la même route, et en cas de refus ou d'impossibilité matérielle de leur part, les écarter, laissant entre leurs mains jusqu'aux vêtements par lesquels ils chercheraient à nous retenir,

afin de partir tout droit pour cette cité du bonheur. Car il n'est pas à craindre, j'imagine, qu'on en soit exclu, même si l'on y arrive sans vêtements. Je me souviens, en vérité, d'un vieillard qui jadis me conta comment les choses s'y passaient, s'offrant à me servir de guide et à m'inscrire, dès mon arrivée, au nombre des citoyens. Je n'avais que quinze ans, j'étais assurément bien fou; et il se peut que je fûsse à ce moment-là dans la banlieue, aux portes mêmes de cette cité. Or ce vieillard me dit, entre autres choses, que tous les citoyens de l'endroit étaient des voyageurs venus de loin. Parmi eux, il y avait des barbares, des esclaves, des pauvres gens hélas, et des boiteux, qui tous avaient grand désir d'y obtenir le droit de cité. Les seules conditions légales d'admission n'étaient ni la fortune, ni la beauté physique, ni une noble lignée — choses inconnues parmi eux — mais bien l'intelligence, le sens de la beauté et le travail consciencieux. Le dernier venu, reconnu digne, devenait l'égal de tous les autres ; maître et esclave, patricien, plébéien, étaient des mots inconnus d'eux dans ces lieux bénis. Et, croyez-moi, si cet endroit béni et magnifique se trouvait sur une montagne à la vue du monde entier, il y a longtemps que j'en aurais fait le but de mon voyage. Mais, comme vous le dites, il est bien loin ; et il faudrait en découvrir soi-même le chemin et le suivre sous la direction du meilleur guide possible. Et je trouve une foule de guides qui insistent pour me faire accepter leurs services, protestant tous à l'envi qu'ils reviennent eux-mêmes de là-bas. Seulement, les chemins qu'ils proposent sont nombreux et se dirigent en sens différents. L'un est escarpé et pierreux, et en plein soleil ; l'autre traverse de verdoyantes prairies, des ombrages bienfaisants et longe de claires fontaines. Mais quelle que soit la route, à l'entrée de toutes on trouve un guide qui se dit sûr ; il vous la désigne avec la main et cherche à vous attirer dans sa voie. Toutes les autres routes sont mauvaises, tous les autres guides trompeurs. De là mon embarras. Le nombre et la variété des routes ! Car vous le savez : *Il n'y a qu'un chemin qui mène à Corinthe.*

— Eh bien, vous aurez beau faire le tour, vous ne trouverez pas de meilleurs guides que ceux-là. Si vous voulez arriver à Corinthe, vous suivrez les traces de Zénon et de Chrysippe. Il n'y a pas d'autre moyen.

— Oui, c'est bien là la vieille formule ordinaire. S'il y avait ici l'un des compagnons de route de Platon ou un disciple d'Epicure, — ou cinquante autres, — tous me diraient que je n'arriverai jamais à Corinthe qu'en leur compagnie. Il n'y a donc pas autre chose à faire qu'à les croire tous l'un comme l'autre, ce qui serait absurde ; ou, ce qui vaut mieux, se méfier de tous, jusqu'à ce que l'on ait trouvé la vérité. Supposez donc qu'étant ce que je suis, ignorant quel peut bien être le philosophe vraiment en possession du vrai, je m'arrête à votre secte, me confiant à vous, mon ami, qui cependant n'êtes instruit que de la doctrine Stoïcienne, et qu'à un moment donné quelque puissance divine rende la vie à Platon, à Aristote, à Pythagore et autres. Eh bien, ils m'entoureraient et me repré-

senteraient ma présomption, en me disant : A qui donc avez-vous fait confiance pour me préférer Zénon et Crysippe à moi — à moi maître dans un passé autrement vénérable que ceux-ci, qui ne datent que d'hier, et cela, sans avoir jamais discuté avec nous, ni mis notre doctrine à l'épreuve. Ce n'est pas ainsi que la loi veut que le juge s'acquitte de sa mission: écouter l'une des parties et refuser la parole à l'autre. Quand des juges agissent de la sorte, il peut être fait appel à un autre tribunal. « Que pourrais-je répondre? Suffirait-il de dire : « Je m'en suis rapporté à mon ami Hermotimus ». — « Nous ne connaissons pas Hermotimus, et lui ne nous connait pas davantage, » me répondraient-ils, et ils ajouteraient avec un sourire : « Votre ami pense qu'il peut ajouter foi à tout ce que nos adversaires disent de nous par ignorance ou par malice. S'il était pourtant arbitre des jeux et s'il constatait qu'un de nos champions, voulant s'exercer d'avance, met en pièce un adversaire simplement gonflé d'air creux, il ne le proclamerait pas vainqueur, de ce fait. Eh bien, ne laissez pas supposer à votre ami Hermotimus que pareillement ses maîtres l'ont vraiment emporté sur nous dans les combats qu'ils ont livrés avec nos ombres. Voilà qui ressemblerait encore à ces jeux d'enfants, renversant d'un souffle leurs châteaux de cartes, ou à ces élèves archers qui s'exclament quand ils ont touché la cible de paille. Les archers de la Perse et de la Scythie en pleine course, peuvent transpercer l'oiseau au vol.

— Laissons en paix Platon et les autres. Ce n'est pas à moi de les combattre. Cherchons plutôt ensemble si la vérité philosophique est telle que je l'ai dit. Pourquoi aller chercher les athlètes et les archers de Perse ?

— Soit, laissons-les de côté, s'ils gênent notre discussion. Et maintenant à votre tour de parler.. Vous avez vraiment l'air d'avoir quelque chose d'étonnant à dire.

— Eh bien pour moi, Lucien, il me semble tout à fait possible pour celui qui n'a suivi que la doctrine stoïcienne d'arriver par elle à la connaissance de la vérité, sans avoir besoin de faire une enquête sur tous les systèmes des autres. Envisagez la question à ce point de vue. Si quelqu'un vous disait que deux et deux font quatre, auriez vous besoin de faire le tour de tous les mathématiciens, pour vous assurer s'il n'en est pas quelque autre affirmant que deux et deux font cinq ou sept ? Ne verriez-vous pas du premier coup que l'homme dit vrai ?

— Immédiatement.

— Pourquoi donc alors trouvez-vous impossible que celui qui est tombé d'accord avec les seuls Stoïciens, sur l'énoncé de la vérité, s'attache à eux et n'aille pas chercher ailleurs? N'est-il pas certain que quatre ne feront jamais cinq, quand bien même cinquante Platons, cinquante Aristotes le soutiendraient?

— Vous êtes à côté de la question, Hermotimus! Vous assimilez des questions qui sont discutables à des principes universellement admis.

Avez-vous jamais rencontré quelqu'un soutenant que deux fois deux font cinq ou sept ?

— Non, il n'y a qu'un fou qui pourrait le dire.

— Et, d'autre part, avez-vous jamais trouvé un Stoïcien ou un Epicurien, qui fussent d'accord sur le commencement et la fin, sur le principe et la cause finale de toutes choses ? Non. Donc votre comparaison est fausse. Nous sommes en train de rechercher quelle secte est en possession de la vérité philosophique, et vous prenez position d'avance, en soutenant que ce sont les Stoïciens, affirmant, ce qui n'est nullement établi d'ailleurs, que c'est pour eux que deux fois deux font quatre. Mais les Epicuriens ou les Platoniciens auraient autant de raisons de soutenir que c'est pour eux en réalité que deux et deux font quatre, tandis que pour vous ils font cinq ou sept. N'en est-il pas de même, quand vous dites que la vertu est le seul bien, tandis que pour les Epicuriens c'est le plaisir, — que vous tenez que tout est matière, alors que les Platoniciens admettent un élément immatériel? Comme je l'ai dit, vous tranchez haut la main, en faveur des Stoïciens, la question qui précisément demande à être résolue par voie de critique. S'il est admis d'avance que pour les Stoïciens seuls, deux et deux font quatre, les autres n'ont qu'à se taire. Mais tant que la question reste entière, nous devons entendre toutes les sectes également, ou demeurer bien convaincus que nous ne paraîtrons pas impartiaux dans nos jugements.

— Je crois, Lucien, que vous ne saisissez pas complètement mon idée. Pour la préciser, supposons que deux hommes ont pénétré dans un temple, celui d'Esculape, par exemple, ou de Bacchus, et qu'à la suite de cette visite, on constate la disparition d'un des vases sacrés. Il faut rechercher les deux hommes pour découvrir celui qui l'a caché sous ses vêtements ; car il est de toute évidence qu'il est en la possession de l'un des deux. S'il est trouvé aux mains du premier, il n'y aura pas besoin de chercher l'autre. Et s'il n'est pas aux mains du premier, il est clair que le second le détient, et alors il n'y aura pas à le rechercher.

— Soit, admettons-le.

— Et nous aussi, Lucien, si nous avons trouvé le vase sacré aux mains des Stoïciens, nous n'aurons plus besoin de chercher d'autres philosophes, notre but étant atteint. Pourquoi nous troubler davantage ?

— Assurément non, si vraiment vous aviez trouvé quelque chose et si vous savez que cette chose est celle qui avait disparu, si, tout au moins, vous pouviez reconnaître l'objet sacré en le voyant. Mais, en réalité, de la façon dont la question se pose, ce ne sont pas seulement deux hommes qui ont pénétré dans le temple, dont l'un devrait nécessairement avoir dérobé la coupe d'or, mais une véritable foule. Et encore, on ne sait pas clairement ce qu'était l'objet perdu — une coupe — un flacon — un diadème, — car un prêtre signale une chose; un autre, une autre; ils ne sont même pas d'accord entre eux sur le métal : les uns le disent en bronze, d'autres en argent ou en or. Il faudra donc fouiller les vête-

ments de tous ceux qui ont pénétré dans le temple, si l'on veut être assuré de retrouver l'objet perdu. Et si l'on trouve une coupe d'or dans les vêtements de la première personne, il n'en faudra pas moins fouiller les autres ; car il n'est pas certain que cette coupe appartienne réellement au temple. Ne peut-il pas y avoir bien des coupes dorées identiques ? Non, il faut les examiner tous, mettant ensemble tout ce que nous pouvons avoir trouvé et puis chercher à deviner lequel entre tous ces objets peut être le plus vraisemblablement considéré comme la propriété du Dieu. Car, en outre, cette circonstance ajoute encore singulièrement à notre embarras, que sur tous ceux qui ont été fouillés on a découvert quelque chose — une coupe — un flacon — un diadème de cuivre, d'argent, d'or ; et cependant, on n'arrive pas à établir lequel est vraiment l'objet sacré. Et même il y a lieu d'hésiter encore à accuser de sacrilège aucun des détenteurs ; tous ces objets peuvent être leur propriété légitime. L'une des raisons de cette incertitude était, je le pense, qu'il n'y avait aucune inscription sur la coupe perdue, à supposer qu'il s'agit d'une coupe. Si le nom du Dieu ou du donateur au moins y eût figuré, nous aurions été moins embarrassés, et l'inscription étant découverte, nous n'aurions eu à ennuyer personne autre par nos recherches.

— Je n'ai rien à objecter à tout cela.

— Rien de plausible tout au moins. De sorte que si nous voulons savoir entre les mains de qui se trouve le vase sacré, ou quel sera notre meilleur guide vers Corinthe, nous devons nécessairement faire l'enquête pour chacun et avec le plus grand soin, le dépouillant de ses vêtements et y regardant de très près. C'est à peine encore si nous arriverons ainsi à découvrir la vérité. Et si nous devons pouvoir nous fier à un conseiller sur cette question de la philosophie : — quellé est entre toutes les philosophies celle que nous devons adopter : — c'est à celui qui est familiarisé avec tous les *dicta* de chacune d'elles que nous pouvons demander de nous servir de guide : les autres n'ont pas qualité. Je ne leur accorderais aucune créance, pour peu qu'ils en ignorassent une seule. Si quelqu'un nous présentait un beau personnage nous assurant qu'il est le plus beau d'entre les hommes, nous resterions incrédules, à moins qu'il n'eût été à même de voir tous les hommes de la terre. Celui-ci pourrait fort bien être superbe; mais le plus superbe de tous, personne n'en pourrait être certain, sans avoir vu les autres. Et nous aussi, nos désirs nous portent, non pas vers celui qui est beau, mais vers le plus beau entre tous. Si nous ne le découvrons pas, nous considérerons que nous avons échoué. Ce n'est pas une beauté de hasard qui peut nous satisfaire : ce que nous poursuivons c'est cette beauté suprême qui, de toute nécessité, est unique.

— Que faire donc si la question se présente vraiment ainsi? Peut-être le savez-vous mieux que moi. Tout ce que je vois, c'est que bien peu parmi nous auraient le loisir d'examiner tour à tour les diverses sectes philosophiques, à supposer même que nous commencions dès le début de la vie. Je ne sais comment cela se fait ; mais bien que vous

paraissiez tenir un langage raisonnable, pourtant (je dois l'avouer) vous n'avez pas été sans me troubler profondément par votre exposé si précis. Je n'ai pas eu de chance en sortant aujourd'hui et en vous rencontrant, car vous me jetez dans une grave perplexité, lorsque vous me démontrez que la découverte de la vérité est impossible, précisément au moment où il me semble que j'allais atteindre le but de mes espérances.

— Faites ce reproche à vos parents, mon enfant, mais non pas à moi. Ou plutôt blâmez la nature, notre mère, qui ne nous donne que 80 ou 90 ans au lieu de nous faire vivre autant que Tithon. Pour moi, je ne vous ai conduit que des prémisses à la conclusion.

— Allons, vous plaisantez! Je ne sais pas pourquoi, mais vous avez une dent contre la philosophie et vous prenez plaisir à taquiner ses amants.

— Ah! Hermotimus, ce que la vérité peut bien être, vous, philosophes, vous pouvez peut-être le dire mieux que moi. Quant à ce que j'en sais, je puis dire qu'elle n'est guère agréable à entendre pour ceux qui l'écoutent. En fait d'agrément, elle est singulièrement inférieure au mensonge, et le mensonge a une allure plus plaisante. Elle qui a conscience qu'il n'y a aucun alliage en elle, parle néanmoins en toute franchise aux hommes, qui, de ce fait, ne lui témoignent pas grande sympathie. Voyez comme vous êtes fâché en ce moment que j'aie parlé, en toute vérité, de certaines choses dont nous sommes tous deux également épris — constatant qu'elles sont difficiles à atteindre. C'est comme si vous étiez tombé amoureux d'une statue, espérant obtenir ses faveurs, la croyant une créature humaine, et que, moi, me rendant compte que ce n'était qu'une figure de bronze ou de pierre, je vous aie prouvé, à titre d'ami, que votre amour était une chimère, et que là-dessus vous en auriez conclu que j'étais mal disposé à votre égard.

— Mais pourtant, ne résulte-t-il pas de ce que vous avez dit que nous devons renoncer à la philosophie et passer nos jours dans l'oisiveté ?

— Quand m'avez-vous donc entendu dire pareille chose? Je me suis borné à déclarer que si nous devons nous attacher à l'étude de la philosophie, comme il y a bien des chemins qui prétendent y mener, il faut les repérer avec le plus grand soin.

— Eh bien, Lucien, que nous suivions les diverses écoles et que nous nous rendions compte de ce qu'elles enseignent pour être à même de choisir la bonne, c'est peut-être raisonnable; mais il est certainement ridicule, à moins de vivre autant que le Phénix, de passer tant de temps à les étudier chacune à fond : comme si l'on ne pouvait pas connaître le tout par la partie. On dit que Phidias, quand on lui présentait le talon d'un lion, reconstituait la taille et l'âge de l'animal, modelant le lion entier d'après ce simple fragment. Vous aussi, vous reconnaîtriez une main humaine, quand le reste du corps vous serait caché. Il en va de même pour les écoles de philosophie : les grandes lignes de la doctrine de chacune d'elles

peuvent s'apprendre en un après-midi. Cette précision minutieuse que vous préconisez n'est en aucune façon nécessaire pour faire le meilleur choix.

— Vous êtes invulnérable, Hermotimus, avec cette théorie du « Tout par la partie ». Pourtant, il me semble que je vous ai entendu tout à l'heure soutenir le contraire. Mais dites-moi : est-ce que Phidias, ayant eu sous les yeux le talon du lion, aurait su que c'était un talon de lion, s'il n'avait jamais vu l'animal lui-même ? Bien certainement la raison pour laquelle il reconnaissait la partie venait de ce qu'il connaissait le tout. Il y a une manière d'opter pour une philosophie encore plus simple que la vôtre. Mettez le nom de tous les philosophes dans une urne. Puis appelez un petit enfant et faites-lui tirer le nom du philosophe auquel vous demeurerez attaché pour le reste de vos jours.

— Voyons, soyez sérieux avec moi. Avez-vous jamais acheté du vin ?

— Certainement.

— Et avez-vous, à ce propos, fait d'abord la tournée complète de tous les marchands de vin, goûtant et comparant leurs vins ?

— En aucune façon.

— Non, vous vous êtes borné à faire la commande du premier bon vin qui répondait à votre prix. Après en avoir goûté un peu, vous étiez fixé sur la qualité de la barrique entière. A quoi bon aller à tour de rôle chez tous les marchands de vin en leur disant : Je désire acheter un « *Cotylé* » de vin. Permettez que je boive toute la barrique. Je pourrai alors vous dire lequel est le meilleur et où je dois faire mon achat. Voilà cependant comment vous prétendez procéder avec les philosophies. Pourquoi soutirer toute la barrique, alors qu'il doit vous suffire de goûter et de voir?

— Comme vous vous dérobez! Comme vous glissez entre les doigts! Pourtant vous m'avez donné l'avantage et vous êtes pris à votre propre piège.

— Comment cela?

— Voici! Vous choisissez un objet ordinaire, connu de tous, et vous prenez le vin pour symbole d'une chose qui offre en soi la plus grande variété et sur laquelle tous les hommes ont des idées différentes, parce que c'est quelque chose d'invisible et de difficile. Je ne vois guère en quoi la philosophie et le vin se ressemblent, si ce n'est que les philosophes échangent leur marchandise contre de l'argent, comme les marchands de vin : quelques-uns avec un mélange d'eau ou pire encore, ou bien en ne livrant pas la quantité. Suivons pourtant votre comparaison. Le vin dans la barrique, dites-vous, est pareil jusqu'au fond. Mais est-ce donc que les philosophes — votre propre maître lui-même — n'ont qu'une seule et même chose à vous apprendre, chaque jour et tous les jours, sur une matière si variée ? Autrement, comment pouvez-vous connaître le tout, en ne goûtant qu'une partie ? Le tout n'est pas identique. Ah ! et il se pourrait

même fort bien, que Dieu eût caché le bon vin de la philosophie tout au fond de la barrique. Il faut la vider jusqu'au bout, pour trouver ces gouttes d'une saveur divine dont vous paraissez si altéré.

— Vous-même, après avoir bu ainsi à fond, vous n'êtes encore qu'au début, avez-vous dit. Mais n'en va-t-il pas de même pour la philosophie ? Suivons l'apologue du marchand et de la barrique; mais supposez-la remplie, non pas de vin, mais de toutes sortes de graines. Vous venez pour acheter. Le marchand vous met dans la main un peu du grain qui est à la surface. Pourriez-vous dire en y jetant un coup d'œil, si les pois chiches sont bien nettoyés, les lentilles bien tendres, les haricots bien grenus? Et alors tandis qu'en choisissant notre vin nous ne risquons que notre argent, en choisissant votre philosophie, c'est notre moi lui-même que nous risquons. Vous l'avez dit vous-même. Nous nous exposons à nous enliser dans la foule du « vulgum pecus ». Bien plus, si vous pouvez vous dispenser de tirer la barrique entière en dégustant simplement, la Sagesse ne s'épuisera pas, à quelque profondeur que vous vous en abreuviez. Que dis-je, plus vous en prenez, plus elle se développe.

— J'ai, du reste, une autre comparaison à vous proposer sur cette question de goûter à la philosophie. Ne croyez pas que je blasphème à son égard, si je dis qu'il peut en être d'elle comme de certains poisons, la ciguë ou l'aconit. Tous deux, bien qu'ils donnent la mort, ne tuent pas, pris à faible dose. Vous semblez croire que la plus petite dose doit vous suffire.

— A votre guise, Lucien. Il faut alors vivre cent ans : travailler sans relâche, sans quoi la philosophie est inaccessible.

— Non pas! Bien que cela n'eût rien d'extraordinaire, s'il est vrai, comme vous l'avez dit tout d'abord, que *la vie est courte et l'art long*. Mais maintenant vous vous froissez de ce que nous ne comptions pas vous voir devenu aujourd'hui, avant le coucher du soleil, un Chrysippe, un Pythagore, un Platon.

— Vous m'accablez Lucien, et vous me mettez au pied du mur, par jalousie intime, je pense, parce que j'ai fait quelque progrès en matière de doctrine, tandis que vous vous êtes abandonné.

— C'est bon, ne vous occupez pas de moi; mettez que je suis un Corybante, un fanatique : pour vous, continuez à avancer dans le chemin que vous avez choisi. Achevez votre voyage dans les mêmes dispositions que celles qui vous guidaient au début sur ces matières. Seulement, croyez bien que ma manière de voir à cet égard demeurera immuable. La raison continue de me dire que sans l'esprit critique, sans un effort d'intelligence, clair, précis et imperturbable pour en mesurer la valeur, toutes ces théories — toutes choses en un mot — auront été considérées en vain. Pour une telle fin, nous dit-elle, il faut beaucoup de temps, suspendre pendant longtemps nos jugements, une attention soutenue, une révision incessante. Et nous ne devons pas nous arrêter aux apparences extérieures ou à la réputation de sagesse d'aucun de ceux qui dissertent ; mais, à l'ins-

tar des juges de l'Aréopage qui jugent les procès dans l'obscurité de la nuit, nous ne devons prendre en considération que ce qu'ils disent.

— La philosophie, alors est impossible, ou du moins n'est possible que dans une autre vie.

— Hermotimus! J'ai le regret de vous dire que même tout cela peut vraiment être insuffisant. En définitive, nous pouvons bien nous tromper nous-mêmes en nous figurant que nous avons trouvé quelque chose, — comme il arrive aux pêcheurs. Ils jettent leurs filets bien des fois ; et puis enfin, ils sentent quelque chose de lourd, et à grand peine, ils ramènent non pas un lot de poisson, mais simplement un vase rempli de sable ou une grosse pierre.

— Je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire avec ce filet. Ce qui est clair, c'est que vous m'y avez pris.

— Tâchez d'en sortir! Vous êtes aussi bon nageur qu'un autre. Nous pouvons nous adresser à tous les philosophes les uns après les autres, — et les mettre à l'épreuve. Néanmoins, en ce qui me concerne, je doute fort qu'aucun d'eux possède vraiment ce que nous cherchons. La vérité pourrait bien être une chose que pas un parmi eux n'a encore découverte. Vous avez dans la main vingt haricots et vous invitez dix personnes à deviner combien il y en a ; l'un dit cinq, un autre quinze ; il peut se faire qu'une personne devine juste; mais il n'est pas impossible non plus que toutes se trompent. Ainsi en est-il pour les philosophes. Tous sont également à la recherche du Bonheur, — de ce qu'il peut bien être. L'un dit une chose, l'autre, une autre : c'est le plaisir, — c'est la vertu, — que n'est-ce pas ? Il se peut que le bonheur soit l'une de ces choses ; mais il est possible aussi que ce soit quelque chose de tout différent et de distinct de tout cela.

— Qu'est-ce à dire? Il y a quelque chose, je ne me l'explique pas bien, de fort décourageant, de très-triste dans ce que vous dites là. Il semble que nous ayions fait le tour du cercle pour en revenir à notre point de départ et à nos incertitudes premières. Ah Lucien, que m'avez-vous donc fait ? Vous m'avez démontré que ma perle fine sans prix n'était que cendres et que tout mon labeur passé avait été vain.

— Réfléchissez, mon ami, que vous n'êtes pas le premier auquel il arrive de ne pas atteindre le but excellent auquel il aspirait. Tous les philosophes, pour ainsi dire, ne se battent que pour « l'ombre de l'âne ». Vous me faites l'effet de quelqu'un qui fondrait en larmes et s'en prendrait au sort, de ne pouvoir escalader le ciel ou descendre dans la mer par la Sicile, pour remonter à la surface à Chypre, ou traverser les airs sur des ailes, en un jour, de la Grèce aux Indes. C'est que la vraie cause de son chagrin vient de ce que son espoir se fonde sur ce qu'un rêve lui a fait voir ou sur une fantaisie de sa propre imagination, sans qu'il se soit au préalable demandé, si ce qu'il souhaite peut être atteint en soi et ne dépasse pas les limites de la nature humaine. Voilà bien, ce me semble, ce qui s'est passé pour vous. Pendant que vous rêviez, avec des vues si larges, de ces mer-

veilleuses choses, la Raison est venue et vous a tiré de votre sommeil, un peu rudement ; et voilà que vous en voulez à la Raison, vos yeux s'ouvrant à peine, et que vous trouvez bien dur de vous arracher à ce sommeil qui vous faisait voir de si belles choses. Seulement, ne m'en voulez pas, à moi, parce qu'à titre d'ami, je n'ai pas voulu vous laisser vivre votre vie entière dans un rêve, charmant peut-être, mais rêve tout de même — de ce que je vous ai réveillé et que je vous engage à vous occuper de ce qui à proprement parler est la vraie besogne de la vie et que je vous y envoie pourvu de bon sens. Ce dont votre âme était remplie tout à l'heure ressemblait assez à ces Gorgones et à ces Chimères et à leurs pareilles, que les poètes et les peintres nous représentent, pures fantaisies, choses qui n'ont jamais existé et n'existeront jamais, bien que beaucoup y croient et que tous aiment à les contempler et à en entendre parler, précisément parce qu'elles sont si étranges et si bizarres.

— Et vous aussi, j'imagine, ayant entendu parler à quelqu'un de ces enchanteurs, d'une certaine femme d'une beauté surnaturelle, — dépassant celle des Grâces, ou de Vénus Uranie elle-même, — ne lui avez pas demandé s'il disait vrai et si réellement cette femme était vivante sur terre ; mais, d'emblée, vous en êtes tombé amoureux, comme il arriva à Médée qui, dit-on, s'éprit de Jason dans un rêve. Et ce qui, par dessus tout, vous a séduit et d'autres avec vous, dans cette passion pour une vaine idole d'imagination, c'est que celui qui vous avait parlé de cette belle femme, dès que vous avez cru en lui, a aussitôt déduit toutes les autres conséquences. Sur elle seule, vos regards étaient fixés ; par elle, il vous menait, dès que vous lui avez eu donné prise sur vous, et il vous conduisit en droite ligne, affirmait-il, vers la bien-aimée. Tout était facile après cela. Personne parmi vous ne s'est plus avisé de s'enquérir si c'était bien le bon chemin : vous marchiez les uns derrière les autres, comme des moutons conduits par la houlette verte dans la main du berger. Il vous faisait aller de ci, de là, du bout du doigt, aussi facilement que la goutte d'eau répandue sur une table.

— Mon ami! ne mettez pas tant de temps à préparer le banquet, de peur de mourir de faim ! — J'ai vu un jour un homme qui versait de l'eau dans un mortier et l'agitait de toutes ses forces avec une pelle de fer, s'imaginant faire quelque besogne utile et nécessaire ; mais l'eau demeura de l'eau, ni plus ni moins.

Ils en étaient là quand la conversation fut interrompue soudainement et les controversistes se séparèrent. Les chevaux venaient d'arriver pour Lucien. Le jeune homme continua sa route et Marius de son côté vers la demeure d'un ami, un peu plus loin. En revenant à Rome sur le soir, l'aspect mélancolique, naturel dans une cité des morts, avait remplacé l'air d'opulence superficielle de la matinée. Il eût pu se figurer apercevoir Canidia, errant au milieu des lampes fumeuses pour piller quelque tombe abandonnée ou en ruine ; — car tous ces tombeaux n'étaient pas également entretenus; (*Post mortem nescio*) et cela avait été l'une des dévotions

d'Aurélius de promulguer une loi sévère contre les dégradations de ces monuments. Marius semblait découvrir un sens nouveau à cette terreur, dans l'isolement, à cet abandon en cet endroit, si rempli d'inscriptions funéraires. Un coucher de soleil d'un rouge de sang s'achevait en tons durs; il projetait ses reflets crus sur toutes ces choses; il favorisait les rapprochements que suggérait cette voie fameuse, avec ses inscriptions tombales; il évoquait ce voyage sans fin dans la nuit des temps, et cet entretien si grave de la matinée; il se référait à cette autre route à suivre pour un voyage d'un autre genre; il gravitait autour de cette figure presque pareille à un fantôme au visage ravagé par une immense douleur, qui traînait de ses pieds ensanglantés et pour jamais l'instrument de son supplice, comme se la rappelait assez vaguement Marius — d'une légende chrétienne dont il n'avait gardé clairement que ce souvenir. La légende faisait allusion à une rencontre, précisément à cet endroit même, de deux pélerins sur la Voie Appienne, et en même temps d'une certaine périgrination mentale assez vaguement définie et d'une toute autre nature que la sienne et que celle de ses compagnons de naguère. C'était la rencontre de l'Amour tombant de faiblesse en chemin et de l'Amour s'avançant « dans la splendeur de sa force »; l'Amour lui-même apparaissait tout d'un coup, pour relever l'autre. Contraste étrange, assurément, avec tout ce qui avait précisément fait l'objet de la causerie du matin, mais qui néanmoins semblait faire écho aux paroles mêmes qui avaient été échangées. Reviennent-ils jamais ici-bas? Et il lui semblait entendre encore la voix bien timbrée répéter: « Ne reviennent-ils donc jamais de là-haut pour secourir ceux qu'ils ont quittés ici-bas ? » « Et nous aussi, nous désirons, non seulement trouver celui qui est beau, mais le plus beau entre tous. Tant que nous ne l'aurons pas rencontré, nous considérerons que nous avons échoué. »

CHAPITRE XXV

Sunt Lacrymæ Rerum

Marius avait pris l'habitude — c'était une forme de son attrait pour le moderne développé d'ailleurs par le fait qu'il avait travaillé avec l'Empereur à ses «Colloques avec lui-même» — de noter sur un registre, les mouvements de sa propre pensée et de ses fantaisies, non pas d'une façon suivie, mais cependant par périodes assez longues pendant lesquelles, non dans un sentiment de vaine satisfaction personnelle, mais pour répondre à une nécessité impérieuse de son intelligence, il éprouvait le besoin de se « confesser à lui-même » avec une sincérité intime, qui paraît avoir été rare chez les anciens ; les écrivains de l'antiquité, à tout prendre, ayant été pour la plupart, très-jaloux de ne pas nous ouvrir le moindre aperçu sur ce moi intérieur, qui, dans bien des circonstances, aurait doublé l'intérêt des faits qu'ils nous racontent.

« Si quelque protecteur individuel ou *génie*, écrit Marius, comme le veut une croyance ancienne, accompagne chacun d'entre nous dans cette vie, le mien est certainement une créature capricieuse. Il m'inspire des fantaisies de vagabondage, innombrables et cependant irrésistibles, et de plus, il semble trouver une complicité dans quelque circonstance extérieure la plupart du temps assez banale en soi, conditions atmosphériques, rencontres fortuites, réflexions saisies au vol, véritables « ἐνοδίοι συμβοολοὶ — présages inattendus suivant les anciens Grecs — qui, déterminent, sous l'empire d'une impression instinctive du moment, des raisons plausibles d'action. C'est certainement sous le coup d'une fatigue physique parfaitement expliquable, que je me suis trouvé, en m'éveillant ce matin, si peu en forme et déprimé. Mais cela doit me faire envisager que ma pétulance, quand je l'oppose à mes dé-

couragements du matin, est chez moi un symptôme d'atonie dans mes appétits, une véritable altération de mes aptitudes à jouir. Il faut un certain excitant à notre imagination, un certain idéal qui ne se présente pas seulement sous la forme d'une vaine espérance, mais se traduise en un désir bien défini, pour nous soutenir d'année en année, sans défaillance, dans la besogne de routine quotidienne qui tient une si grande place dans notre vie.

« Mais, alors, qu'attendre si tout attrait, soit pour la réalité ou pour l'idéal, vient à nous manquer au bout d'un certain temps ? Ah oui ! c'est bien de froid que les hommes meurent toujours; et pour quelques-uns, il ne les envahit que peu à peu. En réalité, j'ai gardé le souvenir d'avoir ressenti des dépressions pareilles déjà une fois ou deux. Mais, je remarque qu'elles s'accompagnaient d'une indifférence bizarre, quand ma pensée se portait sur les souffrances d'autrui, — dureté pourtant si étrangère à mon tempérament que j'y découvrais tout de suite l'indice d'une manifestation évidemment morbide et qui ne pouvait pas durer. Est-ce donc que ces souffrances, petites ou grandes, me demandais-je alors, ont, pour eux, plus d'importance que les miennes n'en ont pour moi, lorsque je me répète « que tout ce qui doit finir n'est jamais vraiment long », assez long, pour prendre quelque importance ? Mais aujourd'hui, l'impression de fatigue que je ressens, la pitié que j'éprouve pour moi-même, m'ont prédisposé à une grande compassion pour les autres. Pour un moment, le monde entier m'est apparu comme un vaste hôpital rempli de malades ; beaucoup souffrant de maladies mentales qu'il serait cruel de ne pas prendre en pitié et aussi de ne pas pardonner.

« Pourquoi donc, pendant que je me promenais pour chasser mes fantaisies, me suis-je trouvé en face précisément d'un incident (mon maudit génie l'avait sans doute dès longtemps arrangé pour me contrarier) qui était de nature à les exaspérer encore davantage ? Un groupe d'hommes descendait la rue. Ils conduisaient un superbe cheval de courses, magnifique bête, mais blessée gravement quelque part, au cirque, et désormais inutilisable. On le menait à l'abattoir! Et je me figurais que l'animal le savait, aux regards qu'il jetait, comme pour un appel désespéré à ceux qu'il croisait, tandis qu'il se dirigeait, sous la conduite des étrangers auxquels son ci-devant propriétaire l'avait remis, pour mourir en beauté et avec sa fière allure, à la suite de cette malechance ou de cet accident ; l'air du matin était pourtant bien vivifiant et agréable à respirer. On eût pu croire qu'une âme humaine chez la pauvre bête, se gonflait de tristesse en face de sa destinée. Et cet incident survenait juste à l'instant où il prenait pour moi un sens symbolique pour notre pauvre humanité, dans ses possibilités de souffrances, dans ses cruels accidents, et dans cette compassion incomplète qui ne nous permet pas de jamais nous identifier absolument avec la douleur d'autrui, car notre faculté de l'exprimer et de nous faire comprendre aux autres, semble nous trahir dans la mesure où nos propres douleurs se réper-

cutent en nous, sont vraiment nôtres. — Nous sommes faits pour la souffrance. Que de preuves un seul jour suffit à nous en apporter, si nous y prenons attention, à mesure que nous avançons, égrenant le long chapelet de tant de douloureux mystères

« Le sort des humains nous touche! Voici les jeunes enfants d'un de ces établissements qui ont charge de soutenir les orphelins, devenus à la mode en souvenir d'éminentes personnalités disparues: ils s'avancent en longues files dans la rue, se dirigeant vers la campagne pour un congé. Ils s'arrêtent et ils font l'appel des présents d'un air triomphant, pour montrer qu'ils sont bien là tous. Leur gai babil a attiré l'attention d'un petit groupe de paysans : une jeune femme et son mari qui ont amené la vieille mère, incapable de tout travail et décrépite, pour la placer dans une maison destinée à secourir ce genre de détresse. Ils témoignent de sentiments affectueux, mais sont un peu préoccupés de savoir comment les choses vont se passer; ils espèrent seulement qu'elle consentira, sans faire de difficultés, à ce qu'ils la laissent là en arrière. Et la pauvre vieille, tirée de sa torpeur par le tapage que font les enfants, semble se douter, en quelque mesure, de ce qui va lui arriver. Et elle aussi commence à compter sur ses doigts qui tremblent — déformés par une vie de labeur pénible — un, deux, trois, quatre, cinq. « Oui, oui, et deux fois cinq font dix », lui disent-ils pour la calmer. C'est son suprême appel pour qu'on la ramène chez elle, la preuve que tout n'est pas fini pour elle, qu'elle est, tout au moins, capable d'en faire autant que cette bande joyeuse d'enfants.

« Aux bains, une escouade d'ouvriers est occupée à travailler à un des grands fours de briques, dans un nuage de poussière noirâtre. Un enfant grêle vient d'apporter sa nourriture à l'un d'eux et se tient assis à l'écart, attendant que son père arrive. Il suit de loin la besogne, d'un air tristement dégoûté par ce vacarme et cette saleté. Il regarde là devant lui, fixement, sa place future dans le monde. Son esprit s'est ouvert un moment à ce spectacle, et il entrevoit comme dans une réalité présente, la longue suite des journées, avec ses réveils de grand matin, sa vie de misérable travail comme celui-là.

« Un homme survient portant un petit garçon, embauché déjà dans la rude besogne — son fils unique — dont la présence à ses côtés adoucissait un peu son dur labeur de père. L'enfant a été gravement blessé par une chute de briques; il se tient cependant, faisant un énergique effort sur lui-même, à califourchon sur les épaules de son père. Suivant le cours des sentiments d'affection naturelle, on cherchera à prolonger ses jours autant que possible, bien que ce pauvre petit corps soit cruellement ébranlé. « Eh oui, nous l'avons encore avec nous et il est sensible aux soins dont nous l'entourons ». Et pourtant il y aura sûrement un même soupir de soulagement dans ces cœurs brisés, aussi bien pour eux que pour lui, quand viendra la fin.

« Sans cesse tenu en éveil par des incidents de ce genre, bien que

je doive m'en écarter en les laissant de côté, j'ai du mal à ne pas chasser l'impression que, moi tout au moins, je n'ai pas su aimer. Je pouvais m'y résigner jusqu'au jour où j'ai paru m'associer à ces grandes cruautés publiques, à ces crimes effroyables, légalement perpétrés qu'on ne saurait oublier, tels que le massacre de sang-froid, au nom de la loi, de 400 esclaves, sous le règne de Néron, parce que l'un d'eux avait été soupçonné d'avoir assassiné son maître. Le remords de cette attitude s'ajoutant aux excuses faciles que se cherchaient à eux-mêmes ceux qui n'avaient pas pris cependant une part directe au crime, et qui vaquaient tranquillement à leurs affaires quotidiennes, me hante de plus en plus, quand j'y songe. Et envers combien de gens parmi ceux qui m'entourent à l'heure présente et dont la vie est pénible, dois-je me résigner à rester indifférent, à supposer que jamais je sois instruit de leur peine ? Pour quelques-uns peut-être, les conditions normales de ma propre existence peuvent faire, de ma personnalité, par suite d'un phénomène d'ordre tout à fait naturel, un obstacle à la satisfaction d'intérêts qui feraient leur propre bonheur. Je voudrais qu'un plus grand amour pût germer dans mon cœur.

« Et cependant, il y a dans le monde beaucoup de charité ! Mon patron, l'empereur Stoïcien, l'a même mise à la mode. Pour fêter l'un de ses courts séjours à Rome, dernièrement, au retour de la guerre, en sus d'une distribution de pièces d'or à tous ceux qui en demandaient, toute dette envers l'Etat a été remise. Cela lui a permis d'organiser un joli spectacle. Pour une fois, les Romains se sont régalés d'une représentation de bon aloi et la ville entière est venue assister au grand feu d'artifice dans le Forum, où tous les titres de créance publique furent jetés, par l'empereur lui-même — exemple que nombre de particuliers suivirent. Ce fut un beau geste! Et pourtant, je ne puis chasser l'impression que toutes nos charités n'arrivent pas à atteindre certaines malfaisances, inhérentes aux choses elles-mêmes.

« Quand je suis arrivé à Rome pour la première fois, impatient d'observer ma religion, surtout dans ses rites anciens, il m'a été donné d'assister à l'un des plus curieux peut-être de tous, celui qui garde le plus clairement ce caractère d'immutabilité qui est en quelque sorte l'idéal de la religion romaine. La cérémonie se déroulait dans un endroit singulier, à quelques milles de la Cité, au milieu des collines du bord du Tibre, au-delà de la Porte Aurélienne. Là, sous un petit bois d'arbres séculaires, abandonnés à eux-mêmes dans un sentiment de piété respectueuse, d'âge en âge, — yeuses et cyprès demeurant couchés à l'endroit même où ils avaient fini par tomber, entassés les uns sur les autres, et tous enlacés, en ce début de mai, par une ceinture désordonnée de clématite sauvage — se trouvait un magnifique sanctuaire. A certains jours s'y réunissaient les membres du Collège des Arvales. La hache ne touchait jamais ces arbres. Bien plus, il était interdit d'introduire le moindre objet en fer dans son enceinte, non pas tant parce que les divinités de ce lieu de paix ont l'horreur d'être troublées par le dur son du métal, mais en mémoire de cet âge

meilleur — « de l'Age d'or » — disparu, cet âge familial des potiers, dont l'acte principal de la fête célébrait une commémoration.

« Les préparatifs de la cérémonie étaient longs et compliqués, mais d'un caractère néanmoins assez simple. En vue de rappeler les souvenirs de l'époque et de l'endroit lui-même, on procédait à l'exposition solennelle. Elle était précédée du lavement des mains, de marches processionnelles en avant et en arrière et d'ornements que l'on changeait. Les authentiques vases de terre — reliques vénérables de la vieille religion — qui avaient servi au divin Numa lui-même pour boire et manger, étaient placés sur une sorte d'autel, au milieu d'un flot de fleurs, d'encens et de lumières, pour recevoir les hommages et la vénération des simples ou des fidèles.

« C'étaient en réalité des vases d'argile cuite, de forme rudimentaire et la vénération religieuse dont ils étaient l'objet; avait la signification d'un hommage rendu aux âges plus simples, avant que le fer ait pris une place dans la vie de l'homme. Elle signifiait aussi que cet âge valait la peine qu'on s'en souvint, et l'espoir qu'il pourrait revenir.

« Qu'un Numa, avec son âge d'or, dût revenir un jour, ç'a été l'espérance ou le rêve de quelques-uns, en tous temps. Et pourtant, s'il devait revenir, ou tout autre pareil à lui, il ne saurait encore qu'atténuer, sans les anéantir définitivement, ces racines du mal, et sûrement de la douleur qui déconcerte toute prévoyance humaine, dans le domaine des choses, qu'il ne faut pas confondre avec ces accidents que la prudence de l'homme peut écarter. La mort et ces petites mortalités perpétuelles que chaque jour apporte, qui ont avec elle quelque analogie, il ne saurait avoir aucune prise sur elles. Et, j'imagine que, dût tout le reste de la vie de l'homme être disposée à son gré, il en arriverait bien vite à s'apitoyer, ne fût-ce que sur le sort qui attend, — disons-le — les fleurs elles-mêmes. Car il y a, il s'est révélé peut-être, depuis le temps de Numa, une capacité plus complète de souffrir au cœur de l'homme une capacité qui grandit avec tout ce qui grandit, dans l'individu comme dans la race, en fait de raffinements et d'acuité de l'intelligence et qui *veut* à tout prix se trouver un aliment.

« De cette espèce d'âge d'or, en réalité, on rencontre, même de nos jours, quelques traces, ça et là. Que de fois j'ai soutenu que dans ce généreux pays du Midi, tout au moins, l'Epicurisme est la philosophie particulière du pauvre! Combien j'ai moi-même besoin de peu de chose, pourvu qu'on me laisse seul, avec toute facilité de développer dans le calme mes facultés intellectuelles. Quelques gouttes d'eau qui tombent, des fleurs sauvages avec leurs parfums sans prix, quelques touffes même de feuillage à moitié mort, perdant leur couleur dans le calme d'un appartement où il n'y a que de la lumière et des ombres, tout cela, pour une nature délicate, suffit à tenir lieu de la gloire d'Auguste. Je remarque parfois, ce qui me paraît constituer le caractère distinctif de la tendresse du commun des ouvriers pour leurs petits enfants, le

cas tout à fait extraordinaire qu'ils font, non pas seulement de leurs attentions affectueuses, mais de leurs agréments extérieurs ; et assurément, dans ce pays, les enfants méritent généralement d'attirer les regards. Je vois, chaque jour, par le beau temps, une enfant semblable à un bouquet délicat, courir au-devant du plus rustre des briquetiers, rentrant de son travail. Elle n'a pas peur de se suspendre à sa main calleuse, et, par elle, il communie, en quelque sorte, avec cette région étrange, ce monde d'admirable ordonnance dont il est si éloigné, et qui est pourtant si réel. Tout ce qu'une âme renferme de délicat, tout ce qu'il y a de plus raffiné dans les choses et exige un tact exquis, pour lui, se résume dans la fragilité de ce petit enfant. C'est pour lui une initiation. Là, certainement, se retrouve la trace de l'âge d'or dans le siècle présent, d'un âge d'or qui se perpétue. Et alors, figurez-vous un instant, avec quel impitoyable esprit de révolte contre la nature des choses, il continuera la lutte pour la simple vie, si l'enfant vient à mourir. J'ai remarqué aujourd'hui, sous l'une des arcades des bains, deux enfants jouant ensemble, avec un certain sérieux : une jolie fille au teint clair et son petit frère estropié. Deux chaises de jeu et une petite table et des fiches en bois de sapin plantées dans le sable et figurant un petit jardin: ils jouaient au maître d'hôtel. Eh bien, la jeune fille pense que sa vie est parfaitement remplie au service de son frère infirme. Mais un jour, elle aura un amoureux jaloux, et le petit garçon, lui, bien que son visage ne soit pas désagréable, n'est, après tout, qu'un estropié sans espérance.

« Car il y a une certaine lacune dans les choses elles-mêmes, dans l'homme tel qu'il s'est développé, tel qu'il est, par delà et en dehors de ces accidents fortuits auxquels on peut échapper en quelque mesure. Il y a des avortements inexplicables, des mésaventures, du fait de la nature elle-même; il y a la mort et la vieillesse, auxquelles il faut se soumettre, comme à l'attente de leur venue, qui, de toutes les phases de la vie, font une mort sans cesse renouvelée. Toute mort, ou à peu près, est triste, et, dans tout ce qui doit finir, se retrouve son empreinte qui glace si cruellement chacun jusqu'au plus intime de l'être, dans le remords, l'abandon et les adieux, le brisement des liens les plus chers. Supposez des hommes et des femmes parfaits, prenez une société idéale, qui n'aurait pas besoin de faire appel à la pitié d'autrui pour ses vues égoïstes, et qui donnerait un tour de roue de plus au grand moteur pour satisfaire son propre intérêt ou ses plaisirs : il n'en resterait pas moins dans le monde, cette calamité de la persistance nécessaire d'une somme de douleur et de désolation, correspondant dans une mesure adéquate, au développement moral ou de sensibilité nerveuse chez l'homme. Et ce qui nous importe en ce monde par dessus tout, pour en triompher, c'est une certaine faculté de compatir, en toute occasion, aux maux d'autrui, dans cette commisération supérieurement humaine qui est un élément essentiel de notre atmosphère social, si nous voulons pouvoir y vivre. Je me demande parfois, comment l'homme a bien pu faire jusqu'ici

pour accepter de porter son lourd fardeau, en constatant combien chaque pas nouveau dans les progrès de ses aptitudes au travail, d'âge en âge, n'a fait qu'accroître sa misère. On dirait que l'avancement de la science n'a abouti qu'à lui révéler davantage sa situation d'irrémédiable désespérance. Je voudrais qu'il y eut mon semblable derrière cette vanité apparente des choses.

« A tout prendre, les conditions de notre existence étant ce qu'elles sont et la faculté de souffrir tenant une si grande place en toutes choses, — puisque le seul principe sur lequel peut-être nous puissions nous appuyer en toute sûreté, réside dans une sympathie toujours en éveil pour soulager les douleurs dont nous sommes les témoins, — il s'ensuit que ce qui devra distinguer, dans la pratique et en fait, les hommes entre eux, dépendra de leur faculté d'entrer dans cet état d'âme, c'est-à-dire de ceux qui en auront témoigné davantage; car, dans le présent, je me figure que ceux qui possèdent cette qualité ont encore quelque point d'appui, même au milieu de la dissolution de tout un monde ou simplement dans cette dissolution du moi, qui, pour chacun de nous n'est rien moins que la dissolution du monde tel qu'il le conçoit. La plupart d'entre nous, je le suppose, ont connu des heures où toute sympathie venant d'autrui leur a semblé une impossibilité, — où notre douleur nous a apparu comme la plus stupide injure qui pût nous être faite, pareille à quelque violence physique écrasante à laquelle nous ne pouvions songer à échapper tout au plus qu'en faisant appel à un sentiment général de bonne volonté, en quelque coin du monde peut-être. Et alors, à notre grande surprise, nous avons pu constater que cette bienveillance, ne nous vînt-elle que d'un animal sans méchanceté, pouvait paraître suffire à nous expliquer, à justifier à nos yeux, notre chagrin du moment. Il s'est trouvé des occasions où j'ai certainement pu sentir que, si les autres se souciaient de moi autant que je me souciais moi-même d'eux, j'y trouverais non pas tant une consolation, que l'équivalent à mes souffrances ou à mes peines, un bénéfice réalisé à porter à mon crédit dans la balance définitive de mes comptes, une prise de contact avec le domaine de l'absolu, à travers l'instabilité des phénomènes, telle que nos philosophes se sont naguère déclarés tout à fait impuissants à en trouver. Dans le simple fait de deux créatures humaines se penchant l'une vers l'autre, que dis-je, dans le seul fait de notre commisération sur nous-mêmes au milieu même de tout ce qui paraît être une perte irréparable, il semble que je touche à ce qui est éternel. De ce contact compatissant, quelque chose se dégage de nouveau et de réel, que ce soit un fait ou simplement l'appréhension mentale d'un fait, qui, lorsqu'on passe en revue les incertitudes troublantes de l'existence, donne entière satisfaction à nos conceptions de moralité, écarte l'apparence de cruauté dans l'âme même des choses, nous apporte la certitude que tout n'aura pas été en vain.

« Et je ne sais comment cela se fait, mais cette réflexion me ramène, il semble, me relie à une autre heure très-présente à mon souvenir, où, à la suite d'un incident agréable — c'était au cours d'un voyage — toutes

choses autour de moi semblèrent prendre, pour un moment, une apparence d'harmonie plus parfaite qu'à l'ordinaire. Pendant un instant, tout, en somme, me parut être à peu près pour le mieux dans le meilleur des mondes. Dans la suite de mes pensées qui se heurtaient, il me semblait que je prenais conscience de la force dominatrice d'un tiers, en controverse contre moi. Je me figure que j'en suis revenu au point où j'étais alors resté. L'adversaire m'a de nouveau enserré. Une protestation s'élève des profondeurs de l'immense détresse qu'est la condition de l'homme ici-bas, avec l'énergie inlassable de quelqu'une de ces divinités souffrantes, dont nous parle la poésie antique. Oserions-nous espérer qu'il y a un cœur, fût-il semblable au nôtre, chez ce divin « Assistant » de nos pensées, — un cœur comme le mien seulement, derrière cette vanité apparente des choses. »

CHAPITRE XXVI

Les Martyrs

« Ah ! voilà les âmes qu'il fallait à la mienne »

(ROUSSEAU)

Le charme poétique qui s'en dégageait, cette poésie dans les rapports affectueux, si merveilleusement pleine de fraîcheur, au milieu d'un monde usé jusqu'à la corde, aurait ramené Marius, à défaut d'autre mobile, maintes et maintes fois, dans la demeure de Cécilia. Il trouvait une source intarissable de satisfactions intellectuelles, nouvelle pour lui, dans la sympathie de cette âme pure et élevée. Hauteur d'âme, générosité, humanité, il en vint peu à peu à s'imaginer que ces sentiments n'existaient pas ailleurs. La maternité, par dessus tout, telle qu'elle était comprise là, ses postulats, si conformes à l'instinct naturel universel, depuis la brebis bêlant sur les montagnes, jusqu'à la louve affamée dans sa caverne, semblaient avoir trouvé ici une consécration, une intensité toute nouvelle, s'inspirant d'un divin modèle. Il découvrait enfin la place légitime que devait prendre sur terre, cette simple faculté de souffrir chez toute créature si faible qu'elle fût et si inutile qu'elle parût. Dans cette conception chevaleresque, qui semblait ne considérer l'héroïsme purement humain que comme une manifestation tout au plus faite pour la scène, dans cet attachement délicat à tout ce qui ne pouvait s'aider soi-même, on osait à peine se croire le droit de ne pas être oublié. Quel contraste avec ce mépris endurci de ses propres douleurs ou de celles des autres, de la mort, de la gloire même, dans les harangues de Marc Aurèle!

Mais si Marius parfois était amené à penser que certains désirs, depuis longtemps caressés par lui, devaient trouver

bientôt leur épanouissement dans un intérieur qui correspondait si complètement à ses rêves et dont le charme même consisterait en ce qu'il n'y aurait place pour aucune affection déréglée, s'il pensait que chez cette femme à laquelle ces enfants s'attachaient d'instinct, il pourrait rencontrer, tout au moins, une sœur, telle qu'il en avait toujours souhaité, d'autres circonstances lui rappelaient qu'une certaine loi prohibant les secondes noces, était encore en vigueur dans ce milieu. Des incidents symptomatiques avertissaient en outre sa conscience délicate de ne pas mêler l'esprit à la chair, ni de faire servir les mets d'un banquet céleste à un repas de viandes et de breuvages terrestres.

Un jour, il trouva Cécilia occupée des funérailles de l'un des enfants de la maisonnée. C'était dans le regard d'un petit enfant comme celui-ci, lui fut-il raconté, que pour la première fois, la lumière nouvelle leur avait apparu, par l'intermédiaire de la lumière purement physique, illuminant de nouveau les yeux de l'enfant, alors qu'il était mort ou du moins supposé tel. Le vénérable serviteur du Christ était survenu au milieu de leur douleur bruyante ; et montant dans la petite chambre où gisait l'enfant, il en revenait bientôt le tenant dressé entre ses bras, et pendant qu'il descendait rapidement l'escalier, rejetant les plis du linceul et semant à terre les fleurs funèbres, son âme ramenait à nouveau la vie dans ses membres.

Le vieux bon-sens romain avait appris aux gens à se préoccuper le moins possible des enfants qui mouraient jeunes. Aujourd'hui, cependant, dans cette curieuse maison, les pensées de chacun s'inclinaient avec tendresse, vers cette petite figure de cire, dans une sorte d'allégresse et de joie, malgré les sanglots de la mère. Les autres enfants, ses petits compagnons de la veille, les interrompirent tout à coup, en pénétrant dans l'endroit où avait été placé le lit noir, grand ouvert pour le recevoir. Ecartant les lugubres *fossores*, les fossoyeurs, ils se rangèrent en ordre tout autour et entonnèrent leur psaume antique — *Laudate pueri Dominum*. Enfants morts ! tombes enfantines ! Marius avait, de tout temps, été hanté par une vieille superstition à leur propos, comme si, en s'en approchant, il assistait à l'écroulement de quelqu'une de ses récentes espérances ou de ses projets. En ce moment, il étudiait avec attention la physionomie de Cécilia, qui assistait, dirigeait la cérémonie, et son attitude quand elle fut rentrée chez elle. Il lui sembla que, lui aussi, avait assisté, en ce jour, aux funérailles d'un petit enfant, à lui. Mais il avait toujours eu pour règle au cours des « Expériences » auxquelles il s'était livré, de s'enfuir à temps devant toute passion par trop troublante, ou toute affection pouvant faire battre assez vite son pouls, pour l'empêcher de garder le calme nécessaire à la besogne quotidienne de la vie. Avait-il, après tout, été tellement pris au dépourvu qu'il fût trop tard pour s'échapper ? Du moins, pendant le voyage qu'il entreprit, afin de se rendre compte pour lui-même s'il était retenu par quelque chaîne, il éprouva une déception de cœur plus profonde qu'il ne l'eût attendu et en marchant sur les

feuilles desséchées, amoncelées dans leurs teintes flétries par les premiers vents glacés de l'hiver, il sentit que son atmosphère intérieure était sensiblement refroidie.

Ce fut en définitive, à une résignation complète qu'il aboutit, après avoir pesé, suivant sa méthode, pendant cette absence, dans un examen attentif, le profit et les pertes. L'image de Cécilia, semblait-il, s'était déjà transformée chez lui, en une sorte de sujet poétique, comme une histoire arrivée à un autre ou encore une fresque peinte sur un mur. A son retour à Rome, il avait entendu parler de choses, dans ce milieu étrange, qui ne se rapportaient pas précisément à des amours tranquilles; et il se demandait s'il n'avait pas plutôt pris contact avec un milieu où il aurait à suivre pour lui-même le précepte : « Que ceux qui ont des épouses soient comme ceux qui ne sont pas mariés. »

Ceci lui fut révélé au début du printemps, un jour qu'il se hasarda à aller de nouveau entendre les chants pleins de charme de l'Eucharistie. Plus que jamais la mélodie parlait de magnifiques espérances — d'espoirs plus vastes que ceux que la pauvre et souffrante humanité eût jamais envisagés jusque-là, bien qu'on sentît qu'un grand malheur était récemment survenu. A travers leurs sanglots étouffés, même lorsque les paroles les plus pathétiques de la psalmodie soulageaient leurs cœurs oppressés, tous ceux qu'il voyait autour de lui, gardaient sur leurs visages le rayonnement habituel de la joie et d'une tranquille satisfaction. Ils demeuraient sous l'impression d'une reconnaissance immense, même au milieu de leur détresse présente, en songeant à l'heure d'une grande délivrance. Pendant qu'il suivait pour la seconde fois, ce dialogue mystique, il se sentait de nouveau comme enveloppé par un souffle puissant, une force irrésistible, la présence presque sensible d'une foule immense, circulant à travers ces couloirs impressionnants, pour entendre la sentence qui lui devait ouvrir les portes de sa prison — une foule qui ne représentait rien moins que — *orbis terrarum* — l'humanité toute entière. Et la note particulière en cette journée exprimait cette délivrance, — note nouvelle pour lui, tirée du fond de quelque source antique hébraïque, pensait-il : *Alleluia*, répété maintes et maintes fois, *Alleluia, Alleluia,* à chaque pause et à chaque reprise des longues cérémonies de Pâques.

Puis, à son tour, sous forme de lecture sacrée, contrastant douloureusement avec l'allure de pacifique dignité de l'assistance, on entendit « l'Epitre des Eglises de Lyon et de Vienne », à « leur sœur » l'Eglise de Rome. La « Paix » de l'église, en effet, avait été rompue, et rompue, Marius se voyait bien forcé de le reconnaître, par la faute de l'Empereur Marc Aurèle lui-même, suivant avec docilité et tout simplement, les traces de ses prédécesseurs : il amenait, sans s'en douter, des recrues, aussi bien contre ce qu'il y avait de bon que contre ce que renfermait de mauvais ce vaste monde du paganisme, à ce nouveau genre d'héroïsme, dont l'étrange message était plein. La grandeur du sujet faisait taire tout sentiment de regret purement individuel, et portait chacun, en définitive, à tirer

l'épée sans retard contre l'oppresseur, dans une sorte de chevalerie nouvelle.

« Des souffrances endurées par nos frères, il ne nous est pas possible de vous donner une juste idée; car l'ennemi s'est jeté sur nous avec toute sa force. Mais la grâce de Dieu combattait pour nous, protégeant les faibles et fortifiant ceux qui, comme des piliers, pouvaient supporter le poids de la lutte. Ces derniers venant en contact avec l'ennemi, ont subi tous les tourments et toutes les infamies. Pendant la foire qui attire ici une foule considérable, le gouverneur a donné les Martyrs en spectacle. Croyant fermement que tout ce qui paraît grand n'est que peu de chose et que les maux présents ne peuvent être mis en parallèle avec la gloire qui sera révélée, ces dignes lutteurs ont marché avec joie, le visage illuminé par la satisfaction et la grâce que Dieu leur faisait, si bien que leurs chaînes semblaient plutôt un ornement de prix pareil aux bracelets d'or d'une fiancée. Pénétrés de la bonne odeur du Christ, ils parurent à quelques-uns comme embaumés de parfums terrestres.

« Vettius Epagathus, bien qu'à la fleur de l'âge, ne pouvant supporter qu'un jugement aussi inique fût porté contre nous, montra son indignation et voulut protester, au nom de nos frères; car ce jeune homme tenait un rang élevé. Sur quoi, le gouverneur lui demanda si, lui aussi, il était chrétien. Il le confessa d'une voix ferme et fut ajouté au nombre des Martyrs Mais le Paraclet était en lui, comme il apparut d'ailleurs, par l'intensité de sa charité, à lui qui se glorifiait de défendre ses frères et de donner sa vie pour eux.

« Et ainsi s'accomplit cette parole du Seigneur que le jour viendra « *où celui qui vous mettra à mort se persuadera qu'il fait la volonté de Dieu* ». C'est dans une rage folle que la populace, le gouverneur et la soldatesque s'acharnèrent sur la servante Blandine, dans laquelle le Christ fit voir que ce qui semble peu de chose aux yeux des hommes est pour Lui d'un grand prix. Car tandis que nous tous et sa maîtresse terrestre, qui elle-même était parmi les appelées au martyre, nous demandions si la faiblesse de la chair ne lui ferait pas renier la foi, Blandine montra une telle énergie que ses bourreaux acharnés contre elle, l'un après l'autre, du matin au soir, s'avouèrent vaincus, n'ayant plus de tortures en réserve et admirant qu'elle respirât encore dans son corps en lambeaux.

« Mais cette bienheureuse, au milieu même de la confession de sa foi, retrouvait ses forces et répétait ces mots: « J'appartiens à Jésus-Christ » qui lui apportaient le repos, le rafraîchissement, le soulagement dans ses tortures. Quant à Alexandre, il ne fit entendre, ni un gémissement, ni le plus faible cri; mais il conversait avec Dieu au fond de son cœur. Sanctus, le diacre, ayant supporté lui aussi des tortures sans nom, inventées par eux, dans l'espoir qu'ils lui arracheraient quelque chose, ne leur livra même pas son nom, se bornant à répondre à toutes les questions : « *Je suis à Jésus-Christ* ». Par là, en guise de son propre nom, il confessa à la fois

sa race et tout le reste par surcroît. Si bien qu'une dispute s'étant élevée entre le gouverneur et les bourreaux sur la façon dont on procédait à la torture, et ne sachant plus qu'inventer, ils firent rougir à blanc des plaques de cuivre qu'ils appliquèrent sur les parties les plus sensibles de son corps. Mais il ne broncha pas dans la profession de sa foi, rafraîchi et fortifié par la source d'eau vivifiante qui découle du Christ. Son corps ne formant qu'une plaie, ayant perdu toute forme humaine, donnait la mesure de ses tortures. Mais le Christ, qui souffrait en lui, l'offrait aux autres en exemple, — attestant qu'il n'est rien de terrible, rien de pénible, là où domine l'amour du Père. Et comme toutes ces cruautés demeurèrent sans résultat, grâce à la patience des martyrs, ils imaginèrent autre chose, notamment l'emprisonnement dans un local sombre et lugubre où plusieurs furent étranglés individuellement. Bien que privés de tout secours humain, ils furent remplis de la force du Seigneur dans leurs corps, comme dans leurs âmes, et fortifièrent leurs frères dans la foi. Aussi, il y a eu une grande joie dans notre vierge-mère, l'Eglise, et grâce à cela, ceux qui avaient faibli ont retrouvé leur voie, ont été de nouveau enfantés à la foi, remplis d'une vivifiante ardeur et ont eu hâte d'en faire à nouveau profession.

« Le saint Evêque Pothin, qui avait dépassé quatre-vingt-dix ans et dont le corps était affaibli, dans l'ardeur de son âme et sa soif du martyre rassembla tout ce qui lui restait de forces, fut également traîné avec cruauté devant les juges et rendit témoignage. Il fut alors frappé à coups de lanières ; tous s'imaginant que ce serait une mauvaise action s'ils demeuraient en reste de cruauté à son égard, ce qui leur attirerait la colère de leurs propres Dieux. Respirant à peine, il fut jeté en prison et y mourut deux jours plus tard.

« A la suite de ces choses, leur martyre s'acheva de diverses manières. Tressant comme une seule couronne aux nuances variées et de toutes sortes de fleurs, ils l'offrirent à Dieu. Ainsi Maturus, Sanctus et Blandine furent jetés aux bêtes fauves. Et Maturus et Sanctus subirent toutes les tortures de l'amphithéâtre, comme s'ils n'avaient encore rien souffert, ou plutôt, comme s'ils avaient supporté beaucoup de supplices sans fléchir et que maintenant il s'agissait de remporter le prix; ils finirent par succomber.

« Mais Blandine était attachée et suspendue à un poteau et exposée pour servir de nourriture aux fauves. Et tandis qu'elle semblait ainsi attachée à la Croix, par ses ardentes prières, elle communiquait une grande ardeur à ces vaillants Confesseurs. Car, en la contemplant avec les yeux de la chair, à travers elle, ils voyaient Celui qui avait été crucifié. Mais comme aucune des bêtes ne voulut s'approcher d'elle, elle fut détachée de la Croix et renvoyée à la prison jusqu'à nouvel ordre, afin qu'elle pût ainsi, quoique faible et défaillante, mais sous la livrée du tout-puissant, le Christ Jésus, fortifier encore par de nouvelles conquêtes, le cœur de ses frères.

« Le dernier jour de la foire, on la fit revenir, avec Ponticus, un jeune homme d'environ quinze ans. Chaque jour, on les avait amenés pour assister aux souffrances des autres, et s'ils donnaient le moindre signe d'hésitation, la populace entrait en rage, n'ayant pitié ni de l'âge du jeune homme, ni du sexe de la jeune fille. On fit dérouler devant eux tout le cercle des supplices. Et Ponticus, affermissant son cœur par l'exemple de Blandine, ayant courageusement subi toutes ces tortures, rendit l'âme. La dernière de tous, la bienheureuse Blandine, comme une mère qui a donné la vie à ses enfants et les a envoyés comme des conquérants vers le grand Roi, se hâta d'aller les rejoindre enfin dans la joie et comme s'il se fût agi d'une fête nuptiale. L'ennemi lui-même avoua que jamais femme n'avait supporté douleurs aussi nombreuses et aussi grandes.

Et leur colère pourtant ne fut pas encore apaisée ; quelques-uns parmi eux, s'évertuaient à trouver contre nous, des tortures plus atroces encore, s'il se pouvait, afin que cette parole fût accomplie : « *Celui qui commet l'injustice, la commettra encore* ». Et leur rage contre les martyrs prit une forme nouvelle et nous apporta la grande douleur d'être privés de la liberté de confier leur corps à la terre; ni à la faveur de la nuit, ni à prix d'argent, nous ne pûmes obtenir cette facilité ; mais ils firent bonne garde, comme s'il y eût eu pour eux un grand profit à s'opposer aux funérailles. Si bien qu'après avoir exposé publiquement les corps pendant plusieurs jours, ils les réduisirent en cendres et les jetèrent dans le Rhône qui coule ici, pour qu'il ne restât d'eux aucune trace sur la terre. Car ils disaient : « *Maintenant, nous verrons bien s'ils ressuscitent et si leur Dieu peut les sauver de nos mains* »

CHAPITRE XXVII

Le Triomphe de Marc-Aurèle

Quelques mois après cette épître, Marius, sur le point de quitter Rome pour une longue absence, qui du reste devait être définitive, assistait à l'entrée triomphale de Marc Aurèle, presque au même endroit où il avait été déjà le témoin de la rentrée solennelle de l'Empereur dans la capitale, alors que lui-même y venait pour la première fois. Son triomphe aujourd'hui était « un triomphe complet », *justus triumphus*, « justifié par bien autre chose que la quantité de sang versé dans ces guerres du Nord, qui semblaient enfin, on pouvait l'espérer du moins, être heureusement terminées. Parmi les captifs, au milieu des rires de la multitude à la vue de son vêtement de dessus roussi, de ses jambes enculottées et de son bonnet conique en poil de loup, s'avançait notre propre ancêtre, figurant la Germanie vaincue, comme la sculpture romaine l'a si souvent représenté depuis, et chez lequel rien assurément ne rappelait la grâce du « *Gaulois mourant* », avec ses allures lourdes, maladroites et grossières, et son regard terne, servile, mauvais. Ses enfants, à la peau blanche et aux cheveux dorés « comme des anges », marchaient péniblement à ses côtés, Ses frères du monde animal, l'élan, le chat sauvage, le renne s'avançaient en hennissant bruyamment dans le cortège, et, dans le butin, portée sur une prolonge élevée, qui permettait de la voir facilement (non pas une copie, mais la maison authentique où il avait vécu), sa hutte de chaume avec toutes ses dispositions primitives contre le froid, bien faite pour donner un moment d'agréable distraction à ses nouveaux maîtres si raffinés.

André Mantegna, — qui travaillait, vers la fin du quinzième siècle

au milieu d'une société passionnément éprise de l'antique et de tout ce qu'on ramenait au jour des débris souterrains de l'ancienne Rome, — par des procédés encore assez enfantins, et d'ailleurs n'ayant pas de la peinture sur toile plus de notions que les anciens Romains, a reproduit, conformément à sa manière préférée de traiter les spectacles de plein air, la scène dont il s'agit, la plus imposante, hélas ! et la plus représentative de toutes les splendeurs de la Rome Impériale, avec un réalisme intensif de vie, qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Le sens de couleur locale qu'il a su mettre dans sa savante toile n'est pas moins vivant que le détail des divers incidents publics principaux de ce grand spectacle lui-même. Et puis, dans ce réalisme vivant, quelle élégance, quelle majesté, quel choix heureux dans les types de cette reproduction du vieux monde romain — aujourd'hui surtout, avec sa patine de « jaune et d'or » pour les visiteurs modernes du Vieux Musée anglais.

Ce n'était pas sous cet aspect de types choisis que le grand cortège se déroulait aux regards de Marius, bien qu'en réalité, il y discernât quelque chose de prophétique, pour ainsi dire, et qui évoquait des fantômes, comme il arrive à des natures impressionnables en face d'une répétition d'un événement important après un long intervalle de temps, et sans que cependant elles y soient directement mêlées. Il avait été si uniquement occupé en ces derniers temps, de certains intérêts très personnels que le grand courant des affaires de ce monde semblait s'être éloigné de lui; mais, maintenant, en suivant du regard ce cortège il reprenait de nouveau contact avec lui. Le monde certainement avait continué de suivre sa routine ancienne et gardé son caractère vieillot, dans le défilé dramatique de ce spectacle favori, qui marquait sa façon d'envisager les choses. Et à supposer même qu'il ne l'eût pas comparé à une scène bien différente, il n'aurait pas moins trouvé, en ce jour, ce spectacle bien banal. Les temples grands ouverts, avec leurs guirlandes de roses, ballottées par le vent le long des marbres riches et miroitants, leurs tentures opulentes et les lourds nuages d'encens, n'étaient que les centres principaux d'un grand banquet servi abondamment dans toutes les rues de Rome luxueusement décorées, et témoignaient clairement de l'appétit carnivore de la foule qui s'y pressait dans l'éclat de ce soleil de midi. Après tout, ils ne faisaient qu'inviter leurs Dieux à partager avec eux leur repas, provenant des sacrifices et autres viandes, dont les fumets montaient jusqu'aux nues. Cet enfant, qui au passage du cortège, s'était senti ému en voyant la douleur de l'un de ces prisonniers du Nord et qui avait dit à son compagnon : « Tu sais, cette main, elle ressent encore quelque chose », malgré son apparence d'impuissance et d'inertie dans les chaînes, semblait avoir, en cet instant, défini le véritable cachet de clinquant de tout ce cortège. Oui, vraiment, ces Romains étaient un peuple grossier et vulgaire et les bassesses de leur âme s'étalaient ici. Et Marc Aurèle lui-même semblait avoir subi l'empreinte de cette foule et s'être abaissé au niveau de la récompense qu'il recevait, dans une médiocrité qui désormais n'avait plus rien de doré.

Et cependant, si, dans ce défilé où il remplissait presque entièrement de son magnifique costume brodé d'or, l'antique char aux formes arrondies, il représentait pour Marius, le type du personnage qui s'est trompé lourdement, il demeurait pour la multitude plus qu'un conquérant magnanime. On n'avait pas encore perdu le souvenir tout récent du pardon accordé à l'épouse innocente et aux enfants de cet audacieux dont la révolte avait failli réussir, Avidius Cassius, aujourd'hui disparu. Pendant que défilaient les enfants — non pas ceux qui, d'après le programme et avant que l'empereur gravît les degrés du Capitole, devaient sortir des rangs du grand cortège, joyeux et enchantés, pour figurer à titre de membres adoptifs de la famille impériale — la foule avait sous les yeux en cet instant une représentation d'un ordre moral, qui eût pu, peut-être, devenir à la mode. Et ce fut en songeant qu'il y avait peut-être là un geste héroïque à faire, dans un effort qui pouvait lui coûter, que Marius résolut de chercher à revoir l'empereur une fois encore, pour en appeler à son bon sens, à sa raison, à sa justice.

Il avait fini par se décider à revoir sa vieille demeure, et sachant que Marc Aurèle était en ce moment retiré dans sa villa préférée, qui se trouvait à peu près sur la route qu'il devait suivre, il prit la résolution de s'y présenter. Bien que la terre cultivable de la vaste plaine fût en train de mourir peu à peu, comme l'attestait la présence d'une espèce nouvelle d'oiseaux sauvages qui s'y étaient installés et dont il connaissait assez les mœurs, pour ne pas se méprendre, et que le *Contadino* nonchalant, avec son refrain sans fin de ruine et de mort eût pris la place du robuste laboureur romain, jamais cette poétique région entre Rome et la mer ne l'avait si fortement impressionné qu'en ce jour sans soleil du début de l'automne, où tout l'ensemble de cet immense horizon prenait un ton uniforme d'un bleu clair et chagrin. Si propice aux fantaisies de l'imagination que fût cette suite de collines vers le Nord, déjà interrompue par le soulèvement des Apennins aux crêtes tourmentées, la trace visible de violentes fissures, de soubresauts et de dépressions soudaines, les marquait comme du sceau de ruines dans la nature; et à chaque petite montée et à chaque descente de la route, on pouvait constater des signes de l'abandon du travail de l'homme. De temps à autre, la route était encore embaumée du parfum des dernières fleurs de l'été, daphnés et myrthes, cachés dans les fonds et dans les ravins. Enfin, au milieu des rochers, émergeant çà et là du sol, tandis que les pentes devenaient plus rapides et que la grande ligne des Apennins, maintenant visible, donnait au paysage une note plus imposante, il découvrit au-dessus du plateau, rappelant un peu l'une de ces collines découpées, se profilant à l'horizon vers la mer, l'antique villa elle-même, avec ses tons bruns, riche de tous les souvenirs successifs de la famille des Antonins. A mesure qu'il s'en rapprochait, des souvenirs de ces choses affluaient en lui, notamment de la vie qu'avait menée là le vieil Antonin le Pieux, dans son étonnante et calme mansuétude. La mort l'avait frappé au moment précis où le tribun de garde venait d'entendre

de sa bouche le mot : « *Aequanimitas* » comme mot d'ordre pour la nuit. Voir leur empereur vivant là comme le plus simple de ses sujets, les mains rougies au temps des vendanges par le jus des grappes, chassant à courre, instruisant lui-même ses enfants, partant quelquefois en excursion avec tous ceux qui témoignaient le désir de l'accompagner, pour se livrer à des recherches archéologiques aux environs: — tout cela et d'autres faits pareils avaient paru annoncer la paix au monde.

Puis était venue — comme un stigmate, ainsi qu'il semblait à Marius, — la vie plus retirée de Faustine, la vie de Faustine chez elle. Certainement cette beauté merveilleuse, mais si troublante, devait encore hanter ces appartements, comme une déesse inquiète, morte, pouvant peut-être bien, après tout, avoir quelque chose de rassurant à dire, aux mortels qui lui avaient survécu, sur son énigmatique personnalité. Lorsque deux années auparavant, la nouvelle était arrivée à Rome que ces regards toujours si tendus vers la vanité s'étaient éteints à jamais, un immense besoin de prier avait envahi Marius. Il suivait, en imagination, sur sa route solitaire, l'âme d'une femme avec laquelle il avait maintes et maintes fois causé et dont la non apparition dans ce monde, si elle ne s'y fût pas produite, eût été pour l'art un malheur irréparable. Certainement, les honneurs si largement rendus pour embaumer son souvenir, ne manquaient pas de poésie, — ce riche temple demeuré au milieu de ces rustiques paysans, à l'endroit à jamais sacré, devait-on l'espérer, où elle avait rendu le dernier soupir; sa statue d'or, dans l'amphithéâtre, à la place qu'elle y avait occupée ; l'autel, auquel les nouveaux époux pouvaient faire leur sacrifice, et surtout cette fondation importante pour les orphelines, qui portait son nom.

Ce fut précisément cet asile qui ne permit pas à Marius de revoir Marc Aurèle et de faire la tentative chevaleresque pour l'éclairer, comme il se l'était proposé. En entrant dans la villa, il apprit d'un gardien qui se tenait à la porte de la longue galerie, encore aujourd'hui célèbre par les proportions grandioses dont ceux qui l'ont visitée ont pu garder le souvenir et qui, dans ce temps-là, conduisait aux appartements impériaux, que l'Empereur donnait audience. Marius devait attendre son tour, sans savoir combien cela pouvait durer. Il semblait que ce fût une audience assez bizarre ; car, à ce moment, à travers la porte close, il entendit des éclats de rire, les rires d'un grand nombre d'enfants, les « enfants Faustiniens » eux-mêmes, comme il le sut plus tard, joyeux et à l'aise, en présence de l'empereur. Ne pouvant prévoir dès lors la durée de cette réception agréable, si agréable même qu'il se serait presque reproché de l'avoir abrégée, Marius prit le parti de continuer sa route, parce qu'il était nécessaire qu'il achevât la première étape de son voyage ce jour-là. La chose ne devait donc pas se réaliser. *Vale ! anima infelicissima* ! Il emportait du moins le souvenir des cris joyeux des orphelins, comme dernière impression, et plutôt agréable, des souverains et de leurs palais.

L'endroit qu'il allait revoir, surtout parce qu'il était le champ

de repos des siens, il ne l'avait jamais oublié. Seulement, la première période fiévreuse de sa vie à Rome s'était rapidement écoulée, et voilà que, tout à coup, l'ancien temps lui avait apparu dans un recul très-grand. Le souvenir de ces lieux avait pris peu à peu chez lui un caractère presque solennel et imposant, si bien qu'il lui semblait que la visite qu'il allait rendre demandait quelque préparation: et c'est ce qu'il ne pouvait faire hâtivement. Il craignait un peu de troubler ou d'atténuer le profit personnel qu'il en voulait retirer. Et voilà que tout en s'y acheminant, sans se presser, gardant jusqu'alors une parfaite sérénité d'âme, s'intéressant à maintes résidences qui se trouvaient sur sa route, il découvrit un raccourci qui le conduisait au but du voyage, et il se trouva bientôt à proximité de l'endroit, qui, pour lui, ne ressemblait à aucun autre. Ne rêvant plus dès lors que des morts qu'il avait devant lui, il pressa le pas dans la nuit. En même temps leur souvenir s'intensifiait en lui, du fait même de l'obscurité. Il lui semblait qu'ils l'avaient attendu là durant ces années écoulées, qu'ils sentaient ses pas se rapprocher et qu'ils accueillaient dans un sentiment de gratitude, sa pieuse dévotion, au milieu de cet abandon profond qui était leur partage, bien qu'elle vînt si tard. Quand parut l'aube, sa sérénité de la veille avait fait place à un sentiment de chagrin, dont le caractère de fraîcheur le surprit. Il était plus ému qu'il ne l'aurait cru possible de cette douleur si lointaine. « *Aujourd'hui* », semblaient-ils dire, à mesure que grandissaient les lueurs de l'aurore« *Aujourd'hui il va venir !* Enfin, au milieu de tout ce qui avait pu le distraire, ils étaient devenus pour lui, à l'heure présente, son but principal. Le monde qui l'entourait, quand il fut au bout du voyage, au cours de la journée, était dans des dispositions très différentes, tout au travail, semblait-il, par ce bel après-midi; et les villages qu'il traversait si silencieux, avec leurs habitants pour la plupart vaquant à leur besogne dans la campagne. Et, enfin, au-dessus des toits de tuile des communs, apparurent les murs de la vieille villa elle-même, avec son pigeonnier, non point parmi les cyprès, mais à demi-caché par les vieux peupliers aux feuilles dorées comme des fruits mûrs, au milieu du vol des oiseaux, le sommet, en forme de cône, du monument funèbre lui-même. En présence d'un vieux serviteur qui se souvenait bien de lui, les grands scellés furent brisés, la clef rouillée finit par tourner dans la serrure, la porte fut ouverte, après un effort pour la dégager des mauvaises herbes qui avaient poussé et Marius se trouva enfin dans le lieu qui si souvent, avait hanté ses pensées.

Il fut frappé surtout, non sans en ressentir un certain remords, par un air bizarre d'abandon d'un endroit demeuré dans l'état où on l'occupait en dernier lieu, quitté à la hâte, et où de longues années avaient recouvert tout d'une épaisse couche de poussière: les fleurs fanées, les lampes éteintes, les outils et le mortier durci des ouvriers qui jadis avaient eu là quelque travail à faire. Un lourd panneau de boiserie était tombé et avait ouvert une brèche à une des plus anciennes urnes mortuaires, rangées par centaines le long des murs. Ce n'était pas même, à proprement

parler, une urne, mais un petit coffret de pierre et la brisure laissait voir quelques pitoyables restes tombant en poussière qui avaient échappé à l'incinération : c'étaient les os d'un enfant, suivant toute vraisemblance, qui aurait pu avoir déjà vécu trois longues vies, puisque l'urne tombée était au milieu de ses arrière grands-parents, déjà si loin dans la lignée. Pourtant, la main de cet enfant, s'avançant au dehors, parut lui causer une impression assez intense, lui faisant entrevoir ce que peuvent être les tristesses des morts. Il remarqua, à côté de l'urne de sa mère, celle d'un enfant du même âge que lui à peu près — l'un des serviteurs de la famille — qui était descendu là, à l'âge insouciant de l'enfance, à peu près en même temps qu'elle. Il semblait que ce petit garçon, son contemporain, eût pris un rang filial auprès d'elle à sa place, à lui. L'impression pénible, qui avait de tout temps hanté son esprit à la pensée de ce père qu'il avait à peine connu, s'effaça aussi complètement, quand il eut remarqué le nombre exact de ses années et fait aussitôt cette réflexion : « Mais il était du même âge que moi aujourd'hui; ce n'était donc pas un vieillard endurci. Il prenait intérêt autant que moi aux choses de la vie, lorsqu'il jeta un dernier regard sur le monde qui l'environnait. » Et alors, il semblait qu'un flot aveuglant de tendre compassion l'envahissait, comme entre deux amis longtemps séparés, qui finissent enfin par s'entendre. Il y avait bien quelque faiblesse en tout cela, comme il en entre d'ordinaire dans le soin que nous prenons des morts, mais qui néanmoins subsiste toujours chez les gens, selon l'attachement réciproque qu'ils avaient vraiment l'un pour l'autre. Dans la douloureuse impuissance qu'il ressentait en ce moment de faire quelque chose qui pût leur profiter, il se disait qu'après tout ce qu'il accomplissait était dans l'ordre des choses à faire, surtout en ce qui le concernait. Sa propre épitaphe devait reproduire cette ancienne phrase : Ἔσχατος τοῦ ἰδίου γένους. *Il fut le dernier de sa race.* Parmi tous ceux qui pourraient venir après lui, probablement aucun n'y retournerait dans des dispositions pareilles aux siennes en cette journée; — et ce fut sous l'influence de cette pensée, qu'il résolut d'enterrer toutes ces choses bien profondément, leur souvenir ne devant être gardé que par lui, de façon à n'avoir pas à solliciter la commisération des indifférents. Cela lui prit bien des jours — ce fut comme un rappel d'anciens rites funéraires prolongés — parce qu'il tint à surveiller personnellement le travail du matin au soir. Il arriva le dernier jour de grand matin et mit d'avance lui-même la dernière main à l'ouvrage, à la dérobée, pendant que les ouvriers étaient absents. Un jeune manœuvre, occupé seul à égaliser doucement le lit funèbre, s'étonna du sérieux avec lequel Marius jetait des fleurs une à une, pour qu'elles se mélangeassent à la noire argile.

CHAPITRE XXVIII

Anima naturaliter christiana

Ces huit jours dans sa vieille demeure, si douloureusement remplis, avaient été pour Marius comme une rupture forcée avec le monde et tous les liens qui le rattachaient à la vie. Il s'était trouvé entraîné hors de lui-même comme jamais auparavant; et, au bout de ce délai, il semblait que les appels de l'au-delà venant de la terre sous ses pas, eussent triomphé des intérêts de ce monde des vivants qui l'entourait. Des mains, mortes, mais encore sensibles et caressantes semblaient sortir de terre et se tendre vers lui. Jetant maintenant un regard en arrière, vers le milieu de la vie, à cet âge où d'après lui on commençait à redescendre la pente de l'existence, bien qu'il en devançât quelque peu la date, dans son humeur chagrine, il notait, avec un certain étonnement, la placidité ininterrompue dans laquelle il en avait contemplé le cours jusque-là. Le fond de son caractère, la façon dont, de bonne heure, il avait formulé sa conception théorique de la vie, semblait devoir l'orienter vers l'action et le mouvement. Par le fait des circonstances, toute son activité s'était concentrée à l'intérieur ; mouvement d'observation pure ou de méditation tout simplement ; en partie peut-être, parce que d'un bout à l'autre, cela avait été quelque chose comme une *meditatio mortis*, et qu'il n'avait perdu de vue un instant l'acte de détachement final. La mort toutefois, se disait-il, ne devait être pour chacun, que le cinquième ou dernier acte d'un drame, et en conséquence, vraisemblablement, devait revêtir le caractère d'imprévu qui constitue un *dénouement*. Et en fait, ce fut d'une façon assez tragique que survint pour lui, la fin, à quelque temps de là.

A la suite de la lassitude profonde et de la dépression qui suivirent ces quelques jours, il advint que Cornélius se trouva avoir à faire

un voyage dans le voisinage et ayant eu vent de sa présence, vint le trouver aux Nuits Blanches. Ce fut vraiment alors que Marius ressentit, comme jamais il ne l'avait encore fait, le prix qu'avait pour lui, l'influence dominatrice de cette amitié. « Plus qu'un frère », pensait-il, et aussi un vrai fils, opposant, dans ces deux termes, la lassitude d'âme, qui faisait de lui un homme âgé, à la jeunesse si communicative de son compagnon. Car c'était bien toujours cette merveilleuse espérance, cette assurance si visible dans l'avenir chez Cornélius, qui expliquait et vivifiait tous les sentiments qu'il lui avait voués. Un espoir nouveau s'était levé sur le monde, dont lui, Cornélius était l'un des dépositaires et qu'il avait mission d'y promouvoir. S'identifiant avec Cornélius dans une amitié qui lui était si chère, Marius semblait s'être fait son allié pour prendre possession, par son intermédiaire, de ce monde à venir, comme d'heureux parents se survivent par et dans leurs enfants. Pendant ces jours, leur intimité s'était encore resserrée dans leurs promenades, tandis qu'ils parcouraient à loisir les campagnes des environs, Cornélius étant en route pour Rome, jusqu'au soir où ils arrivèrent dans une petite ville (Marius se rappelait y avoir passé lors de sa première venue à Rome) qui, déjà à cette époque possédait son église et sa pieuse légende, — la légende et les saintes reliques du martyre Hyacinthe, jeune soldat romain, dont le sang avait arrosé ce sol, sous le règne de Trajan.

La pensée de cette mort encore si récente, hanta Marius pendant la nuit, comme si des pleurs et des gémissements, dominant le bruit incessant du vent, se faisaient entendre autour du logis. Mais vers le matin, il s'endormit profondément : et s'éveillant au grand jour, ne trouvant plus Cornélius, il sortit pour le chercher. La peste régnait encore dans la localité. Elle venait de s'y déclarer de nouveau tout récemment, s'accompagnant d'une explosion de superstition cruelle parmi les habitants misérables et sauvages. Très-certainement les vieilles divinités étaient courroucées de la présence de ce nouvel ennemi au milieu d'elles. Et cette matinée ne ressemblait pas à un matin ordinaire pendant que Marius circulait au dehors. Il y avait quelque chose de menaçant du côté des masses sombres des montagnes et dans l'immobilité de la forêt sous un ciel gris, quoiqu'il fût sans nuages. — Sous ce ciel sans soleil, la terre elle-même semblait fermenter et dégager comme une fumée produite par sa chaleur propre, malgré le vent violent de la nuit. En ce moment, le vent était tombé. Marius sentit qu'il respirait une sorte de gaz lourd plus dense que l'air ordinaire. Il lui semblait que le monde s'était effondré pendant la nuit, très au-dessous de son niveau normal, dans quelque abîme étroit et profond de sa propre atmosphère. Les Chrétiens de l'endroit, presque aussi terrifiés et bouleversés que les païens, leurs voisins, par la hantise de l'épidémie qui faisait rage autour d'eux, étaient en prières devant la tombe du martyr, et tandis que Marius se mêlait à leur groupe pour se placer à côté de Cornélius, tout à coup les collines parurent déferler comme une mer démontée de tous les côtés de l'horizon. Au premier moment, Marius se

crût en proie à quelque trouble subit de son cerveau, jusqu'à ce que la chûte d'un grand nombre de constructions vint lui démontrer que ce n'était pas lui, mais la terre sous ses pieds qui tremblait. En un instant, la petite place du marché fut envahie par la ruée des habitants. Ils se précipitaient hors de leurs demeures branlantes, et demeuraient dans l'attente anxieuse d'une seconde secousse. Tout à coup un soupçon prit corps avec une rapidité foudroyante visant un objectif bien défini, et toute la masse du peuple fût entraînée vers le groupe des fidèles, priant plus bas. Une heure plus tard, dans le tumulte sauvage qui s'ensuivît, la terre avait été teinte du sang des martyrs Félix et Faustinus — *Flores apparuerunt in terra nostra* — et leurs frères, avec Cornélius et Marius, qui se trouvaient par hasard au milieu d'eux, étaient faits prisonniers et emmenés pour être jugés. Marius et son ami, avec quelques autres qui revendiquaient le privilège de leur rang, demandèrent à être interrogés à Rome, ou tout au moins au chef-lieu du district, où, d'ailleurs, pendant les temps troublés qui commençaient, une enquête régulière avait déjà été ouverte. Le même jour, les prisonniers furent emmenés, pour la première étape du voyage sous la garde de soldats, passant la nuit, pour plus de sûreté côte à côte avec leurs gardiens, dans le logement abandonné d'un berger sur le bord du chemin.

Le bruit courut qu'un des prisonniers n'était pas chrétien. Les gardiens s'empressèrent de chercher à profiter de cette circonstance pour en tirer une bonne aubaine, et, pendant la nuit, Marius, grâce au relâchement dans la surveillance et en promettant une forte récompense, était parvenu à obtenir que Cornélius, considéré comme non coupable, serait remis en liberté en cours de route et en toute sûreté, de façon à pouvoir préparer comme il l'expliquait, les moyens qui devaient servir à sa défense, lors de sa comparution devant les juges.

Dès le matin donc, Cornélius quitta seul, leur misérable prison. Marius était persuadé que Cornélius devait épouser Cécilia, et cela avait encore accru, par l'effet d'un sentiment assez étrange peut-être, son désir de le voir partir en sûreté. Nous sommes tous dans l'attente de la crise suprême qui doit nous révéler à nous-mêmes, tels que nous sommes. A peine pouvons-nous contenir les battements de notre cœur, quand nous y pensons. Le lutteur solitaire, la victime, que notre imagination nous fait entrevoir d'avance, est-il donc possible que ce soit de nous-même qu'il s'agisse ?... Il semble que ce soit une cruauté du sort que de nous supposer entraînés par lui, si doucement et d'une façon si imperceptible vers ce terrible précipice, dans cette chûte au milieu des ténèbres, au-delà peut-être de la vie ou de la mort. Et à la fin, le grand acte, le moment critique arrive, facilement, presque inconsciemment. Encore un battement de l'horloge et la ligne fatale est franchie, « le grand point culminant » est dépassé qui nous change nous-même ou, tout au moins, nos vies. En un quart d'heure, par l'effet d'une impulsion irrésistible, ayant à peine pris le temps de la réflexion, comme s'il se fût agi d'une chose toute simple et avec la même

insouciance qu'il eût loué un lit pour une nuit de repos en route, Marius avait accepté pour son propre compte, les gros risques de la position où, se trouvait engagé Cornélius — les longueurs et les ennuis possibles de la procédure d'un jugement, le danger et les misères d'un long voyage dans ces conditions,, l'éventualité de la mort elle-même. Il avait libéré son frère, d'un geste parfois vaguement entrevu au cours de sa vie et qui devait l'ennoblir d'une façon particulière ; mais toujours cependant après avoir pesé soigneusement ce qu'il pourrait lui en coûter ; et si tôt que la chose eut été résolue, il ne ressentit que la satisfaction de s'être montré courageux, en se rendant compte qu'il avait agi en pleine maîtrise de « ses nerfs. »

Cependant il n'était guère, nous l'avons vu, un héros — un martyr héroïque. Il n'avait aucun droit d'y prétendre, et lorsqu'il eût vu Cornélius s'éloigner sur la route, tranquille et plein d'espoir, pour retrouver Cécilia, à laquelle il le croyait fiancé, sans lui dire à ce moment même aucun mot de revoir, parce qu'il supposait bien que Marius allait le suivre sans délai, — (Marius avait lui-même évité de se trouver sur ses pas au moment de la séparation afin de ne pas amener d'explications sur les circonstances de ce départ) — la réaction vint. Il ne pouvait que se livrer à des conjectures sur ce qui allait advenir. Jusque à ce moment, il n'avait endossé, aux lieu et place de Cornélius, qu'une certaine somme de risques personnels, bien qu'il ne pensât pas lui-même être en danger de mort. Mais néanmoins, pour quelqu'un comme lui, avec la sensibilité que son genre de vie n'avait fait que développer, la situation de prévenu dans une affaire criminelle, était déjà fort émouvante. La mort, telle qu'il l'avait vue récemment subir par ces frères saints, ne lui semblait rien moins qu'une fin glorieuse. Dans son cas, le martyre, tel qu'on l'entendait, — l'acte d'adhésion suprême à ce fait que le Ciel avait visité la terre, — ne devait être qu'une exécution banale. Des gouttes de son sang, il ne devrait germer aucune fleur de miracle ou de poésie ; aucun parfum éternel n'indiquerait le lieu de sa sépulture ; aucune grâce plenière ne serait octroyée à ceux qui pourraient venir l'entourer. S'il se fût trouvé quelqu'un pour l'écouter en cet instant, on eût pu entendre s'élever du fond de sa détresse, un éloquent et dernier appel à l'ironie de la destinée humaine, une protestation contre les accidents singuliers qui gouvernent la vie et la mort.

Les gardes s'étant emparés à leur aise de tout ce que les prisonniers avaient sur eux en argent ou objets de quelque valeur, les faisaient rapidement défiler à travers les rudes passages de la montagne, sans le moindre souci de leurs souffrances. Les grandes pluies de l'automne tombaient. A la nuit, les soldats allumèrent un grand feu; mais on ne parvint pas à se réchauffer. De temps en temps, ils s'arrêtaient pour cuire des portions de la viande qu'ils portaient avec eux et qu'ils distribuaient à leurs prisonniers assis autour du feu. La détresse et la dépression mentale avaient enlevé tout appétit à Marius et, à supposer

que la nourriture même eût été plus attrayante, pendant quelques jours, il ne prit que du pain et de l'eau. Pendant de longues matinées sombres, ils cheminaient à travers des plaines marécageuses, montant et descendant tour à tour dans les montagnes, ayant leurs vêtements traversés parfois par la grande pluie. Même au milieu de ces lamentables circonstances, il ne pouvait pas ne pas remarquer la beauté sauvage et sombre de ces régions, — le soleil se levant dans l'orage et le pays dans le calme du soir. L'un des gardes, un tout jeune soldat, s'approchait parfois de lui, dans un simple mouvement de bienveillance, pour causer un moment; et il admirait chez ce garçon sa façon à demi-consciente et poétique de jouir des incidents du voyage. Par moments, toute la colonne s'étendait à terre pour se reposer sur le bord du chemin, à peine abritée contre l'orage, et dans sa fatigue intense d'esprit, son ancienne répulsion pour le sommeil hors de propos s'évanouit. Dormir n'importe où et n'importe comment lui paraissait une chose pour laquelle il aurait volontiers consenti à faire le sacrifice du temps qu'il avait encore à vivre.

Ce dut être vers la cinquième nuit, d'après ce qu'il put conjecturer dans la suite, que les soldats, pensant qu'il devait mourir, l'avaient définitivement abandonné, dans l'impossibilité où il était de continuer à marcher, aux soins de campagnards, qui, dans la mesure de leurs moyens, le traitèrent avec bonté pendant sa maladie. Il reprit connaissance à la suite d'une forte attaque de fièvre, couché sur un lit assez primitif dans une sorte de hutte. Il semblait que l'endroit fût assez écarté et mystérieux, d'après le silence qu'il constata autour de lui — mais en même temps si frais, — situé dans un pâturage de la haute montagne, — qu'il eut l'impression qu'il reviendrait à la santé, s'il pouvait demeurer assez longtemps au repos. Même durant ces nuits de délire, il avait respiré avec plaisir le parfum des foins nouveaux avec la sensation vague d'être couché en sûreté dans sa vieille demeure. La lumière du soleil brillait au dehors dans tout son éclat; elle pénétrait par la porte entr'ouverte et les bruits des troupeaux arrivaient en douceur, jusqu'à lui, des verdoyantes pâtures d'alentour. Il se remémorait confusément la hâte si pleine de tortures de ses récents jours de voyage, et il redoutait, à mesure qu'il reprenait pleine conscience de la situation, le retour des gardes. Mais rien ne vint troubler le calme de l'endroit. En fait, il se sentait en liberté, n'eût-ce été son état de malade impuissant. C'était bien certainement un nouvel essor très caractérisé vers un retour à la vie, qui se manifestait au plus profond de lui-même. Il en avait déjà été ainsi, vaguement, au milieu même des étranges fantaisies du délire, dès l'instant qu'il eut pris son parti en faveur de Cornélius et contre lui-même.

Les gens de l'endroit allaient et venaient, vaquant à leurs affaires, autour de lui; et il semblait que l'approche de la mort provoquât la pleine expansion de tous les sentiments purement humains. Il y a ceci dans la mort, qu'elle dispose les personnes indifférentes à chercher à oublier les morts, à les chasser, ces étrangers, de leur pensée aussi vite

que possible. Par contre, dans le profond isolement mental qui enveloppait Marius, les visages de ces gens, aperçus par moments, l'attiraient dans une sympathie singulière. Les liens de fraternité universelle, le sentiment de solidarité humaine s'affirmaient avec plus de puissance que jamais, au moment où ils allaient s'évanouir pour toujours. Pendant les nuits, tel ou tel de ces visages s'imposait d'une façon intense à son imagination ; et, sous une forme vague, son esprit les suivait au dehors dans leur vie simple, monotone, de chaque jour, avec un vif désir de la partager, enviant le calme, la joie terre à terre de leurs jours à venir, sous le soleil, bien qu'ils fussent dépourvus assurément d'aucun intérêt pour lui. C'était comme si ces gens rustiques étaient tout à coup parvenus à quelque haute bonne fortune terrestre, qui les devait isoler de lui.

Tristem neminem fecit — se répétait-il à lui-même. Sa prière de toujours se formulait maintenant ainsi, comme dans l'épitaphe qu'il s'était choisie. Oui, le juge le plus sévère ne saurait lui refuser au moins ce témoignage. Et le sentiment de satisfaction que cette réflexion lui apportait, le disposait à faire un examen de conscience du passé, tandis qu'il était là, gisant, incapable maintenant de soulever la tête, comme il dût le constater dans son impuissance à saisir un pichet d'eau près de lui. Révélation, vision, découverte d'une vision, vue essentielle d'une humanité parfaite dans un monde parfait : voilà ce qu'à travers les variations de son intelligence, qui obéissait à un instinct impérieux, inhérent aux besoins fonciers de sa nature et de son caractère, il avait toujours placé au-dessus de la possession d'une chose quelconque ou même du pouvoir d'action. Car, une vision pareille, s'il savait y correspondre, comme il convenait, c'était bien en réalité, être quelque chose, et, dès lors, cela constituait un sacrifice ou une offrande agréable aux Dieux, quels qu'ils fûssent, qui le regardaient. Et combien la vision avait été magnifique! Un long déploiement de beauté et d'énergie dans les choses, qui, au moment où il allait s'achever, méritait bien qu'il prononçât son mot de remerciement : *Vixi*. Même en cet instant où ses yeux allaient se fermer pour toujours, toutes les choses qu'ils avaient contemplées, il semblait qu'il les possédât sous sa main : les personnes, les lieux, par dessus tout, la touchante image de Jésus, saisie vaguement dans l'expression des visages, dans les larmes des enfants, pendant le drame mystérieux, et qui lui revenait tout à coup, avec une sensation de paix et de satisfaction qu'il ne pouvait s'expliquer. Décidément, il avait avancé dans la vie. Et derechef, comme jadis, ce sentiment de reconnaissance intime se confondait chez lui, avec celui de la présence d'un être vivant à ses côtés.

Au milieu d'un monde encore enténébré, sa raison avertie, de tout temps, l'avait porté par un sentiment de régularité dans sa conduite, à diriger sa vie, non pas vers une fin plus ou moins incertaine, mais à lui donner autant que cela se pourrait, pour chaque heure, un but en soi —

d'en faire comme une musique capable de satisfaire une oreille exercée, même quand elle va s'éteindre dans l'air.

Maintenant toutefois, malgré ses souffrances physiques, encore en pleine possession de ses facultés intellectuelles et de sentiment, il se rendait compte, de temps à autre, que son mal ne pouvant recevoir effectivement aucun secours utile dans cet endroit sauvage était condamné à évoluer fatalement et que le moment de régler le compte final approchait à grands pas. Le sens profond de tout ce qu'il allait perdre l'envahissait, faisait monter à ses yeux des larmes amères de pitié pour lui-même, dans son immense faiblesse et il éprouvait une sensation aveugle, irritée et presque de colère, en face de son impuissance, pareille à ce qu'il aurait pu ressentir s'il se fût trouvé lui-même auprès du lit de quelque autre, mourant dans les mêmes conditions.

Néanmoins, c'était le fait, aussi, de la vision des hommes et des choses, dont il avait eu au cours de sa vie la révélation, qui avait développé chez lui, avec une ampleur surprenante, les facultés qui y avaient plus particulièrement trait, c'est-à-dire la puissance générale de sa propre vision; et là encore, se trouvait un résultat favorable à la perception de certaines possibilités bien définies, nettement envisagées et indéniables. Tandis que s'élaborait en lui, sa vie durant, dans une formation incessante, cette faculté de réceptivité, il n'avait jamais perdu de vue le but qu'il se proposait : se préparer pour un jour donné à quelque nouvelle révélation ultérieure, à une vision plus vaste qui devrait résumer en soi et lui expliquer tous les beaux spectacles de ce monde; elle les grouperait comme les fragments épars d'un poème, incomplètement compris, jusqu'au jour où, par le fait d'une découverte, on parvient à reconstituer enfin le texte de l'épopée perdue. En ce moment, la réceptivité de son âme sans nuages, développée si méthodiquement, au cours de tant d'années, par tant d'expériences successives, avait atteint son point culminant; la demeure était préparée pour l'hôte éventuel; la page de son âme était blanche et prête à recevoir toute empreinte que le doigt divin y voudrait graver. N'était-ce pas là précisément la condition, l'attitude mentale qui devait le mieux correspondre à la révélation de ce quelque chose de supérieur à lui-même, sans cependant lui être étranger, qui devait lui apporter un jour l'explication définitive, grâce à cette influence dont il avait mainte et mainte fois ressenti en lui les effets, comme une main amie qui se fut posée sur son épaule au milieu des obscurités de ce monde.

Bien certainement, le but d'une philosophie digne de ce nom doit être, non pas tant de chercher par des efforts futiles à mettre l'homme en mesure de s'accommoder complètement aux circonstances avec lesquelles il peut être amené à se trouver aux prises dans cette vie, qu'à le maintenir dans une sorte de mécontentement résigné, dans l'attente et en vue des plus hautes destinées. L'âme sereine et épanouie quitte enfin,

avec le même émerveillement qu'au jour où elle y était entrée, ce monde dont la beauté lui était alors nouvelle et s'avance dans sa voie obscure avec la pleine conscience d'une énigme profonde en toutes choses qui constitue précisément le gage assuré d'un nouvel avenir pour elle. Marius semblait comprendre qu'on pouvait jeter sur la vie ici-bas un regard en arrière et sur les visions déjà excellentes qu'elle avait pu apporter, comme sur une section de la piste déjà parcourue par un coureur encore alerte. Pendant quelques instants, il éprouva une curiosité singulière, presque un désir ardent d'entrer dans un avenir dont les possibilités lui apparaissaient si vastes.

Et aussitôt, au ressouvenir de certains mots, de certaines impressions récentes et profondes, la pensée lui vint de l'espérance suprême, de l'espoir contre tout espoir, qui, ainsi qu'il l'avait entrevu, avait surgi — *Lux sedentibus in tenebris* — sur le monde vieilli, l'espoir que Cornélius avait paru lui communiquer dans toute sa force, avec cette énergie entraînante qui lui avait donné l'impression que ce n'était pas tant par un caprice du hasard qu'il avait été abandonné là pour y mourir, que parce que, en partant il avait pour mission de le délivrer, lui aussi, de la mort. Il y avait donc désormais pour le monde, une protestation permanente, un gage, une pensée perpétuelle vers l'au-delà, que l'humanité aurait toujours en réserve à opposer à toutes les thèses qui ne voudraient y voir qu'une simple théorie mécanique et décevante pour elle-même et pour les conditions de son existence. Voilà la pensée qui atténuait pour lui la ligne de fer de son horizon. Elle y mettait comme une note de lumière douce de l'au-delà, remplissait les régions sombres et les abîmes dont il approchait d'une chaude atmosphère d'affection réelle et confirmait en même temps certaines considérations qui semblaient le rattacher lui-même aux générations futures de ce monde qu'il allait quitter. Oui, dans la survivance par leurs enfants, les parents heureux peuvent envisager, avec sérénité et avec une tendresse qui ne s'incline que devant la nécessité, le monde où ils ne seront plus, plantant avec une joyeuse bonne humeur les glands qu'ils ramassent et qui doivent devenir les grands chênes, à l'ombre desquels leurs petits enfants chercheront un abri contre le soleil. Voilà comment la nature s'y prend pour nous adoucir la mort. C'est ainsi encore que surpris, ravi, Marius, sous l'impression profonde de cette espérance nouvelle dans l'humanité, pouvait porter ses pensées sur les générations qui devaient le suivre. Sans cette espérance, si vague encore qu'elle fût pour lui, il n'aurait pas osé donner sa véritable valeur au monde tel qu'il le connaissait et présumer ce qu'il deviendrait après lui. Un étrange abandon, pareil à des ténèbres matérielles semblait s'étendre sur ce qu'il pouvait en penser, comme si désormais tout ce qui allait le concerner devait se passer dans quelque étoile inhabitée, mais lointaine et étrangère. Par contre, grâce à cette chaude espérance qui l'enveloppait, il lui semblait qu'une aide bienveillante l'attendait lui-même,

qui ne lui ferait jamais défaut même sur la terre, dans le soin de son propre corps, ce compagnon de son âme, usé, souffrant et à l'article de la mort, comme il l'était à l'heure actuelle.

Dix fois la lassitude revint, et lui fallut renoncer à toute pensée de ce genre, comme aussi à tout ce qui causait une souffrance physique. Et alors, comme pendant ces pénibles insomnies des marches forcées, il cherchait à fixer ses idées, sans faire aucun effort, sur les personnes qu'il avait aimées durant sa vie et sur l'affection qu'il leur avait portée, mortes ou vivantes, reconnaissantes ou non de l'affection qu'il leur avait donnée, bien plutôt que de celle qu'elles-mêmes avaient pu lui témoigner, et il laissait leur image s'effacer ou se fixer dans son esprit, à leur gré. Rien que dans le sentiment qu'il avait aimé, il semblait trouver, même au moment où le vaisseau sombrait, le point d'appui sur lequel son âme pouvait s'appuyer en toute confiance et sûreté. Les unes après les autres, il laissa toutes ces figures et toutes ces voix aller et venir autour de lui, comme s'il eût répété par cœur tous les vers qu'il savait, ou encore récité l'un après l'autre les grains d'un rosaire, souvent interrompu par de longues somnolences.

Car il restait encore pour la vieille créature terrestre qui demeurait en lui, ce grand bienfait du sommeil physique. Dormir, se perdre en soi-même dans le sommeil, cela, il l'avait toujours constaté, était un véritable bienfait. Et ce fut après un temps de profond sommeil, qu'il s'éveilla, au murmure des gens qui l'avaient si bien entouré de soins pendant sa maladie, agenouillés près de son lit : et ce qu'il entendit dans la lucidité encore complète de son âme, lui apporta la confirmation de ce que lui révélaient d'une façon indéniable, les sensations de son corps. Il avait souvent rêvé qu'il était condamné à mourir, que l'heure était venue, et qu'il désirait y échapper à tout prix; et puis se réveillant au grand soleil, dans la pleine maîtrise de sa vie, il s'était réjoui, avec reconnaissance, de se retrouver à sa même place, encore en vie, sur la terre des vivants. Il lisait maintenant d'une façon indubitable en suivant les gestes, les allures de ces gens dont quelques-uns sortaient par la porte du dehors, où pénétrait la lourde lumière du soleil, que son dernier matin était venu, et il se reprit, une dernière fois, à songer à tous ceux qu'il avait aimés. Souvent il s'était figuré, dans le passé, qu'il trouverait peut-être un léger soulagement, un certain adoucissement, à ne pas mourir par un jour sombre ou pluvieux. Les gens qui entouraient son lit priaient avec ferveur. *Abi! Abi! Anima christiana!* — Pendant une de ses grandes faiblesses, leur pain mystique avait été déposé et était descendu comme un blanc flocon de neige tombé du ciel sur ses lèvres. Des doigts délicats avaient oint d'une huile médicinale ses pieds et ses mains, tous les anciens organes des sens qui l'avaient mis en communication avec le monde du dehors, pour lors éteints et obstrués. Ce furent les mêmes gens qui, dans la soirée grise

et austère de cette journée, enlevèrent ses restes et les enterrèrent secrètement, avec leurs prières accoutumées, mais avec joie pourtant, considérant sa mort, d'après la généreuse tendance de leur esprit, comme ayant le caractère d'un martyre : et le martyre, suivant la doctrine constante de l'Eglise, équivaut à un sacrement conférant la plénitude de la grâce.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PREMIERE PARTIE

Chap. I. — La Religion de Numa 11
Chap. II. — Nuits blanches 17
Chap. III. — Changement d'air 25
Chap. IV. — L'Arbre de la Science 35
Chap. V. — Le Livre d'Or 43
Chap. VI. — Euphuisme 63
Chap. VII. — Une fin païenne 73

SECONDE PARTIE

Chap. VIII. — Animula vagula 81
Chap. IX. — Le Nouveau Cyrénaïsme 93
Chap. X. — En route 101
Chap. XI. — La Ville la plus religieuse du Monde 109
Chap. XII. — La Divinité qui s'approche du Roi 119
Chap. XIII. — La « Maîtresse et la Mère » des Palais 133
Chap. XIV. — Amusements virils 143

TROISIEME PARTIE

Chap. XV. — Le Stoïcisme à la Cour 153
Chap. XVI. — Pensées d'après 159
Chap. XVII. — Beata Urbs 167
Chap. XVIII. — La Cérémonie du Javelot 175
Chap. XIX. — La Volonté par la Vision 185

QUATRIEME PARTIE

Chap. XX. — Deux demeures singulières 198
Chap. XXI. — Deux curieuses Maisons 207
Chap. XXII. — La moindre Paix de l'Eglise 217
Chap. XXIII. — Le Service divin 227
Chap. XXIV. — Une Conversation qui n'est pas de pure imagination. 235
Chap. XXV. — « Sunt lacrymae verum » 253
Chap. XXVI. — Les Martyrs 261
Chap. XXVII. — Le Triomphe de Marc-Aurèle 267
Chap. XXVIII. — Anima naturaliter christiana 273

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE DEUX JUIN MDCCCCXXII

POUR LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN

CHEZ BÉRENGER ET Vve MAUGARD

IMPRIMEURS A ROUEN